


U d'of OTTAWA



39003002380102



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



JUN 9 1972

C

CHAMFORT





CHAMFORT

Pensées - Maximes - Anecdotes-
Dialogues

précédés de l'histoire de Chamfort
par P.J. Stahl.

Nouvelle édition revue et
augmentée, contenant des pensées
complètement inédites et suivie
des lettres de Mirabeau à Chamfort

Paris
Lévy
[1860]



TQ
1963
.C4A7
1860

CHAMFORT

I

De la situation de l'homme de lettres en temps de révolution. —
Disgrâces de la notoriété. — De la nature des rapports des écrivains
et des grands seigneurs au XVIII^e siècle. — Bon côté de ces rapports.
— Rôle politique de Chamfort entre les partis extrêmes.

La situation de l'homme qui est né avec la vocation des lettres est difficile en temps de révolution. Outre que ces grands mouvements absorbent à leur profit tout l'intérêt public, ils créent à l'écrivain des devoirs et lui opposent des obstacles d'un ordre particulier.

S'il se confine dans les lettres, s'il oublie d'être de son temps, de vivre de sa vie, de souffrir et de palpiter avec lui, s'il vient à bout de s'abstraire dans l'art et d'y demeurer sans être atteint, sans être touché jamais par l'émotion publique, on lui fait un reproche mérité de cet égoïsme. Les cœurs dévoués que la lutte entraîne se demandent avec colère ce que peut être celui dont la respiration est assez froide pour lui permettre de jouer solitairement de la flûte ou du flageolet quand le canon gronde, quand le monde est en feu, quand les destinées de l'humanité s'agitent : et, se rappelant que les grands poètes de tous les

temps ont toujours été la voix même de leur époque, que Dante, Pétrarque et tant d'autres saignaient quand saignait leur pays, ils se répondent non sans raison que celui-là ne mérite que le mépris, et n'est point un véritable artiste dont l'heure solennelle des révolutions ne passionne pas la chanson.

Que si, au contraire, comprenant que la fortune de son siècle ne doit pas s'accomplir et passer devant lui comme devant un spectateur indifférent, l'homme de lettres se met à marcher avec ou contre son temps, selon que sa conscience lui conseille de précipiter ou de retarder sa marche, soyez sûr que, si généreusement qu'il se jette dans le mouvement, ce mouvement l'accueillera avec plus de défiance et de froideur qu'aucun autre.

« C'est un artiste, — se diront les gens qui ont la prétention d'être des politiques purs, c'est-à-dire de n'être propres à rien qu'à s'occuper des affaires des autres, — prenons garde! cet homme qui sait chanter ne prendra pas nos airs tout faits, et peut-être va-t-il avoir la prétention de nous faire chanter les siens... »

Le gros public dira autre chose : « Quelle bizarre idée a donc passé par la tête de M. A***? Comprend-on qu'un homme qui a fait de la prose et des vers avec succès, dont les drames et les comédies nous ont fait tant pleurer et tant rire, dont les romans sont si amusants quand on les lit au coin d'un bon feu, fasse la folie de s'occuper des affaires de l'État! » Et chacun de dire à M. A*** ce qu'on disait autrefois à M. Galland : « Racontez-nous plutôt un de ces contes que vous racontez si bien. »

La vérité est que, pour le plus grand nombre, l'homme de lettres est resté quelque chose comme ce qu'étaient les trouvères et les troubadours de l'ancien temps, c'est-à-dire des joueurs de cithole ou de mandore, des ménestriers

bons à marquer les temps des divers exercices auxquels se livrent les autres, mais peu propres à y prendre part.

Je ne charge guère le tableau, si je le charge.

L'esprit humain est ainsi fait : ceux mêmes qui trouvent tout naturel qu'un marchand de souliers ou de cannelle, qu'un herboriste ou un meunier, qu'un fabricant de mérinos ou un soldat aspirent à conduire et à éclairer leur pays, s'étonnent ingénument qu'un homme de lettres, dont la mission est d'étudier et de connaître les hommes, ait la même ambition et se croie les mêmes devoirs.

A qui la faute ?

Est-ce celle de l'homme de lettres, ou celle de la profession ?

La faute, selon nous, n'est ni à l'un ni à l'autre. L'homme et la profession en valent d'autres, pour le moins ; et je dirais que la faute en est au public, qui préjuge souvent au lieu de juger, s'il n'était convenu que le public n'a jamais tort.

Disons donc que la faute tient plutôt, cependant, à la profession qu'à l'homme.

Et en effet, cette noble profession, la plus belle, la plus périlleuse, la plus grande de toutes, pour qui sait la comprendre et l'honorer, cette profession a sur toutes les autres un grand désavantage.

Sur ce théâtre qu'on appelle le monde, au lieu d'être perdu dans la foule comme le spectateur, et de pouvoir jouir jamais du bénéfice de l'obscurité et de l'impunité commode de l'incognito, l'homme de lettres, pour peu qu'il existe, est en vue comme un acteur. Qu'il le veuille ou non, il est en scène, il appartient à la vie publique, il n'y a point pour lui de vie privée, il a toutes les disgrâces de la notoriété. Il n'a aucun des avantages de l'anonyme,

aucun des privilèges, aucun des mérites du silence. S'il a commis une faute, s'il a émis une erreur, s'il a fait une sottise. ou, ce qui pis est, s'il l'a dite, s'il l'a écrite, — et, étant homme, tout cela a dû lui arriver, — chacun connaît cette sottise, les échos la répètent, la publicité s'en empare, elle est imprimée, elle reste. Une sottise imprimée n'a jamais été perdue.

Cependant, le négociant, le rentier, plus heureux, peut pécher à son aise; s'il a un défaut, s'il en a mille, s'il est un triple sot, le monde l'ignore, bénéfice énorme, dont naturellement il abuse! Il peut être tout ce qu'il veut, même un homme d'esprit s'il est discret, et sait le cacher dans son monde. On le lui pardonnera comme une superfluité peu coûteuse. Aucun parti pris fâcheux ne le sépare de ses destinées; et, le jour où, sa fortune étant faite, il sent que la politique le réclame, tous les préjugés sont pour lui. Il a, d'ailleurs, en sa faveur un capital acquis, que n'a pas d'ordinaire l'homme de lettres, qui ne peut avoir que l'indépendance de l'esprit. Il a la plus précieuse des indépendances, celle qui fait croire à toutes les autres, l'indépendance d'argent. Indépendance menteuse bien souvent! Le riche ne dépend-il pas de ses écus, si le pauvre dépend de sa pauvreté? et qui pourrait dire quel est le plus esclave des deux? et où sont les pires préjugés, de ceux de l'homme riche et de ceux de l'homme qui ne l'est pas?

Dans l'ancienne société, dans celle où Chamfort est né, où il a vécu d'abord, et qu'il a vue et aidée à mourir en partie, la situation de l'homme de lettres était pire, reconnaissons-le, qu'elle ne l'est de nos jours; et quand on pense que ce sont les lettres, à cette époque surtout dépendantes, la société d'alors n'ayant pas même admis que leur travail pût constituer une propriété, les lettres qui

vivaient du bon vouloir de quelques grands seigneurs, du bon plaisir des rois, je dis les lettres les plus hautes, quand on pense, dis-je, que ce sont ces servantes, ces mercenaires sublimes qui ont affranchi le monde et tiré des entrailles mêmes de leur servitude la liberté de la pensée, on est obligé de reconnaître que la plume est pourtant une arme glorieuse et puissante entre toutes.

Hélas! elles ont tout affranchi, hormis elles-mêmes. Ce qu'on opprime avant tout aux heures mauvaises, ce sont ces lettres, le salut de l'humanité.

Dans nos sociétés fondées sur la propriété, pour ne parler que d'une des iniquités que subissent les lettres, on n'a point voulu admettre encore que la propriété littéraire fût une véritable propriété ¹.

On a eu raison peut-être. A notre époque où l'argent c'est souvent le pouvoir, et presque la noblesse, conviendrait-il que le banquier opulent fût pauvre à côté du descendant de Molière, de Corneille, de Racine, et que la propriété des *Contes de fées* de Perrault rapportât plus à ses possesseurs que telle usine célèbre?

Chamfort est né dans un temps où l'homme qui naissait avec du talent devait reconnaître avant tout qu'il ne pouvait donner carrière à ce talent que s'il parvenait à lui trouver un protecteur.

On a fait un reproche à Chamfort de cette nécessité du temps, qu'il subit comme les plus fiers. Ce reproche est un non-sens à son adresse, aussi bien qu'à l'adresse de presque tous les autres, et j'imagine que les écrivains

1. Il y a un moyen pratique d'une grande simplicité pour assurer à l'homme de lettres pendant sa vie, ou à ses héritiers après sa mort, le fruit, la propriété matérielle de ses œuvres, tout en garantissant à la société le droit de propriété morale qu'elle a le devoir de garder sur toute œuvre qui a vu le jour. (Voir la brochure intitulée : *Le domaine public payant*, publiée par Hetzel, à Bruxelles.)

qui, plus à l'aise dans notre société moderne, font cette critique saugrenue de nos aïeux littéraires, n'eussent pas agi autrement qu'eux, s'ils avaient été leurs contemporains. Je ne suis pas de ceux qui jugent déplorable l'amitié de Voltaire et du grand Frédéric, pour ne parler que de celle-là; je ne vois pas en quoi la liberté d'esprit de ce grand homme a été gênée sur les marches de ce trône, et je vois qu'au contraire la place était bonne en ce temps-là pour imposer au monde le respect des idées nouvelles. S'il est facile de condamner ainsi le passé, avec les armes qu'il nous a mises à la main, il n'est pas généreux d'oublier que ces armes, sa conquête, sont le gain de ses labeurs obstinés. Si nos grands-pères, refusant les pensions de quelques grands seigneurs, avaient trouvé plus digne de faire la corvée que d'écrire dans ces conditions d'apparente servitude, il est à croire, d'une part, que la noblesse, qui les payait pour être éclairée et qui échangeait son argent contre leurs lumières, fût restée dans ses ténèbres, et, de l'autre, que bon nombre de ceux à qui je répons ne sauraient pas l'orthographe.

Quand l'heure d'une révolution a sonné, quand pour une société partagée en deux camps le moment suprême de la lutte est venu, c'en est fait du parti de l'avenir, s'il ne voit que des ennemis dans le camp du passé. Il triomphera peut-être dans un jour de surprise ou de violence, mais son triomphe sera éphémère.

On ne fonde rien dans l'ordre des faits, comme dans l'ordre des idées, sans le consentement de ceux mêmes qu'on a contre soi. Il ne suffit pas de vaincre l'ennemi, si l'on ne doit pas parvenir en outre à le convaincre. La vraie conquête de l'avenir, c'est, en même temps que la soumission des adhérents du passé, leur conversion, leur conviction changée.

Nos pères l'avaient admirablement compris, et il a peut-être été providentiel que philosophes et écrivains fussent, avant 89, les commensaux nécessaires des nobles et des grands seigneurs. C'est ainsi, en effet, qu'ils trouvèrent de généreux, d'indispensables complices dans les rangs mêmes de cette noblesse qui semblait avoir tout à perdre dans une transformation sociale.

Cette cohabitation obligée des privilégiés de l'esprit et des privilégiés de la naissance eut encore un autre résultat. On vit que, dans les deux camps, on pouvait valoir quelque chose, et, si le combat ne put être évité, si la lutte cependant fut terrible, il y eut, à l'honneur de l'humanité, des protestations contre ce qu'elle eut d'excessif. Quelques hommes courageux se jetèrent comme un pont d'une rive à l'autre, essayant de les tenir unies, et si, emportés par le torrent, ils disparurent victimes de leurs courageux efforts, la double leçon de leur vie et de leur mort ne doit pas être perdue cependant pour l'avenir.

Chamfort a été un de ces hommes. Ami sincère, ami ardent et convaincu de la Révolution, il se mit résolument à son service et lui sacrifia tout, hormis pourtant la liberté de son esprit et de sa parole.

Cette restriction ne fut pas du goût d'une époque qui, ayant tout à renverser, ne pouvait pas fonder la liberté par la liberté même et qui croyait avoir le droit de demander à ses amis tous les genres d'abdication. On oublia les services de Chamfort dès qu'on vit qu'il prétendait les raisonner. La doctrine de l'obéissance passive n'est pas une découverte moderne; elle a été de tout temps à l'usage des pouvoirs contestés et des partis extrêmes.

C'est peut-être une question, au point de vue pratique, de savoir si, alors que deux armées sont aux mains, il y a opportunité à se jeter au milieu de la mêlée pour re-

commander la mesure au parti qui va triompher ou pour arrêter des représailles qui, peu utiles dans le présent, restent toujours à la charge de l'avenir ; ce n'en est pas une au point de vue de la morale.

Ce rôle de modérateur, un peu prématuré, j'y consens, mais intrépide, fut celui de Chamfort. La preuve que la violence est la pente des esprits faibles, c'est que, dans les cataclysmes politiques, les défaillances éclatent plus particulièrement aux extrémités des opinions que dans leur milieu. Chamfort devait prouver, contrairement à l'opinion des multitudes, que le besoin de modération dans la victoire est un gage de fermeté et de constance dans la défaite. Dans sa hâte du bien, il crut que le fleuve débordé des idées nouvelles, après avoir emporté les choses, pouvait et devait négliger les hommes. Il pensa qu'après cette grande inondation nécessaire, son cours allait pouvoir devenir bientôt régulier et que ses eaux devaient être promptement navigables. Il paya du sacrifice volontaire de sa vie cette belle illusion et refusa héroïquement de lui survivre.

Comme tous ceux qui ne servent pas aveuglément un parti et qui, au lieu de le mener, se donnent la mission purement platonique de le conseiller ou de le critiquer, Chamfort a dû être et a été, à un moment donné, calomnié par tous.

Il y a, dans toutes les révolutions, des gens excessifs. Malheureusement, il semble que, dans toutes les révolutions aussi, ces gens-là doivent fatalement avoir leur heure. La chimère des partis extrêmes étant de posséder des remèdes à tous les maux, les nations, non moins crédules que certains malades qui, lorsque le danger augmente, s'adressent à des empiriques ; les nations, impatientes des lenteurs des traitements réguliers, s'aban-

donnent quelquefois à eux. Malheur alors à qui ne proclame pas la toute-puissance de leurs panacées !

Chamfort, esprit positif, esprit clair s'il en fut, devait être de ces derniers. Il s'en expliqua nettement, et, comme chacun de ses mots portait coup, on le jeta aux Madelonnettes pour le réduire au silence.

Il va sans dire que, d'un autre côté, les fanatiques du passé, peu touchés par sa sagesse, qu'ils savaient incapable d'un retour vers eux, furent implacables, eux aussi, et se gardèrent bien de lui pardonner le concours énergique qu'il avait donné et qu'il entendait donner, par sa résistance même à ses excès, à la grande cause de la Révolution.

Elle est si près de nous encore, la Révolution, quoi qu'on ait fait pour l'éloigner ; il est si clair qu'elle est en permanence, assise sur les ruines du passé et se riant des efforts tentés pour relever ces ruines, que le jour de l'équité n'est encore venu ni pour elle, ni pour ceux qui l'ont servie. Aussi Chamfort a-t-il, même de nos jours, contre lui tous les ennemis de cette Révolution, qui savent bien, eux, où sont ses vrais amis, et cette fraction de l'opinion révolutionnaire qui se proclame naïvement avancée, parce que, pour être plus sûre sans doute de ne jamais atteindre le but, elle a grand soin de donner à penser qu'elle le dépassera.

II

Biographie de Chamfort. — Sa naissance. — Sa jeunesse. — Ses succès au collège — Réponse de Chamfort au principal des Grassins. — Ses débuts littéraires. — Portrait de Chamfort par Sélis. — Chamfort fait les sermons d'un jeune abbé. — Il devient rédacteur du *Journal encyclopédique*. — Ses succès académiques et ses succès dans le monde. — Jugement de Voltaire sur Chamfort. — Critiques de Grimm et de Diderot. — Opinion de la princesse de Craon. — Lettre de mademoiselle de L'Espinasse. — Fragment de correspondance de Chamfort.

Sébastien-Roch-Nicolas Chamfort est né en 1741, dans les environs de Clermont en Auvergne.

Sa mère, qui était jolie et d'honorable condition, mais pauvre, remplissait dans une riche et noble famille du pays le modeste emploi de dame, disons le mot, de demoiselle de compagnie.

Elle perdit cet emploi, son unique ressource, aussitôt qu'on s'aperçut qu'elle allait devenir mère.

La malheureuse femme, quand vint au monde l'enfant dont la naissance lui coûtait si cher, n'eut pas même la consolation de pouvoir placer le nouveau-né dans les bras de son père.

Le nom du père de Chamfort est demeuré inconnu. On présume, cependant, que ce fut un des membres mêmes de la famille qui congédia la mère dès que sa faute devint visible. Pas un mot, dans tout ce qui est resté de Chamfort, ne fait allusion à ce mystère, à cette douleur de sa naissance. Il est à croire que, s'il reçut jamais les confidences de sa mère à ce sujet, il dédaigna comme elle de faire un pas vers l'homme qui avait décliné à son égard

les devoirs de la paternité, et que, par une délicatesse louable, il renferma pieusement dans son âme ce que dut avoir de cruel pour son cœur le malheur de son origine.

Tout son amour se concentra sur sa mère, qu'il consola bientôt à force de dévouement et de tendresse.

Un critique distingué, qui ne gâte pas les figures qui ont touché à la Révolution et qui a été dur pour Chamfort principalement, lui donne ce témoignage qu'il fut bon fils, et que, jusqu'à quatre-vingt-cinq ans que vécut sa mère, elle trouva en lui un cœur tendre, dévoué et toujours respectueux, encore bien qu'elle fût à cet âge aussi vive et aussi impatiente qu'il pouvait l'être lui-même.

Ce serait offenser la mémoire de Chamfort que de lui faire un mérite d'un sentiment si naturel. Mais il faut reconnaître, cependant, qu'il y a des positions qui ne sont pas faites pour adoucir les caractères, et qui peuvent assombrir l'esprit le mieux trempé. La position de Chamfort à son entrée dans la vie était de celles-là, et les critiques qui lui ont reproché sa misanthropie n'auraient pas dû oublier qu'elle avait à la fois sa raison et son excuse.

Chamfort ne porta pendant longtemps que le nom de Nicolas. Dès l'enfance, il annonçait des dispositions brillantes. Ces dispositions valurent à sa mère l'offre d'une demi-bourse au collège des Grassins. Ce collège, ainsi que cela se pratique encore de nos jours, avait en province des correspondants dont la mission était de recruter à son profit les enfants qui pouvaient plus tard lui faire honneur.

Les progrès de Chamfort furent rapides. Il obtint, en rhétorique, tous les prix au grand concours, hormis pourtant le prix de poésie latine. Ce succès, si grand qu'il fût, ne fit que mettre ses maîtres en appétit. Ils trouvè-

rent qu'il ne suffisait pas à l'acquitter envers le collègue, « et, dit M. Arsène Houssaye, un des biographes de Chamfort, on lui signifia que, s'il ne voulait pas, l'année suivante, doubler sa rhétorique afin d'obtenir tous les prix, il fallait renoncer à sa bourse, son seul bien. Il se résigna en pensant à sa mère. A la seconde tentative, il remporta les cinq prix. »

« L'an passé, dit-il, je manquai le prix des vers latins, parce que j'avais imité Virgile. Je l'ai remporté cette année, parce que j'ai imité Buchanan. » Il paraît qu'il y avait dans sa composition une certaine description du canon et de la canonnade qui ravit d'aise ses juges et enleva tous les suffrages, à l'exception du sien.

Ces succès le désignèrent dès lors à l'attention des gens de lettres et des gens du monde. Ils eurent, en outre, pour effet de déterminer son goût pour la littérature.

Le principal des Grassins, désirant faire tourner au profit de la religion les brillantes facultés de son élève, lui promit, s'il voulait se faire abbé, une abbaye; mais Chamfort refusa. « Je ne serai jamais prêtre, dit-il; c'est un costume et non un état. »

Ce fut à cette époque qu'il se baptisa du nom de Chamfort. Il fallait vivre et faire vivre sa mère. Pour y parvenir, il entreprit de faire des éducations; mais ces positions dépendantes étaient incompatibles avec son caractère et sa nature. Il avait, à ses débuts, dit un de ses camarades. Sélis, traducteur de Perse, la figure la plus charmante. Enfant de l'amour, beau comme lui, plein de feu et de gaieté, impétueux et malin, studieux et espiègle, sa bonne mine lui valait des succès qui, pour me servir de l'expression pudique de M. Sainte-Beuve, « dérangent le bon ordre domestique. » Après la seconde épreuve, il vit bien qu'il fallait songer à autre chose. Le hasard lui

apporta alors une ressource assez originale. Un jeune prédicateur de ses amis se trouvait fort empêché d'avoir à débiter un sermon par semaine à la cour. Comme l'abbé avait plus d'argent et de mémoire que d'inspiration, il fut convenu que Chamfort serait son pourvoyeur, c'est-à-dire qu'il ferait ses sermons pour lui. Je ne sais pas si les sermons fabriqués à cette occasion par Chamfort furent tous bons; toujours est-il qu'ils n'étaient pas chers.

Cet échange de bons offices dura entre les deux amis pendant près d'une année. A un louis pièce, c'était tout ce qu'il fallait à Chamfort et à sa mère pour ne pas mourir de faim.

Cette fabrication considérable de sermons anonymes une fois terminée, Chamfort eut besoin de distraction. Il se laissa enlever par un riche Liégeois qui croyait aimer les lettres, et qui l'emmena avec lui en qualité de secrétaire. « Vie errante est chose enivrante, » a dit un de nos poètes. Chamfort avait eu cette illusion au départ; il fut bientôt désabusé et de son Liégeois et des voyages, et ne rapporta de Cologne et de Spa que de l'ennui et la pauvreté.

Après ces diverses tentatives, Chamfort se recueillit.

« Il comprit, dit M. Tissot, que l'illustration était la seule chose qui pût effacer le malheur de sa naissance et lui donner dans la société la place que les préjugés lui refusaient. Il se précipita donc avec ardeur dans la carrière littéraire. »

Il se fit attacher à la rédaction du *Journal encyclopédique*; il participa à la rédaction du *Vocabulaire français*, et vécut pendant deux ans du produit de divers travaux littéraires.

Tout ce qui débutait dans les lettres concourait alors pour les prix de l'Académie française.

Si aujourd'hui la compétition de ces prix est le plus souvent abandonnée à des médiocrités exercées au genre de travail particulier qui conduit aux succès académiques, cela tient surtout à ce que l'Académie, en imposant aux concurrents des sujets déterminés, comme un pédant à son élève, renonce par cela même à obtenir jamais des travaux originaux, et se condamne à ne recevoir que des amplifications d'écolier. Si elle eût laissé libre carrière aux écrivains, en se contentant de couronner les meilleurs ouvrages éclos spontanément de leur cerveau, en dehors de tout programme, elle eût été utile peut-être et n'eût pas été réduite, dès lors, pour avoir de l'importance, à tâcher d'être un corps politique.

Chamfort était de cet avis. Mais l'usage était inflexible. Il concourut. Le prix de poésie, remporté, en 1764, par son *Épître d'un père à son fils, sur la naissance d'un petit-fils*, et le succès de sa comédie *la Jeune Indienne*, le mirent en évidence.

Le Marchand de Smyrne, petite pièce qu'il fit représenter à quelque temps de là, et qui est restée au répertoire du Théâtre-Français, ajouta encore à sa réputation naissante.

Il est curieux de voir quelle réception firent à ce jeune et beau débutant, à son entrée dans la république des lettres, les citoyens de cette république que la nature de leur esprit portait plus particulièrement à la critique.

Voltaire, remarquant ses débuts, dit : « Voilà un jeune homme qui écrira comme on faisait il y a cent ans. »

Voltaire, sans doute, avait vu autre chose de lui que ses vers. En effet, Chamfort, prosateur excellent, n'a rien laissé en vers qui justifie cette grande opinion. Il faut dire que sa génération n'était pas plus forte que lui en fait de poésie, et qu'il fut encore un des meilleurs parmi

les poètes d'un temps qui n'en eut guère que de médiocres.

Après ce jugement de Voltaire, nous placerons celui que Grimm, qui n'avait pas l'indulgente impartialité du génie, porta, de son côté, sur ce nouveau venu.

Il va sans dire qu'obligé d'enregistrer le succès, il s'efforça d'y mêler des épines.

« M. de Chamfort est jeune, d'une jolie figure, ayant l'élégance recherchée de son âge et de son métier. Je ne le connais pas d'ailleurs; mais, s'il fallait deviner son caractère d'après sa petite comédie, je parierais qu'il est petit-maitre, bon enfant au fond, mais vain, pétri de petits airs, de petites manières, ignorant et confiant à proportion; en un mot, de cette pâte mêlée dont il résulte des enfants de vingt à vingt-cinq ans, assez déplaisants, mais qui mûrissent cependant, et deviennent, à l'âge de trente à quarante ans, des hommes de mérite. S'il ne ressemble pas à ce portrait, je lui demande pardon; mais j'ai vu tous ces traits dans son *Marchand de Smyrne*. Pour du talent, du vrai talent, je crains qu'il n'en ait pas; du moins, son *Marchand* n'annonce rien du tout, et ne tient pas plus que *la Jeune Indienne* ne promettait autrefois. »

Ce jugement n'est, du reste, que la paraphrase de celui de son ami Diderot. L'esprit de Chamfort n'est pas de ceux que la bienveillance de ses rivaux doit tout d'abord accueillir. Vif, emporté, agressif, il avait pour ennemis naturels tous ceux qui craignaient de ne l'avoir pas pour ami. Quant à ce qui est de la fatuité que l'un lui suppose, et que l'autre, plus libéral, lui accorde tout d'abord, on s'explique ce reproche. C'était l'accusation nécessaire contre les succès de l'homme et de *sa jolie figure*, plutôt que contre ceux de l'écrivain. « M. Chamfort, disait Diderot,

est un jeune poète d'une figure très-aimable (encore la figure), avec assez de talent, les plus belles apparences de modestie, et la suffisance la mieux conditionnée. C'est un petit ballon dont une piqûre d'épingle fait sortir un vent violent. »

En dépit des critiques, ou à cause des critiques mêmes dont le public a quelquefois l'esprit de ne prendre que ce qui lui convient, ces divers triomphes firent rechercher Chamfort. Sa belle mine et l'attrait prestigieux de sa conversation, féconde en saillies, le mirent bientôt tout à fait à la mode.

L'amour avait ses libertés dans ce temps-là. Ce n'était pas le dieu sévère et un peu morose qu'on a essayé d'en faire de nos jours. Il paraît que les grandes dames d'alors avaient du goût pour les lettres et pour les littérateurs. Elles absorbaient les loisirs du jeune lauréat. L'une d'elles, madame la princesse de Craon, résumait ainsi, pour l'édification d'une de ses amies, en quelques mots assez nets, la nature des qualités de Chamfort et l'étendue de ses succès : « Vous ne voyez en lui qu'un Adonis, et c'est un Hercule. »

« Il paraît, dit à cette occasion M. Houssaye, à qui nous empruntons volontiers quelques détails sur cette phase de la vie de Chamfort, il paraît que Hercule-Chamfort fut soumis à de trop rudes travaux, comme son ancien ; car, au bout de quelques années, nous le trouvons, pour ses péchés, aux eaux de Spa et aux eaux de Baréges, partout où Cupidon s'était mis au régime et buvait de l'eau. »

Il revint à Paris, résolu à faire pénitence. « En effet, ajoute l'historien du 41^{me} fauteuil de l'Académie, il concourut une seconde fois pour un prix académique ; mais, moins heureux qu'à la première, il n'obtint pas même une mention. Son discours en vers, intitulé *l'Homme de lettres*, fut battu par *le Poète* de La Harpe.

Qui connaît *le Poète* de La Harpe aujourd'hui ? *L'Homme de lettres* de Chamfort n'est certes pas plus ignoré ! La gloire académique est-elle donc, elle aussi, une vanité ?

Mademoiselle de L'Espinasse écrivait, après le retour de Chamfort (octobre 1775) : « M. de Chamfort est arrivé ; je l'ai vu, et nous lisons ces jours-ci son *Éloge de La Fontaine*. Il revient des eaux en bonne santé ; beaucoup plus riche de gloire et de richesse, et en fonds de quatre amies qui l'aiment, chacune d'elles, comme quatre : ce sont mesdames de Grammont, de Rancé, d'Amblimont, et la comtesse de Choiseul. Cet assortiment est presque aussi bigarré que l'habit d'Arlequin ; mais cela n'en est que plus piquant, plus agréable et plus charmant. Aussi, je vous réponds que M. de Chamfort est un jeune homme bien content, et il fait bien de son mieux pour être modeste. »

C'est après avoir fait ce voyage qui eut une heureuse influence sur Chamfort, qu'il écrivit à un de ses amis :

« J'ai toute sorte de raisons d'être enchanté de mon voyage de Baréges. Il semble qu'il devait être la fin de toutes les contradictions que j'ai éprouvées, et que toutes les circonstances se sont réunies pour dissiper ce fonds de mélancolie qui se reproduisait trop souvent. Le retour de ma santé, les bontés que j'ai éprouvées de tout le monde, le bonheur si indépendant du mérite, mais si commode et si doux, d'inspirer de l'intérêt à tous ceux dont je me suis occupé ; quelques avantages réels et positifs ; les espérances les mieux fondées et les plus avouées par la raison la plus sévère ; le bonheur public (Turgot était ministre) et celui de quelques personnes à qui je ne suis pas inconnu ni indifférent ; le souvenir tendre de mes anciens amis ; le charme d'une amitié nouvelle, mais solide, avec un des hommes les plus vertueux du royaume, plein

d'esprit, de talent et de simplicité, M. Dupaty ; une autre liaison, non moins précieuse, avec une femme aimable que j'ai trouvée ici et qui a pris pour moi tous les sentiments d'une sœur ; des gens dont je devais le plus souhaiter la connaissance et qui me montrent la crainte obligeante de perdre la mienne ; enfin, la réunion des sentiments les plus chers et les plus désirables, voilà ce qui fait depuis trois mois mon bonheur. Il semble que mon mauvais génie ait lâché prise, et je vis depuis trois mois sous la baguette de la fée bienfaisante.

« D'après ce détail, vous croirez que je vis environné de tout ce que j'ai trouvé d'aimable ici, sous un beau ciel et dans une société charmante. Non, je vis sous une douche brûlante ou dans une bouilloire cachée au fond d'un cachot. Tout ce que je distinguais est parti de Baréges. Il y fait un temps exécrable et le brouillard ne laisse point soupçonner que les Pyrénées soient sur ma tête. Mais je n'en suis pas moins heureux ; j'avais besoin de revenir sur des sentiments agréables dont j'ai joui avec trop de précipitation ; je les recueille avec une joie mêlée de surprise ; mes idées sont faciles et douces ; tous les mouvements de mon cœur sont des plaisirs ; voilà le vrai beau temps, et le ciel est d'azur. »

C'est à propos de ce passage de la correspondance de Chamfort, qu'il a eu le soin malheureux de mutiler en retranchant son second alinéa, que M. Sainte-Beuve dit : « Les douces paroles ne sont pas si fréquentes sous la plume de Chamfort, et les sentiments indulgents n'habitent pas si volontiers son cœur, qu'on doive négliger de les relever quand on les rencontre. »

En vérité, quel est le plus aigre de Chamfort ou de son critique, aigre alors même qu'il est obligé de constater le contraire de l'aigreur dans l'écrivain qu'il analyse ?

Nous verrons d'autre part si les douces paroles sont si rares, en effet, sous la plume de Chamfort, et s'il eût été bien difficile, à un esprit aussi sagace que celui de M. Sainte-Beuve, de trouver, dans ce qu'a laissé Chamfort, de quoi réformer un arrêt que rien ne justifie.

III

Madame Helvétius. — Chabanon et Chamfort. — La société du xviii^e siècle. — Chamfort, M. Sainte-Beuve et un autre critique contemporain. — Éloge de La Fontaine et de Molière par Chamfort. — Nouvelles couronnes académiques. — Succès de *Mustapha et Zéangir*. — Marie-Antoinette. — Le prince de Condé et Chamfort. — Lettres de Chamfort.

La chose à laquelle Chamfort sacrifia le moins dans tout le cours de sa vie, c'est à la fortune. « La fortune fera ce qu'elle voudra, disait-il, jamais je ne lui accorderai, dans l'ordre des biens de l'humanité, que la quatrième ou la cinquième place. Si elle exige la première, qu'elle aille d'un autre côté, elle ne manquera pas d'asile. »

Il est presque superflu de dire qu'avec de pareils principes, Chamfort était le plus souvent à court d'argent. « Pourquoi, lui disait-on alors, n'êtes-vous encore arrivé à rien, au milieu de tant de sots ? — Parce que je n'ai jamais cru le monde aussi bête qu'il est, » répondit-il.

Ce petit mot est moins paradoxal qu'il n'en a l'air. Une des infériorités de l'homme d'esprit à ses débuts dans la vie, c'est qu'il prête de son esprit aux autres, c'est qu'il les suppose de sa force ; il joue le jeu avec tous, et tombe le plus souvent victime d'une maladresse, quand ce n'est pas d'une tricherie.

« Madame Helvétius, qui avait à Sèvres, dit encore

M. A. Houssaye, un hôpital littéraire, y logea Chamfort pendant quelques saisons. Il y serait resté plus longtemps, sans l'amitié de Chabanon. Chabanon avait une pension de douze cents livres sur *le Mercure*. Il aimait beaucoup Chamfort : il le força à accepter ses douze cents livres. La république des lettres peut écrire aussi ce mot : *fraternité*, sur plus d'un de ses monuments. » Chamfort voulait refuser, mais le sensible Chabanon s'offensa du refus. Son amitié n'entendait pas être méconnue. Les deux amis furent tout près de se battre. Heureusement, on s'embrassa.

C'est vraisemblablement de cette période de la vie de Chamfort que datent les pensées qui nous sont restées de lui sur l'amour, sur les femmes et sur l'amitié, ainsi que tout ce qui, dans ses caractères, dans ses maximes et dans ses anecdotes, lui a été inspiré par la connaissance approfondie qu'il avait de la société de son temps.

M. Sainte-Beuve trouve que Chamfort est un juge trop sévère, un juge cruel de cette société. Si les pensées de Chamfort avaient perdu de leur justesse, nous serions heureux d'être de l'avis de M. Sainte-Beuve. — Malheureusement, il semble qu'au lieu de perdre, elles aient gagné en vérité, à vieillir. — La plupart ont l'air d'avoir été écrites hier pour la leçon d'aujourd'hui. Hélas ! la nature humaine ne change pas si vite.

D'ailleurs, voulez-vous savoir comment M. Sainte-Beuve qualifie le monde dont il semble ne prendre la défense que pour chercher noise à Chamfort ? Il est pour lui plus dur que Chamfort lui-même : « La plupart des maximes de Chamfort, relatives à la société, ne s'appliquent, dit-il, qu'au très-grand monde *dans lequel il vivait, à la société des grands*. Elles deviennent fausses dès que l'on considère un monde moins factice, plus voisin de la famille et où les sentiments naturels ne sont pas abolis. »

Nous ne demanderions pas mieux que de faire, avec M. Sainte-Beuve, une réserve en faveur de ce qui n'était pas la *société des grands* à l'époque de Chamfort ; mais son objection n'en porterait pas moins à faux en ce qui concerne celui-ci : 1° parce que Chamfort n'avait pas d'autre intention, sans doute, que celle de peindre cette société des grands (que M. Sainte-Beuve n'arrange pas mieux que lui) et qu'on ne peut pas reprocher à un homme d'avoir fait exactement ce qu'il a voulu faire, s'il ne l'a pas mal fait ; 2° parce que, au temps où Chamfort écrivait, c'est-à-dire avant la Révolution, il eût été difficile de chercher à peindre une *société des petits*, qui n'était pas encore constituée, puisque la *société des grands* avait la prétention, trop bien fondée, de représenter toute la société française ; 3° parce que la société qu'il était utile de peindre et d'avertir de son danger, c'était cette société des grands qui marchait à l'abîme (le mot était vrai alors) en entraînant toute la France avec elle ; 4° enfin, parce que, quand une vérité est vraie, elle est vraie pour toutes les classes de la société, et qu'il y a profit à faire dans les maximes de Chamfort pour tout le monde, pour M. Sainte-Beuve et pour nous, comme pour les plus grands de la terre.

Chamfort a parlé des femmes, de l'amour et du mariage à la façon de Molière, de La Bruyère, et dans le même sentiment.

M. Sainte-Beuve, faisant allusion aux sarcasmes de Chamfort contre le mariage, dit : « Il n'avait vu le mariage que dans le grand monde d'alors, où il était si décrié. » Soit oublions George Dandin, Sganarelle, la moitié de Molière ; mais ce que Chamfort a écrit du mariage n'est que la constatation du fait même dénoncé par M. Sainte-Beuve, à savoir, « que le mariage était alors si décrié dans le grand monde... »

Puisque M. Sainte-Beuve est de l'avis de Chamfort, qu'est-ce que la querelle qu'il lui fait, et quelle est donc la violence de son parti pris contre cet écrivain, pour qu'il aille, afin de lui faire pièce, jusqu'à soutenir contre lui, au détriment de la société d'en haut, cette société d'en bas dont il n'est pas d'ordinaire l'avocat, et que Chamfort, d'ailleurs, ne met nulle part en cause ?

N'est-ce pas le cas d'appliquer à M. Saint-Beuve et à tous ceux qui, à son exemple, reprochent à Chamfort la rudesse de ses leçons, ces mots de Chamfort : « En France, on laisse en repos ceux qui mettent le feu, on persécute ceux qui sonnent le tocsin ? »

Le Chamfort que M. Sainte-Beuve attaque, c'est le sonneur de tocsin, en effet. Ce n'est pas l'observateur ingénieux, le moraliste pénétrant qui redit à sa façon ce que dix autres, Rabelais, Montaigne, Charron, Molière, La Bruyère, La Rochefoucauld, avaient dit à la leur, se contentant d'ajouter sa pierre à l'édifice que d'autres ont commencé; c'est le penseur hardi qui, se dégageant de l'observation minutieuse de la fraction du monde qu'il a sous les yeux, jette au milieu des folies de son temps des propositions comme celle-ci : « De quoi s'agit-il ? D'un procès entre vingt-quatre millions d'hommes et sept cent mille privilégiés (Lettre à M. de Vaudreuil ! » ou des vérités comme celle-là : « En résumé, la société n'est jamais composée que de deux grandes classes : ceux qui ont plus de diners que d'appétit, ceux qui ont plus d'appétit que de diners. »

Ces vérités et cent autres de ce genre, Chamfort eut-il tort de forcer son époque à les entendre ? Non, car, plus qu'une autre, cette époque avait besoin d'être secouée, éclairée, réveillée ; non, car cette terrible question : « L'inégalité des diners et l'égalité des appétits, » est

restée le problème des temps modernes. Le socialisme, pour en avoir dit davantage sur cette inquiétante question, n'a certes pas été plus clair que Chamfort. Or, nous ne pensons pas que ce soit la clarté qu'il faille fuir en pareille matière. Où va-t-on avec les ténèbres?

Mais quoi! il semble comme il faut de faire le délicat devant la vérité. On tolère le mal, et l'on décrie le remède; on voudrait bien voir tomber le membre malade, mais on repousse le scalpel du chirurgien; on consentirait bien à guérir, mais il faut que la potion soit sucrée: est-elle amère, haro sur le médecin! La susceptibilité de M. Sainte-Beuve est de si bon goût, qu'il faut bien qu'on l'imite. Il a trouvé Chamfort un peu dur; un critique, abondant dans son sens, après avoir essayé d'établir « le manque absolu de bonté de Chamfort, » proclamera, nous nous trompons, déclamera que « la méchanceté humaine a peu de secrets pour ce *cynique*. » Pourquoi ce *cynique*, je vous prie, qui transforme un éloge mérité en une critique injuste et qui donne à l'auteur des *Coups de plume sincères* (un titre que mériteraient les pensées de Chamfort) des airs de pruderie qui ne sont pas, je suppose, ceux qu'il affecte le plus volontiers? Et après ce *cynique*, tout n'est pas dit. Cynique pourrait n'être qu'un mot échappé à l'inattention de la plume pour arrondir une phrase. Mais le reste de cette phrase: « Il ne touche jamais à une vertu quelconque sans la marquer d'un stigmate de sa façon! » c'est une véritable calomnie littéraire, une sorte de diffamation posthume. C'est bien la peine d'avoir vécu et d'être mort comme Chamfort, pour être décrié de la sorte! Ce qui nous étonne, ce n'est pas que cette phrase contre Chamfort ait été écrite: tout s'écrit dans un temps comme le nôtre, le papier souffre tout; c'est qu'elle l'ait été par la plume qui, ailleurs, avait écrit cette

autre phrase : « Se créer une célébrité de critique en niant de parti pris un grand écrivain et en le visant toujours à la tête et au cœur me paraît un procédé d'une moralité bien suspecte. »

Mais revenons à la vie de Chamfort. J'ai oublié de dire que déjà il avait pris sa revanche contre La Harpe, et que, vaincu par lui en poésie, il l'avait vaincu en prose.

L'académie de Marseille avait mis au concours l'éloge de La Fontaine. Les amis de La Harpe, qui avait traité ce sujet, avaient persuadé à M. Necker de joindre un prix de deux mille livres au prix proposé par cette académie. Ils se croyaient assurés que leur protégé aurait cette double récompense. Ils avaient compté sans le talent et aussi un peu sans la malice de Chamfort. Le sujet était de son goût. Il concourut et eut le prix et l'argent destinés à La Harpe. Déjà, un éloge de Molière, que Chamfort avait écrit en 1769, avait été couronné par l'académie de Paris. Ces deux éloges purent être regardés alors avec raison comme ce que Chamfort avait fait de mieux, puisque le recueil de ses pensées et de ses portraits, son vrai titre, n'était pas publié et ne le fut pas de son vivant.

La tragédie était alors en grand honneur. On n'était pas un écrivain sérieux, tant qu'on n'avait pas prouvé ce qu'on pouvait faire sur les pas de Racine, de Corneille et de Voltaire. Chamfort fit donc sa tragédie comme tout le monde. *Mustapha et Zéangir* eut du succès. Ce qu'on en peut dire de mieux, c'est que c'était une œuvre médiocre, et que la valeur de Chamfort n'est pas là, à coup sûr.

Chamfort était arrivé à la cour par madame la duchesse de Grammont, qu'il avait rencontrée à Chanteloup, propriété de M. le duc de Choiseul, où il s'était arrêté en revenant de Bareges. *Mustapha et Zéangir* fut joué à Fontainebleau. Appelé par Marie-Antoinette dans sa loge

après la représentation, et sollicité de raconter toutes les choses flatteuses que le roi et la reine, dont l'émotion avait été visible, lui avaient adressées : « Je ne saurais ni les oublier, ni les répéter, » dit Chamfort. Il paraît que le petit ballon n'était pas aussi facile à crever que l'avait avancé Diderot.

Le roi donna à l'auteur de la nouvelle tragédie douze cents livres de pension, et le prince de Condé lui offrit d'être le secrétaire de ses commandements. Chamfort, qui n'avait pas sollicité ces faveurs, rémunération habituelle des travaux littéraires en ce temps-là, les accepta. Mais il ne tarda pas à regretter de n'avoir pas refusé la dernière. Il ne fut pas plutôt établi au palais Bourbon, qu'il eut l'idée d'en sortir. Il s'évertua à le faire sans blesser le prince de Condé, et il y réussit après une notable dépense d'épîtres en vers et en prose où il redemandait au prince sa liberté.

Chamfort entra à l'Académie en 1781. Il succédait à Saint-Palaye. Nous citerons ici quelques fragments de la correspondance intime de Chamfort. Elles feront connaître la marche de son esprit, ses incertitudes, qui étaient celles de son temps, ses contradictions, qui furent à cette époque celles de tout ce qui pensait, et où l'on retrouvera l'image fidèle du malaise d'une société qui sentait sa fin et qui n'avait encore que des aspirations vagues vers l'avenir.

« Ma vie est un tissu de contrastes apparents avec mes principes. Je n'aime point les princes, et je suis attaché à un prince ; on me connaît des maximes républicaines, et je vis avec des gens de cour ; j'aime la pauvreté, et je n'ai que des riches pour amis ; je fuis les honneurs, et les honneurs sont venus à moi ; les lettres sont ma seule consolation, et je ne vois pas de beaux esprits ; j'ai voulu

être de l'Académie, et je n'y vais jamais; je crois que les illusions sont le luxe nécessaire de la vie, et je vis sans illusions: je crois que les passions nous sont plus utiles que la raison, et j'ai détruit mes passions. »

.....
Il dit ailleurs :

« J'ai aimé la gloire, je l'avoue; mais c'était dans un âge où l'expérience ne m'avait point appris la vraie valeur des choses; où je croyais qu'elle pouvait exister pure et accompagnée de quelque repos; où je pensais qu'elle était une source de jouissances chères au cœur et non une lutte éternelle de vanité... Le temps et la réflexion m'ont éclairé; je ne suis pas de ceux qui peuvent se proposer de la poussière et du bruit pour objet et pour fruit de leurs travaux. »

Cette vie agitée, cette vie frivole du monde le fatigue; elle lui prend plus qu'elle ne peut lui donner. Il conclut ainsi, dans une autre lettre :

« J'ai très-peu, mais j'ai autant et plus que quantité de gens de mérite. Aussi je ne demande rien; mais il faut que vous me laissiez à moi-même.

» Il n'est pas juste que je porte, en même temps, le poids de la pauvreté et le poids des devoirs attachés à la fortune; j'ai une santé délicate et la vue basse: je n'ai gagné jusqu'à présent dans le monde que des boues, des rhumes, des fluxions et des indigestions, sans compter le risque d'être écrasé vingt fois par hiver. Il est temps que cela finisse, et, si cela n'est pas terminé à telle époque, je pars. »

.....
« L'indépendance, la santé, le libre emploi de mon temps, l'usage, même l'usage fantasque de mes livres, voilà ce qu'il me faut, si ce n'est point ce qui me suffit. »

Il raconte encore que, touchant par an près de quatre mille livres, il se considérerait comme riche, mais que ses liaisons dans le grand monde n'avaient pas tardé à lui faire regarder cette fortune comme une véritable détresse, et que, forcé d'opter entre deux partis, celui de faire de la littérature un métier ou celui de solliciter des grâces avilissantes, il avait opté pour un troisième parti, celui de la retraite.

Puis il tourne sa mélancolie contre lui-même. « A la fin, on se lasse de soi, » dit-il avec un sourire où l'esprit se montre jusque dans la tristesse. Le mal de Chamfort alors, c'était la fatigue et, par suite, le vide de son cœur. Heureusement, le remède n'était pas loin.

IV

Retraite à Auteuil et à Vaudouleurs. — Madame ***. — Sa mort. — Regrets de Chamfort. — Il perd sa mère. — De ce qu'il faut entendre par la misanthropie de Chamfort. — Ce que doit être un moraliste. — Opinion de Balzac et de Chamfort. — De l'amitié. — M. de Vaudreuil, M. Sainte-Beuve.

Il se retira d'abord à Auteuil.

Dans la lettre IV de sa correspondance, lettre adressée à l'abbé Roman, Chamfort raconte bientôt sa liaison avec une femme dont il parle ainsi : « Un être dont le pareil n'existe pas dans sa perfection relative à moi. »

Il vécut deux ans avec elle. Pendant ces deux années, six mois passés à la campagne, à Vaudouleurs, près d'Étampes, lui semblent les plus heureux moments de sa vie. « C'est le seul temps de ma vie que je compte pour quelque chose, » dit-il quelque part. L'amour, qui n'avait

fait que l'effleurer jusque-là, l'avait enfin touché sérieusement. Cet amour étonna quelques dames de son temps. Chamfort avait eu à choisir entre les plus jeunes et les plus jolies, et il paraît que celle qui avait fixé son choix avait presque passé l'âge d'être aimée, sinon d'aimer. C'était, du reste, une femme très-distinguée, l'égale de Chamfort comme esprit, s'il faut en croire ce que quelques-uns ont dit d'elle. Qu'elle eût ou n'eût pas effectivement toutes les perfections, qu'importe ? La femme qu'on aime est toujours parfaite. « L'amour ne cherche pas les perfections réelles, dit Chamfort quelque part ; il n'aime que celles qu'il crée, il ressemble à ces rois qui ne reconnaissent de grandeurs que celles qu'ils ont faites. »

M. Houssaye dit que cette liaison fut légitimée et que Chamfort épousa celle qu'il aimait. L'auteur des *Amoureuses du temps passé* n'ayant pas l'habitude de reculer devant le récit de simples histoires d'amour, nous devons l'en croire sur parole, quand il marie deux amants.

Quoi qu'il en ait été de cette union, elle tint la première place dans la vie et dans le cœur de Chamfort. Elle raviva son âme. Malheureusement pour lui, elle ne devait pas durer. Son amie tomba malade un jour, et une mort terrible, une mort soudaine la lui enleva. Chamfort fut longtemps inconsolable. Il dut quitter sa chère retraite : « Un ami vint m'arracher de ce séjour charmant devenu horrible pour moi, » dit-il.

Il voyagea et put faire cette cruelle épreuve qu'il n'y a rien de plus fidèle qu'un chagrin sérieux : ce chagrin, quelques efforts que fit Chamfort pour le concentrer, éclata dans quelques lettres qui, certes, n'étaient pas plus destinées à la publicité que tant d'autres choses charmantes qu'on a pu réunir de Chamfort, après sa mort.

« Je ne puis plus vivre, dit-il à un de ses amis ; les

larmes coulent, et c'est, depuis qu'elle n'est plus, le moment le moins malheureux. »

Et un peu plus tard, dans une autre lettre, quand sa peine commence à parler, c'est-à-dire cette période de la douleur où les regrets, en perdant de leur amertume, semblent gagner quelque douceur, où la douleur devient chère, en quelque sorte, au cœur qui la ressent. « Je ne finirais pas, écrivait-il, si je vous parlais de ce que j'ai perdu. C'est une source éternelle de souvenirs tendres et douloureux. Ce n'est qu'après six mois que ce qu'ils ont d'aimable a pris le dessus sur ce qu'ils ont d'amer et de pénible. Il n'y a pas deux mois que mon âme est parvenue à se soulever un peu et à soulever mon cœur avec elle. »

J'ai omis de dire qu'il avait perdu, qu'il avait pleuré sa mère. C'est d'un autre ton qu'il parle de cette épreuve. Il n'a pas été surpris par le coup qui le frappe : la blessure était attendue ; mais, à la façon dont il en parle, on sent que, si préparé qu'il fût à la recevoir, elle a traversé sa poitrine.

« Vous devez croire, écrit-il à son ami, vous devez croire que tous les maux réunis ont fondu sur ma tête. Hélas ! vous ne vous tromperiez pas beaucoup. Il y a deux mois et demi que j'ai eu le malheur de perdre ma mère. Ce n'est pas vous qui me direz que quatre-vingt-cinq ans étaient un âge qui devait me préparer à ce malheur. »

A Dieu ne plaise que je prétende faire de Chamfort, de ce cœur bien trempé, un élégiaque ; mais, en vérité, quand je lis ces fragments qui attestent sa sensibilité, qui prouvent que son âme connaissait toutes les douceurs humaines, et que, si discrète qu'il la voulût, elle résonnait sous chacune d'elles, dès que ses sanglots ne pouvaient être entendus que d'un ami, je me demande ce qui a pu

donner à M. Sainte-Beuve la malheureuse assurance de nier le cœur de cet honnête homme et de ce grand écrivain.

On a dit : « Les pensées de Chamfort sont d'un misanthrope ! » Mais toutes les pensées sérieuses sont d'un misanthrope, à ce compte. Voir clair, être un observateur profond, et être gai et écrire en rose. cela ne va guère ensemble, j'imagine. La misanthropie ne cache rien qu'un cœur blessé. Le secret du caractère de Chamfort est tout entier dans ces mots qu'il répétait souvent, dit Rœderer : « Tout homme qui, à quarante ans, n'est pas misanthrope, n'a jamais aimé les hommes. » Ce n'est pas manquer de cœur que de voir avec douleur et colère même les vices de l'humanité, que de les considérer comme des fléaux et que d'en souffrir comme on souffre d'une maladie, que d'en parler à la fois — et c'est le fait de Chamfort — en satiriste qui veut corriger et en moraliste qui veut instruire. « Pour moraliser en littérature, a dit Balzac (un vrai penseur, lui aussi), le procédé a toujours été de montrer la plaie. » Le véritable ennemi des hommes ne les évite pas; il reste au milieu d'eux pour rire de leurs fautes. Il se garderait bien d'être amer, il n'est qu'impertinent. Rivarol, en ce sens, mériterait bien plutôt les reproches que M. Sainte-Beuve adresse à Chamfort. Mais M. Sainte-Beuve n'a pas, pour être dur envers Rivarol, les raisons qui le poussent contre Chamfort.

Voulez-vous savoir ce que doit être un moraliste, demandez-le à Chamfort lui-même; il vous le dira, avec la liberté de langage admise de son temps, bien mieux que ses critiques.

« Il y a deux classes de moralistes et de politiques, dit-il, ceux qui n'ont vu la nature humaine que du côté odieux ou ridicule, et c'est le plus grand nombre, Lucien,

Montaigne, La Bruyère, La Rochefoucauld, Swift, Mandeville, Helvétius, etc., ceux qui ne l'ont vue que du beau côté et dans ses perfections : tels sont Shaftesbury et quelques autres. Les premiers ne connaissent pas le palais dont ils n'ont vu que les latrines; les seconds sont des enthousiastes qui détournent leurs yeux loin de ce qui les offense, et qui n'en existe pas moins. *Est in medio verum.* »

Tout, dans la vie de Chamfort, dément l'accusation à laquelle nous avons tort peut-être de répondre. Ceux qui l'ont portée contre lui ne savent-ils pas, aussi bien que nous, que non-seulement il fut bon fils et amant ou mari tendre et dévoué, mais encore qu'il fut un excellent et fidèle ami pour tous ceux que son cœur distingua et qu'il parla de ses amis et de ses amitiés, comme il serait bon que quelques écrivains de nos jours eussent le courage de parler des leurs ?

Écoutez-le :

« L'amitié extrême et délicate est souvent blessée du repli d'une rose. »

« Dans certaines amitiés passionnées, on a le bonheur des passions, et l'aveu de la raison par-dessus le marché. »

« Il n'y a que l'amitié entière qui développe toutes les qualités de l'âme et de l'esprit de certaines personnes; la société ordinaire ne leur laisse déployer que quelques agréments. »

« Une âme fière et honnête, qui a connu les passions fortes, les fuit, les craint, dédaigne les galanteries, comme l'âme qui a senti l'amitié dédaigne les liaisons communes et les petits intérêts. »

Il écrit à un ami : « Il s'agit d'amitié : ce mot dit tout dans votre langue et dans la mienne. »

Ailleurs, à propos de sa liaison avec M. de Vaudreuil :

« Ma liaison avec M. le comte de Vaudreuil est devenue telle, qu'il n'y a pas moyen de penser à quitter ce pays-ci. C'est l'amitié la plus parfaite et la plus tendre qui se puisse imaginer. Je ne saurais vous en écrire les détails : mais je pose en fait que, hors l'Angleterre, où ces choses-là sont simples, il n'y a presque personne en Europe digne d'entendre ce qui a pu rapprocher par des liens si forts un homme de lettres isolé, cherchant à l'être encore plus, et un homme de la cour, jouissant de la plus grande fortune et même de la plus grande faveur. »

Tout cela est pourtant, à en croire M. Sainte-Beuve et ses adhérents, d'un homme impitoyable, d'un homme qui n'a rien d'humain.

Après la triste fin de son amour, on ne trouve plus trace d'aucun autre lien de ce genre dans la vie de Chamfort.

Dans ce monde léger où tout se juge sur les probabilités, où les apparences suffisent pour la multiplication des faits, on a bientôt fait d'un homme ou d'une femme un cœur fragile et inconstant. Chamfort a écrit, sur l'amour et les femmes, une phrase qui nous a fait penser qu'il avait été moins prodigue de lui-même qu'on ne l'a bien voulu dire : « J'ai dans l'esprit une femme comme il y en a peu, qui me préserve des femmes comme il y en a beaucoup. J'ai bien des obligations à celle-là. »

Quoi qu'il en soit, Chamfort avait caché son deuil à l'étranger. S'il avait songé à certaines critiques, il eût mieux fait de le montrer peut-être !

Mais celui qui avait eu cette belle pensée : « Il faut qu'un honnête homme ait l'estime publique sans y avoir pensé, et, pour ainsi dire, malgré lui ; » celui-là attendait l'opinion et se serait bien gardé de l'aider.

Chamfort avait voyagé en Hollande avec le comte de

Narbonne. Le temps avait passé ; il fallait, non oublier, mais revenir. Le comte de Vaudreuil ne voulut pas l'abandonner à ses tristesses : il le logea dans son hôtel.

« L'amitié de M. le comte de Vaudreuil est devenue une véritable tendresse, dit Chamfort, et a beaucoup contribué à soulager une partie de mes peines ; il m'a forcé à accepter un logement chez lui et a su me le rendre aimable. »

La correspondance de Chamfort avec M. de Vaudreuil montre qu'il n'était point en reste avec lui. La plus entière liberté y règne d'un bout à l'autre. La discussion des abus du temps y tient une place importante. Rien de banal, rien de stérile dans ces échanges d'idées entre deux esprits également sincères qui font de mutuels efforts pour se convaincre et se rencontrer. C'est dans une de ses lettres à M. de Vaudreuil que Chamfort raconte ce qui suit :

« J'ai nié hardiment un mot attribué à M. le comte d'Artois. Ce mouvement, machinal chez moi, a été l'effet de ma reconnaissance pour les marques de bonte que vous m'avez attirées de sa part. On suppose que le prince a dit à un notable dont l'avis était favorable au peuple : *Est-ce que vous voulez nous enroturer ?* Je ne crois point à ce mot ; mais, s'il a été dit, le notable pouvait répondre : « Non, monseigneur ; mais je veux anoblir les Français, « en leur donnant une patrie. On ne peut anoblir les Bour- « bons, mais on peut encore les illustrer en leur donnant « pour sujets des citoyens ; et c'est ce qui leur a toujours « manqué. » C'est bien M. le comte d'Artois qui y est le plus intéressé, c'est bien lui qui peut dire, à la vue de ses enfants : *Posteris, posteris, vestra res agitur.* C'est de cette époque que tout en dépendra (13 décembre 1788). »

V

La Révolution éclate. — Prise de la Bastille. — Désintéressement de Chamfort. — Rœderer. — Marmontel. — Rivarol et Chamfort. — Réponse à d'injustes critiques. — Lettres de Mirabeau à Chamfort. — Chamfort peint par Mirabeau et Chateaubriand.

Cependant l'orage commençait à gronder. L'heure de la grande lutte avait sonné. La Révolution éclata.

« Les plus indifférents, dit M. Houssaye, se jetaient avec enthousiasme dans le flux régénérateur où la liberté humaine venait d'être trempée, comme Achille dans le Styx. Chamfort s'y jeta éperdument, heureux de se trouver jeune en face de la liberté, cette maîtresse idéale que nous avons tous adorée en pleine jeunesse. »

Nous nous garderons bien de dédaigner cet hommage de M. Houssaye à la liberté, et de repousser ce souvenir de sa jeunesse. M. Houssaye a raison : oui, tout ce qui est jeune adore la liberté, et c'est là sa force ; quiconque ouvre les yeux s'éprend d'elle, se fait son chevalier et rougit en secret de ne plus l'être, le jour où il a perdu le droit de porter ses couleurs.

Mais où M. Houssaye se trompe, c'est quand il dit que Chamfort se jeta éperdument dans la Révolution. La Révolution était un fait prévu, attendu par Chamfort. Il n'y eut pas dans l'accueil qu'il lui fit le plaisir impétueux mais étourdi de la surprise ; il la reçut comme un hôte longtemps désiré, mais qu'on s'est préparé à recevoir et dont on a plus d'une fois annoncé l'arrivée.

Lisez ce qu'il écrit à une de ses amies :

« Vous me paraissez bien apitoyée sur le décès de notre ami, feu le Despotisme ; vous savez que cette mort

m'a très-peu surpris. C'est avec bien du plaisir que je reçois de votre main mon brevet de prophète.

« Sa chute, pour avoir été trop soudaine, nous mettra dans l'embarras quelque temps ; mais nous nous en tirerons.

« Je voulais, ces derniers jours, aller causer avec vous, et récapituler les trente ans que nous venons de vivre en trois semaines. »

Ces trente ans que Chamfort venait de vivre en trois semaines ont été vécus par tous ceux qui ont mis un jour la main dans le feu d'une révolution.

Chamfort avait donc pressenti la Révolution ; aussi n'hésita-t-il pas. Il entra un des premiers à la Bastille.

Déjà il appartenait de cœur et d'esprit aux idées nouvelles. Il se donna à elles corps et biens. L'homme de lettres même, sacrifice méritoire pour une nature artiste comme celle de Chamfort, l'homme de lettres s'effaça devant le citoyen : « Lorsque nous touchons à des désastres, écrivait-il, ce n'est pas le moment de prendre la plume de Swift ou de Rabelais. » — « Je craindrais de faire du mal, disait-il ailleurs, par l'excès de mon désir de faire le bien. »

« On a reproché à Chamfort, dit Rœderer, d'avoir été ingrat envers des amis qui l'avaient obligé pendant leur puissance, et l'on s'est fondé sur son ardeur à poursuivre les abus dont ils vivaient. La belle raison ! la preuve que Chamfort ne fut point ingrat, c'est qu'il resta attaché à ces amis dépouillés d'abus, comme il l'avait été quand ils en étaient revêtus. » La vérité est que Chamfort n'oublia alors que lui-même. Rœderer ajoute : « Si Chamfort ne passait rien aux autres, il ne se passait rien non plus à lui-même : il se déchaina contre les pensions jusqu'à ce qu'il n'eût plus de pension ; contre l'Académie, dont les

jetons étaient sa seule ressource, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus d'Académie. Son intérêt n'a donc été pour rien dans sa conduite; disons plus, il en fut toujours l'ennemi. »

On le voit, Chamfort eut non-seulement des amis qu'il aimait, mais il en eut qui l'aimaient et surent le défendre. Ce que nous citons de Rœderer est emprunté à un travail sur Chamfort qu'il a publié dans le *Journal de Paris*, et où, sous la forme de dialogue entre un ami et un ennemi de Chamfort, il répond à ses accusateurs. Si la réponse transige avec l'accusation quelquefois, c'est que tout ce que Chamfort avait écrit n'était pas encore connu de Rœderer.

Voici un fragment de la correspondance de Chamfort à propos de la loi qui supprimait les pensions :

« J'entends crier à mes oreilles, tandis que je vous écris : *Suppression de toutes les pensions de France*; et je dis : Supprime tout ce que tu voudras, je ne changerai ni de maximes, ni de sentiments.

« Les hommes marchaient sur leur tête, et ils marchent sur les pieds; je suis content : ils auront toujours des défauts, des vices même; mais ils n'auront que ceux de leur nature, et non les difformités monstrueuses qui composaient un gouvernement monstrueux. »

Dans une autre lettre (à propos des prix de vertu), il disait dans le même sentiment :

« Rendez à la vertu cet hommage de croire que le pauvre aussi peut être payé par elle; qu'il a, comme le riche, une conscience opulente et solvable; qu'enfin il peut, comme le riche, placer une bonne action entre le ciel et lui. »

Nous empruntons à Rœderer une anecdote qui le caractérise : « Le lendemain du jour où les pensions furent supprimées, dit Rœderer, nous fûmes, lui et moi, voir

Marmontel à la campagne. Nous le trouvâmes, et sa femme surtout, gémissant de la perte que le décret lui faisait éprouver; et c'était pour leurs enfants qu'ils gémissaient. Chamfort en prit un sur ses genoux : « Viens, » dit-il, « mon petit ami ! tu vaudras mieux que nous ; « quelque jour, tu pleureras en apprenant qu'il eut la fa- « blesse de pleurer sur toi dans l'idée que tu serais moins « riche que lui. » Chamfort perdait lui-même sa fortune par le décret de la veille. »

On a opposé souvent Rivarol à Chamfort. Ils diffèrent beaucoup avec un faux air de parenté. Chamfort est un homme d'esprit qui ne se sert de son esprit que pour arriver plus vivement au bon sens. Rivarol est un homme d'esprit qui veut, avant tout, que son esprit brille, étonne et reluisse, et qui ne s'est jamais retenu de dire une sottise quand il a pu l'habiller à son goût. Si l'esprit qui contient le plus de raison est le meilleur, et cela ne me paraît pas contestable, je préfère celui de Chamfort.

Rivarol disait un jour à Chamfort : « On ne peut aimer à la fois la République et les arts. Il faut un Louis XIV pour enfanter des Molière et des Racine. — Oui, dit Chamfort, vous êtes de ceux qui pardonnent tout le mal qu'ont fait les prêtres en considérant que, sans les prêtres, nous n'aurions pas la comédie de *Tartufe*. »

Veut-on avoir une idée du peu de justesse du jugement de Rivarol ? voici le portrait qu'il fit de Chamfort : « C'est une branche de muguet entée sur des pavots. » Là, M. Sainte-Beuve lui-même est obligé de l'abandonner. « Ce que Rivarol prenait pour du muguet, dit-il, avait l'orgueil du cèdre. » Soit ; va pour le cèdre, y compris son orgueil ; nous ne croyons pas que Chamfort ait placé le sien si haut, mais il avait le droit d'en avoir, sinon d'en montrer.

C'est un rude jouteur que Chamfort ; il est homme à se défendre même après sa mort, car il a laissé des armes pour battre ceux qui s'avisent de l'attaquer. M. Sainte-Beuve s'étonne que l'homme qui a dit ce joli mot qu'a dû applaudir plus d'un public français : « Le public ! le public ! combien faut-il de sots pour faire un public ? » accorde tout au peuple.

Et d'abord, si le public et le peuple ne font qu'un pour M. Sainte-Beuve, il a dû, à de certains jours, en penser plus de mal que Chamfort.

Mais veut-on savoir ce que Chamfort réclamait pour le peuple ? Le voici : « Permettre à un peuple de défendre son argent et lui ravir le droit d'influer sur les lois qui doivent décider de son honneur et de sa vie, c'est une dérision, c'est une insulte. » Qu'est-ce qui n'est pas de l'avis de Chamfort ?

M. Sainte-Beuve s'étonne que Chamfort n'ait pas vécu comme un républicain avant la République. C'est absolument comme si on reprochait à M. Sainte-Beuve de n'avoir pas devancé l'Empire.

On demandait à Rœderer ce qu'avait, en somme, fait Chamfort pour la Révolution. Voici ce qu'il répondit :

« Chamfort imprimait sans cesse, mais c'était dans l'esprit de ses amis. Il n'a rien laissé d'écrit ; mais il n'aura rien dit qui ne le soit un jour. On le citera longtemps ; on répétera dans plus d'un bon livre des paroles de lui, qui sont l'abrégé ou le germe d'un bon livre... Ne craignons pas de le dire, on n'estime pas à sa valeur le service qu'une phrase énergique peut rendre aux plus grands intérêts. Il est des vérités importantes qui ne servent à rien, parce qu'elles sont noyées dans de volumineux écrits, ou errantes et confuses dans l'entendement ; elles sont comme un métal précieux en dissolution : en cet

état, il n'est d'aucun usage; on ne peut même apprécier sa valeur. Pour le rendre utile, il faut que l'artiste le mette en lingot, l'affine, l'essaye et lui imprime, sous le balancier, des caractères auxquels tous les yeux puissent le reconnaître. Il en est de même de la pensée. Il faut, pour entrer dans la circulation, qu'elle passe sous le balancier de l'homme éloquent, qu'elle y soit marquée d'une empreinte frappante pour tous les yeux, et garante de son aloi. Chamfort n'a cessé de frapper ce genre de monnaie, et souvent il a frappé de la monnaie d'or; il ne la distribuait pas lui-même au public, mais ses amis se chargeaient volontiers de ce soin; et certes il est resté plus de choses de lui, qui n'a rien écrit, que de tant d'écrits publiés depuis cinq ans et chargés de tant de mots. »

Rœderer eût pu ajouter qu'un esprit comme Chamfort en fécondait bien d'autres, et, pour n'en citer qu'un, il eût pu citer un des plus grands, sinon le plus grand, parmi ceux qui influèrent sur les destinées de la Révolution : Mirabeau, dont Chamfort a été, en vingt circonstances graves, l'inspirateur et le collaborateur. — En veut-on la preuve : c'est Mirabeau qui la donnera avec une franchise qui honore et Chamfort et lui-même.

« Ce n'est pas, dit Mirabeau, au milieu des dangers qu'on peut suivre une route déterminée. Oh ! si je vous avais connu, il y dix ans, combien de précipices et de ravins j'aurais évités ! Il n'est point de jour, et surtout il n'est point de circonstance un peu sérieuse où je ne me surprenne à dire : « Chamfort froncerait le sourcil, ne faisons pas, n'écrivons pas cela ; » ou bien : « Chamfort sera content, car Chamfort est de la trempe de mon âme et de mon esprit. »

Le discours que Mirabeau devait lire à la tribune sur les académies était de Chamfort. Ce discours concluait à

leur anéantissement. Il fit jeter les hauts cris aux académiciens de son temps, — que dis-je ! aux académiciens de tous les temps. M. Tissot le déplore dans la notice qu'il a donnée sur Chamfort au *Dictionnaire de la conversation* ; M. de Jouy, dans celle qu'il a publiée dans la *Galerie historique des contemporains*, et, enfin, M. Sainte-Beuve, dans celle qui figure dans ses *Causeries littéraires* et à laquelle nous donnons toute l'attention qu'elle mérite.

Il nous a paru curieux de savoir si ces griefs de Chamfort contre l'Académie étaient de ceux qu'on peut apprécier encore à notre époque. Qu'on en juge : « A voir la composition de l'Académie française, dit-il, on croirait qu'elle a pris pour devise ce vers de Lucrèce :

Certare ingenio, contendere nobilitate. »

Nous comprenons la colère des académiciens, le reproche de Chamfort n'a pas vieilli.

M. Sainte-Beuve, trop modeste pour Chamfort, dit « qu'il n'ose rappeler les éloges de Mirabeau, il les craindrait exagérés. » — Nous craignons si peu de tomber dans le même péché à cet égard, que nous ajouterons à la lettre qu'on vient de lire deux portraits de Chamfort, tracés de main de maître ; l'un est de Mirabeau comme la lettre qui précède, l'autre est de Chateaubriand. Quand nous aurons mis ces deux pièces en regard avec les critiques auxquelles nous répondons, nous craignons moins de voir celles-ci emporter la balance.

La santé de Chamfort était fort compromise.

« Malgré vos souffrances, lui écrivait Mirabeau, vous êtes *un des êtres les plus vivaces qui existent* : la ténuité de votre charpente, la délicatesse de vos traits et la douceur résignée et même un peu triste de votre physionomie,

lorsqu'elle est calme et que votre tête ou votre âme ne sont point en mouvement, alarmeront et induiront toujours en erreur vos amis sur votre force. Chez vous, loin que ce soit la lame qui use le fourreau, c'est l'âme, la *vis ignea*, qui entretient la machine. Comment son feu intérieur ne le consume-t-il pas ? se dit-on. Eh ! comment le consumerait-il ? c'est lui qui le fait vivre. Donnez-lui une autre âme, et sa frêle existence va se dissoudre. »

Voici maintenant Chamfort peint par Chateaubriand, à l'époque où la passion politique n'avait encore rien ôté à Chateaubriand de l'impartialité de ses jugements et ne l'avait pas engagé dans les extraordinaires contradictions qui ont depuis affligé les amis de sa mémoire.

« Chamfort était d'une taille au-dessus de la médiocre, un peu courbé, d'une figure pâle, d'un teint maladif. Son œil bleu, souvent froid et couvert dans le repos, lançait l'éclair quand il venait à s'animer. Des narines un peu ouvertes donnaient à sa physionomie l'expression de la sensibilité et de l'énergie. Sa voix était flexible, ses modulations suivaient les mouvements de son âme ; mais, dans les derniers temps de mon séjour à Paris, elle avait pris de l'aspérité, et on y démêlait l'accent agité et impérieux des factions. Je me suis toujours étonné qu'un homme qui avait tant de connaissance des hommes eût pu épouser si chaudement une cause quelconque. »

Étonnement légitime à une époque où l'intelligence semble n'avoir pu conduire qu'au scepticisme un grand nombre de ceux qui s'étaient faits les chefs de l'esprit public de 1815 à 1848.

VI

Mot de Balzac sur Chamfort. — Les paroles sont quelquefois des actes et les mots des volumes. — Sieyès. — Barrère. — Pache. — La fraternité ou la mort. — Hérault de Séchelles. — Arrestation de Chamfort. — Horreur de Chamfort pour la prison.

Le temps est un crible dans les mains de la postérité. Les gros bagages ne sont donc pas ceux qu'elle recueille le plus volontiers. Mais, héritière économe, elle ne laisse rien perdre, et enregistre avec reconnaissance tout ce qui lui parvient, ne fût-ce qu'un mot, si ce mot est digne de grossir son trésor. Elle sait que, de même qu'il est tel diamant qui vaut une fortune, il est tel mot qui peut constituer une œuvre complète et impérissable, aux yeux des gens de goût. Ceux de ce genre que Chamfort a laissés sont en tel nombre, qu'ils pourraient, à ce compte, constituer toute une bibliothèque.

Balzac nous disait, il y a longtemps, à propos de Chamfort et de Rivarol, qu'il citait toujours avec admiration : « Ces gens-là mettaient des livres dans un bon mot, tandis qu'aujourd'hui c'est à peine si on trouve un bon mot dans un livre. »

Ce jugement de Balzac nous frappa, et ce fut lui qui pour la première fois fixa notre attention sur les deux noms de Chamfort et de Rivarol.

La plupart des mots de Chamfort, pendant la période politique de sa vie, peuvent être considérés comme des actes, et ses contemporains les lui comptèrent comme tels.

Chacun fit son profit de ce qui sortait de cette bouche écoutée.

Ce fut lui qui donna à Sieyès le titre et, par consé-

quent, l'idée de sa fameuse brochure qui fut plus qu'un événement : « Qu'est-ce que le tiers état ? Tout. — Qu'est-il ? Rien. »

Ce fut lui qui donna pour devise à nos soldats, entrant en pays ennemi, cette devise toute d'humanité vis-à-vis de l'étranger : « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières, » devise qu'on a retournée depuis, sans que Chamfort en puisse être accusé, disons-le en passant, au profit de la guerre civile.

Ce fut lui qui répondit à ceux qui lui disaient : *Vous prêchez le désordre* : « Quand Dieu créa le monde, le mouvement du chaos dut faire trouver le chaos plus désordonné que lorsqu'il reposait dans un désordre paisible ; » et à ceux qui lui disaient : *Réformez, mais ne détruisez pas*, « Vous voudriez qu'on nettoiyât les écuries d'Augias avec un plumeau ; » et à Marmontel : « Vous voudriez qu'on vous fit des révolutions à l'eau de rose. »

Voici un de ses discours : « Moi, tout ; le reste, rien : voilà le despotisme. »

Et en voici un autre : « Moi, c'est un autre ; un autre, c'est moi : voilà la démocratie. »

Et encore : « Il y a en France sept millions d'hommes qui demandent l'aumône et douze millions hors d'état de la faire. »

« La noblesse est un intermédiaire entre le roi et le peuple comme le chien de chasse entre le chasseur et les lièvres. »

Et enfin : « Il faut recommencer la société humaine, comme Bacon disait qu'il faut recommencer l'entendement humain. »

Mais ce fut lui qui, voyant la Révolution prendre un caractère qui révoltait sa raison, et son cœur plus encore que sa raison, disait :

« Prenons garde! nous ne sommes que des Français, et nous voulons être des Romains. »

« Grands et petits, on a beau faire, il faut toujours se dire comme le fiacre aux courtisanes dans le *Moulin de Javelle* : « Vous autres et nous autres, nous ne pouvons « nous passer les uns des autres. »

« Il semble que la plupart des députés à l'Assemblée nationale n'aient détruit les préjugés que pour les prendre, comme les gens qui n'abattent un édifice que pour s'approprier les décombres. »

Entendant déplorer l'indifférence du public pour les chefs-d'œuvre de la scène tragique, il l'expliqua par ces mots : « La tragédie ne fait plus d'effet depuis qu'elle court les rues. »

Il dit de Barrère, à la naissance de son pouvoir : « C'est un brave homme que ce Barrère : il vient toujours au secours du plus fort ; » et de Pache, à un des amis de celui-ci : « C'est un ange que votre Pache ; mais, à sa place, je rendrais mes comptes. »

Il traduisait ces mots : *la fraternité ou la mort*, qu'il s'indignait de voir accoler sur les monuments publics, par ceux-ci : « Sois mon frère ou je te tue, » ou par ceux-ci : « La fraternité de ces gens-là est celle d'Étéocle et de Polynice. »

Si bien qu'un jour, Hérault de Séchelles lui ayant demandé d'écrire contre la liberté de la presse et Chamfort ayant refusé avec indignation de le faire, il fut conduit aux Madelonnettes par l'ordre du Comité de salut public.

Nous avons, dans le courant de cette étude, laissé la place aux faits toutes les fois que nous l'avons pu : ce ne serait pas le moment d'abandonner ce système ; car, à partir de cette arrestation de Chamfort, rien ne pourrait

égaler la saisissante éloquence de ceux qui vont passer sous les yeux du lecteur.

Le séjour de la prison fut odieux à Chamfort. Le mois qu'il y passa, lui parut un siècle. Il en sortit vieilli. « Ce n'est pas la vie, ce n'est pas la mort, disait-il ; il n'y a pas de milieu, il me faut ouvrir les yeux sur le ciel ou les fermer dans le tombeau. »

Rendu à la liberté, il jura qu'il ne retomberait jamais vivant aux mains de ses persécuteurs.

VII

Seconde arrestation. — Suicide de Chamfort. — Dernières paroles de Chamfort. — Récit de cette scène par un témoin oculaire. — M. Arsène Houssaye. — Portrait littéraire de Chamfort.

Il tint parole.

A quelque temps de là, on se présenta une seconde fois pour l'arrêter. Son parti était pris, il n'essaya pas même de fuir. Il demeurait alors à la Bibliothèque nationale, dont Roland, ministre de l'intérieur, l'avait nommé bibliothécaire.

« Il s'enferme, dit M. Tissot (*Dictionnaire de la conversation*), dans son cabinet, charge un pistolet et se le tire sur le front. La balle lui fracasse le haut du nez et lui enfonce l'œil droit. Étonné de vivre et résolu à mourir, il s'arme d'un rasoir, essaye de se couper la gorge, se taille le sein, se porte plusieurs coups au cœur, s'ouvre les veines et les jarrets ; enfin, vaincu par la douleur, il pousse un cri et tombe.

« On entre, on le trouve baigné dans son sang. Des gens

de l'art et des officiers civils sont appelés, et, tandis que les premiers préparent l'appareil nécessaire à ses blessures, il dicte d'une voix ferme aux seconds, la déclaration suivante : « Moi, Sébastien-Roch-Nicolas Chamfort, « déclare avoir voulu mourir en homme libre plutôt que « d'être reconduit en esclave dans une maison d'arrêt ; « déclare que si par violence on s'obstinait à m'y traîner, « dans l'état où je suis il me reste assez de force pour « achever ce que j'ai commencé. Jamais on ne me fera « rentrer vivant dans une prison. »

Ces paroles, et d'autres qui vont suivre, seraient dans Plutarque, qu'elles y seraient admirées. Nous en avons tous traduit du grec et du latin qui ne méritaient pas autant d'être citées et de passer d'un âge à l'autre.

Un ami de Chamfort nous a laissé un récit palpitant de cette scène.

« J'arrivai peu de temps après ; je n'oublierai jamais ce spectacle. Sa tête et son cou étaient enveloppés des linges sanglants ; son oreiller, ses draps étaient aussi tachés de sang. Le peu qu'on apercevait de son visage en était encore couvert. Il parlait avec moins de violence, et commençait à sentir sa faiblesse. Je restai debout près de lui, muet de saisissement, d'admiration et de douleur. « Mon ami, » me dit-il en me tendant la main, « voilà « comme on échappe à ces gens-là. Ils prétendent que je « me suis manqué ; mais je sens que la balle est restée « dans ma tête ; ils n'iront pas l'y chercher. » Tout ce qu'il disait avait ce caractère d'énergie et de simplicité. Après un moment de silence, il reprit d'un air tout à fait calme, et même de ce ton ironique qui lui était assez familier : « Que voulez-vous ! voilà ce que c'est que d'être « maladroit de la main : on ne réussit à rien, pas même « à se tuer. » Alors il se mit à raconter comment il s'était

perforé l'œil et le bas du front, au lieu de s'enfoncer le crâne, puis *charcuté* le cou, au lieu de se le couper, et *balafré* la poitrine sans parvenir à se percer le cœur. « En-
« fin, » ajouta-t-il, « je me suis souvenu de Sénèque, et,
« en l'honneur de Sénèque, j'ai voulu m'ouvrir les veines ;
« mais il était riche, lui ; il avait tout à souhait, un bain
« bien chaud, enfin toutes ses aises ; moi, je suis un pauvre
« diable, je n'ai rien de tout cela. Je me suis fait un mal
« horrible, et me voilà encore ; mais j'ai la balle dans la
« tête, c'est là le principal. Un peu plus tôt, un peu plus
« tard, voilà tout. »

Chamfort, chose incroyable, ne parvint pas à mourir de ses horribles blessures. Ce qui n'est pas moins étrange, c'est qu'on le laissa sous le coup d'un mandat d'amener, et qu'il fut condamné à payer un écu par jour à un gendarme chargé de le garder à vue jusqu'à entière guérison, pour le cas où il eût pu guérir.

Ses amis vinrent à son chevet et lui reprochèrent d'avoir voulu mourir : « Du moins, répondit-il, je ne risquais pas d'être jeté à la voirie du Panthéon. » C'était ainsi qu'il appelait cette sépulture depuis l'apothéose de Marat, que sa fierté républicaine n'avait pu coudoyer sans dégoût.

Colchen, un des amis qui lui ont fermé les yeux, se félicitait qu'il eût échappé à ses propres coups, quelques jours après sa tentative ; Chamfort lui répondit : « Ah ! mon ami, les horreurs que je vois me donnent à tout moment l'envie de recommencer. »

M. Houssaye, dont le scepticisme n'a de parti pris violent contre personne, rencontre, par une contradiction étrange avec la conclusion injuste de la biographie qu'il a consacrée à Chamfort dans ses *Portraits du XVIII^e siècle*. rencontre, dis-je, à l'occasion de ce drame émouvant, un élan de chaleur dont nous lui savons gré. « Chamfort,

dit-il, survécut à toutes ces tortures de l'âme et du corps. Ne ressemblait-il pas alors à l'humanité, que tant de désastres ont frappée, qui a répandu sur tous les chemins son sang et ses larmes, qui, toute sillonnée de blessures, marche toujours en avant, poussée par le maître invisible ? Il succomba pourtant à tant de douleurs. « Ah ! mon ami, » dit-il à Sieyès en expirant, « je m'en vais enfin de ce monde, où il faut que le cœur se brise ou se bronze. »

Chamfort mourut le 13 avril 1794, à l'âge de 55 ans.

CONCLUSION

Des différentes études qui ont été faites de Chamfort. — Celle de M. Sainte-Beuve. — Quelques mots sur M. Sainte-Beuve et sur la nature de son talent. — Son attitude, ses erreurs et ses injustices en ce qui touche Chamfort. — Intérêt que nous a paru offrir la figure de Chamfort.

Il y a deux hommes dans Chamfort. L'un, celui qu'on pourrait appeler le littérateur, existe à peine pour nous. Ses comédies, sa tragédie, ses vers, ses tableaux de la Révolution, ses éloges académiques, méritaient peu de survivre aux circonstances qui les ont vus naître ; tout cela n'est que d'un homme très-intelligent, épris des lettres, cherchant et trouvant le succès à la suite du passé dans les sentiers battus, mais qui, dans son effort pour ne point sortir des cadres convenus, en arrive à ne pas même laisser soupçonner ce qu'il y a en lui de véritable originalité. L'autre, au contraire, le moraliste, le satirique, le philosophe, le politique, l'auteur enfin des maximes et pensées, des portraits, des caractères et anecdotes, est à

bon droit immortel. Sa personnalité est si vive, qu'elle se détache en saillies vigoureuses au milieu des plus éclatantes figures de son époque, et qu'elle se fait sa place en dépit des opposants dans les meilleurs rangs de notre littérature.

Chose bizarre, le vrai Chamfort, celui qui restera, ne fut vraiment connu de ses contemporains que par sa parole.

La portée de son œuvre, qui ne fut de son vivant que son œuvre parlée, est celle qui constitue son vrai titre aux yeux de la postérité. Dès qu'elle fut imprimée, elle fit oublier l'autre, son œuvre écrite.

Chamfort en avait le pressentiment ; il faisait bon marché de son bagage académique et s'impatientait à la fin qu'on en fit l'éloge devant lui.

M. Sainte-Beuve dit qu'on retrouva à sa mort bon nombre des mots qui forment aujourd'hui le recueil des pensées de Chamfort, écrits soigneusement sur de petits papiers ; et le soin que prend Chamfort, passé maître en improvisations brillantes, de fixer sur le papier quelques-uns des souvenirs de ses conversations, amène un sourire qu'on pourrait trouver naïf sur les lèvres de l'auteur justement apprécié des dix gros volumes de *Causeries littéraires* au milieu desquelles nous avons surpris ce sourire.

Nous trouvons, nous, que bons mots, pensées et causeries méritaient qu'on les gardât, et si nous regrettons une chose, c'est que le soin de Chamfort ait été incomplet. Il est certain, en effet, qu'il s'est perdu de lui plus de choses qu'il n'en est venu jusqu'à nous. On assure qu'il existe des manuscrits inédits de Chamfort, et que les mains qui les retiennent, abusant du droit de fait que leur donne la possession inexplicquée de ces papiers, refusent de s'ouvrir et de leur laisser voir le jour. Les biographes

de Chamfort signalent cet acte coupable et le flétrissent justement.

Quoi qu'il en soit, ce qui nous reste de Chamfort suffit à son renom. Sa place, dans notre littérature, vient immédiatement après les moralistes du xvii^e siècle. Comme écrivain moraliste, il est presque toujours leur égal; il parle la belle langue de La Bruyère. Il a le bien visé de La Rochefoucauld; il est plus concis qu'eux encore. Il possède au suprême degré, et tout naturellement, ce que le premier ne cherchait pas et ce que le second cherchait toujours, le trait. Il est passé maître dans l'art de tout dire en peu de mots, sans jamais être obscur. S'il a de moins que les prosateurs du grand siècle l'ampleur de la phrase et le calme de la pensée que peut seul donner le repos de l'esprit, repos impossible à l'époque où vivait Chamfort, il a, en revanche, l'accent résolu et vigoureux de son temps.

Ses enfants immédiats sont Rivarol et en plus d'un point Beaumarchais. Ils furent aussi ses adversaires. Il a pour petits-enfants beaucoup des gens d'esprit de notre époque. Alphonse Karr, dans ses *Guêpes*, le rappelle souvent; c'est la même manière de serrer l'anecdote et de rencontrer le bon sens par l'ironie.

Si tout le monde ne s'est pas encore entendu sur la place qui lui est due, c'est, nous l'avons dit, parce que justice n'a pas encore été faite par notre temps au temps que Chamfort représente. Mais cette place; quoi qu'il arrive, restera marquée dans cette glorieuse phalange d'esprits gaulois qui sont les vrais représentants de l'esprit français depuis Rabelais, Montaigne et Voltaire, et dont quelques noms de notre temps grossiront encore la liste.

Plusieurs notices ont été assez récemment écrites sur Chamfort. Celle de M. Houssaye, qui n'est pas la mieux

coordonnée, ni la plus logique, est la plus curieuse, la plus pleine sous le rapport des faits, la plus intéressante ; celle de M. Sainte-Beuve n'est autre qu'un habile réquisitoire contre le républicain Chamfort.

Nous avons pris, malgré nous, du travail de M. Sainte-Beuve sur Chamfort, quelque humeur contre l'auteur de ce travail. M. Sainte-Beuve, critique aimable, ingénieux, délicat, fin et suave, qui a toutes ses qualités dans ces nuances douces et tempérées, semble depuis quelques années avoir pris à tâche de changer sa voix et sa nature. Son autorité y périra, et son talent lui-même, s'il n'était sauvé par son passé, y laisserait quelque chose. M. Sainte-Beuve, cet ancien chercheur de perles égarées, ce lapidaire rétrospectif, ce remonteur habile des joyaux oubliés de notre vieille littérature, qui semble né pour ne parler que de ce qui lui plaît, dont les critiques sont en quelque sorte de l'orfèvrerie littéraire, dont les ciselures ajoutées aux œuvres qu'il affectionne en font quelquefois toute la richesse, son travail surpassant souvent sa matière ; M. Sainte-Beuve, qui a déterré, avec une patience et un goût infatigables, tant de reliques dans le cimetière du passé, M. Sainte-Beuve semble avoir pris en haine tout ce qui touche à son temps. Il est implacable particulièrement pour ce qui, de près ou de loin, tient à la Révolution. Sa voix, dès que cette grande époque est en cause, devient aigre et criarde. Il veut n'être que sévère, sans doute, et il se montre méchant. C'est alors la passion, et non plus la raison ni le goût, qui semble parler par sa bouche. On dirait un acteur qui a voulu prendre les rôles qui ne lui conviennent pas, un ténor s'efforçant de chanter les basses-tailles et qui s'épuise, dans cet effort contre nature, au détriment de son renom et des auditeurs accoutumés à l'applaudir. Ses qualités mêmes deviennent des

défauts, ses plus fines broderies, ses variations les plus savantes ne sont plus que de la manière dans le travail malencontreux de cet organe qui se surmène, de cette voix délicate qui veut à toute force se grossir. Il veut frapper, il égratigne et ne laisse que des déchirures là où il a prétendu porter de grands coups; tel encore un fin graveur ébréchant son burin sur l'orteil d'une statue de bronze, en laine du bronze sans doute. M. Sainte-Beuve n'admire-t-il donc que les statues d'albâtre, que les figurines de stuc et les groupes en biscuit?

Quand M. Sainte-Beuve manque d'équité et de mesure, il est deux fois coupable. Il l'est envers lui-même. Il l'est envers ses nombreux lecteurs et les critiques de seconde main, qui, dans leur travail hâtif, plutôt que de remonter aux sources, s'en rapportent à lui sans contrôle. Il répond, en effet, non-seulement de ses jugements, mais encore des inductions qu'on en tire et des exagérations que d'autres se permettent à sa suite. Chamfort est une des plus nobles figures littéraires, un des plus fiers citoyens de cette république des lettres que M. Sainte-Beuve devrait bien mettre à part dans sa haine d'hier ou d'avant-hier contre les républiques; j'en veux à M. Sainte-Beuve de s'être donné le tort de le méconnaître, parce que son tort s'est bientôt aggravé du tort de sa clientèle. En effet, il lui convient, par un non-sens inexplicable, — car on peut tirer de sa notice même la réfutation de toutes ses accusations contre Chamfort, — il lui convient de faire, de ce caractère antique et héroïque, mais féminin aussi par beaucoup de côtés, un homme dur, sec et impitoyable; d'autres iront plus loin, et, sur sa recommandation, soit paresse, soit confiance, ils transformeront ce moraliste sincère, ce philosophe contristé, dont tout ce qu'on a pu dire de pis de son temps, c'est qu'il détestait

les hommes, *parce qu'ils ne s'aimaient pas* : ils le transformeront, devinez en quoi ? En chat-tigre ! définition burlesque, à coup sûr, à propos d'un homme qui a traversé les révolutions sans qu'on puisse nommer une de ses victimes, qui n'a sacrifié que lui-même à ses convictions, et auquel on ne peut reprocher que l'admirable faute de sa mort.

M. Sainte-Beuve, disant de Chamfort : « Son nom restera attaché à quantité de mots concis, aigus, vibrants et pittoresques qui se fixent bon gré, mal gré, dans le souvenir, » ajoute : « Méfiez-vous pourtant ! je crains qu'il n'y ait *toujours* un peu d'arsenic au fond. » Un autre, renchérisant, un autre, s'emparant de cet arsenic de M. Sainte-Beuve, comme fait un bijoutier d'une pierre qu'il croit pouvoir s'approprier, à la condition d'en renouveler la monture, dira : « *Chaque* pensée de Chamfort est un grain de poison dans un joli chaton de bague, » et ainsi de suite. Où finira ce crescendo ?

Cependant, concilions ce *toujours* de M. Sainte-Beuve, et ses suites, avec cet aveu qu'il fait, sans bonne grâce, il est vrai, dans un autre endroit, « qu'il y a un fond de probité et de dignité dans l'aigreur de Chamfort. »

Ne voilà-t-il pas un fond étrangement garni, grâce à M. Sainte-Beuve : « De la probité, de l'arsenic et de la dignité, » tout cela ensemble !

Ce n'est pas sans une certaine émotion, dont nous nous serions bien gardé de nous défendre, que nous avons entrepris de remettre en lumière la figure de Chamfort. Nous avons mis sous les yeux du public tout ce qu'en ont dit, soit en bien, soit en mal, les gens qui ont pris la parole à son sujet. Nous avons tâché d'exposer avec impartialité le *pour* et le *contre*, sans cacher cependant nos sympathies. Que le public juge ; ses jugements seuls sont sans appel.

On sait aujourd'hui que la vie privée n'est la place d'honneur que dans les temps absolument calmes et tranquilles. Le mot de M. Dupin : « Chacun chez soi, chacun pour soi, » est une des impiétés politiques qui ont fait la honte de notre temps. Il fait partie de cet athéisme en matière de patriotisme que l'on fit apprendre à la France, de 1830 à 1848. et qui l'avait affaiblie à ce point, que, mise en demeure un jour de régler ses destinées, elle a fléchi sous sa tâche. L'exclamation admirative de Marmon-
tel, écrivant très-faussement, à propos de d'Alembert et de Mairan : « Quelles âmes que celles qui ne sont inquiètes que des mouvements de l'écliptique, ou que des mœurs et des arts des Chinois. » est un salaire qui ne satisferait guère que les natures à la fois ingénieuses et corrompues qui passent devant leur siècle comme ces gens dont parle l'Évangile, lesquels avaient des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre. La distraction d'Archimède cherchant son problème pendant qu'on saccageait son pays n'a d'autre valeur que celle d'un phénomène scientifique. On ne s'étonnera donc point que l'étude de cette figure saisissante, où la littérature et la politique ont leur part, nous ait paru de nature à intéresser notre époque agitée et nous ait attiré plus qu'une autre.

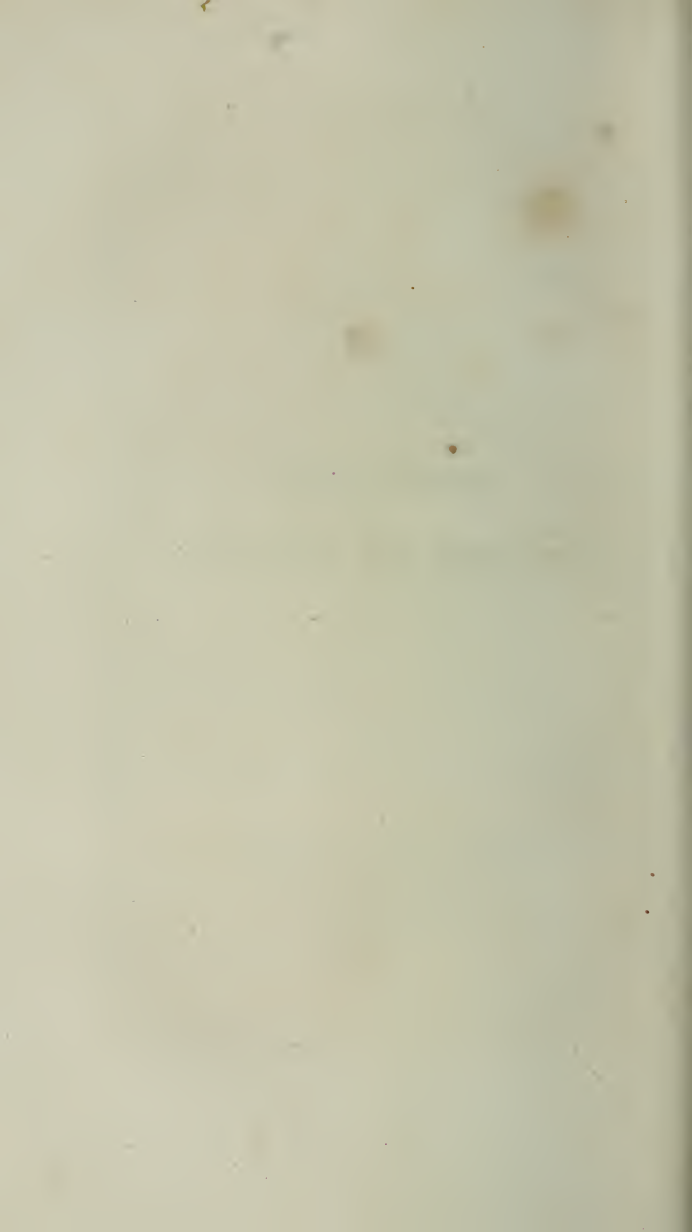
Nous ne sommes plus au temps, Dieu merci ! où l'indifférence en matière politique, qui n'est autre que l'oubli de la patrie, était prêchée comme une vertu.

L'oubli de la patrie, une vertu ! D'où un pareil blasphème a-t-il jamais pu s'écrire ?

P.-J. STAHL.

PREMIÈRE PARTIE

MAXIMES ET PENSÉES



MAXIMES ET PENSÉES

SUR LA PHILOSOPHIE ET LA MORALE.

I. C'est une belle allégorie, dans la Bible, que cet arbre de la science du bien et du mal qui produit la mort. Cet emblème ne veut-il pas dire que, lorsqu'on a pénétré le fond des choses, la perte des illusions amène la mort de l'âme, c'est-à-dire un désintéressement complet sur tout ce qui touche et occupe les autres hommes ?

II. L'âme, lorsqu'elle est malade, fait précisément comme le corps : elle se tourmente et s'agite en tous sens, mais elle finit par trouver un peu de calme ; elle s'arrête enfin sur le genre de sentiments et d'idées le plus nécessaire à son repos.

III. Il en est du bonheur comme des montres : les moins compliquées sont celles qui se dérangent le moins.

IV. « Le bonheur, disait M..., n'est pas chose aisée. Il est très-difficile de le trouver en nous, et impossible de le trouver ailleurs. »

V. Quand on soutient que les gens les moins sensibles sont, à tout prendre, les plus heureux, je me rappelle le proverbe italien : Il vaut mieux être assis que

debout, être couché qu'assis ; mais il vaut mieux être mort que tout cela.

VI. Il faut convenir que, pour être heureux en vivant dans le monde, il y a des côtés de son âme qu'il faut entièrement *paralyser*.

VII. On croit le sourd malheureux dans la société. N'est-ce pas un jugement prononcé par l'amour-propre de la société, qui dit : « Cet homme-là n'est-il pas trop à plaindre de n'entendre pas ce que nous disons ? »

VIII. Un homme d'esprit prétendait, devant des millionnaires, qu'on pouvait être heureux avec deux mille écus de rente. Ils soutinrent le contraire avec aigreur, et même avec emportement. Au sortir de chez eux, il cherchait la cause de cette aigreur de la part de gens qui avaient de l'amitié pour lui. Il la trouva enfin. C'est que, par là, il leur faisait entrevoir qu'il n'était pas dans leur dépendance.

IX. Celui qui veut trop faire dépendre son bonheur de sa raison, qui le soumet à l'examen, qui chicane, pour ainsi dire, ses jouissances, et n'admet que des plaisirs délicats, finit par n'en plus avoir. C'est un homme qui, à force de faire carder son matelas, le voit diminuer, et finit par coucher sur la dure.

X. La calomnie est comme la guêpe qui vous importune, et contre laquelle il ne faut faire aucun mouvement, à moins qu'on ne soit sûr de la tuer ; sans quoi, elle revient à la charge, plus furieuse que jamais.

XI. J'aime mieux que l'on calomnie mon silence que mes paroles.

XII. On compte environ cent cinquante millions d'âmes en Europe, le double en Afrique, plus du triple en Asie ; en admettant que l'Amérique et les terres australes n'en contiendraient que la moitié de ce que donne notre héli-

sphère, on peut assurer qu'il meurt tous les jours, sur notre globe, plus de cent mille hommes. Un homme qui n'aurait vécu que trente ans aurait échappé environ mille quatre cents fois à cette épouvantable destruction.

XIII. Les premiers sujets de chagrin m'ont servi de cuirasse contre les autres.

XIV. Quand on veut éviter d'être charlatan, il faut fuir les tréteaux ; car, si l'on y monte, on est bien forcé d'être charlatan ; sans quoi, l'assemblée vous jette des pierres.

XV. Au théâtre, on vise à l'effet ; mais ce qui distingue le bon et le mauvais poëte, c'est que le premier veut faire effet par des moyens raisonnables, et que pour le second tous les moyens sont excellents. Il en est de cela comme des honnêtes gens et des fripons, qui veulent également faire fortune : les premiers n'emploient que des moyens honnêtes, et les autres toutes sortes de moyens.

XVI. Je conseillerais à quelqu'un qui veut obtenir une grâce d'un ministre de l'aborder d'un air triste, plutôt que d'un air riant. On n'aime pas à voir plus heureux que soi.

XVII. Quand on veut devenir philosophe, il ne faut pas se rebuter des premières découvertes affligeantes qu'on fait dans la connaissance des hommes. Il faut, pour les connaître, triompher du mécontentement qu'ils donnent, comme l'anatomiste triomphe de la nature, de ses organes et de son dégoût, pour se rendre habile dans son art.

XVIII. C'est une remarque très-fine et très-judicieuse de M..., que quelque importuns, quelque insupportables que nous soient les défauts des gens avec qui nous vivons, nous ne laissons pas d'en prendre une partie :

être la victime de ces défauts étrangers à notre caractère n'est pas même un préservatif contre eux.

xix. Il faudrait pouvoir unir les contraires, l'amour de la vertu avec l'indifférence pour l'opinion publique, le goût du travail avec l'indifférence pour la gloire, et le soin de sa santé avec l'indifférence pour la vie.

xx. Ma vie entière est un tissu de contrastes apparents avec mes principes. Je n'aime point les princes, et je suis attaché à une princesse et à un prince; on me connaît des maximes républicaines, et plusieurs de mes amis sont revêtus de décorations monarchiques; j'aime la pauvreté volontaire, et je vis avec des gens riches; je fuis les honneurs, et quelques-uns sont venus à moi; les lettres sont presque ma seule consolation, et je ne vois point de beaux esprits; j'ai voulu être de l'Académie, et ne vais point à l'Académie. Ajoutez que je crois les illusions nécessaires à l'homme, et je vis sans illusions; que je crois les passions plus utiles que la raison, et je ne sais plus ce que c'est que les passions. etc.

xxi. La conviction est la conscience de l'esprit.

xxii. Il y a certains défauts qui préservent de quelques vices épidémiques : comme on voit, dans un temps de peste, les malades de fièvre quarte échapper à la contagion.

xxiii. Robinson dans son île, privé de tout et forcé aux plus pénibles travaux pour assurer sa subsistance journalière, supporte la vie, et même goûte, de son aveu, plusieurs moments de bonheur. Supposez qu'il soit dans une île enchantée, pourvue de tout ce qui est agréable à la vie, peut-être le désœuvrement lui eût-il rendu l'existence insupportable.

xxiv. Législateurs, ne décrétez pas la divinité de l'or, en le donnant pour salaire à ces mouvements sublimes, à

ces grands sacrifices qui semblent mettre l'homme en commerce avec son éternel Auteur.

xxv. Dans les naïvetés d'un enfant bien né, il y a quelquefois une philosophie bien aimable.

xxvi. On croit communément que l'art de plaire est un grand moyen de faire fortune : savoir s'ennuyer est un art qui réussit bien davantage. Le talent de faire fortune, comme celui de réussir auprès des femmes, se réduit presque à cet art-là.

xxvii. Souvent une opinion, une coutume commence à paraître absurde dans la première jeunesse, et, en avançant dans la vie, on en trouve la raison : elle paraît moins absurde. En faudrait-il conclure que certaines coutumes sont moins ridicules ? On serait porté à penser quelquefois qu'elles ont été établies par des gens qui avaient lu le livre entier de la vie, et qu'elles ont été jugées par des gens qui, malgré leur esprit, n'en ont lu que quelques pages.

xxviii. L'entêtement représente le *caractère*, à peu près comme le tempérament représente l'*amour*.

xxix. Peu de philosophie mène à mépriser l'érudition ; beaucoup de philosophie mène à l'estimer.

xxx. Il y a des hommes chez qui l'*esprit* (cet instrument applicable à tout) n'est qu'un *talent* par lequel ils semblent dominés, qu'ils ne gouvernent pas, et qui n'est point aux ordres de leur raison.

xxxi. L'esprit n'est souvent au cœur que ce que la bibliothèque d'un château est à la personne du maître.

xxxii. S'il était possible qu'une personne sans esprit pût sentir la grâce, la finesse, l'étendue et les différentes qualités de l'esprit d'autrui, et montrer qu'elle le sent, la société d'une telle personne, quand même elle ne produirait rien d'elle-même, serait encore très-recherchée. Même

résultat de la même supposition à l'égard des qualités de l'âme.

XXXIII. On fausse son esprit, sa conscience, sa raison, comme on gâte son estomac.

XXXIV. L'estime vaut mieux que la célébrité ; la considération vaut mieux que la renommée, et l'honneur vaut mieux que la gloire.

XXXV. Ce n'est pas tout d'être aimé, il faut être apprécié, et on ne peut l'être que par ce qui nous ressemble. De là vient que l'amour n'existe pas, ou du moins ne dure pas, entre des êtres dont l'un est trop inférieur à l'autre ; et ce n'est point là l'effet de la vanité, c'est celui d'un juste amour-propre dont il serait absurde et impossible de vouloir dépouiller la nature humaine. La vanité n'appartient qu'à la nature faible ou corrompue ; mais l'amour-propre, bien connu, appartient à la nature bien ordonnée.

XXXVI. Il y a plus de fous que de sages, et dans le sage même il y a plus de folie que de sagesse.

XXXVII. Les trois quarts des folies ne sont que des sottises.

XXXVIII. La fortune est souvent comme les femmes riches et dépensières, qui ruinent les maisons où elles ont apporté une riche dot.

XXXIX. L'habileté est à la ruse ce que la dextérité est à la filouterie.

XL. On est heureux ou malheureux par une foule de choses qui ne paraissent pas, qu'on ne dit point et qu'on ne peut dire.

XLI. Pour les hommes vraiment honnêtes, et qui ont de certains principes, les commandements de Dieu ont été mis en abrégé sur le frontispice de l'abbaye de Thélème : *Fais ce que tu voudras.*

XLII. C'est une vérité reconnue que notre siècle a

remis les mots à leur place ; qu'en bannissant les subtilités scolastiques, dialecticiennes, métaphysiques, il est revenu au simple et au vrai, en physique, en morale et en politique. Pour ne parler que de morale, on sent combien ce mot, *l'honneur*, renferme d'idées complexes et métaphysiques. Notre siècle en a senti les inconvénients ; et, pour ramener tout au simple, pour prévenir tout abus de mots, il a établi que *l'honneur* restait dans son intégrité à tout homme qui n'avait point été repris de justice. Autrefois, ce mot était une source d'équivoques et de contestations ; à présent, rien de plus clair. Un homme a-t-il été mis au carcan, n'y a-t-il pas été mis ? voilà l'état de la question. C'est une simple question de fait, qui s'éclaircit facilement par les registres du greffe. Un homme n'a pas été mis au carcan : c'est un homme d'honneur, qui peut prétendre à tout, aux places du ministère, etc. ; il entre dans les corps, dans les académies, dans les cours souveraines. On sent combien la netteté et la précision épargnent de querelles et de discussions, et combien le commerce de la vie devient commode et facile.

XLIII. Les idées des hommes sont comme les cartes et autres jeux. Des idées que j'ai vu autrefois regarder comme dangereuses et trop hardies sont maintenant devenues communes et presque triviales, et ont descendu jusqu'à des hommes peu dignes d'elles. Quelques-unes de celles à qui nous donnons le nom d'audacieuses seront vues comme faibles et communes par nos descendants.

XLIV. La nature a voulu que les illusions fussent pour les sages comme pour les fous, afin que les premiers ne fussent pas trop malheureux par leur propre sagesse.

XLV. J'ai lu, dans je ne sais quel voyageur, que certains sauvages de l'Afrique croient à l'immortalité de

l'âme. Sans prétendre expliquer ce qu'elle devient, ils la croient errante, après la mort, dans les broussailles qui environnent leurs bourgades, et la cherchent plusieurs matinées de suite. Ne la trouvant pas, ils abandonnent cette recherche, et n'y pensent plus. C'est à peu près ce que nos philosophes ont fait et avaient de meilleur à faire.

XLVI. L'incertitude devient un tourment dont notre âme se déchire par une erreur, si elle ne le peut par une vérité.

XLVII. L'indécence, le défaut de pudeur sont absurdes dans tout système : dans la philosophie qui jouit, comme dans celle qui s'abstient.

XLVIII. La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri ¹.

XLIX. Il n'est pas vrai (ce qu'a dit Rousseau après Plutarque) que plus on pense, moins on sent ; mais il est vrai que plus on juge, moins on aime. Peu d'hommes vous mettent dans le cas de faire exception à cette règle.

L. Il y a des questions sur lesquelles la morale reste muette et ne peut rien décider. C'est ce que l'aréopage donna bien à entendre dans une cause délicate et embarrassante dont le jugement lui fut renvoyé. Le tribunal ordonna, sans rien prononcer, que les deux parties eussent à comparaître de nouveau dans cent ans.

LI. Il est plus facile de légaliser certaines choses que de les légitimer.

LII. Les maximes générales sont dans la conduite de la vie ce que les routines sont dans les arts.

1. J'ai connu un critique — lequel jouait volontiers les grotesques dans les théâtres de société — qui trouvait que cette petite phrase de Chamfort était un indice certain de sa férocité. P.-J. S.

LIII. Les méchants font quelquefois de bonnes actions. On dirait qu'ils veulent voir s'il est vrai que cela fasse autant de plaisir que le prétendent les honnêtes gens.

LIV. En France, le mérite et la réputation ne donnent pas plus de droit aux places que le chapeau de rossière ne donne à une villageoise le droit d'être présentée à la cour.

LV. C'est une remarque excellente d'Aristote, dans sa *Rhétorique*, que toute métaphore fondée sur l'analogie doit être également juste dans le sens renversé. Ainsi, l'on a dit de la vieillesse qu'elle est l'hiver de la vie; renversez la métaphore et vous la trouverez également juste, en disant que l'hiver est la vieillesse de l'année.

LVI. Je dirais volontiers des métaphysiciens ce que Scaliger disait des Basques : « On dit qu'ils s'entendent; mais je n'en crois rien. »

LVII. Jouis et fais jouir, sans faire de mal ni à toi à personne ; voilà, je crois, toute la morale.

LVIII. Les moralistes, ainsi que les philosophes qui ont fait des systèmes en physique ou en métaphysique, ont trop généralisé, ont trop multiplié les maximes. Que devient, par exemple, le mot de Tacite : *Neque mulier, amissâ pudicitia, alia abnuerit*, après l'exemple de tant de femmes qu'une faiblesse n'a pas empêchées de pratiquer plusieurs vertus ? J'ai vu madame de L..., après une jeunesse peu différente de celle de Manon Lescaut, avoir, dans l'âge mûr, une passion digne d'Héloïse. Mais ces exemples sont d'une morale dangereuse à établir dans les livres. Il faut seulement les observer, afin de n'être pas dupe de la charlatanerie des moralistes.

LIX. Ce que j'admire dans les anciens philosophes, c'est le désir de conformer leurs mœurs à leurs écrits :

c'est ce que l'on remarque dans Platon, Théophraste et plusieurs autres. La morale pratique était si bien la partie essentielle de leur philosophie, que plusieurs furent mis à la tête des écoles sans avoir rien écrit : tels que Xénocrate, Polémon, Leucippe, etc. Socrate, sans avoir donné un seul ouvrage et sans avoir étudié aucune autre science que la morale, n'en fut pas moins le premier philosophe de son siècle.

LX. En apprenant à connaître les maux de la nature, on méprise la mort ; en apprenant à connaître ceux de la société, on méprise la vie.

LXI. La nature paraît se servir des hommes pour ses desseins, sans se soucier des instruments qu'elle emploie, à peu près comme les tyrans, qui se défont de ceux dont ils se sont servis.

LXII. Pour parvenir à pardonner à la raison le mal qu'elle fait à la plupart des hommes, on a besoin de considérer ce que ce serait que l'homme sans sa raison. C'était un mal nécessaire.

LXIII. Il y a à parier que toute idée publique, toute convention reçue est une sottise ; car elle a convenu au plus grand nombre.

LXIV. Quand les princes sortent de leurs misérables étiquettes, ce n'est jamais en faveur d'un homme de mérite, mais d'une fille ou d'un bouffon. Quand les femmes s'affichent, ce n'est presque jamais pour un honnête homme, c'est pour une *espèce*. En tout, lorsque l'on brise le joug de l'opinion, c'est rarement pour s'élever au-dessus, mais presque toujours pour descendre au-dessous.

LXV. Il y a des siècles où l'opinion publique est la plus mauvaise des opinions.

LXVI. Il y a deux classes de moralistes et de politiques : ceux qui n'ont vu la nature humaine que du côté

odieux ou ridicule, et c'est le plus grand nombre : Lucien, Montaigne, La Bruyère, La Rochefoucauld, Swift, Mandeville, Helvétius, etc.; ceux qui ne l'ont vue que du beau côté et dans ses perfections : tels sont Shaftesbury et quelques autres. Les premiers ne connaissent pas le palais dont ils n'ont vu que les latrines; les seconds sont des enthousiastes qui détournent leurs yeux loin de ce qui les offense, et qui n'en existe pas moins. *Est in medio verum.*

LXVII. On souhaite la paresse d'un méchant et le silence d'un sot.

LXVIII. La pauvreté met le crime au rabais.

LXIX. La pensée console de tout et remédie à tout. Si quelquefois elle vous fait du mal, demandez-lui le remède du mal qu'elle vous a fait, et elle vous le donnera.

LXX. La meilleure philosophie, relativement au monde, est d'allier, à son égard, le sarcasme de la gaieté avec l'indulgence du mépris.

LXXI. Le plaisir peut s'appuyer sur l'illusion; mais le bonheur repose sur la vérité. Il n'y a qu'elle qui puisse nous donner celui dont la nature humaine est susceptible. L'homme heureux par l'illusion a sa fortune en agiotage : l'homme heureux par la vérité à sa fortune en fonds de terre et en bonnes constitutions.

LXXII. A mesure que la philosophie fait des progrès, la sottise redouble ses efforts pour établir l'empire des préjugés. Voyez la faveur que le gouvernement donne aux idées de gentilhommerie. Cela est venu au point qu'il n'y a plus que deux états pour les femmes : femmes de qualité, ou filles; le reste n'est rien. Nulle vertu n'élève une femme au-dessus de son état; elle n'en sort que par le vice.

LXXIII. Quiconque a détruit un préjugé, un seul préjugé, est un bienfaiteur du genre humain.

LXXIV. Quelqu'un disait que la Providence était le nom de baptême du hasard : quelque dévot dira que le hasard est un sobriquet de la Providence.

LXXV. Plus les mœurs s'altèrent, plus on devient délicat sur les décences. Par cette raison, plus les hommes deviennent vicieux, plus ils applaudissent à la peinture des vertus.

LXXVI. Je ne conçois pas de sagesse sans défiance. L'Écriture a dit que le commencement de la sagesse était la crainte de Dieu ; moi, je crois que c'est la crainte des hommes.

LXXVII. Ce que j'ai appris, je ne le sais plus. Le peu que je sais encore, je l'ai deviné.

LXXVIII. Les lois du secret et du dépôt sont les mêmes.

LXXIX. La sottise ne serait pas tout à fait la sottise, si elle ne craignait pas l'esprit. Le vice ne serait pas tout à fait le vice, s'il ne haïssait pas la vertu.

LXXX. Il y a des sottises bien habillées, comme il y a des sots très-bien vêtus.

LXXXI. Les stoïciens sont des espèces d'inspirés qui portent dans la morale l'exaltation et l'enthousiasme poétiques.

LXXXII. Le temps diminue chez nous l'intensité des plaisirs *absolus*, comme parlent les métaphysiciens ; mais il paraît qu'il accroît les plaisirs *relatifs* ; et je soupçonne que c'est l'artifice par lequel la nature a su lier les hommes à la vie, après la perte des objets ou des plaisirs qui la rendaient le plus agréable.

LXXXIII. Il y a deux choses auxquelles il faut se faire, sous peine de trouver la vie insupportable : ce sont les injures du temps et les injustices des hommes.

LXXXIV. Le système abstrait, *tout est bien*, paraît peut-

être plus vraisemblable, et surtout plus clair, après le discours de Garo dans la fable de *la Citrouille et le Gland*, qu'après la lecture de Leibniz et de Pope lui-même.

LXXXV. Il y a des hommes à qui les illusions sur les choses qui les intéressent sont aussi nécessaires que la vie. Quelquefois, cependant, ils ont des aperçus qui feraient croire qu'ils sont près de la vérité, mais ils s'en éloignent bien vite, et ressemblent aux enfants qui courent après un masque, et qui s'enfuient si le masque vient à se retourner.

LXXXVI. On offre de face la vérité à son égal : on la laisse entrevoir de profil à son maître.

LXXXVII. L'homme peut aspirer à la vertu : il ne peut raisonnablement prétendre de trouver la vérité.

LXXXVIII. La vertu, comme la santé, n'est pas le souverain bien. Elle est la place du bien plutôt que le bien même. Il est plus sûr que le vice rend malheureux, qu'il ne l'est que la vertu donne le bonheur. La raison pour laquelle la vertu est le plus désirable, c'est parce qu'elle est ce qu'il y a de plus opposé au vice.

LXXXIX. Le ridicule est une forme extérieure qu'il est possible d'anéantir ; mais le vice, plus inhérent à notre âme, est un Protée qui, après avoir pris plusieurs formes, finit toujours par être le vice.

xc. La vie contemplative est souvent misérable. Il faut agir davantage, penser moins, et ne pas se regarder vivre.

xcI. Vivre est une maladie dont le sommeil nous soulage toutes les seize heures ; c'est un palliatif : la mort est le remède.

xcII. Ce que Voltaire a le plus complètement détruit, c'est la croyance sur la parole des prêtres ; et il l'a détruite à force de les montrer sous toutes les formes, odieux ou

ridicules, et en tournant en dérision de toutes les manières les objets de la croyance. Or, la crédulité religieuse était le plus formidable appui du despotisme, puisqu'elle consacrait également les rois et les prêtres, et que ceux-ci, parlant au nom de Dieu, assuraient au peuple que les rois étaient *institués par Dieu et n'avaient à rendre compte qu'à Dieu*. Le sacerdoce était donc le premier rempart du pouvoir absolu, et Voltaire l'a renversé. Sans ce premier pas décisif et indispensable, on ne faisait rien.

xciii. L'esprit supérieur consiste à juger la marche du commun des esprits, à voir jusqu'où ils peuvent aller et jusqu'où on peut les mener. C'est ce que Voltaire entendait à merveille. Le scepticisme de Bayle, la liberté de penser sous la Régence, et les hardiesses des *Lettres persanes*, firent comprendre à Voltaire que l'on pouvait tout dire successivement en se mettant à la portée de tous. C'est ce qu'il fit pendant soixante ans en gagnant toujours du terrain.

xciv. La cour, en général, a toujours craint et haï Voltaire, même dans le temps où il y fut appelé et honoré par la faveur passagère que lui accorda madame de Pompadour. On calculait moins la *puissance de ses écrits* qu'on n'était blessé de son indépendance, des saillies qu'il se permettait, de sa supériorité qui éclipsait tout, même dans la société, de sa fortune même qui le mettait au-dessus de l'espèce d'asservissement où le besoin des grâces réduisait la plupart des gens de lettres. A l'égard de l'influence qu'il exerçait sur l'opinion, et des conséquences qu'elle pouvait avoir un jour, la cour n'en savait pas assez pour voir si loin; on n'était guère frappé que de la hardiesse du moment, du danger de l'exemple, de la nécessité de réprimer la liberté de penser; mais, en général, et sauf quelques exceptions, la cour et la grand monde

ont toujours cru que l'état des choses où ils vivaient était indestructible, et cette sécurité a duré jusqu'à la convocation des états généraux, qui a commencé à faire un peu ouvrir les yeux.

Pour ce qui est de Rousseau, ses ouvrages politiques, et particulièrement le *Contrat social*, qui est son chef-d'œuvre en ce genre, étaient faits pour peu de lecteurs, et n'inspiraient à la cour aucune alarme. C'était sans aucune comparaison ce qu'on avait écrit de plus fort et de plus hardi sur les principes de l'ordre social et politique, et c'est cela même qui fit que le gouvernement n'y prit pas garde. On ne regardait cette théorie que comme une spéculation creuse, qui ne pouvait pas avoir plus de conséquences que l'enthousiasme de liberté et le mépris de la royauté, poussés si loin dans les pièces de Corneille, et applaudis à la cour par le plus absolu des rois, Louis XIV. Tout cela paraissait être d'un autre monde et sans nul rapport avec le nôtre ! Les gens bien instruits peuvent se souvenir que, quand le *Contrat social* parut, il fit très-peu de sensation et n'attira nullement les regards de ce même gouvernement qui fit tant de bruit pour l'*Émile* ; c'est que l'*Émile*, qui avait l'intérêt et le charme d'un roman, fut dévoré à la première lecture. Les prêtres, attaqués dans la *Confession du vicaire savoyard* ; jetèrent les hauts cris ; le parlement, qui poursuivait alors les jésuites, crut de sa politique de ne pas paraître moins vif que le clerge sur les intérêts de la religion, et le ministère laissa le parlement sévir contre l'auteur qui avait eu l'imprudence de mettre son nom à la tête de l'ouvrage, et c'était ce qu'on lui reprochait le plus. La cour d'ailleurs, et le duc de Choiseul tout le premier, se souciait fort peu de la personne et des écrits de Rousseau, pauvre, retiré, sans entours, sans crédit, et affectait de ne voir en lui qu'une

tête à paradoxes, une espèce de fou qui avait du talent. Les femmes, qui donnaient le ton, et les jeunes gens, qui le recevaient d'elles, n'adoraient dans Rousseau que l'auteur des lettres passionnées de Julie et de Saint-Preux. Le philosophe, le législateur, n'était connu que d'un petit nombre de penseurs; et il est très-vrai qu'il fallait la Révolution pour que, sous ce point de vue, il fût bien apprécié. Il n'a pas le plus contribué à la faire; mais nul n'en a autant profité quand elle a été faite; alors il s'est trouvé le premier architecte de l'édifice à bâtir, alors ses ouvrages ont été le bréviaire à l'usage de tout le monde, parce qu'il était plus connu et infiniment plus éloquent que les écrivains étrangers qui lui avaient servi de modèles et de guides. En deux mots, Voltaire surtout a fait la Révolution, parce qu'il a écrit pour tous; Rousseau surtout a fait la Constitution, parce qu'il a écrit pour les penseurs.

SUR L'HOMME ET LA SOCIÉTÉ.

I. Les corps (parlements, académies, assemblées) ont beau se dégrader, ils se soutiennent par leur masse, et on ne peut rien contre eux. Le déshonneur, le ridicule glissent sur eux, comme les balles de fusil sur un sanglier, sur un crocodile.

II. Qu'importe de paraître avoir moins de faiblesses qu'un autre, et donner aux hommes moins de prises sur vous? Il suffit qu'il y en ait une, et qu'elle soit connue. Il faudrait être un Achille *sans talon*, et c'est ce qui me paraît impossible. —

III. Si l'on avait dit à Adam, le lendemain de la

mort d'Abel, que, dans quelques siècles, il y aurait des endroits où, dans l'enceinte de quatre lieues carrées, se trouveraient réunis et amoncelés sept ou huit cent mille hommes, aurait-il cru que ces multitudes pussent jamais vivre ensemble ? ne se serait-il pas fait une idée encore plus affreuse de ce qui s'y commet de crimes et de monstruosité ? C'est la réflexion qu'il faut faire pour se consoler des abus attachés à ces étonnantes réunions d'hommes.

iv. Les Anglais sont le seul peuple qui ait trouvé le moyen de limiter la puissance d'un homme dont la figure est sur un petit écu.

v. Au lieu de vouloir corriger les hommes de certains travers insupportables à la société, il aurait fallu corriger la faiblesse de ceux qui les souffrent.

vi. Il n'y a pas d'homme qui puisse être, à lui tout seul, aussi méprisable qu'un corps. Il n'y a point de corps qui puisse être aussi méprisable que le public.

vii. La société est composée de deux grandes classes : ceux qui ont plus de diners que d'appétit, et ceux qui ont plus d'appétit que de diners.

viii. Les gens qui croient aimer un prince, dans l'instant où ils viennent d'en être bien traités, me rappellent les enfants qui veulent être prêtres le lendemain d'une belle procession, ou soldats le lendemain d'une revue à laquelle ils ont assisté.

ix. En parcourant les mémoires et monuments du siècle de Louis XIV, on trouve, même dans la mauvaise compagnie de ce temps-là, quelque chose qui manque à la bonne d'aujourd'hui.

x. Cet homme n'est pas propre à avoir jamais de la considération : il faut qu'il fasse fortune, et vive avec de la canaille.

XI. Les conversations ressemblent aux voyages qu'on fait sur l'eau : on s'écarte de la terre sans presque le sentir, et l'on ne s'aperçoit qu'on a quitté le bord que quand on est déjà bien loin.

XII. Voulez-vous voir à quel point chaque état de la société corrompt les hommes? Examinez ce qu'ils sont quand ils en ont éprouvé plus longtemps l'influence, c'est-à-dire dans la vieillesse. Voyez ce que c'est qu'un vieux courtisan, un vieux prêtre, un vieux juge, un vieux procureur, un vieux chirurgien, etc.

XIII. Les hommes qu'on ne connaît qu'à moitié, on ne les connaît pas; les choses qu'on ne sait qu'aux trois quarts, on ne les sait pas du tout. Ces deux réflexions suffisent pour faire apprécier presque tous les discours qui se tiennent dans le monde.

XIV. Il y a de certains hommes dont la vertu brille davantage dans la condition privée qu'elle ne le ferait dans une fonction publique. Le cadre les déparerait. Plus un diamant est beau, plus il faut que la monture soit légère. Plus le chaton est riche, moins le diamant est en évidence.

XV. Une des raisons pour lesquelles les corps et les assemblées ne peuvent guère faire autre chose que des sottises, c'est que, dans une délibération publique, la meilleure chose qu'il y ait à dire pour ou contre l'affaire ou la personne dont il s'agit ne peut presque jamais se dire tout haut sans de grands dangers ou d'extrêmes inconvénients.

XVI. Le public ne croit point à la pureté de certains sentiments et de certaines vertus; et, en général, le public ne peut guère s'élever qu'à des idées basses.

XVII. Le malheur de l'humanité, considérée dans l'état social, c'est que, quoiqu'en morale et en politique on puisse donner comme définition que *le mal est ce qui nuit*,

ou ne peut pas dire que *le bien est ce qui sert*, car ce qui sert un moment peut nuire longtemps ou toujours.

xviii. Les naturalistes disent que, dans toutes les espèces animales, la dégénération commence par les femelles. Les philosophes peuvent appliquer au moral cette observation, dans la société civilisée.

xix. En France, on laisse en repos ceux qui mettent le feu, et on persécute ceux qui sonnent le tocsin.

xx. Les fripons ont toujours un peu besoin de leur honneur, à peu près comme les espions de police, qui sont payés moins cher quand ils voient moins bonne compagnie.

xxi. Les gens faibles sont les troupes légères de l'armée des méchants. Ils font plus de mal que l'armée même : ils infestent et ils ravagent.

xxii. Il n'est pas rare de voir des âmes faibles qui, par la fréquentation avec des âmes d'une trempe plus vigoureuse, veulent s'élever au-dessus de leur caractère. Cela produit des disparates aussi plaisantes que les prétentions d'un sot à l'esprit.

xxiii. Dans les grandes choses, les hommes se montrent comme il leur convient de se montrer ; dans les petites, ils se montrent comme ils sont.

xxiv. En voyant ce qui se passe dans le monde, l'homme le plus misanthrope finirait par s'égayer, et Héraclite par mourir de rire.

xxv. Il faut convenir qu'il est impossible de vivre dans le monde sans jouer de temps en temps la comédie. Ce qui distingue l'honnête homme du fripon, c'est de ne la jouer que dans les cas forcés et pour échapper au péril ; au lieu que l'autre va au-devant des occasions.

xxvi. M..., pour peindre d'un seul mot la rareté des

honnêtes gens, me disait que, dans la société, l'honnête homme est une variété de l'espèce humaine.

xxvii. L'importance sans mérite obtient des égards sans estime.

xxviii. Quand les sots sortent de place, soit qu'ils aient été ministres ou premiers commis, ils conservent une morgue ou une importance ridicule.

xxix. La plupart des institutions sociales paraissent avoir pour objet de maintenir l'homme dans une médiocrité d'idées et de sentiments qui le rendent plus propre à gouverner et à être gouverné.

xxx. C'est une chose remarquable que la multitude des étiquettes dans une nation aussi vive et aussi gaie que la nôtre. On peut s'étonner aussi de l'esprit pédantesque et de la gravité des corps et des compagnies ; il semble que le législateur ait cherché à mettre un contre-poids qui arrêât la légèreté du Français.

xxxi. En France, il n'y a plus de public ni de nation, par la raison que de la charpie n'est pas du linge.

xxxii. M..., m'ayant développé ses principes sur la société, sur le gouvernement, sa manière de voir les hommes et les choses, qui me sembla triste et affligeante, je lui en fis la remarque, et j'ajoutai qu'il devait être malheureux. Il me répondit qu'en effet il l'avait été assez longtemps, mais que ces mêmes idées n'avaient plus rien d'effrayant pour lui. « Je ressemble, continua-t-il, aux Spartiates, à qui l'on donnait pour lit des joncs épineux, dont il ne leur était permis de briser les épines qu'avec leur corps, opération après laquelle leur lit leur paraissait très-supportable. »

xxxiii. Les magistrats chargés de veiller sur l'ordre public, tels que le lieutenant criminel, le lieutenant civil, le lieutenant de police, et tant d'autres, finissent presque

toujours par avoir une opinion horrible de la société. Ils croient connaître les hommes et n'en connaissent que le rebut. On ne juge pas d'une ville par ses égouts. La plupart de ces magistrats me rappellent toujours le collège, où les correcteurs ont une cabane auprès des commodités, et n'en sortent que pour donner le fouet.

xxxiv. Chaque siècle emprunte sa force et son caractère d'un petit nombre d'hommes que l'on peut appeler les maîtres du genre humain, et qui n'ont que le génie et la pensée pour le gouverner.

xxxv. Il y a dans le monde bien peu de choses sur lesquelles un honnête homme puisse reposer agréablement son âme ou sa pensée.

xxxvi. M..., qui, après avoir connu le monde, prit le parti de la solitude, disait, pour ses raisons, qu'après avoir examiné les conventions de la société dans le rapport qu'il y a de l'homme de qualité à l'homme vulgaire, il avait trouvé que c'était un marché d'imbécile et de dupe. « J'ai ressemblé, ajoutait-il, à un grand joueur d'échecs, qui se lasse de jouer avec des gens auxquels il faut donner la dame. On joue divinement, on se casse la tête, et on finit par gagner un petit écu. »

xxxvii. Je n'ai vu dans le monde, disait M..., que des diners sans digestion, des soupers sans plaisir, des conversations sans confiance, des liaisons sans amitié, et des coucheries sans amour.

xxxviii. Je demandais à M. N... pourquoi il n'allait plus dans le monde. Il me répondit : « C'est que je n'aime plus les femmes, et que je connais les hommes. »

xxxix. M... prétend que le monde le plus choisi est entièrement conforme à la description qui lui fut faite d'un mauvais lieu par une jeune personne qui y logeait. Il la rencontre au Vauxhall; il s'approche d'elle, et lui

demande en quel endroit on pourrait la voir seule pour lui confier quelques petits secrets. « Monsieur, dit-elle, je demeure chez madame... C'est un lieu très-honnête, où il ne va que des gens comme il faut, la plupart en carrosse; une porte cochère, un joli salon où il y a des glaces et un beau lustre. On y soupe quelquefois et on est servi en vaisselle plate. — Comment donc, mademoiselle! j'ai vécu en bonne compagnie, et je n'ai rien vu de mieux que cela. — Ni moi non plus, qui ai pourtant habité presque toutes ces sortes de maisons. » M... reprenait toutes les circonstances, et faisait voir qu'il n'y en avait pas une qui ne s'appliquât au monde tel qu'il est.

XL. Telle est la misérable condition des hommes, qu'il leur faut chercher, dans la société, des consolations aux maux de la nature; et, dans la nature, des consolations aux maux de la société. Combien d'hommes n'ont trouvé, ni dans l'une, ni dans l'autre, des distractions à leurs peines!

XLI. Le monde et la société ressemblent à une bibliothèque où, au premier coup d'œil, tout paraît en règle, parce que les livres y sont placés suivant le format et la grandeur des volumes, mais où, dans le fond, tout est en désordre, parce que rien n'y est rangé suivant l'ordre des sciences, des matières ni des auteurs.

XLII. Les hommes deviennent petits en se rassemblant; ce sont les diables de Milton, obligés de se rendre pygmées pour entrer dans le Pandémonium.

XLIII. Paris, singulier pays, où il faut trente sous pour dîner; quatre francs pour prendre l'air; cent louis pour avoir le superflu dans le nécessaire, et quatre cents louis pour n'avoir que le nécessaire dans le superflu.

XLIV. On pourrait appliquer à la ville de Paris les

propres termes de sainte Thérèse, pour définir l'enfer : « L'endroit où il pue et où l'on n'aime point. »

XLV. Paris, ville d'amusements, de plaisirs, etc., où les quatre cinquièmes des habitants meurent de chagrin.

XLVI. On peut considérer l'édifice métaphysique de la société comme un édifice matériel qui serait composé de différentes niches, ou compartiments, d'une grandeur plus ou moins considérable. Les places avec leurs prérogatives, leurs droits, etc., forment ces divers compartiments, ces différentes niches. Elles sont durables, et les hommes passent. Ceux qui les occupent sont tantôt grands, tantôt petits, et aucun ou presque aucun n'est fait pour sa place. Là, c'est un géant, courbé ou accroupi dans sa niche ; là, c'est un nain sous une arcade : rarement la niche est faite pour la stature. Autour de l'édifice circule un foule d'hommes de différentes tailles. Ils attendent tous qu'il y ait une niche de vide, afin de s'y placer, quelle qu'elle soit. Chacun fait valoir ses droits, c'est-à-dire sa naissance, ou ses protections, pour y être admis. On sifflerait celui qui, pour avoir la préférence, ferait valoir la proportion qui existe entre la niche et l'homme, entre l'instrument et l'étui. Les concurrents même s'abstiennent d'objecter à leur adversaire cette disproportion.

XLVII. La postérité, disait M. de B..., n'est pas autre chose qu'un public qui succède à un autre : or, vous voyez ce que c'est que le public d'à présent.

XLVIII. Les prétentions sont une source de peines, et l'époque du bonheur de la vie commence au moment où elles finissent. Une femme est-elle encore jolie au moment où sa beauté baisse, ses prétentions la rendent ou ridicule ou malheureuse : dix ans après, plus laide et plus vieille, elle est calme et tranquille. Un homme est

dans l'âge où l'on peut réussir et ne pas réussir auprès des femmes ; il s'expose à des inconvénients, et même à des affronts : il devient nul ; dès lors, plus d'incertitude, et il est tranquille. En tout, le mal vient de ce que les idées ne sont pas fixes et arrêtées : il vaut mieux être moins et être ce qu'on est incontestablement. L'état des ducs et des pairs, bien constaté, vaut mieux que celui des princes étrangers, qui ont à lutter sans cesse pour la prééminence. Si Chapelain eût pris le parti que lui conseillait Boileau, par le fameux hémistiche : *Que n'écrit-il en prose ?* il se fût épargné bien des tourments, et se fût peut-être fait un nom autrement que par le ridicule.

XLIX. Un homme sage en même temps qu'honnête se doit à lui-même de joindre, à la pureté qui satisfait sa conscience, la prudence qui devine et prévient la calomnie.

L. Est-il bien sûr qu'un homme qui aurait une raison parfaitement droite, un sens moral parfaitement exquis, pût vivre avec quelqu'un ? Par vivre, je n'entends pas se trouver ensemble sans se battre : j'entends se plaire ensemble, s'aimer, commercer avec plaisir.

LI. Je demandais à M... pourquoi aucun des plaisirs ne paraissait avoir prise sur lui ; il me répondit : « Ce n'est pas que j'y sois insensible ; mais il n'y en pas un qui ne m'ait paru surpayé. La gloire expose à la calomnie ; la considération demande des soins continuels ; les plaisirs, du mouvement, de la fatigue corporelle. La société entraîne mille inconvénients : tout est vu, revu et jugé. Le monde ne m'a rien offert de tel qu'en descendant en moi-même je n'aie trouvé encore mieux chez moi. Il est résulté de ces expériences répétées cent fois, que, sans être apathique ni indifférent, je suis devenu comme immobile, et que ma position actuelle me paraît toujours la meilleure, parce que sa bonté même résulte de son im-

mobilité et s'accroît avec elle. L'amour est une source de peines ; la volupté sans amour est un plaisir de quelques minutes ; le mariage est jugé encore plus que le reste ; l'honneur d'être père amène une suite de calamités ; tenir maison est le métier d'un aubergiste. Les misérables motifs qui font que l'on recherche un homme ou qu'on le considère sont transparents et ne peuvent tromper qu'un sot, ni flatter qu'un homme ridiculement vain. J'en ai conclu que le repos, l'amitié et la pensée étaient les seuls biens qui convinssent à un homme qui a passé l'âge de la folie. »

LII. Avoir ou n'avoir point de réputation est une chose bien indifférente ; mais en avoir une mauvaise est un malheur qu'il faut tâcher d'éviter.

LIII. Il y a quelquefois entre deux hommes de fausses ressemblances de caractère qui les rapprochent et qui les unissent pour quelque temps. Mais la méprise cesse par degrés, et ils sont tout étonnés de se trouver très-écartés l'un de l'autre, et repoussés, en quelque sorte, par tous leurs points de contact.

LIV. Dans l'ordre naturel, comme dans l'ordre social, il ne faut pas vouloir être plus qu'on ne peut.

LV. L'intervalle qui sépare la destruction d'un ridicule de la naissance des autres est le prix de la victoire qu'on remporte sur eux.

LVI. La société n'est pas, comme on le croit d'ordinaire, le développement de la nature, mais bien sa décomposition et sa refonte entière. C'est un second édifice, bâti avec les décombres du premier. On en retrouve les débris avec un plaisir mêlé de surprise. C'est celui qu'occasionne l'expression naïve d'un sentiment naturel qui échappe dans la société ; il arrive même qu'il plaît davantage, si la personne à laquelle il échappe est d'un

rang plus élevé, c'est-à-dire plus loin de la nature. Il charme dans un roi, parce qu'un roi est dans l'extrémité opposée. C'est un débris d'ancienne architecture dorique ou corinthienne, dans un édifice grossier et moderne.

LVII. On ne peut vivre dans la société après l'âge des passions. Elle n'est tolérable que dans l'époque où l'on se sert de son estomac pour s'amuser, et de sa personne pour tuer le temps.

LVIII. Qu'est-ce que la société, quand la raison n'en forme pas les nœuds, quand le sentiment n'y jette pas d'intérêt, quand elle n'est pas un échange de pensées agréables et de vraie bienveillance? Une foire, un tripot, une auberge, un bois, un mauvais lieu et des petites-maisons : c'est tout ce qu'elle est tour à tour pour la plupart de ceux qui la composent.

LIX. En général, si la société n'était pas une composition factice, tout sentiment simple et vrai ne produirait pas le grand effet qu'il produit : il plairait sans étonner ; mais il étonne et il plaît. Notre surprise est la satire de la société, et notre plaisir est un hommage à la nature.

LX. L'homme qui se rend aimable pour une société, parce qu'il s'y plaît, est le seul qui joue le rôle d'un honnête homme.

LXI. Ce qui se dit dans les cercles, dans les salons, dans les soupers, dans les assemblées publiques, dans les livres, même ceux qui ont pour objet de faire connaître la société, tout cela est faux ou insuffisant. On peut dire sur cela le mot italien *per la predica*, ou le mot latin *ad populum phaleras*. Ce qui est vrai, ce qui est instructif, c'est ce que la conscience d'un honnête homme, qui a beaucoup vu et bien vu, dit à son ami au coin du feu : quelques-unes de ces conversations-là m'ont plus instruit que tous les livres et le commerce ordinaire de la société.

C'est qu'elles me mettaient mieux sur la voie, et me faisaient réfléchir davantage.

LXII. M... disait qu'un esprit sage, pénétrant et qui verrait la société telle qu'elle est, ne trouverait partout que de l'amertume. Il faut absolument diriger sa vue vers le côté plaisant, et s'accoutumer à ne regarder l'homme que comme un pantin, et la société comme la planche sur laquelle il saute. Dès lors, tout change ; l'esprit des différents états, la vanité particulière à chacun d'eux, ses différentes nuances dans les individus, les friponneries, etc., tout devient divertissant, et on conserve sa santé.

LXIII. Il ne faut pas ne savoir vivre qu'avec ceux qui peuvent nous apprécier : ce serait le besoin d'un amour-propre trop délicat et trop difficile à contenter ; mais il faut ne placer le fond de sa vie habituelle qu'avec ceux qui peuvent sentir ce que nous valons. Le philosophe même ne blâme point ce genre d'amour-propre.

LXIV. Un sot qui a un moment d'esprit étonne et scandalise, comme des chevaux de fiacre au galop.

LXV. Pourquoi les hommes sont-ils si sots, si subjugués par la coutume ou par la crainte de faire un testament ; en un mot, si imbéciles, qu'après eux ils laissent aller leurs biens à ceux qui rient de leur mort plutôt qu'à ceux qui la pleurent ?

LXVI. Les gens sages, quand ils font une sottise, remettent la sagesse à une autre fois.

LXVII. Des qualités trop supérieures rendent souvent un homme moins propre à la société. On ne va pas au marché avec des lingots ; on y va avec de l'argent ou de la petite monnaie.

LXVIII. C'est un grand malheur de perdre, par notre caractère, les droits que nos talents nous donnent sur la société.

LXIX. Il faut recommencer la société humaine, comme Bacon disait qu'il faut recommencer l'entendement humain.

LXX. Les coutumes les plus absurdes, les étiquettes les plus ridicules, sont, en France et ailleurs, sous la protection de ce mot : *C'est l'usage*. C'est précisément ce même mot que répondent les Hottentots, quand les Européens leur demandent pourquoi ils mangent des sauterelles, pourquoi ils dévorent la vermine dont ils sont couverts. Ils disent aussi : « C'est l'usage. »

LXXI. Celui qui ne sait point recourir à propos à la plaisanterie, et qui manque de souplesse dans l'esprit se trouve très-souvent placé entre la nécessité d'être faux ou d'être pédant : alternative fâcheuse à laquelle un honnête homme se soustrait, pour l'ordinaire, par de la grâce et de la gaieté.

LXXII. Il en est de la valeur des hommes comme de celle des diamants, qui, à une certaine mesure de grosseur, de pureté, de perfection, ont un prix fixe et marqué, mais qui, par delà cette mesure, restent sans prix et ne trouvent point d'acheteurs.

LXXIII. Vain veut dire vide ; ainsi la vanité est si misérable, qu'on ne peut guère lui dire pis que son nom. Elle se donne elle-même pour ce qu'elle est.

LXXIV. Un seul homme peut quelquefois avoir raison contre tous les peuples et contre tous les siècles.

LXXV. L'homme vit souvent avec lui-même, et il a besoin de vertu ; il vit avec les autres, et il a besoin d'honneur.

LXXVI. Il ne faut pas regarder Burrhus comme un homme vertueux absolument. Il ne l'est qu'en opposition avec Narcisse. Sénèque et Burrhus sont les honnêtes gens d'un siècle où n'y en avait pas.

LXXVII. La France, pays où il est souvent utile de montrer ses vices, et toujours dangereux de montrer ses vertus.

LXXVIII. « N'as-tu pas honte de vouloir parler mieux que tu ne peux ? » disait Sénèque à l'un de ses fils, qui ne pouvait trouver l'exorde d'une harangue qu'il avait commencée. On pourrait dire de même à ceux qui adoptent des principes plus forts que leur caractère : « N'as-tu pas de honte de vouloir être philosophe plus que tu ne peux. »

LXXIX. En voyant quelquefois les friponneries des petits et les brigandages des hommes en place, on est tenté de regarder la société comme un bois rempli de voleurs, dont les plus dangereux sont les archers préposés pour arrêter les autres.

SUR LA POLITIQUE

LE DESPOTISME ET LA LIBERTÉ.

I. Le caractère naturel du Français est composé des qualités du singe et du chien couchant. Drôle et gambadant comme le singe, et dans le fond très-malfaisant comme lui ; il est, comme le chien de chasse, né bas, caressant, léchant son maître qui le frappe, se laissant mettre à la chaîne, puis bondissant de joie quand on le délie pour aller à la chasse.

II. Le bonheur des grands et des riches dépend presque toujours d'eux-mêmes. Celui de la multitude dépend de ceux qui la gouvernent ; dans cette classe d'hommes le bonheur consiste surtout à ne pas souffrir.

III. Il y a des choses indevinables pour un jeune

homme bien né. Comment se défierait-on, à vingt ans, d'un espion de police qui a le cordon rouge ?

iv. L'assemblée nationale de 1789 a donné au peuple français une constitution plus forte que lui. Il faut qu'elle se hâte d'élever la nation à cette hauteur par une bonne éducation publique. Les législateurs doivent faire comme ces médecins habiles qui, traitant un malade épuisé, font passer les restaurants à l'aide des stomachiques.

v. Les théologiens, toujours fidèles au projet d'aveugler les hommes ; les suppôts des gouvernements, toujours fidèles à celui de les opprimer, supposent gratuitement que la grande majorité des hommes est condamnée à la stupidité qu'entraînent les travaux mécaniques et manuels ; ils supposent que les artisans ne peuvent s'élever aux connaissances nécessaires pour faire valoir les droits d'hommes et de citoyens. Ne dirait-on pas que ces connaissances sont bien compliquées ? Supposez qu'on eût employé, pour éclairer les dernières classes, le quart du temps et des soins qu'on a mis à les abrutir ; supposez qu'au lieu de mettre dans leurs mains un catéchisme de métaphysique absurde et inintelligible, on en eût fait un qui eût contenu les premiers principes des droits des hommes et de leurs devoirs fondés sur leurs droits, on serait étonné du terme où ils seraient parvenus en suivant cette route, tracée dans un bon ouvrage élémentaire. Supposez qu'au lieu de leur prêcher cette doctrine de patience, de souffrance, d'abnégation de soi-même et d'avi-lissement, si commode aux usurpateurs, on leur eût prêché celle de connaître leurs droits et le devoir de les défendre : on eût vu que la nature, qui a formé les hommes pour la société, leur a donné tout le bon sens nécessaire pour former une société raisonnable.

VI. Presque toute l'histoire n'est qu'une suite d'horreurs. Si les tyrans la détestent tandis qu'ils vivent, il semble que leurs successeurs souffrent qu'on transmette à la postérité les crimes de leurs devanciers, pour faire diversion à l'horreur qu'ils inspirent eux-mêmes. En effet, il ne reste guère, pour consoler les peuples, que de leur apprendre que leurs ancêtres ont été aussi malheureux, ou plus malheureux.

VII. Moi, tout; le reste, rien : voilà le despotisme, l'aristocratie et leurs partisans. Moi, c'est un autre; un autre, c'est moi : voilà le régime populaire et ses partisans. Après cela, décidez.

VIII. N'est-ce pas une merveille que la société subsiste avec la convention tacite d'exclure du partage de ses droits les dix-neuf vingtièmes de la société ?

IX. Trois puissances gouvernent les hommes : le fer, l'or et l'opinion ; et, quand le despotisme a lui-même détruit cette dernière, il ne tarde pas à perdre les deux autres.

X. Il est malheureux pour les hommes, heureux peut-être pour les tyrans, que les pauvres, les malheureux, n'aient pas l'instinct ou la fierté de l'éléphant, qui ne se reproduit point dans la servitude.

XI. La force pourra-t-elle, armée de la verge du despotisme, rétablir l'harmonie politique, et changer l'esprit général d'un peuple ? L'histoire atteste partout l'insuffisance de ce moyen. Non : il n'y a que le génie qui puisse, sans convulsion, sans douleur, rapprocher, réunir les membres séparés du corps politique.

XII. On peut dire qu'il n'y eut plus de gouvernement civil à Rome après la mort de Tibérius Gracchus ; et Scipion Nasica, en partant du sénat pour employer la violence contre le tribun, apprit aux Romains que la force

seule donnerait des lois dans le forum. C'est lui qui avait révélé avant Sylla ce mystère funeste.

xiii. La vraie Turquie d'Europe, c'était la France. On trouve dans vingt écrivains anglais : *Les pays despotiques, tels que la France et la Turquie.*

xiv. Un homme d'esprit me disait un jour que le gouvernement de France était une monarchie absolue, tempérée par des chansons.

xv. Il n'y a d'histoire digne d'attention que celle des peuples libres : l'histoire des peuples soumis au despotisme n'est qu'un recueil d'anecdotes.

xvi. C'est une maxime répandue et accréditée par les oppresseurs de toute espèce que les nations vieilles et corrompues ne peuvent revenir à la liberté ; qu'elle n'est faite que pour les nations neuves et vierges ; et comme la nôtre n'est ni neuve ni vierge, ils en concluaient que nous étions des insensés de vouloir être libres. Ainsi le prix des soins qu'avait pris le despotisme de corrompre les mœurs devait être la perpétuité du despotisme. Cet argument ne laissait pas que d'ébranler d'assez bons esprits : heureusement, il s'en est trouvé de meilleurs. Ceux-ci ont dit aux nations que les lumières pouvaient leur tenir lieu de virginité ; que si au courage de conquérir la liberté elles joignaient les lumières requises pour créer un ordre social qui fit naître et encourageât les vertus et non pas les vices, elles arriveraient, vierges ou non, au but de toute société politique, le bonheur de tous ou du moins de l'immense majorité.

xvii. L'Amérique septentrionale est l'endroit de l'univers où les droits de l'homme sont le mieux connus. Les Américains sont les dignes descendants de ces fameux républicains qui se sont expatriés pour fuir la tyrannie. C'est là que se sont formés des hommes dignes de com-

battre et de vaincre les Anglais mêmes, à l'époque où ceux-ci avaient recouvré leur liberté, et étaient parvenus à se former le plus beau gouvernement qui fut jamais. La révolution de l'Amérique sera utile à l'Angleterre même, en la forçant à faire un examen nouveau de sa constitution et à en bannir les abus. Qu'arrivera-t-il ? Les Anglais, chassés du continent de l'Amérique septentrionale, se jetteront sur les îles et sur les possessions françaises et espagnoles, leur donneront leur gouvernement qui est fondé sur l'amour naturel que les hommes ont pour la liberté, et qui augmente cet amour même. Il se formera dans ces îles espagnoles ou françaises, et surtout dans le continent de l'Amérique espagnole, alors devenue anglaise ; il se formera de nouvelles constitutions dont la liberté sera le principe et la base. Ainsi les Anglais auront eu la gloire unique d'avoir formé presque les seuls peuples libres de l'univers, les seuls, à proprement parler, dignes du nom d'hommes, puisqu'ils seront les seuls qui aient su connaître et conserver les droits des hommes. Mais combien d'années ne faut-il pas pour opérer cette révolution ! Il faut avoir purgé de Français et d'Espagnols ces terres immenses, où il ne pourrait se former que des esclaves, y avoir transplanté des Anglais, pour y porter les premiers germes de la liberté. Ces germes se développeront, et, produisant des fruits nouveaux, opéreront la révolution qui chassera les Anglais eux-mêmes des deux Amériques et de toutes les îles.

xviii. On ne cesse d'écrire sur l'éducation, et les ouvrages écrits sur cette matière ont produit quelques idées heureuses, quelques méthodes utiles, ont fait, en un mot, quelque bien partiel. Mais quelle peut être, en grand, l'utilité de ces écrits, tant qu'on ne fera pas marcher de front les réformes relatives à la législation, à la religion,

à l'opinion publique? L'éducation n'ayant d'autre objet que de conformer la raison de l'enfance à la raison publique relativement à ces trois objets, quelle instruction donner tant que ces trois objets se combattent? En formant la raison de l'enfance, que faites-vous que de la préparer à voir plus tôt l'absurdité des opinions et des mœurs consacrées par le sceau de l'autorité sacrée, publique ou législative; par conséquent, à lui en inspirer le mépris?

xix. L'Anglais respecte la loi et repousse ou méprise l'autorité. Le Français, au contraire, respecte l'autorité et méprise la loi. Il faut lui enseigner à faire le contraire; et peut-être la chose est-elle impossible, vu l'ignorance dans laquelle on tient la nation, ignorance qu'il ne faut pas contester en jugeant d'après les lumières répandues dans les capitales.

xx. L'égoïsme le plus complet, armé du despotisme le plus absolu, c'est Louis XIV et son règne.

xxi. Qu'importe qu'il y ait sur le trône un Tibère ou un Titus, s'il a des Séjan pour ministres?

xxii. Les ministres ne sont que des gens d'affaires, et ne sont si importants que parce que la terre du gentilhomme leur maître est très-considérable.

xxiii. Pourquoi arrive-t-il qu'en France un ministre reste placé après cent mauvaises opérations, et pourquoi est-il chassé pour la seule bonne qu'il ait faite?

xxiv. Un ministre, en faisant faire à ses maîtres des fautes et des sottises nuisibles au public, ne fait souvent que s'affermir dans sa place: on dirait qu'il se lie davantage avec eux par les liens de cette espèce de complicité.

xxv. Lorsque l'on considère que le produit du travail et des lumières de trente ou quarante siècles a été de livrer trois cent millions d'hommes répandus sur le globe à une trentaine de despotes, la plupart ignorants et im-

béciles, dont chacun est gouverné par trois ou quatre scélérats, quelquefois stupides, que penser de l'humanité, et qu'attendre d'elle à l'avenir ?

xxvi. Un citoyen de Virginie, possesseur de cinquante acres de terre fertile, paye quarante-deux sous de notre monnaie pour jouir en paix, sous des lois justes et douces, de la protection du gouvernement, de la sûreté de sa personne et de sa propriété, de la liberté civile et religieuse, du droit de voter aux élections, d'être membre du congrès, et, par conséquent législateur, etc. Tel paysan français, de l'Auvergne ou du Limousin, est écrasé de tailles, de vingtièmes, de corvées de toute espèce, pour être insulté par le caprice d'un subdélégué, emprisonné arbitrairement, etc., et transmettre à une famille dépouillée cet héritage d'infortune et d'avilissement.

xxvii. Tout ce qui sort de la classe du peuple s'arme contre lui pour l'opprimer, depuis le milicien, le négociant devenu secrétaire du roi, le prédicateur sorti d'un village pour prêcher la soumission au pouvoir arbitraire, l'historiographe fils d'un bourgeois, etc. Ce sont les soldats de Cadmus : les premiers armés se tournent contre leurs frères, et se précipitent sur eux.

xxviii. Diminuez les maux du peuple, vous diminuez sa férocité ; comme vous guérissez ses maladies avec du bouillon.

xxix. Les pauvres sont les nègres de l'Europe.

xxx. C'est une vérité incontestable qu'il y a en France sept millions d'hommes qui demandent l'aumône ; et douze millions hors d'état de la leur faire.

xxxi. Le peuple seul dispose des surnoms donnés aux rois ; lui seul fait leur renommée après leur mort, comme il fait leur puissance dans leur vie.

xxxii. Dans l'ancien régime, un philosophe écrivait

des vérités hardies. Un de ces hommes que la naissance ou des circonstances favorables appelaient aux places, lisait ces vérités, les affaiblissait, les modifiait, en prenant un vingtième, passait pour un homme inquietant, mais pour un homme d'esprit. Il tempérerait son zèle et parvenait à tout : le philosophe était mis à la Bastille. Dans le régime nouveau, c'est le philosophe qui parvient à tout ; ses idées lui servent, non plus à se faire enfermer, non plus à déboucher l'esprit d'un sot, à le placer, mais à parvenir lui-même aux places. Jugez comme la foule de ceux qu'il écarte peut s'accoutumer à ce nouvel ordre de choses !

xxxiii. En voyant le grand nombre des députés à l'assemblée nationale de 1789, et tous les préjugés dont ils étaient remplis, on eût dit qu'ils ne les avaient détruits que pour les prendre ; comme ces gens qui abattent un édifice pour s'approprier les décombres.

xxxiv. Le public est gouverné comme il raisonne. Son droit est de dire des sottises, comme celui des ministres est d'en faire.

xxxv. Le régent prit plus d'une fois le parti du peuple contre ses ministres et ses confidents les plus intimes. Qu'on juge de leur surprise, lorsqu'au moment d'un tumulte populaire, à la veille de la banqueroute de Law, il repoussa le conseil violent de réprimer la sédition par la force militaire : « Le peuple a raison — dit le prince — s'il se soulève : il est bien bon de souffrir tant de choses. » Il ajouta que, s'il était né dans la classe du peuple, il eût voulu se distinguer en prenant la défense des Français outragés par le gouvernement, mais que, dans la sienne, en cas de révolte ou de guerre civile, il se mettrait à la tête du peuple contre ses ministres, si le peuple l'exigeait, pour sauver le roi.

XXXVI. Dans l'instant où Dieu créa le monde, le mouvement du chaos dut faire trouver le chaos plus désordonné que lorsqu'il reposait dans un désordre paisible. C'est ainsi que, chez nous, l'embarras d'une société qui se réorganise doit paraître l'excès du désordre.

XXXVII. Si un historien, tel que Tacite, eût écrit l'histoire de nos meilleurs rois, en faisant un relevé exact de tous les actes tyranniques, de tous les abus d'autorité, dont la plupart sont ensevelis dans l'obscurité la plus profonde, il y a peu de règnes qui nous inspirassent la même horreur que celui de Tibère.

XXXVIII. De mille traits que j'ai entendu raconter, je conclurais que, si les singes avaient le talent des perroquets, on en ferait volontiers des ministres.

XXXIX. Quand il se fait quelque sottise publique, je songe à un petit nombre d'étrangers qui peuvent se trouver à Paris, et je suis prêt à m'affliger, car j'aime toujours ma patrie.

XL. Les rois et les prêtres, en proscrivant la doctrine du suicide, ont voulu assurer la durée de notre esclavage. Ils veulent nous tenir enfermés dans un cachot sans issue : semblables à ce scélérat qui, dans le Dante, fait murer la porte de la prison où était enfermé le malheureux Ugolin.

XLI. On suppose que le comte d'Artois a dit à un notable dont l'avis avait été favorable au peuple : « Est-ce que vous voulez nous enroturer ? » Je ne crois point ce mot ; mais, s'il a été dit, le notable pouvait répondre : « Non, monseigneur ; mais je veux anoblir les Français, en leur donnant une patrie. On ne peut anoblir les Bourbons, mais on peut encore les illustrer, en leur donnant pour sujets des citoyens ; et c'est ce qui leur a toujours manqué. »

XLII. Ce qui fait l'intérêt secret qui attache si fort à la lecture de Tacite, c'est le contraste continu et toujours nouveau de l'ancienne liberté républicaine avec les vils esclaves que peint l'auteur; c'est la comparaison des anciens Scaurus, Scipion, etc., avec les lâchetés de leurs descendants; en un mot, ce qui contribue à l'effet de Tacite, c'est Tite-Live.

XLIII. On gouverne les hommes avec la tête : on ne joue pas aux échecs avec un bon cœur.

XLIV. M. de Fleuri, procureur général, disait devant quelques gens de lettres : « Il n'y a que depuis ces derniers temps que j'entends parler du peuple dans les conversations où il s'agit du gouvernement. C'est un fruit de la philosophie nouvelle. Est-ce que l'on ignore que le tiers n'est qu'adventice dans la constitution ? » (Cela veut dire, en d'autres termes, que vingt-trois millions neuf cent mille hommes ne sont qu'un hasard et qu'un accessoire dans la totalité de vingt-quatre millions d'hommes.)

XLV. La prétention la plus inique et la plus absurde en matière d'intérêt, qui serait condamnée avec mépris, comme insoutenable, dans une société d'honnêtes gens choisis pour arbitres, faites-en la matière d'un procès en justice réglée : tout procès peut se perdre ou se gagner, et il n'y a pas plus à parier pour que contre. De même, toute opinion, toute assertion, quelque ridicule qu'elle soit, faites-en la matière d'un débat entre des partis différents : dans un corps, dans une assemblée, elle peut emporter la pluralité des suffrages.

SUR LA NOBLESSE

LES GRANDS, LES RICHES ET LES GENS DU MONDE.

I. L'aisance du pauvre fait partie de l'opulence du riche.

II. Un philosophe disait : « Je ne sais pas comment un Français qui a été une fois dans l'antichambre du roi, ou dans l'Œil-de-bœuf, peut dire de qui que ce puisse être : « C'est un grand seigneur. »

III. Quand on veut plaire dans le monde, il faut se résoudre à se laisser apprendre beaucoup de choses qu'on sait par des gens qui les ignorent.

IV. Nous naissons les sujets du grand homme : c'est dans nos cœurs qu'il prend les titres de sa puissance.

V. On a, dans le monde, ôté des mauvaises mœurs tout ce qui choque le bon goût : c'est une réforme qui date des dix dernières années.

VI. Vous rencontrez le baron de Breteuil : il vous entretient de ses bonnes fortunes, de ses amours grossières, etc. ; il finit par vous montrer le portrait de la reine au milieu d'une rose garnie de diamants.

On voit, par l'exemple de Breteuil, qu'on peut ballotter dans ses poches les portraits en diamants de douze ou quinze souverains, et n'être qu'un sot.

C'est un sot, c'est un sot, c'est bientôt dit : voilà comme vous êtes extrême en tout. A quoi cela se réduit-il ? Il prend sa place pour sa personne, son importance pour du mérite, et son crédit pour une vertu. Tout le monde n'est-il pas comme cela ? Y a-t-il là de quoi tant crier ?

VII. Qu'est-ce qu'un cardinal ? C'est un prêtre ha-

billé de rouge, qui a cent mille écus du roi, pour se moquer de lui au nom du pape.

viii. Célébrité : l'avantage d'être connu de ceux que vous ne connaissez pas.

ix. La célébrité est le châtiment du mérite et la punition du talent.

x. Il est aisé de réduire à des termes simples la valeur précise de la célébrité : celui qui se fait connaître par quelque talent ou quelque vertu se dénonce à la bienveillance inactive de quelques honnêtes gens, et à l'active malveillance de tous les hommes malhonnêtes. Comptez les deux classes, et pesez les deux forces.

xi. Quoi ! cette malheureuse manie de célébrité, qui ne fait que des malheureux, trouve encore un partisan, un protecteur ! Avez-vous oublié qu'elle exige presque autant de misères, de sottises, de bassesses même que la fortune ?

xii. Il semble que, d'après les idées reçues dans le monde et la décence sociale, il faut qu'un prêtre, un curé croie un peu pour n'être pas hypocrite, ne soit pas sûr de son fait pour n'être pas intolérant. Le grand vicaire peut sourire à un propos contre la religion, l'évêque rire tout à fait, le cardinal y joindre son mot.

xiii. On croit communément que Pierre le Grand se réveilla un jour avec l'idée de tout créer en Russie : M. de Voltaire avoue lui-même que son père Alexis forma le dessein d'y transporter les arts. Il y a dans tout une maturité qu'il faut attendre. Heureux l'homme qui arrive dans le moment de cette maturité !

xiv. A la cour, tout est courtisan : le prince du sang, le chapelain de semaine, le chirurgien de quartier, l'apothicaire.

xv. Plusieurs courtisans sont haïs sans profit, et

pour le plaisir de l'être. Ce sont des lézards qui, à ramper, n'ont gagné que de perdre leur queue.

xvi. Quelques folies qu'aient écrites certains physionomistes de nos jours, il est certain que l'habitude de nos pensées peut déterminer quelques traits de notre physionomie. Nombre de courtisans ont l'œil faux, par la même raison que la plupart des tailleurs sont cagneux.

xvii. Les courtisans sont des pauvres enrichis par la mendicité.

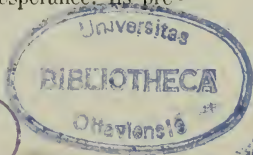
xviii. On donne des repas de dix louis ou de vingt à des gens en faveur de chacun desquels on ne donnerait pas un petit écu, pour qu'ils fissent une bonne digestion de ce même dîner de vingt louis.

xix. Autrefois le trésor royal s'appelait l'épargne. On a rougi de ce nom, qui semblait une contre-vérité depuis qu'on a prodigué les trésors de l'État, et on l'a tout simplement appelé le *trésor royal*.

xx. On n'imagine pas combien il faut d'esprit pour n'être jamais ridicule.

xxi. Les courtisans et ceux qui vivaient des abus monstrueux qui écrasaient la France sont sans cesse à dire qu'on pouvait réformer les abus sans détruire comme on a détruit. Ils auraient bien voulu qu'on nettoiyât l'étable d'Augias avec un plumeau.

xxii. Les favoris, les hommes en place mettent quelquefois de l'intérêt à s'attacher des hommes de mérite; mais ils en exigent un avilissement préliminaire qui repousse loin d'eux tous ceux qui ont quelque pudeur. J'ai vu des hommes dont un favori ou un ministre aurait eu bon marché, aussi indignés de cette disposition qu'auraient pu l'être des hommes d'une vertu parfaite. L'un d'eux me disait : « Les grands veulent qu'on se dégrade, non pour un bienfait, mais pour une espérance. Ils pré-



tendent vous acheter, non par un lot, mais par un billet de loterie ; et je sais des fripons, en apparence bien traités par eux, qui dans le fait n'en ont pas tiré meilleur parti que ne l'auraient fait les plus honnêtes gens du monde.

XXIII. Si les vérités cruelles, les fâcheuses découvertes, les secrets de la société, qui composent la science d'un homme du monde parvenu à l'âge de quarante ans, avaient été connus de ce même homme à l'âge de vingt, ou il fût tombé dans le désespoir, ou il se serait corrompu par lui-même, par projet.

XXIV. Qu'est-ce que c'est qu'un fat sans fatuité ? Otez les ailes à un papillon, c'est une chenille.

XXV. Rien de si difficile à faire tomber qu'une idée triviale ou un proverbe accrédité. Louis XV a fait banqueroute en détail trois ou quatre fois, et on n'en jure pas moins foi de gentilhomme. Cellé de M. Guémenée n'y réussira pas mieux.

XXVI. Les gens du monde ne sont pas plus tôt attroupés, qu'ils se croient en société.

XXVII. En voyant ou en éprouvant les peines attachées aux sentiments extrêmes, en amour, en amitié, soit par la mort de ce qu'on aime, soit par les accidents de la vie, on est tenté de croire que la dissipation et la frivolité ne sont pas de si grandes sottises, et que la vie ne vaut guère que ce qu'en font les gens du monde.

XXVIII. Les grands seigneurs et les beaux esprits, deux classes qui se recherchent mutuellement, veulent unir deux espèces d'hommes dont les uns font un peu de poussière et les autres un peu de bruit.

XXIX. C'est une chose avérée qu'au moment où M. de Guibert fut nommé gouverneur des Invalides, il se trouva aux Invalides six cents prétendus soldats qui

n'étaient point blessés et qui, presque tous, n'avaient jamais assisté à aucun siège, à aucune bataille, mais qui, en récompense, avaient été cochers ou laquais de grands seigneurs ou de gens en place. Quel texte et quelle matière à réflexions !

xxx. On ne se doute pas, au premier coup d'œil, du mal que fait l'ambition de mériter cet éloge si commun : *Monsieur un tel est très-aimable*. Il arrive, je ne sais comment, qu'il y a un genre de facilité, d'insouciance, de faiblesse, de déraison, qui plaît beaucoup, quand ces qualités se trouvent mêlées avec de l'esprit; que l'homme dont on fait ce qu'on veut, qui appartient au moment, est plus agréable que celui qui a de la suite, du caractère, des principes, qui n'oublie pas son ami malade ou absent, qui sait quitter une partie de plaisir pour lui rendre service, etc. Ce serait une liste ennuyeuse que celle des défauts, des torts et des travers qui plaisent. Aussi, les gens du monde, qui ont réfléchi sur l'art de plaire plus qu'on ne croit et qu'ils ne croient eux-mêmes, ont la plupart de ces défauts, et cela vient de la nécessité de faire dire de soi : « Monsieur un tel est très-aimable. »

xxxI. Il y a, entre l'homme d'esprit méchant par caractère, et l'homme d'esprit bon et honnête, la différence qui se trouve entre un assassin et un homme du monde qui fait bien des armes.

xxxII. La plupart des hommes qui vivent dans le monde y vivent si étourdiment, pensent si peu, qu'ils ne connaissent pas ce monde qu'ils ont toujours sous les yeux. « Ils ne le connaissent pas, disait plaisamment M. de B..., par la raison qui fait que les hannetons ne savent pas l'histoire naturelle. »

xxxIII. Il y a une profonde insensibilité aux vertus qui

surprend et scandalise beaucoup plus que le vice. Ceux que la bassesse publique appelle grands seigneurs, ou grands, les hommes en place, paraissent, pour la plupart, doués de cette insensibilité odieuse. Cela ne viendrait-il pas de l'idée vague et peu développée dans leur tête, que les hommes doués de ces vertus ne sont pas propres à être des instruments d'intrigue? Ils les négligent, ces hommes, comme inutiles à eux-mêmes et aux autres, dans un pays où, sans l'intrigue, la fausseté et la ruse, on n'arrive à rien!

XXXIV. Le changement de modes est l'impôt que l'industrie du pauvre met sur la vanité du riche.

XXXV. M... disait que le grand monde est un mauvais lieu que l'on avoue.

XXXVI. La nature, pour faire un homme vertueux ou un homme de génie, ne va pas consulter Chérin.

XXXVII. La plupart des nobles rappellent leurs ancêtres, à peu près comme un *cicerone* d'Italie rappelle Cicéron.

XXXVIII. La noblesse, disent les nobles, est un intermédiaire entre le roi et le peuple... Oui, comme le chien de chasse est un intermédiaire entre le chasseur et les lièvres.

XXXIX. Le titre le plus respectable de la noblesse française, c'est de descendre immédiatement de quelques-uns de ces trente mille hommes casqués, cuirassés, brassardés, cuissardés, qui, sur de grands chevaux bardés de fer, foulaient aux pieds huit ou neuf millions d'hommes nus, qui sont les ancêtres de la nation actuelle. Voilà un droit bien avéré à l'amour et au respect de leurs descendants! et, pour achever de rendre cette noblesse respectable, elle se recrute et se régénère par l'adoption de ces hommes qui ont accru leur fortune en dépouillant la cabane du pauvre hors d'état de payer les impositions. Mi-

sérables institutions humaines, qui, faites pour inspirer le mépris et l'horreur, exigent qu'on les respecte et qu'on les révère !

XL. La réputation de savoir bien manier l'arme de la plaisanterie donne à l'homme d'un rang inférieur, dans le monde et dans la meilleure compagnie, cette sorte de considération que les militaires ont pour ceux qui manient supérieurement l'épée. J'ai entendu dire à un homme d'esprit : « Otez à la plaisanterie son empire, et je quitte demain la société. » C'est une sorte de duel où il n'y a pas de sang versé, et qui, comme l'autre, rend les hommes plus mesurés et plus polis.

XLI. C'est une règle excellente à adopter sur l'art de la raillerie et de plaisanterie, que le plaisant et le railleur doivent être garants du succès de leur plaisanterie à l'égard de la personne plaisantée, et que, quand celle-ci se fâche, l'autre a tort.

XLII. Vous demandez comment on fait fortune. Voyez ce qui se passe au parterre d'un spectacle, le jour où il y a foule ; comme les uns restent en arrière, comme les premiers reculent, comme les derniers sont portés en avant. Cette image est si juste, que le mot qui l'exprime a passé dans le langage du peuple. Il appelle faire fortune *se pousser*. « Mon fils, mon neveu se poussera. » Les honnêtes gens disent *s'avancer, avancer, arriver*, termes adoucis qui écartent l'idée accessoire de force, de violence, de grossièreté, mais qui laissent subsister l'idée principale.

XLIII. Les gens qui élèvent les princes et qui prétendent leur donner une bonne éducation, après s'être soumis à leurs formalités et à leurs avilissantes étiquettes, ressemblent à des maîtres d'arithmétique qui voudraient former de grands calculateurs, après avoir accordé à leurs élèves que trois et trois font huit.

XLIV. Veut-on avoir la preuve de la parfaite inutilité de tous les livres de morale, de sermons, etc., il n'y a qu'à jeter les yeux sur le préjugé de la noblesse héréditaire. Y a-t-il un travers contre lequel les philosophes, les orateurs, les poètes, aient lancé plus de traits satiriques, qui ait plus exercé les esprits de toute espèce, qui ait fait naître plus de sarcasmes? cela a-t-il fait tomber les présentations, la fantaisie de monter dans les carrosses? cela a-t-il fait supprimer la place de Cherin?

XLV. Cette impossibilité d'arriver aux grandes places, à moins que d'être gentilhomme, est une des absurdités les plus funestes dans presque tous les pays. Il me semble voir des ânes défendre les carrousels et les tournois aux chevaux.

XLVI. La nécessité d'être gentilhomme, pour être capitaine de vaisseau, est tout aussi raisonnable que celle d'être secrétaire du roi pour être matelot ou mousse.

XLVII. Il me semble qu'à égalité d'esprit et de lumières, l'homme né riche ne doit jamais connaître, aussi bien que le pauvre, la nature, le cœur humain et la société. C'est que, dans le moment où l'autre plaçait une jouissance, le second se consolait par une réflexion.

XLVIII. Le plus riche des hommes, c'est l'économe; le plus pauvre, c'est l'avare.

XLIX. Supposez vingt hommes, même honnêtes, qui tous connaissent et estiment un homme d'un mérite reconnu, Dorilas, par exemple; louez, vantez ses talents et ses vertus; que tous conviennent de ses vertus et de ses talents; l'un des assistants ajoute: « C'est dommage qu'il soit si peu favorisé de la fortune. — Que dites-vous! reprend un autre; c'est que sa modestie l'oblige à vivre sans luxe. Savez-vous qu'il a vingt-cinq mille livres de rente? — Vraiment! — Soyez-en sûr, j'en ai la preuve. »

Qu'alors cet homme de mérite paraisse, et qu'il compare l'accueil de la société et la manière plus ou moins froide, quoique distinguée, dont il était reçu précédemment. C'est ce qu'il a fait : il a comparé, et il a gémi. Mais dans cette société il s'est trouvé un homme dont le maintien a été le même à son égard. « Un sur vingt, dit notre philosophe, je suis content. »

L. Celui-là fait plus pour un hydropique, qui le guérit de la soif, que celui qui lui donne un tonneau de vin. Appliquez cela aux richesses.

LI. Grands et petits, on a beau faire, il faut toujours se dire comme le fiacre aux courtisanes dans *le Moulin de Javelle* : « Vous autres et nous autres, nous ne pouvons nous passer les uns des autres. »

LII. Les gens du monde et de la cour donnent aux hommes et aux choses une valeur conventionnelle dont ils s'étonnent de se trouver les dupes. Ils ressemblent à des calculateurs qui, en faisant un compte, donneraient aux chiffres une valeur variable et arbitraire, et qui, ensuite, dans l'addition, leur rendant leur valeur réelle et réglée, seraient tout surpris de ne pas trouver leur compte.

LIII. La vanité des gens du monde se sert habilement de la vanité des gens de lettres. Ceux-ci ont fait plus d'une réputation qui a mené à de grandes places. D'abord, de part et d'autre, ce n'est que du vent ; mais les intriguants adroits enflent de ce vent les voiles de leur fortune.

SUR LA SCIENCE

LES BEAUX-ARTS ET LES BELLES-LETTRES.

I. A voir la composition de l'Académie française, on croirait qu'elle a pris pour devise ce vers de Lucrèce :

Certare ingenio, contendere nobilitate.

II. L'Académie française est comme l'Opéra, qui se soutient par des choses étrangères à lui : les pensions qu'on exige pour lui des Opéras-Comiques de province, la permission d'aller du parterre au foyer, etc. De même, l'Académie se soutient par tous les avantages qu'elle procure. Elle ressemble à la Cidalise de Gresset :

Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez ;
Et vous l'estimerez après, si vous pouvez.

III. L'Académie n'a point fait grands ceux qui honorent sa liste, mais les a reçus grands et les a rapetissés quelquefois.

IV. M. Soulavie a cru devoir revenir aux lieux communs rebattus contre les académies. J'ai dit et assez témoigné que, pour mon compte, il m'était très-indifférent que les académies fussent conservées ou supprimées. Mais en même temps je distingue les époques où l'Académie française, en particulier, a mérité le reproche d'adulation, et je trouve que ces époques sont celles où le même reproche pouvait s'adresser à toute la France. Je prouverai, par des faits publics et incontestables, qu'à partir de la publication de l'*Encyclopédie*, non-seulement l'Académie française n'a pas montré, en général, un es-

prit adulateur, mais qu'elle a, au contraire, contribué, d'une manière très-marquée, au progrès de l'esprit public qui commençait à se former, de cet esprit philosophique et libre qui consistait à rappeler sans cesse les droits naturels des peuples, les principes du gouvernement légal, et à inspirer la haine du pouvoir arbitraire, et l'amour de la liberté; que, pendant vingt ans, elle fut, sous ce rapport, constamment en butte aux invectives de tous les barbouilleurs, rimailleurs, prêchailleurs aux gages de la cour et du clergé; qu'elle fut, pendant tout ce temps, publiquement notée à Versailles comme un foyer de *révolte*, d'*irréligion*, d'*indépendance*; qu'on employa souvent contre elle l'arme empoisonnée de la délation secrète, et, s'il faut citer des faits, je dirai que le maréchal de Richelieu et l'avocat général Séguier la diffamaient habituellement, l'un à la cour, l'autre au parlement; qu'ils empêchèrent l'impression du discours de Thomas, en réponse à celui de l'archevêque de Toulouse; qu'ils firent annuler, par Louis XV, l'élection du traducteur des *Géorgiques*; qu'ils firent supprimer, par arrêt du conseil, l'*Éloge de Fénelon*; qu'enfin l'animosité alla si loin, que le chancelier Maupeou annonça le projet de dissoudre l'Académie.

On peut penser aujourd'hui de l'Académie ce qu'on voudra, et en faire ce qu'on jugera à propos; mais il ne faut pas la calomnier: il faut rendre justice et à ce qu'elle a fait et à ce qu'elle a souffert; et quand M. Soulavie ne dit pas un mot de ces faits constatés, quand il se tait absolument sur un état de choses qui a duré jusqu'à la mort de Louis XV, j'ai le droit de lui dire que, s'il n'est pas instruit de ces faits, c'est une ignorance honteuse, et que, s'il les dissimule, c'est une lâcheté plus honteuse encore. Quand il exprime que « Constantinople n'a pas d'expressions turques plus viles, plus rampantes, plus heureuses

en tournures orientales, que celles qu'il a recueillies de cet amas étrange de compliments et de harangues académiques, » je lui répondrai d'abord qu'il aurait pu, du moins, en lisant ces harangues, apprendre à parler français un peu mieux qu'il ne le fait; que *Constantinople*, qui a des *expressions* et des *expressions heureuses en tournures*, forme un jargon ridicule; que les *tournures orientales*, attribuées aux *Éloges* académiques, sont une autre espèce d'ineptie, qui prouve seulement qu'il ne connaît pas plus le style oriental que le style français; que le mauvais goût d'un grand nombre de ces *Éloges*, relevé et senti longtemps avant qu'il en parlât, n'a rien de commun avec les *tournures orientales*. Quand il ajoute que l'Académie a perfectionné la *structure physique* de la langue, mais qu'elle a *dénaturé, avili les moralités de cette langue*, je lui répondrai qu'à l'exemple de ces écrivains qui, de leur vie, n'ont rien étudié ni rien su, il entasse au hasard une foule d'expressions qu'il n'entend pas; que, si la *structure physique* d'une langue pouvait signifier quelque chose, ce serait l'alphabet matériel et l'articulation, et qu'assurément l'Académie n'a rien *perfectionné* de tout cela; que les *moralités* d'une langue sont une expression absolument inintelligible. Quand il s'avise encore de joindre à ce style d'un mauvais écolier le ton d'un maître, de prononcer que le cardinal de Retz, Rousseau et Raynal sont les seuls « qui se soient montrés capables de parler véritablement le langage de la liberté, » je lui répondrai encore que d'abord il associe très-gauchement à Rousseau et à Raynal un homme qui n'a rien de commun avec eux que le talent d'écrire, quoique dans un degré fort éloigné d'eux; que le langage du cardinal de Retz n'est point du tout le langage de la liberté, mais presque partout celui d'un politique machiavéliste, et quelquefois, mais rarement, celui

de Salluste ; que c'est le dernier excès de la présomption, surtout dans un auteur aussi inconnu que M. Soulavie, de rayer, de son autorité, Fénelon, Massillon, La Bruyère, Voltaire, Montesquieu, Thomas, etc. (sans parler des vivants), du nombre des écrivains dignes de *parler le langage de la liberté* ; que cette confiance arrogante, que des écrivains de sa trempe prennent pour une noble audace et pour des inspirations de notre nouvelle liberté, n'est autre chose que le délire de l'ignorance et de l'amour-propre, et ne peut inspirer que le mépris et la pitié. Enfin, quand il affirme que « ces tournures et ces bassesses orientales qui dominent dans nos ouvrages ont obligé tout orateur de les conserver dans les discours oratoires publiquement prononcés, » je lui dirai nettement que cela est faux, de toute fausseté ; que je le défie notamment de me citer dans les *Éloges* de Thomas et (puisqu'il ne s'agit pas ici de talent) dans les miens, qui sont bien des *discours oratoires publiquement prononcés*, un seul exemple de ces *tournures et de ces bassesses orientales* ; et, comme je puis, au contraire, attester quiconque les a lus, que ces ouvrages ne respirent, d'un bout à l'autre, que des sentiments chers à tout ami de l'humanité, de la liberté et des lois, j'ai le droit de dire à M. Soulavie, en face du public, qu'il est un calomniateur.

On peut trouver tout simple qu'un obscur et inepte compilateur, qui n'est rien et ne peut jamais être rien dans les lettres, les outrage avec cette fureur insensée ; mais on doit trouver aussi très-naturel et très-juste que l'honneur des lettres soit cher à un homme qui leur a consacré sa vie, qui les honore par son témoignage après qu'elles l'ont honoré par l'usage qu'il en a fait ; et que, tandis que la voix des hommes instruits et celle de nos législateurs ont solennellement reconnu les services que les lettres

ont rendus, il ne souffre pas qu'elles soient impunément l'objet des injures grossières et des calomnies absurdes de quelques intrus qui s'érigent en littérateurs, parce qu'il est arrivé, par hasard, qu'ils savaient lire au moment de la Révolution.

v. Quelqu'un a dit que de prendre sur les anciens, c'était pirater au delà de la ligne, mais que de piller les modernes, c'était filouter au coin des rues.

vi. Croirait-on que le despotisme a des partisans, sous le rapport de la nécessité d'encouragement pour les beaux-arts ? On ne saurait croire combien l'état du siècle de Louis XIV a multiplié le nombre de ceux qui pensent ainsi. Selon eux, le dernier terme de toute société humaine est d'avoir de belles tragédies, de belles comédies, etc. Ce sont des gens qui pardonnent tout le mal qu'ont fait les prêtres, en considérant que, sans les prêtres, nous n'aurions pas la comédie de *Tartufe*.

vii. On dit et on répète, après avoir lu quelque ouvrage qui respire la vertu : « C'est dommage que les auteurs ne se peignent pas dans leurs écrits, et qu'on ne puisse pas conclure d'un pareil ouvrage que l'auteur est ce qu'il paraît être. » Il est vrai que beaucoup d'exemples autorisent cette pensée, mais j'ai remarqué qu'on fait souvent cette réflexion pour se dispenser d'honorer les vertus dont on trouve l'image dans les écrits d'un honnête homme.

viii. Un auteur homme de goût est, parmi ce public blasé, ce qu'une jeune femme est au milieu d'un cercle de vieux libertins.

ix. En voyant Bacon, dans le commencement du xvi^e siècle, indiquer à l'esprit humain la marche qu'il doit suivre pour reconstruire l'édifice des sciences, on cesse presque d'admirer les grands hommes qui lui ont suc-

cédé, tels que Boyle, Locke, etc. Il leur distribue le terrain qu'ils ont à défricher ou à conquérir. C'est César, maître du monde après la bataille de Pharsale, donnant des royaumes et des provinces à ses partisans ou à ses favoris.

x. En fait de beaux-arts, et même en beaucoup d'autres choses, on ne sait bien que ce que l'on n'a point appris.

.xi. Spéron-Spéroni explique très-bien comment un auteur qui s'énonce très-clairement pour lui-même est quelquefois obscur pour son lecteur : « C'est, dit-il, que l'auteur va de la pensée à l'expression, et que le lecteur va de l'expression à la pensée. »

xii. La perfection d'une comédie de caractère consisterait à disposer l'intrigue de façon que cette intrigue ne pût servir à aucune autre pièce. Peut-être n'y a-t-il au théâtre que celle de *Tartufe* qui pût supporter cette épreuve.

xiii. En France, tout le monde paraît avoir de l'esprit, et la raison en est simple : comme tout y est une suite de contradictions, la plus légère attention possible suffit pour les faire remarquer, et rapprocher deux choses contradictoires ; cela fait des contrastes tout naturels, qui donnent à celui qui s'en avise l'air d'un homme qui a beaucoup d'esprit. Raconter, c'est faire des grotesques. Un simple nouvelliste devient un bon plaisant, comme l'historien, un jour, aura l'air d'un auteur satirique.

xiv. Il y a une certaine énergie ardente, mère ou compagne nécessaire de telle espèce de talents, laquelle, pour l'ordinaire, condamne ceux qui les possèdent au malheur, non pas d'être sans morale, de n'avoir pas de très-beaux mouvements, mais de se livrer fréquemment à des écarts qui supposeraient l'absence de toute morale.

C'est une âpreté dévorante dont ils ne sont pas maîtres et qui les rend très-odieux. On s'afflige, en songeant que Pope et Swift en Angleterre, Voltaire et Rousseau en France, jugés non par la haine, non par la jalousie, mais par l'équité, par la bienveillance, sur la foi des faits attestés ou avoués par leurs amis et par leurs admirateurs, seraient atteints et convaincus d'actions très-condamnables, de sentiments quelquefois très-pervers. *O altitudo!*

xv. Le génie ne préserve pas des écarts du génie.

xvi. Les économistes sont des chirurgiens qui ont un excellent scalpel et un bistouri ébréché, opérant à merveille sur le mort et martyrisant le vif.

xvii. Le repos d'un écrivain qui a fait de bons ouvrages est plus respecté du public que la fécondité active d'un auteur qui multiplie les ouvrages médiocres. C'est ainsi que le silence d'un homme connu pour bien parler impose beaucoup plus que le bavardage d'un homme qui ne parle pas mal.

xviii. Quand La Fontaine est mauvais, c'est qu'il est négligé; quand Lamotte l'est, c'est qu'il est recherché.

xix. Le génie est un phénomène que l'éducation, le climat ni le gouvernement ne peuvent expliquer.

xx. Quand la vertu ne peut plus habiter le siècle que des meurtres ont souillé, le génie la reçoit dans ses écrits et la rend à l'univers.

xxi. Qu'est-ce que c'est qu'un homme de lettres qui n'est pas rehaussé par son caractère, par le mérite de ses amis, et par un peu d'aisance? Si ce dernier avantage lui manque au point qu'il soit hors d'état de vivre convenablement dans la société où son mérite l'appelle, qu'a-t-il besoin du monde? Son seul parti n'est-il pas de se choisir une retraite où il puisse cultiver en paix son âme, son caractère et sa raison? Faut-il qu'il porte le poids de la

société sans recueillir un seul des avantages qu'elle procure aux autres classes de citoyens ? Plus d'un homme de lettres, forcé de prendre ce parti, y a trouvé le bonheur qu'il eût cherché ailleurs vainement. C'est celui-là qui peut dire qu'en lui refusant tout, on lui a tout donné. Dans combien d'occasions ne peut-on pas répéter le mot de Thémistocle : « Hélas ! nous périssions si nous n'eussions péri ! »

XXII. Les gens de lettres aiment ceux qu'ils amusent, comme les voyageurs aiment ceux qu'ils étonnent.

XXIII. Si l'on veut se faire une idée juste de ce qu'était l'état des gens de lettres en France avant la Révolution, il faut parcourir le livre de Pierre Manuel, *la Police dévoilée*, au chapitre intitulé : *de la Police sur la librairie, sur les gens de lettres, sur les censeurs royaux, sur les nouvelles à la main, sur les comédiens*. On a quelque peine à comprendre comment la raison a pu se faire jour à travers tant d'obstacles. Il faut voir nos meilleurs écrivains réduits à flatter un lieutenant de police, à caresser un censeur, à tromper un ministre et tous ses agents. Voltaire mit peut-être plus de temps à intriguer pour faire représenter *Mahomet*, et à prévenir les dangers que pouvaient attirer sur lui l'impression et la publication de son ouvrage, qu'il n'en mit à le composer. Un de *messieurs* fut très-scandalisé à la première représentation de cette comédie ; c'est ainsi qu'on désignait *Mahomet* dans la grande chambre. Aussitôt cette comédie est dénoncée par M. Joly de Fleury. Voilà Voltaire entre le parlement, le cardinal de Fleury, M. de Maurepas, le lieutenant de police Marville, et se moquant d'eux tous, comme de raison. On convient que la pièce sera retirée du théâtre, et qu'elle ne sera point livrée à l'impression. Par malheur, Voltaire se laisse dérober son manuscrit ; il se plaint de ce vol au lieutenant de police,

écrit au cardinal pour obtenir qu'on prévienne l'impression ; il avait pris soin que cela fût impossible. Il écrit aux ministres, pour se plaindre de ce contre-temps qu'ils avaient prévu, et l'auteur de *Mahomet* en est quitte pour quelques compliments épistolaires, en dépit du parlement, toujours furieux contre cette *comédie de Mahomet*, toute propre, disaient *messieurs*, à produire des Ravallac, quoique l'objet de la pièce soit de dessiller les yeux, et d'arracher les poignards aux Ravallac.

Il est heureux que Voltaire ait joint à ses talents celui de parvenir à faire jouer ses tragédies, et de se tirer ensuite des embarras qu'elles lui causaient. Si quelques moralistes sévères lui reprochaient trop durement cette souplesse flexible et cette habileté en intrigue, nous répondrions pour lui que, dans son dessein de *dénier* les Français, il sacrifiait à ce grand but plusieurs considérations d'un ordre inférieur ; qu'en faveur de cette intention philosophique, il se donnait l'absolution de ces petites peccadilles en morale ; qu'enfin il était naturellement espiègle, et, qu'après tout, les plus honnêtes gens d'alors succombaient à la tentation de se moquer du gouvernement. Ce gouvernement était si étonné de l'être, si inquiet, si peu sûr de sa force, qu'il avait peur de tout.

XXIV. Plusieurs gens de lettres croient aimer la gloire et n'aiment que la vanité. Ce sont deux choses bien différentes et même opposées ; car l'une est une petite passion, l'autre en est une grande. Il y a, entre la vanité et la gloire, la différence qu'il y a entre un fat et un amant.

XXV. J'observe que les hommes les plus extraordinaires et qui ont fait des révolutions, lesquelles semblent être le produit de leur seul génie, ont été secondés par les circonstances les plus favorables et par l'esprit de leur temps. On sait toutes les tentatives faites avant le grand

voyage de Vasco de Gama aux Indes occidentales. On n'ignore pas que plusieurs navigateurs étaient persuadés qu'il y avait de grandes îles, et, sans doute, un continent à l'ouest, avant que Colomb l'eût découvert, et il avait lui-même entre les mains les papiers d'un célèbre pilote avec qui il avait été en liaison. Philippe avait tout préparé pour la guerre de Perse, avant sa mort. Plusieurs sectes d'hérétiques, déchainés contre les abus de la communion romaine, précédèrent Luther et Calvin, et même Viclef.

xxvi. Ce ne sont point des hommes qui forment les grands hommes.

xxvii. C'est après l'âge des passions que les grands hommes ont produit leurs chefs-d'œuvre; comme c'est après les éruptions des volcans que la terre est plus fertile.

xxviii. Il règne dans la littérature une sorte de convention qui assigne les rangs d'après la distance reconnue entre les différents genres, à peu près comme l'ordre civil marque les places dans la société d'après la différence des conditions; mais qu'importe de quel ordre soient les ouvrages, quand ils offrent des beautés du premier ordre?

xxix. On n'est point un homme d'esprit pour avoir beaucoup d'idées, comme on n'est pas un bon général pour avoir beaucoup de soldats.

xxx. Un journal sans malice est un vaisseau démâté, à qui les corsaires mêmes refusent le salut.

xxxi. Les gens de lettres sont rarement jaloux des réputations quelquefois exagérées qu'ont certains ouvrages de gens de la cour; ils regardent ces succès comme les honnêtes femmes regardent la fortune des filles.

xxxii. Un auteur célèbre a dit que tout ouvrage dramatique est une expérience faite sur le cœur humain.

xxxiii. Les ouvrages qu'un auteur fait avec plaisir

sont souvent les meilleurs; comme les enfants de l'amour sont les plus beaux.

xxxiv. Il y a des livres que l'homme qui a le plus d'esprit ne saurait faire sans un carrosse de remise, c'est-à-dire sans aller consulter les hommes, les choses, les bibliothèques, les manuscrits, etc.

xxxv. Les maximes, les axiomes sont, ainsi que les abrégés, l'ouvrage des gens d'esprit, qui ont travaillé, ce semble, à l'usage des esprits médiocres et paresseux. Le paresseux s'accommode d'une maxime qui le dispense de faire lui-même les observations qui ont mené l'auteur de la maxime au résultat dont il fait part à son lecteur. Le paresseux et l'homme médiocre se croient dispensés d'aller au delà, et donnent à la maxime une généralité que l'auteur, à moins qu'il ne soit lui-même médiocre, ce qui arrive quelquefois, n'a pas prétendu lui donner. L'homme supérieur saisit d'un coup toutes les ressemblances, les différences qui font que la maxime est plus ou moins applicable à tel ou tel cas, ou ne l'est pas du tout.

xxxvi. Les médecins et le commun des hommes ne voient pas plus clair les uns que les autres dans les maladies et dans l'intérieur du corps humain. Ce sont tous des aveugles; mais les médecins sont des quinze-vingts qui connaissent mieux les rues, et qui se tirent mieux d'affaire.

xxxvii. Les Mémoires que les gens en place ou les gens de lettres, même ceux qui ont passé pour les plus modestes, laissent pour servir à l'histoire de leur vie, trahissent leur vanité secrète, et rappellent l'histoire de ce saint qui avait laissé cent mille écus pour servir à sa canonisation.

xxxviii. Il est presque impossible qu'un philosophe,

qu'un poëte ne soient pas misanthropes : 1° parce que leur goût et leur talent les portent à l'observation de la société, étude qui afflige constamment le cœur ; 2° parce que, leur talent n'étant presque jamais récompensé par la société (heureux même s'il n'est pas puni !), ce sujet d'affliction ne fait que redoubler leur penchant à la mélancolie.

XXXIX. S'il existait un être isolé, qui ne connût ni l'homme de la nature, ni l'homme de la société, la lecture réfléchie de Molière pourrait lui tenir lieu de tous les livres de morale et du commerce de ses semblables.

XL. On a répété que si Molière donnait ses ouvrages de nos jours, la plupart ne réussiraient point. On a dit une chose absurde. Comment peindrait-il des mœurs qui n'existent plus ? Il peindrait les nôtres.

XLI. La trempe vigoureuse du génie de Molière le mit sans effort au-dessus de deux genres qui ont depuis occupé la scène. L'un est le comique attendrissant, trop admiré, trop décrié ; genre inférieur qui n'est pas sans beauté, mais qui, se proposant de tracer des modèles de perfection, manque souvent de vraisemblance, et est peut-être sorti des bornes de l'art en voulant les reculer. L'autre est ce genre plus faible encore, qui, substituant à l'imitation éclairée de la nature, à cette vérité toujours intéressante, seul but de tous les beaux-arts, une imitation puérile, une vérité minutieuse, fait de la scène un miroir où se répètent froidement et sans choix les détails les plus frivoles.

XLII. Pour être un grand homme dans les lettres, ou du moins opérer une révolution sensible, il faut, comme dans l'ordre politique, trouver tout préparé et naître à propos.

XLIII. J'ai vu à Anvers, dans une des principales églises, le tombeau du célèbre imprimeur Plantin, orné

de tableaux superbes, ouvrages de Rubens, et consacrés à sa mémoire. Je me suis rappelé, à cette vue, que les Étienne (Henri et Robert), qui, par leur érudition grecque et latine, ont rendu les plus grands services aux lettres, traînèrent en France une vieillesse misérable, et que Charles Étienne, leur successeur, mourut à l'hôpital, après avoir contribué presque autant qu'eux aux progrès de la littérature. Je me suis rappelé qu'André Duchêne, qu'on peut regarder comme le père de l'histoire de France, fut chassé de Paris par la misère, et réduit à se réfugier dans une petite ferme qu'il avait en Champagne : il se tua en tombant du haut d'une charrette chargée de foin. Adrien de Valois, créateur de l'histoire métallique, n'eut guère une meilleure destinée. Samson, le père de la géographie, allait, à soixante et dix ans, faire des leçons à pied pour vivre. Tout le monde sait la destinée des Duryer, Tristan, Maynard, et de tant d'autres. Corneille manquait de bouillon à sa dernière maladie. La Fontaine n'était guère mieux. Si Racine, Boileau, Molière et Quinault eurent un sort plus heureux, c'est que leurs talents étaient consacrés au roi plus particulièrement. L'abbé Delonguerue, qui rapporte et rapproche plusieurs de ces anecdotes sur le triste sort des hommes de lettres illustres en France, ajoute : « C'est ainsi qu'on en a toujours usé dans ce misérable pays. Cette liste si célèbre des gens de lettres que le roi voulait pensionner, et qui fut présentée à Colbert, était l'ouvrage de Chapelain, Perrault, Tallemant, l'abbé Gallais, qui omirent ceux de leurs confrères qu'ils haïssaient ; tandis qu'ils y placèrent les noms de plusieurs savants étrangers, sachant très-bien que le roi et le ministre seraient plus flattés de se faire louer à quatre cents lieues de Paris. »

XLIV. Le peintre donne une âme à une figure, et le

poète prête une figure à un sentiment et à une idée.

XLV. La philosophie, ainsi que la médecine, a beaucoup de drogues, très-peu de bon remèdes, et presque point de spécifiques.

XLVI. Si l'on examinait avec soin l'assemblage de qualités rares de l'esprit et de l'âme qu'il faut pour juger, sentir et apprécier les bons vers; le tact, la délicatesse des organes, de l'oreille et de l'intelligence, etc., on se convaincrerait que, malgré les prétentions de toutes les classes de la société à juger les ouvrages d'agrément, les poètes ont dans le fait encore moins de vrais juges que les géomètres. Alors, les poètes, comptant le public pour rien, et ne s'occupant que des connaisseurs, feraient à l'égard de leurs ouvrages ce que le fameux mathématicien Viète faisait à l'égard des siens, dans un temps où l'étude des mathématiques était moins répandue qu'aujourd'hui. Il n'en tirait qu'un petit nombre d'exemplaires qu'il faisait distribuer à ceux qui pouvaient l'entendre et jouir de son livre ou s'en aider. Quant aux autres, il n'y pensait pas. Mais Viète était riche, et la plupart des poètes sont pauvres. Puis un géomètre a peut-être moins de vanité qu'un poète, ou, s'il en a autant, il doit la calculer mieux.

XLVII. Les gens de lettres, surtout les poètes, sont comme les paons, à qui on jette mesquinement quelques graines dans leur loge, et qu'on en tire quelquefois pour les voir étaler leur queue; tandis que les coqs, les poules, les canards et les dindons se promènent librement dans la basse-cour, et remplissent leur jabot tout à leur aise.

XLVIII. La postérité ne considère les gens de lettres que par leurs ouvrages, et non par leurs places. *Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été* semble être leur devise.

XIX. De nos jours, un peintre fait votre portrait en

sept minutes; un autre vous apprend à peindre en trois jours; un troisième vous enseigne l'anglais en quatre leçons. On veut vous apprendre huit langues, avec des gravures qui représentent les choses et leurs noms au-dessous en huit langues; enfin, si on pouvait mettre ensemble les plaisirs, les sentiments et les idées de la vie entière, et les réunir dans l'espace de vingt-quatre heures, on le ferait; on vous ferait avaler cette pilule, et on vous dirait : « Allez-vous-en. »

L. La plupart des livres d'à présent ont l'air d'avoir été faits en un jour avec des livres lus la veille.

LI. La plupart des faiseurs de recueils de vers ou de bons mots ressemblent à ceux qui mangent des cerises ou des huîtres, choisissant d'abord les meilleures, et finissant par tout manger.

LII. On a observé que les écrivains en physique, histoire naturelle, physiologie, chimie, étaient ordinairement des hommes d'un caractère doux, égal, et en général heureux; qu'au contraire, les écrivains de politique, de législation, même de morale, étaient d'une humeur triste, mélancolique, etc. Rien de plus simple : les uns étudient la nature; les autres la société; les uns contemplent l'ouvrage du grand Être; les autres arrêtent leurs regards sur l'ouvrage de l'homme. Les résultats doivent être différents.

LIII. Ce qui fait le succès de quantité d'ouvrages est le rapport qui se trouve entre la médiocrité des idées de l'auteur et la médiocrité des idées du public.

LIV. Le théâtre renforce les mœurs ou les change. Il faut de nécessité qu'il corrige le ridicule ou qu'il le propage. On l'a vu en France opérer tour à tour ces deux effets.

LV. Le théâtre tragique a le grand inconvénient moral de mettre trop d'importance à la vie et à la mort.

LVI. Le travail du poëte, et souvent de l'homme de lettres, lui est bien peu fructueux à lui-même; et, de la part du public, il se trouve placé entre le *grand merci* et le *va te promener*. Sa fortune se réduit à jouir de lui-même et du temps.

LVII. Les vers ajoutent de l'esprit à la pensée de l'homme qui en a quelquefois assez peu; et c'est ce qu'on appelle talent. Souvent ils ôtent de l'esprit à la pensée de celui qui a beaucoup d'esprit, et c'est la meilleure preuve de l'absence du talent pour les vers.

SUR LES SENTIMENTS

ET LES PASSIONS.

I. L'ambitieux qui a manqué son objet, et qui vit dans le désespoir, me rappelle Ixion mis sur la roue pour avoir embrassé un nuage.

II. L'ambition prend aux petites âmes plus facilement qu'aux grandes, comme le feu prend plus aisément à la paille, aux chaumières qu'aux palais.

III. Ce que les poëtes, les orateurs, même quelques philosophes nous disent sur l'amour de la gloire, on nous le disait au collège pour nous encourager à avoir des prix. Ce que l'on dit aux enfants pour les engager à préférer à une tartelette les louanges de leurs bonnes, c'est ce qu'on répète aux hommes pour leur faire préférer à un intérêt personnel les éloges de leurs contemporains ou de la postérité.

IV. L'amour de la gloire, une vertu! Étrange vertu, que celle qui se fait aider par l'action de tous les vices; qui reçoit pour stimulants l'orgueil, l'ambition, l'envie, la vanité, quelquefois l'avarice même! Titus serait-il Titus,

s'il avait eu pour ministres Séjan, Narcisse et Tigellin ?

v. J'ai vu des hommes trahir leur conscience pour complaire à un homme qui a un mortier ou une simarre : étonnez-vous ensuite de ceux qui l'échangent pour le mortier, ou pour la simarre même ! Tous également vils, et les premiers absurdes plus que les autres.

vi. Amour, folie aimable ; ambition, sottise sérieuse.

vii. « Il faut, disait M..., flatter l'intérêt ou effrayer l'amour-propre des hommes : ce sont des singes qui ne sautent que pour des noix, ou bien dans la crainte du coup de fouet. »

viii. On dit qu'il faut s'efforcer de retrancher tous les jours de nos besoins. C'est surtout aux besoins de l'amour-propre qu'il faut appliquer cette maxime : ce sont les plus tyranniques, et qu'on doit le plus combattre.

ix. C'est à l'amour maternel que la nature a confié la conservation de tous les êtres ; et, pour assurer aux mères leur récompense, elle l'a mise dans les plaisirs, et même dans les peines attachées à ce délicieux sentiment.

x. Si l'on veut se faire une idée de l'amour-propre des femmes dans leur jeunesse, qu'on en juge par celui qui leur reste après qu'elles ont passé l'âge de plaire.

xi. Les femmes ont des fantaisies, des engouements, quelquefois des goûts ; elles peuvent même s'élever jusqu'aux passions : ce dont elles sont le moins susceptibles, c'est l'attachement. Elles sont faites pour commercer avec nos faiblesses, avec notre folie, mais non avec notre raison. Il existe entre elles et les hommes des sympathies d'épiderme, et très-peu de sympathies d'esprit, d'âme et de caractère. C'est ce qui est prouvé par le peu de cas qu'elles font d'un homme de quarante ans ; je dis même celles qui sont à peu près de cet âge.

xii. Il y a des hommes qui ont besoin de primer, de

s'élever au-dessus des autres, à quelque prix que ce puisse être. Tout leur est égal, pourvu qu'ils soient en évidence ; sur des tréteaux de charlatan, sur un théâtre, sur un trône, sur un échafaud, ils seront toujours bien, s'ils attirent les yeux.

XIII. Un bienfaiteur délicat doit songer qu'il y a dans le bienfait une partie matérielle dont il faut dérober l'idée à celui qui est l'objet de sa bienfaisance. Il faut, pour ainsi dire, que cette idée se perde et s'enveloppe dans le sentiment qui a produit le bienfait ; comme, entre deux amants, l'idée de la jouissance s'enveloppe et s'ennoblit dans le charme de l'amour qui l'a fait naître.

XIV. La plupart des bienfaiteurs qui prétendent être cachés après avoir fait du bien s'enfuient comme la Galatée de Virgile : *Et se cupit ante videri.*

XV. Un homme sans élévation ne saurait avoir de bonté ; il ne peut avoir que de la bonhomie.

XVI. Il paraît qu'il y a dans le cerveau des femmes une case de moins, et dans leur cœur une fibre de plus que chez les hommes. Il fallait une organisation particulière pour les rendre capables de supporter, soigner, caresser des enfants.

XVII. Un acte de vertu, un sacrifice ou de ses intérêts ou de soi-même est le besoin d'une âme noble ; l'amour-propre d'un cœur généreux est, en quelque sorte, l'égoïsme d'un grand caractère.

XVIII. M. Th... me disait un jour qu'en général, dans la société, lorsqu'on avait fait quelque action honnête et courageuse par un motif digne d'elle, c'est-à-dire très-noble, il fallait que celui qui avait fait cette action lui prêtât, pour adoucir l'envie, quelque motif moins honnête et plus vulgaire.

XIX. L'espérance n'est qu'un charlatan qui nous

trompe sans cesse ; et, pour moi, le bonheur n'a commencé que lorsque je l'ai eu perdue. Je mettrais volontiers sur la porte du paradis le vers que Dante a mis sur celle de l'enfer :

Lasciate ogni speranza, voi ch'intrate.

XX. La générosité n'est que la pitié des âmes nobles.

XXI. N'est-ce pas une chose plaisante de considérer que la gloire de plusieurs grands hommes soit d'avoir employé leur vie entière à combattre des préjugés ou des sottises qui font pitié, et qui semblaient ne devoir jamais entrer dans une tête humaine ? La gloire de Boyle, par exemple, est d'avoir montré ce qu'il y a d'absurde dans les subtilités philosophiques et scolastiques, qui feraient lever les épaules à un paysan du Gatinais doué d'un grand sens naturel ; celle de Locke, d'avoir prouvé qu'on ne doit point parler sans s'entendre, ni croire entendre ce qu'on n'entend pas ; celle de plusieurs philosophes, d'avoir composé de gros livres contre des idées superstitieuses qui feraient fuir, avec mépris, un sauvage du Canada ; celle de Montesquieu, et de quelques auteurs avant lui, d'avoir (en respectant une foule de préjugés misérables) laissé entrevoir que les gouvernants sont faits pour les gouvernés, et non les gouvernés pour les gouvernants. Si le rêve des philosophes qui croient au perfectionnement de la société s'accomplit, que dira la postérité de voir qu'il ait fallu tant d'efforts pour arriver à des résultats si simples et si naturels ?

XXII. Peut-être, un jour, les hommes parviendront-ils à se faire une autre idée de la gloire ; et, dans ce cas, combien de héros dégradés !

XXIII. On partage avec plaisir l'amitié de ses amis pour des personnes auxquelles on s'intéresse peu soi-

même ; mais la haine, même celle qui est la plus juste, a de la peine à se faire respecter.

XXIV. Le moment où l'on perd les illusions, les passions de la jeunesse, laisse souvent des regrets ; mais quelquefois on hait le prestige qui nous a trompés. C'est Armide qui brûle et détruit le palais où elle fut enchantée.

XXV. On se souviendra longtemps de la manière dont le maréchal de Richelieu fit cesser dans son camp l'habitude de s'enivrer. « Je déclare, dit-il, que ceux d'entre vous qui s'enivreront désormais, n'auront pas l'honneur de monter à l'assaut. » C'était connaître les Français.

XXVI. Il faut être juste avant d'être généreux, comme on a des chemises avant d'avoir des dentelles.

XXVII. Comment se fait-il que, sous le despotisme le plus affreux, on puisse se résoudre à se reproduire ? C'est que la nature a ses lois plus douces, mais plus impérieuses que celles des tyrans ; c'est que l'enfant sourit à sa mère sous Domitien comme sous Titus.

XXVIII. La pire de toutes les mésalliances est celle du cœur.

XXIX. Celui qui est juste au milieu entre notre ennemi et nous nous paraît être plus voisin de notre ennemi : c'est un effet des lois de l'optique, comme celui par lequel le jet d'eau d'un bassin paraît moins éloigné de l'autre bord que de celui où vous êtes.

XXX. La fausse modestie est le plus décent de tous les mensonges.

XXXI. Il y a un genre d'orgueil dans lequel sont compris tous les commandements de Dieu, et un genre de vanité qui contient les sept péchés capitaux.

XXXII. Quand un homme et une femme ont l'un pour l'autre une passion violente, il me semble toujours que,

quels que soient les obstacles qui les séparent, un mari, des parents, etc., les deux amants sont l'un à l'autre, *de par la nature*; qu'ils s'appartiennent *de droit divin*, malgré les lois et les conventions humaines.

xxxiii. Toutes les passions sont exagératrices, et elles ne sont des passions que parce qu'elles exagèrent.

xxxiv. Le philosophe qui veut éteindre ses passions, ressemble au chimiste qui voudrait éteindre son feu.

xxxv. M... étouffe plutôt ses passions qu'il ne sait les conduire. Il me disait là-dessus : « Je ressemble à un homme qui, étant à cheval, et ne sachant pas gouverner sa bête qui l'emporte, la tue d'un coup de pistolet et se précipite avec elle. »

xxxvi. La nature, en faisant naître à la fois la raison et les passions, semble avoir voulu, par le second présent, aider l'homme à s'étourdir sur le mal qu'elle lui a fait par le premier, et, en ne le laissant vivre que peu d'années après la perte de ses passions, semble prendre pitié de lui, en le délivrant bientôt d'une vie qui le réduit à sa raison pour toute ressource.

xxxvii. J'ai détruit mes passions, à peu près comme un homme violent tue son cheval, ne pouvant le gouverner.

xxxviii. Le grand malheur des passions n'est pas dans les tourments qu'elles causent, mais dans les fautes, les turpitudes qu'elles font commettre, et qui dégradent l'homme. Sans ces inconvénients, elles auraient trop d'avantage sur la froide raison, qui ne rend point heureux. Les passions font *vivre* l'homme, la sagesse le fait seulement *durer*.

xxxix. Une âme honnête ne se moquerait pas des misérables, quand même elle serait assurée d'être toujours dans le bonheur.

XL. L'homme, dans l'état actuel de la société, me paraît plus corrompu par sa raison que par ses passions. Les passions (j'entends ici celles qui appartiennent à l'homme primitif) ont conservé, dans l'ordre social, le peu de nature qu'on y retrouve encore.

XLI. Notre raison nous rend quelquefois aussi malheureux que nos passions; et on peut dire de l'homme, quand il est dans ce cas, que c'est un malade empoisonné par son médecin.

XLII. Le premier des dons de la nature est cette force de raison qui vous élève au-dessus de vos propres passions et de vos faiblesses, et qui vous fait gouverner vos qualités mêmes, vos talents et vos vertus.

XLIII. J'ai souvent remarqué, dans mes lectures, que le premier mouvement de ceux qui ont fait quelque action héroïque, qui se sont livrés à quelque impression généreuse, qui ont sauvé des infortunés, couru quelque grand risque et procuré quelque grand avantage, soit au public, soit à des particuliers; j'ai, dis-je, remarqué que leur premier mouvement a été de refuser la récompense qu'on leur en offrait. Ce sentiment s'est trouvé dans le cœur des hommes les plus indigents et de la dernière classe du peuple. Quel est donc cet instinct moral qui apprend à l'homme sans éducation que la récompense de ces actions est dans le cœur de celui qui les a faites? Il semble qu'en nous les payant on nous les ôte.

XLIV. Quand on a été bien tourmenté, bien fatigué par sa propre sensibilité, on s'aperçoit qu'il faut vivre au jour le jour, oublier beaucoup, enfin *éponger la vie*, à mesure qu'elle s'écoule.

XLV. En fait de sentiments, ce qui peut être évalué n'a pas de valeur.

XLVI. Sentir fait penser; on en convient assez aisément.

ment : on convient moins que penser fasse sentir ; mais cela n'est guère moins vrai.

XLVII. La fable de Tantale n'a presque jamais servi d'emblème qu'à l'avarice ; mais elle est, pour le moins, autant celui de l'ambition, de l'amour de la gloire, de presque toutes les passions.

XLVIII. Lorsque mon cœur a besoin d'attendrissement, je me rappelle la perte des amis que je n'ai plus, des femmes que la mort m'a ravies ; j'habite leur cercueil, j'envoie mon âme errer autour des leurs. Hélas ! je possède trois tombeaux.

XLIX. C'est souvent le mobile de la vanité qui a engagé l'homme à montrer toute l'énergie de son âme. Du bois ajouté à un acier pointu fait un dard ; deux plumes ajoutées au bois font une flèche.

L. Combien de militaires distingués, combien d'officiers généraux sont morts sans avoir transmis leurs noms à la postérité : en cela moins heureux que Bucéphale, et même que le dogue espagnol Béréçillo, qui dévorait les Indiens de Saint-Domingue, et qui avait la paye de trois soldats !

SUR LA DIGNITÉ DU CARACTÈRE

ET L'AMOUR DE LA RETRAITE.

I. De nos jours, ceux qui aiment la nature sont accusés d'être romanesques.

II. L'intérêt d'argent est la grande épreuve des petits caractères, mais ce n'est encore que la plus petite pour les caractères distingués ; et il y a loin de l'homme qui méprise l'argent à celui qui est véritablement honnête.

III. Quiconque n'a pas de caractère n'est pas un homme : c'est une chose.

IV. La fortune, pour arriver à moi, passera par les conditions que lui impose mon caractère.

V. On s'effraye des partis violents; mais ils conviennent aux âmes fortes, et les caractères vigoureux se reposent dans l'extrême.

VI. Quand un homme s'est élevé par son caractère au point de mériter qu'on devine quelle sera sa conduite dans toutes les occasions qui intéressent l'honnêteté, non-seulement les fripons, mais les demi-honnêtes gens le décrient et l'évitent avec soin; il y a plus, les gens honnêtes, persuadés que, par un effet de ses principes, ils le trouveront dans les rencontres où ils auront besoin de lui, se permettent de le négliger, pour s'assurer de ceux sur lesquels ils ont des doutes.

VII. Tout homme qui se connaît des sentiments élevés a le droit, pour se faire traiter comme il convient, de partir de son caractère plutôt que de sa position.

VIII. Tel homme a été craint pour ses talents, haï pour ses vertus, et n'a rassuré que par son caractère. Mais combien de temps s'est passé avant que justice se fit!

IX. Presque tous les hommes sont esclaves par la raison que les Spartiates donnaient de la servitude des Perses, faute de savoir prononcer la syllabe *non*. Savoir prononcer ce mot et savoir vivre seul sont les deux seuls moyens de conserver sa liberté et son caractère.

X. Il y a, on ne peut le nier, quelques grands caractères dans l'histoire moderne; et on ne peut comprendre comment ils se sont formés: ils y semblent comme déplacés; ils y sont comme des cariatides dans un entre-sol.

XI. La considération de l'homme le plus célèbre tient au soin qu'il a de ne pas se prodiguer.

XII. Les Hollandais n'ont aucune commisération de ceux qui font des dettes. Ils pensent que tout homme endetté vit aux dépens de ses concitoyens, s'il est pauvre, de ses héritiers, s'il est riche.

XIII. Si Diogène vivait de nos jours, il faudrait que sa lanterne fût une lanterne sourde.

XIV. Il n'y a personne qui ait plus d'ennemis dans le monde qu'un homme droit, fier et sensible, disposé à laisser les personnes et les choses pour ce qu'elles sont, plutôt qu'à les prendre pour ce qu'elles ne sont pas.

XV. Il faut regarder l'économie comme un moyen d'être toujours indépendant des hommes, condition plus nécessaire qu'on ne croit pour conserver son honnêteté.

XVI. On se fâche souvent contre les gens de lettres qui se retirent du monde; on veut qu'ils prennent intérêt à la société, dont ils ne tirent presque point d'avantages; on veut les forcer d'assister éternellement au tirage d'une loterie où ils n'ont point de billet.

XVII. Le monde endurecit le cœur à la plupart des hommes; mais ceux qui sont moins susceptibles d'insensibilité sont obligés de se créer une sorte d'endurcissement factice pour n'être dupes ni des hommes, ni des femmes. Le sentiment qu'un honnête homme emporte, après s'être livré quelques jours à la société, est ordinairement pénible et triste: le seul avantage qu'il produise, c'est de faire trouver la retraite aimable.

XVIII. Il faut qu'un honnête homme ait l'estime publique sans y avoir pensé, et, pour ainsi dire, malgré lui. Celui qui l'a cherchée donne sa mesure.

XIX. Un philosophe regarde ce qu'on appelle *un état dans le monde* comme les Tartares regardent les villes, c'est-à-dire comme une prison: c'est un cercle où les idées se resserrent, se concentrent, en ôtant à l'âme et à

l'esprit leur étendue et leur développement. Un homme qui a un grand état dans le monde a une prison plus grande et plus ornée ; celui qui n'y a qu'un petit état est dans un cachot ; l'homme sans état est le seul homme libre, pourvu qu'il soit dans l'aisance, ou du moins qu'il n'ait aucun besoin des hommes.

xx. La gloire met souvent un honnête homme aux mêmes épreuves que la fortune ; c'est-à-dire que l'une et l'autre l'obligent, avant de le laisser parvenir jusqu'à elles, à faire ou à souffrir des choses indignes de son caractère. L'homme intrépidement vertueux les repousse alors également l'une et l'autre, et s'enveloppe ou dans l'obscurité ou dans l'infortune, et souvent dans l'une et dans l'autre.

xxi. L'homme le plus modeste, en vivant dans le monde, doit, s'il est pauvre, avoir un maintien très-assuré et une certaine aisance, qui empêchent qu'on ne prenne quelque avantage sur lui. Il faut, dans ce cas, parer sa modestie de sa fierté.

xxii. On dit quelquefois d'un homme qui vit seul : « Il n'aime pas la société. » C'est souvent comme si on disait d'un homme qu'il n'aime pas la promenade, sous le prétexte qu'il ne se promène pas volontiers le soir dans la forêt de Bondy.

xxiii. L'honnête homme, détrompé de toutes les illusions, est l'homme par excellence. Pour peu qu'il ait d'esprit, sa société est très-aimable. Il ne saurait être pédant, ne mettant d'importance à rien. Il est indulgent parce qu'il se souvient qu'il a eu des illusions, comme ceux qui en sont encore occupés. C'est un effet de son insouciance, d'être sûr, dans le commerce, de ne se permettre ni redites, ni tracasseries. Si on se les permet à son égard, il les oublie ou les dédaigne. Il doit être plus gai qu'un autre, parce qu'il est constamment en état

d'épigrammes contre son prochain. Il est dans le vrai, et rit des faux pas de ceux qui marchent à tâtons dans le faux. C'est un homme qui, d'un endroit éclairé, voit dans une chambre obscure les gestes ridicules de ceux qui s'y promènent au hasard. Il brise en riant les faux poids et les fausses mesures qu'on applique aux hommes et aux choses.

xxiv. Lorsque Montaigne a dit, à propos de la grandeur : « Puisque nous ne pouvons y atteindre, vengeons-nous-en à en médire, » il a dit une chose plaisante, souvent vraie, mais scandaleuse, et qui donne des armes aux sots que la fortune a favorisés. Souvent c'est par petitesse qu'on hait l'inégalité des conditions ; mais un vrai sage et un honnête homme pourraient la haïr comme la barrière qui sépare des âmes faites pour se rapprocher. Il est peu d'hommes d'un caractère distingué qui ne se soient refusés aux sentiments que leur inspirait tel ou tel homme d'un rang supérieur ; qui n'aient repoussé, en s'affligeant eux-mêmes, telle ou telle amitié qui pouvait être pour eux une source de douceurs et de consolations. Chacun d'eux, au lieu de répéter le mot de Montaigne, peut dire : « Je hais la grandeur, qui m'a fait fuir ce que j'aimais, ou ce que j'aurais aimé. »

xxv. La nature ne m'a point dit : Ne sois point pauvre ; encore moins : Sois riche ; mais elle me crie : Sois indépendant !

xxvi. Il y a un genre d'indulgence pour ses ennemis qui paraît une sottise plutôt que de la bonté ou de la grandeur d'âme. M. de C... me paraît ridicule par la sienne. Il me paraît ressembler à Arlequin, qui dit : « Tu me donnes un soufflet ; eh bien ! je ne suis point encore fâché. » Il faut avoir l'esprit de haïr ses ennemis.

xxvii. Un homme qui s'obstine à ne laisser ployer ni

sa raison, ni sa probité, ou du moins sa délicatesse sous le poids d'aucune des conventions absurdes ou malhonnêtes de la société; qui ne fléchit jamais dans les occasions où il a intérêt de fléchir, finit infailliblement par rester sans appui, n'ayant d'autre ami qu'un être abstrait qu'on appelle la vertu, qui vous laisse mourir de faim.

XXVIII. On a trouvé le *moi* de Médée sublime; mais celui qui ne peut pas le dire dans tous les accidents de la vie est bien peu de chose, ou plutôt n'est rien.

XXIX. En renonçant au monde et à la fortune, j'ai trouvé le bonheur, le calme, la santé, même la richesse; et, en dépit du proverbe, je m'aperçois que « qui quitte la partie la gagne. »

XXX. Il y a des moments où le monde paraît s'apprécier lui-même ce qu'il vaut. J'ai souvent démêlé qu'il estimait ceux qui n'en faisaient aucun cas; et il arrive souvent que c'est une recommandation auprès de lui que de le mépriser souverainement, pourvu que ce mépris soit vrai, sincère, naïf, sans affectation, sans jactance.

XXXI. Ceux qui rapportent tout à l'opinion ressemblent à ces comédiens qui jouent mal pour être applaudis, quand le goût du public est mauvais : quelques-uns auraient le moyen de bien jouer, si le goût du public était bon. L'honnête homme joue son rôle le mieux qu'il peut, sans songer à la galerie.

XXXII. L'opinion publique est une juridiction que l'honnête homme ne doit jamais reconnaître parfaitement et qu'il ne doit jamais décliner.

XXXIII. On anéantit son propre caractère dans la crainte d'attirer les regards et l'attention, et on se précipite dans la nullité, pour échapper au danger d'être peint.

XXXIV. Peu de personnes peuvent aimer un philoso-

phe. C'est presque un ennemi public qu'un homme qui, dans les différentes prétentions des hommes, et dans le mensonge des choses, dit à chaque homme et à chaque chose : « Je ne te prends que pour ce que tu es; je ne t'apprécie que ce que tu vaux. » Et ce n'est pas une petite entreprise de se faire aimer et estimer avec l'annonce de ce ferme propos.

xxxv. Il y a peu d'hommes qui se permettent un usage vigoureux et intrépide de leur raison, et osent l'appliquer à tous les objets dans toute sa force. Le temps est venu où il faut l'appliquer ainsi à tous les objets de la morale, de la politique et de la société; aux rois, aux ministres, aux grands, aux philosophes; aux principes des sciences, des beaux-arts, etc. : sans quoi, on restera dans la médiocrité.

xxxvi. Il y a une sorte de plaisir attaché au courage qui se met au-dessus de la fortune. Mépriser l'argent, c'est détrôner un roi : il y a du ragoût.

xxxvii. Il y a bien peu d'hommes à grand caractère qui n'aient quelque chose de romanesque dans la tête ou dans le cœur. L'homme qui en est entièrement dépourvu, quelque honnêteté, quelque esprit qu'il puisse avoir, est, à l'égard du grand caractère, ce qu'un artiste, d'ailleurs très-habile, mais qui n'aspire point au beau idéal, est à l'égard de l'artiste, homme de génie, qui s'est rendu ce beau idéal familier.

xxxviii. Les pensées d'un solitaire, homme de sens, et fût-il d'ailleurs médiocre, seraient bien peu de chose, si elles ne valaient pas ce qui se dit et se fait dans le monde.

xxxix. On est plus heureux dans la solitude que dans le monde. Cela ne viendrait-il pas de ce que, dans la solitude, on pense aux choses, et que, dans le monde, on est forcé de penser aux hommes?

SUR L'AMITIÉ.

I. Les nouveaux amis que nous faisons après un certain âge, et par lesquels nous cherchons à remplacer ceux que nous avons perdus, sont à nos anciens amis ce que les yeux de verre, les dents postiches et les jambes de bois sont aux véritables yeux, aux dents naturelles et aux jambes de chair et d'os.

II. Je conserve pour M. de la B... le sentiment qu'un honnête homme éprouve en passant devant le tombeau d'un ami.

III. « Dans le monde, disait M..., vous avez trois sortes d'amis : vos amis qui vous aiment, vos amis qui ne se soucient pas de vous, et vos amis qui vous haïssent. »

IV. La plupart des amitiés sont hérissées de *si* et de *mais*, et aboutissent à de simples liaisons, qui subsistent à force de *sous-entendus*.

V. M... me disait : « J'ai renoncé à l'amitié de deux hommes : l'un, parce qu'il ne m'a jamais parlé de lui ; l'autre, parce qu'il ne m'a jamais parlé de moi. »

VI. Dans de certaines amitiés passionnées, on a le bonheur des passions et l'aveu de la raison par-dessus le marché.

VII. L'amitié extrême et délicate est souvent blessée du repli d'une rose.

VIII. Il y a peu de vices qui empêchent un homme d'avoir beaucoup d'amis, autant que peuvent le faire de trop grandes qualités.

IX. On fait quelquefois dans le monde un raisonnement bien étrange. On dit à un homme, en voulant récu-

ser son témoignage en faveur d'un autre homme : « C'est votre ami. » Eh ! morbleu ! c'est mon ami, parce que le bien que j'en dis est vrai, parce qu'il est tel que je le peins. Vous prenez la cause pour l'effet, et l'effet pour la cause. Pourquoi supposez-vous que j'en dis du bien parce qu'il est mon ami ; et pourquoi ne supposez-vous pas plutôt qu'il est mon ami parce qu'il y a du bien à en dire ?

x. En général, malheur à l'homme qui, même dans l'amitié la plus intime, laisse découvrir son faible et sa prise ! J'ai vu les plus intimes amis faire des blessures à l'amour-propre de ceux dont ils avaient surpris le secret.

xi. Il n'y a que l'amitié entière qui développe toutes les qualités de l'âme et de l'esprit de certaines personnes. La société ordinaire ne leur laisse déployer que quelques agréments. Ce sont de beaux fruits qui n'arrivent à leur maturité qu'au soleil, et qui, dans la serre chaude, n'eussent produit que quelques feuilles agréables et inutiles.

xii. Les femmes ne donnent à l'amitié que ce qu'elles empruntent à l'amour.

xiii. Les jeunes femmes ont un malheur qui leur est commun avec les rois, celui de n'avoir point d'amis ; mais, heureusement, elles ne sentent pas ce malheur plus que les rois eux-mêmes : la grandeur des uns et la vanité des autres leur en dérobent le sentiment.

xiv. La concorde des frères est si rare, que la Fable ne cite que deux frères amis ; et elle suppose qu'ils ne se voyaient jamais, puisqu'ils passaient tour à tour de la terre aux champs Élysées, ce qui ne laissait pas d'éloigner tout sujet de dispute et de rupture.

xv. Qui est-ce qui n'a que des liaisons entièrement honorables ? Qui est-ce qui ne voit pas quelqu'un dont il demande pardon à ses amis ? Quelle est la femme qui ne s'est pas vue forcée d'expliquer à la société la visite

de telle ou telle femme qu'on a été surpris de voir chez elle ?

xvi. Le rôle de l'homme prévoyant est triste : il afflige ses amis, en leur annonçant les malheurs auxquels les expose leur imprudence. On ne le croit pas ; et, quand ces malheurs sont arrivés, ces mêmes amis lui savent mauvais gré du mal qu'il a prédit, et leur amour-propre baisse les yeux devant l'ami qui devait être leur consolateur, et qu'ils auraient choisi s'ils n'étaient pas humiliés en sa présence.

SUR LES FEMMES ET LE MARIAGE.

i. L'amour le plus honnête ouvre l'âme aux petites passions : le mariage ouvre votre âme aux petites passions de votre femme, à l'ambition, à la vanité, etc.

ii. L'amour plaît plus que le mariage, par la raison que les romans sont plus amusants que l'histoire.

iii. En amour, il suffit de se plaire par ses qualités aimables et par ses agréments ; mais en mariage, pour être heureux, il faut s'aimer, ou du moins se convenir par ses défauts.

iv. On proposait à un célibataire de se marier. Il répondit par de la plaisanterie ; et, comme il y avait mis beaucoup d'esprit, on lui dit : « Votre femme ne s'ennuierait pas. » Sur quoi, il répondit : « Si elle était jolie, sûrement elle s'amuserait tout comme une autre. »

v. Les femmes font cause commune ; elles sont liées par un esprit de corps, par une espèce de confédération tacite, qui, comme les ligues secrètes d'un État, prouve peut-être la faiblesse du parti qui se croit obligé d'y avoir recours.

VI. M... me dit un jour plaisamment, à propos des femmes et de leurs défauts : « Il faut choisir d'aimer les femmes ou de les connaître : il n'y a pas de milieu. »

VII. Il est plaisant que le mot *connaître une femme* veuille dire : coucher avec une femme, et cela, dans plusieurs langues anciennes, dans les mœurs les plus simples, les plus rapprochantes de la nature ; comme si on ne connaissait point une femme sans cela. Si les patriarches avaient fait cette découverte, ils étaient plus avancés qu'on ne croit.

VIII. La femme qui s'estime plus pour les qualités de son âme ou de son esprit que pour sa beauté est supérieure à son sexe. Celle qui s'estime plus pour sa beauté que pour son esprit ou pour les qualités de son âme est de son sexe. Mais celle qui s'estime plus pour sa naissance ou pour son rang que pour sa beauté est hors de son sexe, et au-dessous de son sexe.

IX. Le divorce est si naturel, que, dans plusieurs maisons, il couche toutes les nuits entre deux époux.

X. M... me disait qu'il s'était toujours bien trouvé des maximes suivantes sur les femmes : « Parler toujours bien du sexe en général ; louer celles qui sont aimables ; se taire sur les autres ; les voir peu ; ne s'y fier jamais, et ne jamais laisser dépendre son bonheur d'une femme, quelle qu'elle soit. »

XI. On vous dit quelquefois, pour vous engager à aller chez telle ou telle femme : *Elle est très-aimable* ; mais, si je ne veux pas l'aimer ! Il vaudrait mieux dire : *Elle est très-aimante*, parce qu'il y a plus de gens qui veulent être aimés que de gens qui veulent aimer eux-mêmes.

XII. « Je n'aime point, disait M..., ces femmes impeccables, au-dessus de toute faiblesse. Il me semble que

je vois sur leur porte le vers du Dante sur la porte de l'enfer :

Voi ch'intrate, lasciate ogni speranza !

C'est la devise des damnés.

xii. M..., à qui on reprochait son indifférence pour les femmes, disait : « Je puis dire sur elles ce que madame de C... disait sur les enfants : J'ai dans la tête un fils dont je ne n'ai pu accoucher. J'ai dans l'esprit une femme *comme il y en a peu*, qui me préserve des femmes comme il y en a beaucoup : j'ai bien des obligations à cette femme-là. »

xiv. Les femmes d'un état mitoyen, qui ont l'espérance ou la manie d'être quelque chose dans le monde, n'ont ni le bonheur de la nature, ni celui de l'opinion : ce sont les plus malheureuses créatures que j'aie connues.

xv. La société, qui rapetisse beaucoup les hommes, réduit les femmes à rien.

xvi. On demande pourquoi les femmes affichent les hommes ; on en donne plusieurs raisons dont la plupart sont offensantes pour les hommes. La véritable, c'est qu'elles ne peuvent jouir de leur empire sur eux que par ce moyen.

xvii. On proposait un mariage à M... ; il répondit : « Il y a deux choses que j'ai toujours aimées à la folie, ce sont les femmes et le célibat. J'ai perdu ma première passion, il faut que je conserve la seconde. »

xviii. J'ai remarqué, en lisant l'Écriture, qu'en plusieurs passages, lorsqu'il s'agit de reprocher à l'humanité des fureurs ou des crimes, l'auteur dit : « Les enfants des hommes ; » et, quand il s'agit de sottises ou de faiblesses, il dit : « Les enfants des femmes. »

xix. Presque toutes les femmes, soit de Versailles, soit

de Paris, quand ces dernières sont d'un état un peu considérable, ne sont autre chose que des bourgeoises de qualité, des madame Naquart, présentées ou non présentées.

XX. « Celui qui n'a pas vu beaucoup de filles ne connaît point les femmes, » me disait gravement un homme, grand admirateur de la sienne, qui le trompait.

XXI. Je me souviens d'avoir vu un homme quitter les filles d'Opéra, parce qu'il y avait vu, disait-il, autant de fausseté que dans les honnêtes femmes.

XXII. Il semble que la nature, en donnant aux hommes un goût pour les femmes, entièrement indestructible, ait deviné que, sans cette précaution, le mépris qu'inspirent les vices de leur sexe, principalement leur vanité, serait un grand obstacle au maintien et à la propagation de l'espèce humaine.

XXIII. Les femmes font avec les hommes une guerre où ceux-ci ont un grand avantage, parce qu'ils ont les *filles* de leur côté.

XXV. M. de B... prétendait qu'on ne dit point à une femme à trois heures ce qu'on lui dit à six ; à six, ce qu'on lui dit à neuf, à minuit, etc. Il ajoutait que le plein midi a une sorte de sévérité. Il ajoutait que son ton de conversation avec madame de... était changé depuis qu'elle avait changé en cramoisi le meuble de son cabinet, qui était bleu.

XXIV. L'hymen vient après l'amour, comme la fumée après la flamme.

XXVI. Une laide impérieuse, et qui veut plaire, est un pauvre qui commande qu'on lui fasse la charité.

XXVII. On marie les femmes avant qu'elles soient rien et qu'elles puissent rien être. Un mari n'est qu'une espèce de manœuvre qui tracasse le corps de sa femme, ébauche son esprit et dégrossit son âme.

xxviii. L'état de mari a cela de fâcheux, que le mari qui a le plus d'esprit peut être de trop partout, même chez lui, ennuyeux sans ouvrir la bouche, et ridicule en disant la chose la plus simple. Être aimé de sa femme sauve une partie de ces travers. De là vient que M..., disait à sa femme : « Ma chère amie, aidez-moi à n'être pas ridicule. »

xxix. « Qu'un homme d'esprit, disait en riant M. de..., ait des doutes sur sa maîtresse, cela se conçoit ; mais sur sa femme, il faut être bien bête ! »

xxx. Une des meilleures raisons qu'on puisse avoir de ne se marier jamais, c'est qu'on n'est pas tout à fait la dupe d'une femme tant qu'elle n'est point la vôtre.

xxxi. Je demandais à M... quelle était sa raison de refuser un mariage avantageux. « Je ne veux point me marier, dit-il, dans la crainte d'avoir un fils qui me ressemble. » Comme j'étais surpris, vu que c'est un très-honnête homme : « Oui, dit-il, un fils qui, étant pauvre comme moi, ne sache ni mentir, ni flatter, ni ramper, et ait à subir les mêmes épreuves que moi. »

xxxii. En fait de mariage, il n'y a de reçu que ce qui est sensé, et il n'y a d'intéressant que ce qui est fou. Le reste est un vil calcul.

xxxiii. Le mariage, tel qu'il se pratique chez les grands, est une indécence convenue.

xxxiv. Le mariage et le célibat ont tous deux des inconvénients ; il faut préférer celui dont les inconvénients ne sont pas sans remède.

xxxv. Nous avons vu des hommes réputés honnêtes, des sociétés considérables, applaudir au bonheur de mademoiselle..., jeune personne belle, spirituelle, vertueuse, qui obtenait l'avantage de devenir l'épouse de M..., vieillard malsain, repoussant, malhonnête, imbé-

cile, mais riche. Si quelque chose caractérise un siècle infâme, c'est un pareil sujet de triomphe, c'est le ridicule d'une telle joie, c'est ce renversement de toutes les idées morales et naturelles.

XXXVI. Quelque mal qu'un homme puisse penser des femmes, il n'y a pas de femme qui n'en pense encore plus mal que lui.

XXXVII. Avez-vous jamais connu une femme qui, voyant un de ses amis assidu auprès d'une autre femme, ait supposé que cette autre femme lui fût cruelle ? On voit par là l'opinion qu'elles ont les unes des autres. Tirez vos conclusions.

XXXVIII. Le mot le plus raisonnable et le plus mesuré qui ait été dit sur la question du célibat et du mariage est celui-ci : « Quelque parti que tu prennes, tu t'en repentiras. » Fontenelle se repentit, dans ses dernières années, de ne s'être pas marié. Il oubliait quatre-vingt-quinze ans passés dans l'insouciance.

XXXIX. Il y a telle fille qui trouve à se vendre, et ne trouverait pas à se donner.

XL. Ce qui rend le commerce des femmes si piquant, c'est qu'il y a toujours une foule de sous-entendus, et que les sous-entendus qui, entre hommes, sont gênants, ou du moins insipides, sont agréables d'un homme à une femme.

SUR L'AMOUR ET LA GALANTERIE.

I. Il y a telle femme qui s'est rendue malheureuse pour la vie, qui s'est perdue et déshonorée pour un amant qu'elle a cessé d'aimer parce qu'il a mal ôté sa poudre, ou mal coupé un de ses ongles, ou mis son bas à l'envers.

II. Peut-être faut-il avoir senti l'amour pour bien connaître l'amitié.

III. L'amour est comme les maladies épidémiques : plus on les craint, plus on y est exposé.

IV. L'amour, dans des mœurs simples, n'est composé que de lui-même, ne peut être payé que par lui, s'offense de ce qui n'est pas lui ; mais, dans des mœurs raffinées, c'est-à-dire corrompues, ce sentiment laisse entrer dans sa composition une foule d'accessoires qui lui sont étrangers : rapports de position, convenances de société, calculs d'amour-propre, intérêt de vanité et nombre d'autres combinaisons qui vont même jusqu'à le rendre ridicule. En France, c'est, pour l'ordinaire, un amusement, un jeu de commerce qui ne ruine et n'enrichit personne.

V. L'amour, tel qu'il existe dans la société, n'est que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidermes.

VI. « Le moment où j'ai renoncé à l'amour, disait M..., le voici : c'est lorsque les femmes ont commencé à dire : « M..., je l'aime beaucoup, je l'aime de tout mon cœur, etc. » Autrefois, ajoutait-il, quand j'étais jeune, elles disaient : « M..., je l'estime infiniment, c'est un jeune homme bien honnête. »

VII. En amour, tout est vrai, tout est faux ; et c'est la seule chose sur laquelle on ne puisse pas dire une absurdité.

VIII. Un homme de qualité se marie sans aimer sa femme ; prend une fille d'Opéra qu'il quitte en disant : « C'est comme ma femme ; » prend une femme honnête pour varier, et quitte celle-ci en disant : « C'est comme une telle ; » ainsi de suite.

IX. L'amour, disait M..., devrait n'être le plaisir que des âmes délicates. Quand je vois des hommes gros-

siers se mêler d'amour, je suis tenté de dire : « De quoi vous mêlez-vous ? Du jeu, de la table, de l'ambition à cette canaille. »

x. Il semble que l'amour ne cherche pas les perfections réelles ; on dirait qu'il les craint. Il n'aime que celles qu'il crée, qu'il suppose ; il ressemble à ces rois qui ne reconnaissent de grandeurs que celles qu'ils ont faites.

xI. L'amour est un sentiment qui, pour paraître honnête, a besoin de n'être composé que de lui-même, de ne vivre et de ne subsister que par lui.

xII. L'amour est un commerce orageux, qui finit toujours par une banqueroute, et c'est la personne à qui on fait banqueroute qui est déshonorée.

xIII. M... me disait : « C'est faute de pouvoir placer un sentiment vrai, que j'ai pris le parti de traiter l'amour comme tout le monde. Cette ressource a été mon pis aller, comme un homme qui, voulant aller au spectacle, et n'ayant pas trouvé de place à *Iphigénie*, s'en va aux *Variétés amusantes*. »

xIV. Otez l'amour-propre de l'amour, il en reste trop peu de chose. Une fois purgé de vanité, c'est un convalescent affaibli, qui peut à peine se traîner.

xV. On demandait à M... pourquoi la nature avait rendu l'amour indépendant de notre raison. « C'est, dit-il, parce que la nature ne songe qu'au maintien de l'espèce ; et, pour la perpétuer, elle n'a que faire de notre sottise. Qu'étant ivre, je m'adresse à une servante de cabaret ou à une fille, le but de la nature peut être aussi bien rempli que si j'eusse obtenu Clarisse après deux ans de soins ; au lieu que ma raison me sauverait de la servante, de la fille et de Clarisse même peut-être. » A ne consulter que la raison, quel est l'homme qui voudrait

être père et se préparer tant de soucis pour un long avenir ? Quelle femme, pour une épilepsie de quelques minutes, se donnerait une maladie d'une année entière ? La nature, en nous dérobant à notre raison, assure mieux son empire ; et voilà pourquoi elle a mis de niveau sur ce point Zénobie et sa fille de basse-cour, Marc-Aurèle et son palefrenier.

xvi. Un homme amoureux est un homme qui veut être plus aimable qu'il ne peut ; et voilà pourquoi presque tous les amoureux sont ridicules.

xvii. On dit communément : « La plus belle femme du monde ne peut donner que ce qu'elle a ; » ce qui est très-faux : elle donne précisément ce qu'on croit recevoir, puisqu'en ce genre c'est l'imagination qui fait le prix de ce qu'on reçoit.

xviii. Le commerce des hommes avec les femmes ressemble à celui que les Européens font dans l'Inde : c'est un commerce guerrier.

xix. Je suis honteux de l'opinion que vous avez de moi. Je n'ai pas toujours été aussi Céladon que vous me voyez. Si je vous comptais trois ou quatre traits de ma jeunesse, vous verriez que cela n'est pas trop honnête, et que cela appartient à la meilleure compagnie.

xx. Il me semble, diasit M. de.. à propos des faveurs des femmes, qu'à la vérité cela se dispute au concours, mais que cela ne se donne ni au sentiment, ni au mérite.

xxi. On demandait à un homme qui faisait profession d'estimer beaucoup les femmes, s'il en avait eu beaucoup. Il répondit : « Pas autant que si je les méprisais. »

xxii. Le temps a fait succéder dans la galanterie le piquant du scandale au piquant du mystère.

xxiii. On dit, en politique, que les sages ne font point

de conquêtes : cela peut aussi s'appliquer à la galanterie.

XXIV. Une âme fière et honnête, qui a connu les passions fortes, les fuit, les craint, dédaigne la galanterie ; comme l'âme qui a senti l'amitié dédaigne les liaisons communes et les petits intérêts.

XXV. Un homme amoureux, qui plaint l'homme raisonnable, me paraît ressembler à un homme qui lit des contes de fées, et qui raille ceux qui lisent l'histoire.

XXVI. L'infidélité est un goût né avec nous. L'homme n'a pas plus le pouvoir d'être constant que celui d'écartier les maladies. L'objet quitté n'a été que prévenu, voilà tout. Quelques mois de plus ou de moins sont la seule différence entre l'infidèle et l'abandonné.

XXVII. L'amant trop aimé de sa maîtresse semble l'aimer moins, et *vice versa*. En serait-il des sentiments du cœur comme des bienfaits ? Quand on n'espère plus pouvoir les payer, on tombe dans l'ingratitude.

XXVIII. Pour qu'une liaison d'homme à femme soit vraiment intéressante, il faut qu'il y ait entre eux jouissance, mémoire ou désir.

XXIX. Qu'est-ce que c'est qu'une maîtresse ? Une femme près de laquelle on ne se souvient plus de ce qu'on sait par cœur, c'est-à-dire de tous les défauts de son sexe.

XXX. L'abbé Fraguier perdit un procès qui avait duré vingt ans. On lui faisait remarquer toutes les peines que lui avait causées un procès qu'il avait fini par perdre. « Oh ! dit-il, je l'ai gagné tous les soirs pendant vingt ans. » Ce mot est très-philosophique, et peut s'appliquer à tout. Il explique comment on aime la coquette : elle vous fait gagner votre procès pendant six mois, pour un jour où elle vous le fait perdre.

XXXI. Madame de... a été rejoindre son amant en An-

gleterre, pour faire preuve d'une grande tendresse, quoiqu'elle n'en eût guère. A présent, les scandales se donnent par respect humain.

XXXII. Une femme d'esprit m'a dit un jour un mot qui pourrait bien être le secret de son sexe : c'est que toute femme, en prenant un amant, tient plus de compte de la manière dont les autres femmes voient cet homme que de la manière dont elle le voit elle-même.

XXXIII. J'ai vu, dans le monde, quelques hommes et quelques femmes qui ne demandent pas l'échange du sentiment contre le sentiment, mais du procédé contre le procédé, et qui abandonneraient ce dernier marché, s'il pouvait conduire à l'autre.

XXXIV. Soyez aussi aimable, aussi honnête qu'il est possible, aimez la femme la plus parfaite qui se puisse imaginer ; vous n'en serez pas moins dans le cas de lui pardonner ou votre prédécesseur, ou votre successeur.

RÉFLEXIONS ET PRÉCEPTES

SUR L'ART DRAMATIQUE¹.

I. Tout est action au théâtre, et les plus beaux discours même y seraient insupportables, s'ils n'étaient que des discours.

II. Tout est art du côté de celui qui arrange une ac-

1. Nous avons extrait des ébauches de Chamfort sur l'art dramatique les préceptes et les réflexions qui vont suivre. Il est remarquable combien ces maximes, écrites au point de vue de l'art théâtral, sont vraies par elles-mêmes. Rien ne prouve mieux, d'une part, combien Chamfort avait l'esprit juste et exact, et, de l'autre, quel accord presque parfait existe entre la vérité dans l'art et la vérité naturelle. (P. J. ST.)

tion théâtrale, mais rien ne doit le paraître à celui qui la voit.

III. L'amitié, sans être une passion comme l'amour, l'ambition, etc., a produit, dans certaines âmes, de si grands effets de générosité, de renoncement à soi-même; ce sentiment est si doux, si sublime, si consolant pour l'humanité, qu'il a plusieurs fois rempli la scène avec succès.

IV. L'égalité parfaite semble être nécessaire entre les amis; on est fâché de voir, dans *Andromaque*, Pylade si fort au-dessous d'Oreste.

V. L'amour, dans une âme féroce, ne peut jamais être qu'une passion grossière, qui révolte au lieu de toucher.

VI. L'amour paraît être beaucoup plus à sa place dans la comédie que dans la tragédie, et personne ne la lui a jamais contestée. Il ne paraît pas jouer un grand rôle dans les pièces d'Aristophane, parce que l'auteur, occupé à faire sans cesse la satire du gouvernement et de ses concitoyens, ne s'est point occupé à peindre les symptômes et les ridicules de cette passion.

Mais, quand les poètes furent forcés de se retrancher dans les bornes d'une censure générale, il paraît que l'amour entra pour beaucoup dans les pièces de Ménandre et des poètes de la comédie nouvelle. Il est le principal ressort de celles de Plaute et de Térence, et on trouve chez eux des peintures très-savantes de cette passion.

Nulle autre passion, en effet, ne paraît plus favorable à la comédie. La finesse, la vivacité des sentiments qu'elle inspire, les brouilleries, les raccommodements, les dépités, les jalousies, etc., tout concourt à la rendre extrêmement comique.

Tantôt c'est un amant qui fait ce qu'il ne croit pas faire, ou qui dit le contraire de ce qu'il veut dire; qui est do-

miné par un sentiment qu'il croit avoir vaincu, ou qui découvre ce qu'il prend grand soin de cacher.

Le raccommodement de deux amants dans *la Mère coquette*, la même scène à peu près dans *le Dépit amoureux*, dans le *Tartufe*, dans le *Bourgeois gentilhomme* ; toutes ces scènes qui ne sont que des développements de l'ode d'Horace *Donec gratus eram tibi*, toutes ces scènes sont des modèles en ce genre.

Racine, avant qu'il eût perfectionné l'idée qu'il avait de la vraie tragédie, avait développé, dans *Andromaque*, quelques-uns de ces mouvements ; mais il comprit bientôt qu'il devait les abandonner à Molière.

Dans la vraie comédie, il faut observer de tourner toujours les scènes d'amants en gaieté. Cette attention est d'autant plus nécessaire que ces scènes sont devenues des lieux communs, que le spectateur ne daigne écouter que quand l'auteur développe, d'une manière comique, les replis du cœur humain dans la passion qui lui est la plus chère.

On a cru longtemps, d'après quelques ariettes des opéras de Quinault, et d'après les ouvrages de presque tous ses successeurs, que l'amour, sur la scène lyrique, ne devait être que de la simple galanterie. Mais, après la mort de ce poète, on lui a rendu justice, comme à Racine, sur l'usage qu'il avait fait de l'amour.

VII. Cette passion est devenue, surtout parmi les modernes, l'âme de tous les théâtres : tragédies, comédies, opéras, elle s'est emparée de tout. Voyons par quels degrés elle y est parvenue, et examinons-la successivement dans la tragédie, la comédie et la tragédie lyrique.

Les anciens n'ont presque pas mis d'amour dans leurs tragédies. *Phèdre* est presque la seule pièce de l'antiquité où l'amour joue un grand rôle et soit vraiment théâ-

tral; dans *Alceste*, il est plutôt un devoir qu'une passion.

Les Grecs ne se sont jamais avisés de faire entrer l'amour dans des sujets aussi terribles qu'*OEdipe*, *Électre*, *Iphigénie en Tauride*; de plus, ils n'avaient point de comédiennes; les rôles de femmes étaient joués par des hommes masqués, et il me semble que l'amour eût été ridicule dans leur bouche.

Chez les Romains, il n'occupa guère que la scène comique. Il est étonnant que la *Didon* de Virgile n'ait point appris aux poètes combien l'amour pourrait devenir terrible et théâtral; peut-être l'était-il dans la *Médée* d'Ovide, si l'on en juge par son grand succès, et surtout par la manière dont l'auteur a traité cette passion dans plusieurs endroits de ses *Métamorphoses*. L'épisode de Myrrha et de Cynère est un modèle que Racine a imité dans *Phèdre*, et surtout dans la confidence de Phèdre à OEnone. Le peu d'amour qui se trouve dans les pièces de Sénèque est froid et déclamatoire.

Le *Cid* espagnol fut la première pièce, parmi les modernes, où l'amour fut digne de la scène tragique; c'est là que Corneille apprit le grand art de l'opposer au devoir, et créa un nouveau genre de tragédie. Mais ce grand homme ayant depuis contracté l'habitude de le faire entrer dans des intrigues peu dramatiques, où même il ne tenait que le second rang, il devint languissant et froid.

Enfin Racine parut; et *Hermione*, *Roxane*, *Phèdre*, nous apprirent comment il fallait traiter l'amour.

Les grands effets qu'il produisit au théâtre firent croire qu'une pièce ne pouvait s'y soutenir sans lui.

Corneille, dans ses discours sur l'art dramatique, recommande de ne donner à l'amour que la seconde place, et de céder la première aux autres passions. Fontenelle, intéressé à étendre les principes de son oncle, fit de cet usage

un précepte dans sa *Poétique*. Racine n'avait rien écrit : on crut Fontenelle, appuyé du grand nom de son oncle. Dès lors, on ne vit plus, sur la scène tragique, que de fades romans dialogués; et des auteurs qui semblaient n'avoir pas besoin de cette ressource le firent entrer dans des sujets où il était absolument étranger.

Enfin, Voltaire, après avoir, malgré lui, payé le tribut au goût de son siècle dans *OEdipe*, fit voir dans *Zaïre*, *Alzire*, *Adélaïde*, etc., que l'amour, au théâtre, doit être terrible, passionné, accompagné de remords, et qu'il doit surtout avoir la première place.

Il faut, ou que l'amour conduise aux malheurs et aux crimes, pour faire voir combien il est dangereux, ou que la vertu en triomphe, pour montrer qu'il n'est pas invincible : sans cela, ce n'est plus qu'un amour d'églogue ou de comédie.

Si vous êtes forcé de ne lui donner que la seconde place, alors imitez Racine dans l'art difficile de le rendre intéressant par les développements délicats du cœur humain, par des nuances fines, et surtout par un style correct et soutenu.

Pour que l'amour soit intéressant, il faut que le spectateur le suppose au comble, que ce sentiment subsiste depuis longtemps, qu'il ne soit pas né devant lui comme dans les pièces de La Grange-Chancel et de quelques autres, où des princesses deviennent amoureuses pour avoir vu le héros un moment; il faut que l'on n'aime pas une femme uniquement pour sa beauté!

On a remarqué qu'on ne s'intéresse jamais sur la scène à un amant, lorsqu'on est sûr qu'il sera rebuté. Pourquoi Oreste intéresse-t-il dans *Andromaque*? C'est que Racine a eu le grand art de faire espérer qu'Oreste serait aimé. Un amant toujours rebuté par sa maîtresse l'est toujours

par le spectateur, à moins qu'il ne respire la fureur de la vengeance.

On ne s'intéresse jamais non plus aux amants fidèles, sans succès et sans espoir, qui, comme Antiochus dans *Bérénice*, disent :

Je pars fidèle encor quand je n'espère plus.

C'était une idée prise dans la galanterie ridicule du xv^e et du xvi^e siècle.

VIII. Une scène d'amants contents doit passer fort vite; et une scène d'amants malheureux, qui appuient sur toutes les circonstances de leur malheur, peut être assez longue sans ennuyer. La curiosité n'a plus rien à faire avec des gens heureux; elle les abandonne, à moins qu'elle n'ait lieu de prévoir qu'ils retomberont bientôt dans le malheur; alors ce contraste diversifie très-agréablement le spectacle qu'on offre à l'esprit, et les passions qui agitent le cœur.

IX. Au théâtre, il faut toujours prendre les caractères dans un degré élevé; rien de médiocre, ni vertus ni vices.

Ce qui fait les grandes vertus, ce sont les grands obstacles qu'elles surmontent.

X. Si quelque chose pouvait être au-dessous des caractères bas et méprisables, ce seraient les caractères faibles et indécis.

XI. Les caractères doivent être à la fois naturels et attachants. On veut rencontrer l'homme partout, et on ne s'intéresse point à des portraits chimériques.

XII. Un des grands secrets de l'art dramatique, c'est de faire sans cesse contraster les caractères avec les situations.

XIII. Comme nous sommes plus sensibles au mal qu'au

bien, nous haïssons beaucoup plus l'un que nous n'aimons l'autre, et nous souhaitons moins vivement d'être heureux que nous n'appréhendons d'être misérables.

xiv. Le cœur humain aime dans autrui ses sentiments et ses faiblesses.

xv. On a beau dire; la vue des misérables ne nous console point de l'être.

xvi. Nous voulons de l'ordre et de la raison partout, quand nous sommes hors d'intérêt.

xvii. On peut définir ainsi la comédie : l'art de faire servir la malignité humaine à la correction des mœurs.

xviii. Il faut des coups de maître pour exposer heureusement un sujet sur le théâtre, au lieu qu'il n'est besoin que d'une belle simplicité, qui toutefois est rare, pour commencer un poëme épique.

xix. Un homme ne peut soutenir longtemps une violente agitation. La violence d'une tempête est le présage de sa fin.

xx. Les sottises des grands sont presque toujours des malheurs publics.

xxi. Au théâtre, ne commettez jamais de grands crimes que quand de grandes passions en diminueront l'atrocité.

xxii. Au théâtre, toute scène qui ne donne pas envie de voir les autres ne vaut rien.

xxiii. Les grands intérêts au théâtre se réduisent à être en péril de perdre la vie, ou l'honneur, ou la liberté, ou un trône, ou un ami, ou sa maîtresse.

xxiv. Les grands intérêts sont tout ce qui remue fortement les hommes, et il y a des moments où la vie n'est pas leur plus grande passion.

xxv. Nous portons au théâtre une raison et un cœur. Il faut satisfaire l'une et l'autre. Si les acteurs agissent

par vertu, voilà notre sensibilité exercée: mais, si la passion et la vertu sont d'accord, voilà tous nos besoins remplis.

XXVI. On sent une espèce de joie à la vue d'une héroïne en qui la passion et le devoir ne sont qu'un même sentiment.

XXVII. Lorsqu'on s'apprivoise avec l'idée des maux, on se fortifie soi-même contre eux, et on se porte plus vivement à les soulager en autrui par l'espoir du retour.

XXVIII. La musique est une langue. Imaginez un peuple d'inspirés et d'enthousiastes qui, avec nos passions et nos principes, nous seraient cependant supérieurs par la sensibilité et la délicatesse des sens, par la mobilité, la finesse et la perfection des organes; un tel peuple chanterait au lieu de parler; sa langue naturelle serait la musique.

XXIX. La musique est une langue qu'on ne saurait parler sans génie, mais qu'on ne saurait entendre non plus sans un goût délicat, sans des organes exquis et exercés.

XXX. La langue du musicien a sur celle du poëte l'avantage qu'une langue universelle a sur un idiome particulier.

XXXI. Une passion bien imitée trouve aussi aisément entrée dans le cœur humain qu'une passion vraie, parce qu'elle va trouver les mêmes ressorts pour les ébranler, avec cette différence remarquable, qui sans doute a frappé Eschyle, que les passions feintes nous procurent un plaisir, au lieu que les passions véritables ne nous donnent qu'une satisfaction légère et noyée d'une grande amertume.

XXXII. Que la passion du héros tragique paraisse dans tous ses discours et dans toutes ses actions; mais qu'il ne soit jamais discoureur d'amour.

xxxiii. Les passions se communiquent d'homme à homme d'une manière plus soudaine que la flamme d'une maison embrasée ne s'attache aux édifices voisins.

xxxiv. Les personnages en qui nous voyons nos faiblesses ont plus de droits sur nos cœurs et sont plus proches de nous que les autres.

xxxv. Notre amour-propre voit avec plaisir sur a scène nos défauts unis à de grandes qualités.

xxxvi. La pitié n'est qu'un secret repli sur nous-mêmes, à la vue des maux d'autrui dont nous pouvons être également les victimes.

xxxvii. Ce n'est plus par l'ordre inévitable du destin que le crime et le malheur arrivent sur notre théâtre, c'est par la volonté de l'homme que la passion égare et emporte. La terreur réfléchie se joint à la terreur directe, et elle devient plus morale et plus fructueuse pour le spectateur.

La terreur est, pour ainsi dire, le comble de la pitié ; c'est par l'une qu'il faut aller à l'autre. Les malheurs les plus épouvantables tomberont sur un homme que j'en serai peu touché, si vous ne me l'avez pas montré d'abord digne de ma compassion et de ma pitié.

xxxviii. Les vices ont aussi leur perfection.

xxxix. Le théâtre n'est pas ennemi de ce qui est vicieux, mais de ce qui est bas et petit.

SECONDE PARTIE

CARACTÈRES ET ANECDOTES

C'est en vain que la philosophie semble dédaigner les détails anecdotiques ou du moins réclame contre le plaisir qu'elle trouve à s'y arrêter. Un intérêt involontaire nous attache malgré nous à ces contrastes de la grandeur des choses et de la petitesse des personnes.

L'ACADÉMIE DE SOISSONS ET VOLTAIRE.

M. de Voltaire, passant par Soissons, reçut la visite des députés de l'académie de Soissons, qui disaient que cette académie était la fille aînée de l'Académie française. « Oui, messieurs, répondit-il, la fille aînée, fille sage, fille honnête, qui n'a jamais fait parler d'elle. »

ACADÉMIE ET MARIAGE.

On disait à M..., académicien : « Vous vous marierez quelque jour. » Il répondit : « J'ai tant plaisanté l'Académie, et j'en suis ; j'ai toujours peur qu'il ne m'arrive la même chose pour le mariage. »

ACCORD APPARENT.

On parlait de la dispute sur la préférence qu'on devait donner, pour les inscriptions, à la langue latine ou

à la langue française. « Comment peut-il y avoir une dispute sur cela, dit M. B... ? — Vous avez bien raison, dit M. T... ? — Sans doute, reprit M. B..., c'est la langue latine, n'est-il pas vrai ? — Point du tout, dit M. T..., c'est la langue française. »

DE L'ACCUEIL QU'ON FAIT A UNE BONNE ACTION.

« J'appelle un honnête homme celui à qui le récit d'une bonne action rafraîchit le sang, et un malhonnête celui qui cherche chicane à une bonne action. » C'est un mot de M. de Mairan.

ADMINISTRATION, JUSTICE ET CUISINE

Un certain Marchand, avocat, homme d'esprit, disait : « On court les risques du dégoût en voyant comment l'administration, la justice et la cuisine se préparent. »

AFFAIRE ET POÈME.

Un homme de lettres menait de front un poème et une affaire d'où dépendait sa fortune. On lui demandait comment allait son poème. « Demandez-moi plutôt, dit-il, comment va mon affaire. Je ne ressemble pas mal à ce gentilhomme qui, ayant une affaire criminelle, laissait croître sa barbe, ne voulant pas, disait-il, la faire faire avant de savoir si sa tête lui appartiendrait. Avant d'être immortel, je veux savoir si je vivrai. »

AFFECTATION DE VERTU.

Une femme parlait emphatiquement de sa vertu, et ne voulait plus, disait-elle, entendre parler d'amour. Un homme d'esprit dit là-dessus : « A quoi bon cette forfan-

terie? ne peut-on pas trouver un amant sans dire tout cela? »

LE CHANCELIER D'AGUESSEAU ET L'ABBÉ PRÉVOST.

M. le chancelier d'Aguesseau ne donna jamais de privilège pour l'impression d'aucun roman nouveau, et n'accordait même de permission tacite que sous des conditions expresses. Il ne donna à l'abbé Prévost la permission d'imprimer les premiers volumes de *Cléveland*, que sous la condition que *Cléveland* se ferait catholique au dernier volume.

D'ALEMBERT ET LE BONHEUR DE MADAME DENIS.

M. d'Alembert eut occasion de voir madame Denis le lendemain de son mariage avec M. Du Vivier. On lui demanda si elle avait l'air d'être heureuse. « Heureuse! dit-il, je vous en réponds, heureuse à faire mal au cœur. »

AMABILITÉ DE M. DE...

« Comment trouvez-vous M. de...? — Je le trouve très-aimable; je ne l'aime point du tout. » L'accent dont le dernier mot fut dit, marquait très-bien la différence de l'homme aimable et de l'homme digne d'être aimé.

LE PREMIER AMANT.

M. de La Reynière devait épouser mademoiselle de Jarinthe, jeune et aimable. Il revenait de la voir, enchanté du bonheur qui l'attendait, et disait à M. de Malesherbes, son beau-frère : « Ne pensez-vous pas, en effet, que mon bonheur sera parfait? — Cela dépend de quelques circonstances. — Comment! que voulez-vous dire? — Cela dépend du premier amant qu'elle aura. »

UN AMANT BIEN PLEURÉ.

La jeune madame de M..., étant quittée par le vicomte de Noailles, était au désespoir et disait : « J'aurai vraisemblablement beaucoup d'amants ; mais je n'en aimerai aucun autant que j'aime le vicomte de Noailles. »

UN AMI DU GRAND CONDÉ.

Le marquis de Villequier était des amis du grand Condé. Au moment où ce prince fut arrêté par ordre de la cour, le marquis de Villequier, capitaine des gardes, était chez madame de Motteville, lorsqu'on annonça cette nouvelle. « Ah ! mon Dieu ! s'écria le marquis, je suis perdu. » Madame de Motteville, surprise de cette exclamation, lui dit : « Je savais bien que vous étiez des amis de M. le prince ; mais j'ignorais que vous fussiez son ami à ce point. — Comment ! dit le marquis de Villequier, ne voyez-vous pas que cette exécution me regardait ; et, puisqu'on ne m'a point employé, n'est-il pas clair qu'on n'a nulle confiance en moi ? » Madame de Motteville, indignée, lui répondit : « Il me semble que, n'ayant point donné lieu à la cour de soupçonner votre fidélité, vous devriez n'avoir point cette inquiétude, et jouir tranquillement du plaisir de n'avoir point mis votre ami en prison. » Villequier fut honteux du premier mouvement qui avait trahi la bassesse de son âme.

L'AMI DE M. DE LA POPELINIÈRE.

M. de La Popelinière se déchaussait un soir devant ses complaisants, et se chauffait les pieds ; un petit chien les lui léchait. Pendant ce temps-là, la société parlait

d'amitié, d'amis : « Un ami, dit M. de La Popelinière montrant son chien, le voilà. »

DEUX AMIS INTIMES.

M. de B. et M. de C. sont intimes amis, au point d'être cités pour modèles. M. de B. disait un jour à M. de C. : « Ne t'est-il point arrivé de trouver, parmi les femmes que tu as eues, quelque étourdie qui t'ait demandé si tu renoncerais à moi pour elle, si tu m'aimais mieux qu'elle ? — Oui, répondit celui-ci. — Qui donc ? — Madame de M... » C'était la maîtresse de son ami.

AMITIÉ ET ANTIPATHIE.

M. de B... voyait madame de L... tous les jours; le bruit courut qu'il allait l'épouser. Sur quoi, il dit à l'un de ses amis : « Il y a peu d'hommes qu'elle n'épousât pas plus volontiers que moi, et réciproquement; il serait bien étrange que, dans quinze ans d'amitié, nous n'eussions pas vu combien nous sommes antipathiques l'un à l'autre. »

L'AMITIÉ PEUT DONNER.

« Je repousse, disait M..., les bienfaits de la protection; je pourrais peut-être recevoir et honorer ceux de l'estime; mais je ne chéris que ceux de l'amitié. »

AMOUR DE LA RETRAITE.

Un philosophe à qui l'on reprochait son extrême amour pour la retraite, répondit : « Dans le monde, tout tend à me faire descendre; dans la solitude, tout tend à me faire monter. »

AMOUR DE LA VIE.

La nature, en nous accablant de tant de misères, et en nous donnant un attachement invincible pour la vie, semble en avoir agi avec l'homme comme un incendiaire qui mettrait le feu à notre maison après avoir posé des sentinelles à notre porte. Il faut que le danger soit bien grand pour nous obliger à sauter par la fenêtre.

AMOUR ET ÉGOÏSME DE LOUIS XV.

Le jour de la mort de madame de Châteauroux, Louis XV paraissait accablé de chagrin ; mais ce qui est extraordinaire, c'est le mot par lequel il le témoigna : *Être malheureux pendant quatre-vingt-dix ans ! car je suis sûr que je vivrai jusque-là.* Je l'ai ouï raconter par madame de Luxembourg, qui l'entendit elle-même, et elle ajoutait : « Je n'ai raconté ce trait que depuis la mort de Louis XV. » Ce trait méritait pourtant d'être su, pour le singulier mélange qu'il contient d'amour et d'égoïsme.

AMOUR PAYABLE A VUE.

M. de L... me disait, relativement au plaisir des femmes, que, lorsqu'on cesse de pouvoir être prodigue, il faut devenir avare, et qu'en ce genre, celui qui cesse d'être riche commence à être pauvre. « Pour moi, dit-il, aussitôt que j'ai été obligé de distinguer entre la lettre de change payable à vue et la lettre payable à échéance, j'ai quitté la banque. »

LES DEUX AMOURS-PROPRES DE M...

M..., à qui on offrait une place dont quelques fonctions blessaient sa délicatesse, répondit : « Cette place ne

convient ni à l'amour-propre que je me permets, ni à celui que je me commande. »

UN SOT ANIMAL.

« L'homme, disait M..., est un sot animal, si j'en juge par moi. »

L'ANTIMACHIAVEL DU ROI DE PRUSSE.

Voltaire disait, à propos de l'*Antimachiavel* du roi de Prusse : « Il crache au plat pour en dégouter les autres. »

M. D'ARGENSON A LA BATAILLE DE RAUCOUX.

M. d'Argenson, apprenant à la bataille de Raucoux qu'un valet d'armée avait été blessé d'un coup de canon derrière l'endroit où il était lui-même avec le roi, disait : « Ce drôle-là ne nous fera pas l'honneur d'en mourir. »

AVEC ET NON POUR L'ARGENT.

On offrait à M... une place lucrative qui ne lui convenait pas; il répondit : « Je sais qu'on vit avec de l'argent; mais je sais aussi qu'il ne faut pas vivre pour de l'argent. »

M. D'ARGENSON ET L'AMANT DE SA FEMME.

M. d'Argenson disait à M. le comte de Sébourg, qui était l'amant de sa femme : « Il y a deux places qui vous conviendraient également : le gouvernement de la Bastille et celui des Invalides ; si je vous donne la Bastille, tout le monde dira que je vous y ai envoyé; si je vous donne les Invalides, on croira que c'est ma femme. »

LES ARMES D'ACHILLE.

M... disait qu'il y avait tels ou tels principes excellents pour tel ou tel caractère ferme et vigoureux, et qui ne vaudraient rien pour des caractères d'un ordre inférieur. Ce sont les armes d'Achille qui ne peuvent convenir qu'à lui, et sous lesquelles Patrocle lui-même est opprimé.

L'ABBÉ ARNAUD ET MADAME DU BARRY.

L'abbé Arnaud avait tenu autrefois sur ses genoux une petite fille, devenue depuis madame du Barry. Un jour, elle lui dit qu'elle voulait lui faire du bien; elle ajouta : « Donnez-moi un mémoire. — Un mémoire! lui dit-il; il est tout fait! le voici : je suis l'abbé Arnaud. »

ARTICLES DE FOI ET PILULES.

J'ai entendu un dévot, parlant contre des gens qui discutaient des articles de foi, dire naïvement : « Messieurs, un vrai chrétien n'examine point ce qu'on lui ordonne de croire. Tenez, il en est de cela comme d'une pilule amère : si vous la mâchez, jamais vous ne pourrez l'avaler. »

ATHÉE ET CROYANT.

« Les athées sont meilleure compagnie pour moi, disait M. D..., que ceux qui croient en Dieu. A la vue d'un athée, toutes les demi-preuves de l'existence de Dieu me viennent à l'esprit; et, à la vue d'un croyant, toutes les demi-preuves contre son existence se présentent à moi en foule. »

AVANTAGES DU VEUVAGE.

M. de L..., pour détourner madame de B..., veuve depuis quelque temps, de l'idée du mariage, lui dit :

« Savez-vous que c'est une bien belle chose de porter le nom d'un homme qui ne peut plus faire de sottises! »

L'AVANT-DERNIER.

M... avait, pour exprimer le mépris, une formule favorite : « C'est l'avant-dernier des hommes. — Pourquoi l'avant-dernier? lui demandait-on. — Pour ne décourager personne; car il y a presse. »

AVENIR ET PASSÉ.

On demandait à madame de Rochefort si elle aurait envie de connaître l'avenir : « Non, dit-elle, il ressemble trop au passé. »

AVEUX DE MADAME DESPARBÈS A LOUIS XV.

Madame Desparbès couchant une nuit avec Louis XV, le roi lui dit : « Tu as couché avec tous mes sujets. — Ah! sire. — Tu as eu le duc de Choiseul. — Il est si puissant! — Le maréchal de Richelieu. — Il a tant d'esprit! — Manville. — Il a une si belle jambe! — A la bonne heure; mais le duc d'Aumont, qui n'a rien de tout cela. — Ah! sire, il est si attaché à Votre Majesté! »

BON AVIS D'UN VIEILLARD.

Un vieillard, me trouvant trop sensible à je ne sais quelle injustice, me dit : « Mon cher enfant, il faut apprendre de la vie à souffrir la vie. »

BON AVOCAT ET BON AMI.

On accusait un jeune homme de la cour d'aimer les filles avec fureur. Il y avait là plusieurs femmes hon-

nêtes et considérables, avec qui cela pouvait le brouiller. Un de ses amis, qui était présent, répondit : « Exagération ! méchanceté ! il a aussi des femmes. »

LE DUC D'AYEN ET LOUIS XV.

Louis XV demandait au duc d'Ayen (depuis maréchal de Noailles) s'il avait envoyé sa vaisselle à la monnaie ; le duc répondit que non. « Moi, dit le roi, j'ai envoyé la mienne. — Ah ! sire, dit M. d'Ayen, quand Jésus-Christ mourut le vendredi saint, il savait bien qu'il ressusciterait le dimanche. »

M. DE B... ET LA PERCHE.

Madame de... disait de M. B... : « Il est honnête, mais médiocre et d'un caractère épineux : c'est comme la perche, blanche, saine, mais insipide et pleine d'arêtes. »

M. DE B... ET LE PUBLIC.

M. de L... parlait à son ami M. de B..., homme très-respectable, et cependant très-peu ménagé par le public ; il lui avouait les bruits et les faux jugements qui couraient sur son compte. Celui-ci répondit froidement : « C'est bien à une bête et à un coquin comme le public actuel à juger un caractère de ma trempe ! »

M. DE B..., GÈNES ET LA CORSE.

M..., jeune homme, me demandait pourquoi madame de B... avait refusé son hommage qu'il lui offrait, pour courir après celui de M. de L..., qui semblait se refuser à ses avances. Je lui dis : « Mon cher ami, Gènes, riche et puissante, a offert sa souveraineté à plusieurs rois,

qui l'ont refusée, et on a fait la guerre pour la Corse, qui ne produit que des châtaignes, mais qui était fière et indépendante. »

BALLET DE MAXIMES.

Un plaisant, ayant vu exécuter en ballet, à l'Opéra, le fameux *Qu'il mourût* de Corneille, pria Noverre de faire danser les *Maximes* de La Rochefoucauld.

BANQUEROUTE SÉRÉNISSIME.

Le marquis de Villette appelait la banqueroute de M. de Guéménée, la sérénissime banqueroute.

BANQUEROUTES ROYALES.

On compte cinquante-six violations de la foi publique, depuis Henri IV jusqu'au ministère du cardinal de Loménie inclusivement. M. D... appliquait aux fréquentes banqueroutes de nos rois ces deux vers de Racine :

Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
Que sur la foi promise, et rarement gardée.

LA BASTILLE BIEN CACHÉE.

M. de Malesherbes disait à M. de Maurepas qu'il fallait engager le roi à aller voir la Bastille. « Il faut bien s'en garder, lui répondit M. de Maurepas; il ne voudrait plus y faire mettre personne. »

LA BASTILLE DÉSIRÉE.

Un homme très-pauvre, qui avait fait un livre contre le gouvernement, disait : « Morbleu ! la Bastille n'arrive point ; et voilà qu'il faut tout à l'heure payer mon terme. »

BEAUTÉ D'HELVÉTIUS.

M. Helvétius dans sa jeunesse était beau comme l'Amour. Un soir qu'il était assis dans le foyer et fort tranquille, quoique auprès de mademoiselle Gaussin, un célèbre financier vint dire à l'oreille de cette actrice, assez haut pour que Helvétius l'entendit : « Mademoiselle, vous serait-il agréable d'accepter six cents louis en échange de quelques complaisances? — Monsieur, répondit-elle assez haut pour être entendue aussi, et en montrant Helvétius, je vous en donnerai deux cents si vous voulez venir demain matin chez moi avec cette figure-là. »

BÉNÉFICES NETS DU MARIAGE.

Je demandais à M.. s'il se marierait. Il me répondit : « Pourquoi faire? Pour payer au roi de France la capitation et les trois vingtièmes après ma mort? »

LES BERGERIES DE FLORIAN.

M. de Th..., pour exprimer l'insipidité des bergeries de M. de Florian, disait : « Je les aimerais assez s'il y mettait des loups. »

LE BEURRE DE L'ENFANT JÉSUS.

Le curé de Saint-Sulpice étant allé voir madame de Mazarin pendant sa dernière maladie pour lui faire quelques petites exhortations, elle lui dit en l'apercevant : « Ah! monsieur le curé, je suis enchantée de vous voir; j'ai à vous dire que le beurre de l'Enfant-Jésus n'est plus à beaucoup près si bon : c'est à vous d'y mettre ordre, puisque l'Enfant-Jésus est une dépendance de votre Église. »

BIENFAITEUR ET OBLIGÉ.

On disait à un homme que M..., autrefois son bienfaiteur, le haïssait. « Je demande, répondit-il, la permission d'avoir un peu d'incrédulité à cet égard. J'espère qu'il ne me forcera pas à changer en respect pour moi le seul sentiment que j'aie besoin de lui conserver. »

LE BIEN MAL FAIT.

Après le crime et le mal faits à dessein, il faut mettre les mauvais effets des bonnes intentions, les bonnes actions nuisibles à la société publique, comme le bien fait aux méchants, les sottises de la bonhomie, les abus de la philosophie appliquée mal à propos, la maladresse en servant ses amis, les fausses applications des maximes utiles ou honnêtes, etc.

LE MARÉCHAL DE BIRON INSOLVABLE.

Le maréchal de Biron eut une maladie très-dangereuse; il voulut se confesser, et dit devant plusieurs de ses amis : « Ce que je dois à Dieu, ce que je dois au roi, ce que je dois à l'État... » Un de ses amis l'interrompt : « Tais-toi, dit-il, tu mourras insolvable. »

LORD BOLINGBROKE ET LOUIS XIV.

Le lord Bolingbroke donna à Louis XIV mille preuves de sensibilité pendant une maladie très-dangereuse. Le roi étonné lui dit : « J'en suis d'autant plus touché, que, vous autres Anglais, vous n'aimez pas les rois. — Sire, dit Bolingbroke, nous ressemblons aux maris qui, n'aimant pas leurs femmes, n'en sont que plus empressés à plaire à celles de leurs voisins. »

BONHEUR DES MORTS ET DES VIVANTS.

M... disait qu'il fallait qu'un philosophe commençât par avoir le bonheur des morts, celui de ne pas souffrir et d'être tranquille; puis celui des vivants, de penser, sentir et s'amuser.

BONHOMIE D'UN MISANTHROPE.

J'ai connu un misanthrope, qui avait des instants de bonhomie, dans lesquels il disait : « Je ne serais pas étonné qu'il y eût quelque honnête homme caché dans quelque coin et que personne ne connaisse. »

LA BONNE AUX CINQ DOIGTS.

C'est un fait avéré que Madame, fille du roi, jouant avec une de ses bonnes, regarda à sa main, et, après avoir compté ses doigts : « Comment ! dit l'enfant avec surprise, vous avez cinq doigts aussi, comme moi ? » Et elle recompta pour s'en assurer.

BONNE HUMEUR DE M. DE CALONNE.

M. de Calonne, au moment où il fut renvoyé, apprit qu'on offrait sa place à M. de Fourqueux, mais que celui-ci balançait à l'accepter. « Je voudrais qu'il la prit, dit l'ex-ministre : il était ami de M. de Turgot, il entretrait dans mes plans. — Cela est vrai, » dit Dupont, lequel était fort ami de M. de Fourqueux, et il s'offrit pour aller l'engager à accepter la place. M. de Calonne l'y envoya. Dupont revient une heure après, criant : « Victoire ! victoire ! nous le tenons, il accepte. » M. de Calonne pensa crever de rire.

UNE BONNE ŒUVRE.

« Aujourd'hui, 15 mars 1782, j'ai fait, disait M. de..., une bonne œuvre d'une espèce assez rare : j'ai consolé un homme honnête, plein de vertus, riche de cent mille livres de rente, d'un très-grand nom, de beaucoup d'esprit, d'une très-bonne santé, etc. ; et, moi, je suis pauvre, obscur et malade. »

BON SENS DANS LA MÉDIOCRITÉ.

Un homme d'une fortune médiocre se chargea de secourir un malheureux qui avait été inutilement recommandé à la bienfaisance d'un grand seigneur et d'un fermier général. Je lui appris ces deux circonstances chargées de détails qui aggravaient la faute de ces derniers. Il me répondit tranquillement : « Comment voudriez-vous que le monde subsistât, si les pauvres n'étaient pas continuellement occupés à faire le bien que les riches négligent de faire, ou à réparer le mal qu'ils font ? »

BOURDALOUE A ROUEN.

Un prédicateur disait : « Quand le père Bourdaloue prêchait à Rouen, il y causait bien du désordre : les artisans quittaient leurs boutiques, les médecins leurs malades, etc. J'y prêchai l'année d'après, j'y remis tout dans l'ordre. »

M. DE BRETEUIL ET LA MARQUISE DE CRÉQUI.

Madame de Créqui me disait du baron de Breteuil : « Ce n'est, morbleu ! pas une bête que le baron, c'est un sot. »

M. DE BROGLIE ET LES VERS DE VOLTAIRE.

M. de Broglie, qui n'admire que le mérite militaire, disait un jour : « Ce Voltaire qu'on vante tant, et dont je fais peu de cas, il a pourtant fait un beau vers :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux. »

BRUIT, VENT ET FUMÉE.

Trois choses, disait N..., m'importunent, tant au moral qu'au physique, au sens figuré comme au sens propre : le bruit, le vent et la fumée.

BUREAU D'ESPRIT.

Madame..., tenant un bureau d'esprit, disait de L... : « Je n'en fais pas grand cas ; il ne vient pas chez moi. »

CACHOTS EN ESPAGNE.

On disait de M.... qui se créait des chimères tristes et qui voyait tout en noir : « Il fait des cachots en Espagne. »

CADEAUX DE LA VIERGE.

Un catholique de Breslau vola, dans une église de sa communion, des petits cœurs d'or et autres offrandes. Traduit en justice, il dit qu'il les tient de la Vierge. On le condamne. La sentence est envoyée au roi de Prusse pour la signer, suivant l'usage. Le roi ordonne une assemblée de théologiens pour décider s'il est rigoureusement impossible que la Vierge fasse à un dévot catholique de petits présents. Les théologiens de cette communion, bien embarrassés, décident que la chose n'est pas rigoureuse-

ment impossible. Alors le roi écrit au bas de la sentence du coupable : « Je fais grâce au nommé N..., mais je lui défends, sous peine de la vie, de recevoir désormais aucune espèce de cadeau de la Vierge ni des saints. »

CAFÉ ET TRAVAIL DE VOLTAIRE.

Un homme disait à M. de Voltaire qu'il abusait du travail et du café, et qu'il se tuait. « Je suis né tué, » répondit-il.

LA CAFETIÈRE DU MARQUIS DE CHOISEUL-LA-BAUME.

Le marquis de Choiseul-la-Baume, neveu de l'évêque de Châlons, dévot et grand janséniste, étant très-jeune, devint triste tout à coup. Son oncle, l'évêque, lui en demanda la raison : il lui dit qu'il avait vu une cafetière qu'il voudrait bien avoir, mais qu'il en désespérait. « Elle est donc bien chère? — Oui, mon oncle : vingt-cinq louis. » L'oncle les donna à condition qu'il verrait cette cafetière. Quelques jours après, il en demanda des nouvelles à son neveu. « Je l'ai, mon oncle, et la journée de demain ne se passera pas sans que vous l'ayez vue. » Il la lui montra, en effet, au sortir de la grand'messe. Ce n'était point un vase à verser du café, c'était une jolie cafetière, c'est-à-dire limonadière, connue depuis sous le nom de madame de Bussi. On conçoit la colère du vieil évêque janséniste.

UN CALEMBOUR.

Un entrepreneur de spectacles ayant prié M. de Villars d'ôter l'entrée gratis aux pages, lui dit : « Monseigneur, observez que plusieurs pages font un volume. »

DE LA CALOMNIE GRATUITE.

Je proposerais volontiers, disait M. D..., je proposerais aux calomniateurs et aux méchants, le traité que voici. Je dirais aux premiers : « Je veux bien que l'on me calomnie, pourvu que, par une action ou indifférente ou même louable, j'aie fourni le fond de la calomnie; pourvu que son travail ne soit que la broderie du canevas; pourvu qu'on n'invente pas les faits en même temps que les circonstances; en un mot, pourvu que la calomnie ne fasse pas les frais à la fois et du fond et de la forme. » Je dirais aux méchants : « Je trouve simple qu'on me nuise, pourvu que celui qui me nuit y ait quelque intérêt personnel; en un mot, qu'on ne me fasse pas du mal gratuitement, comme il arrive. »

LE CARACTÈRE DE M...

J'ai bien examiné M..., et son caractère m'a paru piquant : très-aimable et nulle envie de plaire, si ce n'est à ses amis ou à ceux qu'il estime; en récompense une grande crainte de déplaire. Ce sentiment est juste, et accorde ce qu'on doit à l'amitié et ce qu'on doit à la société. On peut faire plus de bien que lui : nul ne fera moins de mal. On sera plus empressé : jamais moins importun. On caressera davantage : on ne choquera jamais moins.

LE CARACTÈRE DE N...

Ne me vantez point le caractère de N... : c'est un homme dur, inébranlable, appuyé sur une philosophie froide, comme une statue de bronze sur du marbre.

CARACTÈRE INCORRIGIBLE DE M...

Les amis de M... voulaient plier son caractère à leurs fantaisies, et, le trouvant toujours le même, disaient qu'il était incorrigible. Il leur répondit : « Si je n'étais pas incorrigible, il y a bien longtemps que je serais corrompu. »

LES CARPES DE MADAME DE MAINTENON.

Madame de Maintenon et madame de Caylus se promenaient autour de la pièce d'eau de Marly. L'eau était très-transparente, et on y voyait des carpes dont les mouvements étaient lents, et qui paraissaient aussi tristes qu'elles étaient maigres. Madame de Caylus le fit remarquer à madame de Maintenon qui répondit : « Elles sont comme moi ; elles regrettent leur bourbe. »

LES CARTES DU ROI DE PRUSSE.

Le roi de Prusse a plus d'une fois fait lever des plans géographiques très-défectueux de tel ou tel pays ; la carte indiquait tel marais impraticable qui ne l'était point, et que les ennemis croyaient tel sur la foi du faux plan.

LA CASSETTE DE LOUIS XV ET LEBEL.

Louis XV ayant refusé vingt-cinq mille francs de sa cassette à Lebel, son valet de chambre, pour la dépense de ses petits appartements, et lui disant de s'adresser au trésor royal, Lebel lui répondit : « Pourquoi m'exposerais-je au refus et aux tracasseries de ces gens-là, tandis que vous avez là plusieurs millions ? » Le roi lui répondit :

« Je n'aime point à me dessaisir ; il faut toujours avoir de quoi vivre. » (*Anecdote contée par Lebel à M. Buscher.*)

CÉLÉBRITÉ LITTÉRAIRE.

« Au ton qui règne depuis dix ans dans la littérature, disait M..., la célébrité littéraire me paraît une espèce de diffamation qui n'a pas encore tout à fait autant de mauvais effets que le carcan ; mais cela viendra. »

LE CÉLIBAT.

On attribuait à la philosophie moderne le tort d'avoir multiplié le nombre des célibataires ; sur quoi, M... dit : « Tant qu'on ne me prouvera pas que ce sont les philosophes qui se sont cotisés pour faire les fonds de mademoiselle Bertin, et pour élever sa boutique, je croirai que ce célibat pourrait bien avoir une autre cause. »

CE QUE J'AIME EN VOUS.

Madame de C... disait à M. B... : « J'aime en vous... — Ah ! madame, dit-il avec feu, si vous savez quoi, je suis perdu. »

CE QU'ON OSERAIT.

On disait à M..., qui n'était plus jeune : « Vous n'êtes plus capable d'aimer. — Je ne l'ose plus, dit-il ; mais je me dis encore quelquefois en voyant une jolie femme : Combien je l'aimerais, si j'étais plus aimable ! »

CE QU'ON VOIT SUR LE PONT NEUF.

On connaît le proverbe : « On ne passe jamais sur le pont Neuf sans y voir un moine, un cheval blanc et une catin. » Deux femmes de la cour, passant sur le pont Neuf,

virent en deux minutes un moine et un cheval blanc ; une des deux, poussant l'autre du coude, lui dit : « Pour la catin, vous et moi, nous n'en sommes pas en peine. »

CHACUN NUIT A TOUS.

Je demandais à M. R..., homme plein d'esprit et de talent, pourquoi il ne s'était nullement montré dans la révolution de 1789 ; il me répondit : « C'est que, depuis trente ans, j'ai trouvé les hommes si méchants en particulier et pris un à un, que je n'ai osé espérer rien de bon d'eux, en public et pris collectivement. »

UNE CHANSON DE MASSILLON.

Massillon était fort galant. Il devint amoureux de madame de Simiane, petite-fille de madame de Sévigné. Cette dame aimait beaucoup le style soigné, et ce fut pour lui plaire qu'il mit tant de soin à composer ses *Synodes*, un de ses meilleurs ouvrages. Il logeait à l'Oratoire et devait être rentré à neuf heures ; madame de Simiane soupa à sept par complaisance pour lui. Ce fut à l'un de ces soupers tête à tête, qu'il fit une chanson très-jolie, dont j'ai retenu la moitié d'un couplet :

.

Aimons-nous tendrement, Elvire :

Ceci n'est qu'une chanson

Pour qui voudrait en médire ;

Mais, pour nous, c'est tout de bon.

LE PRINCE DE CHAROLAIS ET M. DE BRISSAC.

M. le prince de Charolais, ayant surpris M. de Brissac chez sa maîtresse, lui dit : « Sortez ! » M. de Bris-

sac lui répondit : « Monseigneur, vos ancêtres auraient dit : Sortons. »

LE CHÈNE ET LE ROSEAU.

« Au physique, disait M..., homme d'une santé délicate et d'un caractère très-fort, je suis le roseau qui plie et ne rompt pas; au moral, je suis, au contraire, le chêne qui rompt et qui ne plie point. » *Homo interior totus nervus*, dit Van-Helmont.

LE CHEVAL DU VOLEUR.

Il est d'usage en Angleterre que les voleurs détenus en prison, et sûrs d'être condamnés, vendent tout ce qu'ils possèdent, pour en faire bonne chère avant de mourir. C'est ordinairement leurs chevaux qu'on est le plus empressé d'acheter, parce qu'ils sont pour la plupart excellents. Un d'eux, à qui un lord demandait le sien, prenant le lord pour quelqu'un qui voulait faire le métier, lui dit : « Je ne veux pas vous tromper; mon cheval, quoique bon coureur, a un très-grand défaut : c'est qu'il recule quand il est auprès de la portière. »

LES CHEVEUX DE LA DUCHESSE DE FRONSAC.

La duchesse de Fronsac, jeune et jolie, n'avait point eu d'amants et l'on s'en étonnait; une autre femme, voulant rappeler qu'elle était rousse et que cette raison avait pu contribuer à la maintenir dans sa tranquille sagesse, dit : « Elle est comme Samson, sa force est dans ses cheveux. »

LES CHEVEUX DE M. DE FRISE.

D'Arnaud, entrant chez M. le comte de Frise, le vit à sa toilette ayant les épaules couvertes de ses beaux

cheveux. « Ah! monsieur, dit-il, voilà vraiment des cheveux de génie. — Vous trouvez? dit le comte. Si vous voulez, je me les ferai couper pour vous en faire une per-ruque. »

LES CHIENS DE SAINT-MALO ET LES SUISSES DU ROI.

Des députés de Bretagne soupèrent chez M. de Choiseul; un d'eux, d'une mine très-grave, ne dit pas un mot. Le duc de Grammont, qui avait été frappé de sa figure, dit au chevalier de Court, colonel des Suisses : « Je voudrais bien savoir de quelle couleur sont les paroles de cet homme. » Le chevalier lui adressa la parole. « Monsieur, de quelle ville êtes-vous? — De Saint-Malo. — De Saint-Malo! par quelle bizarrerie la ville est-elle gardée par des chiens? — Quelle bizarrerie y a-t-il là? répondit le grave personnage; le roi est bien gardé par des Suisses. »

M. DE CHOISEUL ET LE JÉSUIITE NEUVILLE.

Le maréchal de Belle-Isle, voyant que M. de Choiseul prenait trop d'ascendant, fit faire contre lui un mémoire pour le roi, par le jésuite Neuville. Il mourut sans avoir présenté ce mémoire, et le portefeuille fut porté à M. le duc de Choiseul, qui y trouva le mémoire fait contre lui. Il fit l'impossible pour reconnaître l'écriture, mais inutilement. Il n'y songeait plus, lorsqu'un jésuite considérable lui fit demander la permission de lui lire l'éloge qu'on faisait de lui dans l'oraison funèbre du maréchal de Belle-Isle, composée par le père Neuville. La lecture se fit sur le manuscrit de l'auteur, et M. de Choiseul reconnut alors l'écriture. La seule vengeance qu'il en tira, ce fut de faire dire au père Neuville qu'il réussissait mieux dans le

genre de l'oraison funèbre que dans celui des mémoires au roi.

LE DUC DE CHOISEUL ET LES MAÎTRES DE POSTE.

Quand le duc de Choiseul était content d'un maître de poste par lequel il avait été bien mené, ou dont les enfants étaient jolis, il lui disait : « Combien paye-t-on ? est-ce poste ou poste et demie, de votre demeure à tel endroit ? — Poste, monseigneur. — Eh bien, il y aura désormais poste et demie. » La fortune du maître de poste était faite.

LE DUC DE CHOISEUL, SES LETTRES ET M. DE CALONNE.

Le duc de Choiseul avait grande envie de ravoïr les lettres qu'il avait écrites à M. de Calonne dans l'affaire de M. de La Chalotais ; mais il était dangereux de manifester ce désir. Cela produisit une scène violente entre lui et M. de Calonne, qui tirait ces lettres d'un portefeuille, bien numérotées, les parcourait, et disait à chaque fois : « En voilà une bonne à brûler, » ou telle autre plaisanterie ; M. de Choiseul dissimulant toujours l'importance qu'il y mettait, et M. de Calonne se divertissant de son embarras, et lui disant : « Si je ne fais pas une chose dangereuse pour moi, cela m'ôte tout le piquant de la scène. » Mais ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que M. d'Aiguillon, l'ayant su, écrivit à M. de Calonne : « Je sais, Monsieur, que vous avez brûlé les lettres de M. de Choiseul, relatives à l'affaire de M. de La Chalotais ; je vous prie de garder toutes les miennes. »

CHRISTINE DE SUÈDE ET NAUDÉ.

Christine, reine de Suède, avait appelé à sa cour le célèbre Naudé, qui avait composé un livre très-savant sur les différentes danses grecques, et Meibomius, érudit allemand, auteur du recueil et de la traduction de sept auteurs grecs qui ont écrit sur la musique. Bourdelot, son premier médecin, espèce de favori et plaisant de profession, donna à la reine l'idée d'engager ces deux savants, l'un à chanter un air de musique ancienne, et l'autre à le danser. Elle y réussit, et cette farce couvrit de ridicule les deux savants qui en avaient été les auteurs. Naudé prit la plaisanterie en patience; mais le savant en *us* s'emporta et poussa la colère jusqu'à meurtrir de coups de poing le visage de Bourdelot, et, après cette équipée, il se sauva de la cour, et même quitta la Suède.

LE CLERGÉ DE FONTENELLE.

Fontenelle avait fait un opéra où il y avait un chœur de prêtres qui scandalisa les dévots; l'archevêque de Paris voulut le faire supprimer: « Je ne me mêle point de son clergé, dit Fontenelle; qu'il ne se mêle pas du mien. »

LA PETITE CLOCHETTE DU COMTE DE CHABOT.

La maréchale de Luxembourg, arrivant à l'église un peu trop tard, demanda où en était la messe, et dans cet instant la sonnette du lever-Dieu sonna. Le comte de Chabot lui dit en bégayant: « Madame la maréchale,

J'entends la petite clochette,
Le petit mouton n'est pas loin. »

Ce sont deux vers d'un opéra-comique.

LE COCHER DU ROI DE PRUSSE.

Le cocher du roi de Prusse l'ayant renversé, le roi entra dans une colère épouvantable. « Eh bien, dit le cocher, c'est un malheur ; et vous, n'avez-vous jamais perdu une bataille ? »

COCHER OU AMBASSADEUR DU ROI DE PRUSSE.

Le roi de Prusse causant avec d'Alembert, il entra chez le roi un de ses gens du service domestique, homme de la plus belle figure qu'on pût voir ; d'Alembert en parut frappé. « C'est, dit le roi, le plus bel homme de mes États : il a été quelque temps mon cocher, et j'ai une tentation bien violente de l'envoyer ambassadeur en Russie. »

LE COCHON DE VOLTAIRE.

M. de Voltaire se trouvant avec madame la duchesse de Chaulnes, celle-ci, parmi les éloges qu'elle lui donna, insista principalement sur l'harmonie de sa prose. Tout d'un coup, voilà M. de Voltaire qui se jette à ses pieds. « Ah ! madame, je vis avec un cochon qui n'a pas d'organe, qui ne sait ce que c'est qu'harmonie, mesure, etc. » Le cochon dont il parlait, c'était madame du Chastelet, son Émilie.

COMÉDIENNES AU THÉÂTRE
ET COMÉDIENNES A LA VILLE.

Notre siècle a produit huit grandes comédiennes : quatre du théâtre et quatre de la société. Les quatre premières sont : mademoiselle d'Angeville, mademoiselle Duménil, mademoiselle Clairon et madame Saint-Huberti ;

les quatre autres sont : madame de Mont..., madame de Genl..., madame N... et madame d'Angiv...

COMÉDIE SANS ÉCHO.

Luxembourg, le crieur qui appelait les gens et les carrosses au sortir de la Comédie, disait, lorsqu'elle fut transportée au Carrousel : « La Comédie sera mal ici, il n'y a point d'écho. »

COMME LE ROI EST SERVI.

M... me racontait, avec indignation, une malversation de vivriers. « Il en coûta, me dit-il, la vie à cinq mille hommes, qui moururent exactement de faim ; *et voilà, monsieur, comme le roi est servi !* »

COMMENT M. D'AIGUILLON DEVINT MINISTRE.

C'est un fait certain et connu des amis de M. d'Aiguillon, que le roi ne l'a jamais nommé ministre des affaires étrangères ; ce fut madame du Barry qui lui dit : « Il faut que tout ceci finisse, et je veux que vous alliez demain matin remercier le roi de vous avoir nommé à la place. » Elle dit au roi : « M. d'Aiguillon ira demain vous remercier de sa nomination à la place de secrétaire d'état des affaires étrangères. » Le roi ne dit mot. M. d'Aiguillon n'osait pas y aller ; madame du Barry le lui ordonna ; il y alla. Le roi ne lui dit rien, et M. d'Aiguillon entra en fonctions sur-le-champ. »

COMMENT M. DE MAUREPAS DEVINT MINISTRE.

C'est un fait connu que la lettre du roi, envoyée à M. de Maurepas, avait été écrite pour M. de Machault. Ou

sait quel intérêt particulier fit changer cette disposition ; mais ce qu'on ne sait point, c'est que M. de Maurepas escamota, pour ainsi dire, la place qu'on croit qui lui avait été offerte. Le roi ne voulait que causer avec lui ; à la fin de la conversation, M. de Maurepas lui dit : « Je développerai mes idées demain au conseil. » On assure aussi que, dans cette même conversation, il avait dit au roi : « Votre Majesté me fait donc premier ministre ? — Non, dit le roi, ce n'est point du tout mon intention. — J'entends, dit M. de Maurepas, Votre Majesté veut que je lui apprenne à s'en passer. »

LA MAUVAISE COMPAGNIE
DU CHEVALIER DE MONTBAREY.

Le chevalier de Montbarey avait vécu dans je ne sais quelle ville de province, et, à son retour, ses amis le plaignaient de la mauvaise société qu'il avait eue. « C'est ce qui vous trompe, répondit-il ; la bonne compagnie de cette ville y est comme partout, et la mauvaise y est excellente. »

COMPLAISANT D'UN MINISTRE.

Un jeune homme avait offensé le complaisant d'un ministre. Un ami, témoin de la scène, lui dit, après le départ de l'offensé : « Apprenez qu'il vaudrait mieux avoir offensé le ministre même que l'homme qui le sert dans sa garde-robe. »

CONFESSION DE DIDEROT.

Diderot, âgé de soixante-deux ans et amoureux de toutes les femmes, disait à un de ses amis : « Je me dis souvent à moi-même : Vieux fou ! vieux gueux ! quand

cesseras-tu donc de t'exposer à l'affront d'un refus ou d'un ridicule? »

CONFESSION D'UNE JEUNE FILLE.

Une fille, étant à confesse, dit : « Je m'accuse d'avoir estimé un jeune homme. — Estimé! combien de fois? » demanda le père.

CONGÉ DE M. DE SENEVOI.

Madame de... vivait avec M. de Senevoi. Un jour qu'elle avait son mari à sa toilette, un soldat arrive, et lui demande sa protection auprès de M. de Senevoi, son colonel, auquel il demandait un congé. Madame de... se fâche contre cet impertinent, dit qu'elle ne connaît M. de Senevoi que comme tout le monde; en un mot, refuse. M. de... retient le soldat, et lui dit : « Va demander ton congé en mon nom, et, si Senevoi te le refuse, dis-lui que je lui ferai donner le sien. »

BON CONSEIL DE MADEMOISELLE QUINAULT
A M. DE CHAULNES.

M. de Chaulnes avait fait peindre sa femme en Hèbe; il ne savait comment se faire peindre pour faire pendant. Mademoiselle Quinault, à qui il conta son embarras, lui dit : « Faites-vous peindre en hébété. »

CONSEILS DE M. DE TURENNE A UN ENFANT.

M. de Turenne, voyant un enfant passer derrière un cheval, de façon à pouvoir être estropié par une ruade, l'appela et lui dit : « Mon bel enfant, ne passez jamais derrière un cheval sans laisser entre lui et vous l'intervalle

nécessaire pour que vous ne puissiez en être blessé. Je vous promets que cela ne vous fera pas faire une demi-lieue de plus dans le cours de votre vie entière; et souvenez-vous que c'est M. de Turenne qui vous l'a dit. »

CONSIDÉRATION.

On disait à M... : « Vous aimez beaucoup la considération. » Il répondit ce mot qui me frappa : « Non, j'en ai pour moi; ce qui m'attire quelquefois celle des autres. »

CONSTANCE DE M. DE BISSI.

M. de Bissi, voulant quitter la présidente d'Aligre, trouva sur sa cheminée une lettre dans laquelle elle disait à un homme avec qui elle était en intrigue qu'elle voulait ménager M. de Bissi et s'arranger pour qu'il la quittât le premier. Elle avait même laissé cette lettre à dessein. Mais M. de Bissi ne fit semblant de rien, et la garda six mois, en l'importunant de ses assiduités.

LES DEUX COQUETTES.

Madame de L... est coquette avec illusion, en se trompant elle-même. Madame de B... l'est sans illusion, et il ne faut pas la chercher parmi les dupes qu'elle fait.

LE CORDON BLEU DE M. DE BOULAINVILLIERS.

M. de Boulainvilliers, homme sans esprit, très-vain, et fier d'un cordon bleu par charge, disait à un homme, en mettant ce cordon, pour lequel il avait acheté une place de cinquante mille écus : « Ne seriez-vous pas bien aise d'avoir un pareil ornement? — Non, dit l'autre; mais je voudrais avoir ce qu'il vous coûte. »

LE CORPS DU MARÉCHAL DE LÉVIS.

L'évêque d'Arras, recevant dans sa cathédrale le corps du maréchal de Lévis, dit en mettant la main sur le cercueil : « Je le possède enfin, cet homme vertueux. »

UN CORPS SAINT.

Le baron de La Houze, ayant rendu quelques services au pape Ganganelli, ce pape lui demanda s'il pouvait faire quelque chose qui lui fût agréable. Le baron de La Houze, rusé Gascon, le pria de lui faire donner un corps saint. Le pape fut très-surpris de cette demande de la part d'un Français. Il lui fit donner ce qu'il demandait. Le baron, qui avait une petite terre dans les Pyrénées, d'un revenu très-mince, sans débouché pour les denrées, y fit porter son saint, le fit accréditer. Les chalands accoururent, les miracles arrivèrent, un village d'auprès se peupla, les denrées augmentèrent de prix, et les revenus du baron triplèrent.

CORRESPONDANCE AVEC LA VIERGE.

La maréchale de Noailles, actuellement vivante (1780), est une mystique comme madame Guyon, à l'esprit près. Sa tête s'était montée au point d'écrire à la Vierge. Sa lettre fut mise dans le tronc de Saint-Roch, et la réponse à cette lettre fut faite par un prêtre de cette paroisse. Ce manège dura longtemps; le prêtre fut découvert et inquiété, mais on assoupit cette affaire.

LE CRAPAUD DE M. DE LASSAY.

M. de Lassay, homme très-doux, mais qui avait une grande connaissance de la société, disait qu'il faudrait

avaler un crapaud tous les matins, pour ne plus rien trouver de dégoûtant le reste de la journée, quand on devait la passer dans le monde.

LA CROIX DE SAINT-LOUIS DE L'OPÉRA.

Le duc de La Vallière, voyant à l'Opéra la petite Lacour sans diamants, s'approche d'elle, et lui demande comment cela se fait. « C'est, lui dit-elle, que les diamants sont la croix de Saint-Louis de notre état. » Sur ce mot, il devint amoureux fou d'elle. Il a vécu avec elle longtemps. Elle le subjuguait par les mêmes moyens qui réussirent à madame du Barry près de Louis XV. Elle lui ôtait son cordon bleu, le mettait à terre, et lui disait : « Mets-toi à genoux là-dessus, vieille ducaille. »

CRUCHE SANS ANSE.

M... disait d'un sot sur lequel il n'y a pas de prise : « C'est une cruche sans anse. »

CYNISME DU COMTE D'ARGENSON.

Le comte d'Argenson, homme d'esprit, mais dépravé, et se jouant de sa propre honte, disait : « Mes ennemis ont beau faire, ils ne me culbuteront pas : il n'y a ici personne plus valet que moi. »

LES DAMNÉS DE LA FONTAINE.

La Fontaine, entendant plaindre le sort des damnés au milieu de l'enfer, dit : « Je me flatte qu'ils s'y accoutument, et qu'à la fin ils sont là comme le poisson dans l'eau. »

L'ABBÉ DANGEAU.

L'abbé Dangeau, de l'Académie française, grand puriste, travaillait à une grammaire et ne parlait d'autre chose. Un jour, on se lamentait devant lui sur les malheurs de la dernière campagne (c'était pendant les dernières années de Louis XIV). « Tout cela n'empêche pas, dit-il, que je n'aie dans ma cassette deux mille verbes français bien conjugués. »

LE DANSEUR DE MADAME DE MAUREPAS.

Madame de Maurepas avait de l'amitié pour le comte Lovendahl (fils du maréchal), et celui-ci, à son retour de Saint-Domingue, bien fatigué du voyage, descendit chez elle. « Ah ! vous voilà, cher comte ! dit-elle. Vous arrivez bien à propos : il nous manque un danseur, et vous nous êtes nécessaire. » Celui-ci n'eut que le temps de faire une courte toilette et dansa.

DAUBERVAL ET LEKAIN.

Avant que mademoiselle Clairon eût établi le costume au Théâtre-Français, on ne connaissait pour le théâtre tragique qu'un seul habit qu'on appelait l'habit à la romaine, et avec lequel on jouait les pièces grecques, américaines, espagnoles, etc. Lekain fut le premier à se soumettre au costume, et se fit faire un habit grec pour jouer Oreste d'*Andromaque*. Dauberval arrive dans la loge de Lekain, au moment que le tailleur de la comédie apportait l'habit d'Oreste. La nouveauté de cet habit frappa Dauberval, qui demanda ce que c'était. « Cela s'appelle un habit à la grecque, dit Lekain. — Ah ! qu'il est beau !

reprend Dauberval; le premier habit à la romaine dont j'aurai besoin, je le ferai faire à la grecque. »

DÉCADENCE DU DUC DE...

Le duc de..., qui avait autrefois de l'esprit, qui recherchait la conversation des honnêtes gens, s'est mis, à cinquante ans, à mener la vie d'un courtisan ordinaire. Ce métier et la vie de Versailles lui conviennent dans la décadence de son esprit, comme le jeu convient aux vieilles femmes.

DÉFAUTS.

On faisait la guerre à M... sur son goût pour la solitude; il répondit: « C'est que je suis plus accoutumé à mes défauts qu'à ceux d'autrui. »

MADAME DU DEFFANT ET MASSILLON.

Madame Du Deffant, étant petite fille et au couvent, y prêchait l'irrégion à ses petites camarades. L'abbé fit venir Massillon, à qui la petite exposa ses raisons. Massillon se retira, en disant: « Elle est charmante. » L'abbesse, qui mettait de l'importance à tout cela, demanda à l'évêque quel livre il fallait faire lire à cette enfant. Il réfléchit une minute, et il répondit: « Un catéchisme de cinq sous. » On ne put en tirer autre chose.

DÉISME ET CHRISTIANISME.

M... disait: « Je ne me soucierais pas d'être chrétien, mais je ne serais pas fâché de croire en Dieu. »

DELILLE ET SES GÉORGIQUES.

Quelqu'un, ayant entendu la traduction des *Geor-*

giques de l'abbé Delille, lui dit : « Cela est excellent ; je ne doute pas que vous n'ayez le premier bénéfice qui sera à la nomination de Virgile. »

DÉMISSION DE M. DE MAUREPAS.

M. de Maurepas et M. de Saint-Florentin, tous deux ministres dans le temps de madame de Pompadour, firent un jour, par plaisanterie, la répétition du compliment de renvoi qu'ils prévoyaient que l'un ferait un jour à l'autre. Quinze jours après cette facétie, M. de Maurepas entre un jour chez M. de Saint-Florentin, prend un air triste et grave, et vient lui demander sa démission. M. de Saint-Florentin paraissait en être la dupe, lorsqu'il fut rassuré par un éclat de rire de M. de Maurepas. Trois semaines après, arriva le tour de celui-ci, mais sérieusement. M. de Saint-Florentin entre chez lui, et, se rappelant le commencement de la harangue de M. de Maurepas, le jour de sa facétie, il répéta ses propres mots. M. de Maurepas crut d'abord que c'était une plaisanterie, mais voyant que l'autre parlait tout de bon : « Allons, dit-il, je vois bien que vous ne me persiflez pas ; vous êtes un honnête homme ; je vais vous donner ma démission. »

UNE PETITE DEMOISELLE CLAIRVOYANTE.

Une jeune personne dont la mère était jalouse, et à qui les treize ans de sa fille déplaisaient infiniment, me disait un jour : « J'ai toujours envie de lui demander pardon d'être née. »

MADAME DENIS ET ZAÏRE.

On faisait compliment à madame Denis de la façon dont elle venait de jouer Zaïre : « Il faudrait, dit-elle, être

belle et jeune. — Ah! madame, reprit le complimenteur naïvement, vous êtes bien la preuve du contraire. »

LA DENT D'UN AVARE.

Un avare souffrait beaucoup d'un mal de dent; on lui conseillait de la faire arracher: « Ah! dit-il, je vois bien qu'il faudra que j'en fasse la dépense. »

LE DERNIER DE MADAME BRISARD.

Madame Brisard, célèbre par ses galanteries, étant à Plombières, plusieurs femmes de la cour ne voulaient point la voir. La duchesse de Gisors était du nombre; et, comme elle était dévote, les amis de madame Brisard comprirent que si madame de Gisors la recevait, les autres n'en feraient aucune difficulté. Ils entreprirent cette négociation et réussirent. Comme madame Brisard était aimable, elle plut bientôt à la dévote, et elles en vinrent à l'intimité. Un jour, madame de Gisors lui fit entendre que, tout en concevant très-bien qu'on eût une faiblesse, elle ne comprenait pas qu'une femme vînt à multiplier à un certain point le nombre de ses amants. « Hélas! lui dit madame Brisard, c'est qu'à chaque fois j'ai cru que celui-là serait le dernier. »

DERNIERS MOMENTS DU DUC D'AUMONT.

Madame de H... me racontait la mort de M. le duc d'Aumont. « Cela a tourné bien court, disait-elle; deux jours auparavant, M. Bouvard lui avait permis de manger, et, le jour même de sa mort, deux heures avant la récurrence de sa paralysie, il était comme à trente ans, comme il avait été toute sa vie; il avait demandé son perroquet, avait dit: « Brossez ce fauteuil... Voyons mes deux bro-

deries nouvelles... » enfin, toute sa tête, ses idées comme à l'ordinaire. »

DES POTE ET MEDECIN.

« Je hais si fort le despotisme, disait M..., que je ne puis souffrir le mot *ordonnance* du médecin. »

LES DETTES DU FILS DE M. DE SAINT-JULIEN.

M. de Saint-Julien, le père, ayant ordonné à son fils de lui donner la liste de ses dettes, celui-ci mit à la tête de son bilan soixante mille livres pour une charge de conseiller au parlement de Bordeaux. Le père indigné crut que c'était une raillerie, et lui en fit des reproches amers. Le fils soutint qu'il avait payé cette charge. « C'était, dit-il, lorsque je fis connaissance avec madame Tilaurier. Elle souhaitait d'avoir une charge de conseiller au parlement de Bordeaux pour son mari, et jamais, sans cela, elle n'aurait eu d'amitié pour moi ; j'ai payé la place, et vous voyez, mon père, qu'il n'y a pas de quoi être en colère cont e moi, et que je ne suis pas un mauvais plaisant. »

DEUX GRANDS DÉBRIS.

On disputait chez madame de Luxembourg sur ce vers de l'abbé Delille :

Et ces deux grands débris se consolaient entre eux !

On annonce le bailli de Breteuil et madame de La Reynière : « Le vers est bon, » dit la maréchale.

DIDEROT CONCILIATEUR.

Diderot était lié avec un mauvais sujet qui, par je ne sais quelle mauvaise action récente, venait de perdre

l'amitié d'un oncle, riche chanoine, qui voulait le priver de sa succession. Diderot va voir l'oncle, prend un air grave et philosophique, prêche en faveur du neveu, et essaye de remuer la passion et de prendre le ton pathétique. L'oncle prend la parole, et lui conte deux ou trois indignités de son neveu. « Il a fait pis que tout cela, reprend Diderot. — Et quoi ? dit l'oncle. — Il a voulu vous assassiner un jour dans la sacristie, au sortir de votre messe; et c'est l'arrivée de deux ou trois personnes qui l'en a empêché.—Cela n'est pas vrai, s'écria l'oncle ; c'est une calomnie. — Soit, dit Diderot; mais, quand cela serait vrai, il faudrait encore pardonner à la vérité de son repentir, à sa position et aux malheurs qui l'attendent si vous l'abandonnez. »

DIEU ET LE SECOND DÉLUGE.

D..., misanthrope plaisant, me disait, à propos de la méchanceté des hommes : « Il n'y a que l'inutilité du premier déluge qui empêche Dieu d'en envoyer un second. »

DIEU GENTILHOMME.

M. de Brissac, ivre de gentilhommerie, désigne souvent Dieu par cette phrase : « Le gentilhomme d'en haut. »

DIEU INGRAT ENVERS LOUIS XIV.

Louis XIV, après la bataille de Ramillies, dont il venait d'apprendre le détail, dit : « Dieu a donc oublié tout ce que j'ai fait pour lui ? » (Anecdote contée à M. de Voltaire par un vieux duc de Brancas.)

DINER DU ROI DE POLOGNE.

Le roi de Pologne Stanislas avançait tous les jours

l'heure de son dîner. M. de La Galaisière lui dit à ce sujet : « Sire, si vous continuez, vous finirez par dîner la veille. »

DISCOURS DE RÉCEPTION.

M..., qui avait une collection des discours de réception à l'Académie française, me disait : « Lorsque j'y jette les yeux, il me semble voir des carcasses de feu d'artifice, après la Saint-Jean. »

DISPUTE A L'ACADÉMIE.

Un jour que l'on ne s'entendait pas dans une dispute à l'Académie, M. de Mairan dit : « Messieurs, si nous ne parlions que quatre à la fois ! »

DISTIQUE TROP LONG.

Un poète consultait C... sur un distique : « Excellent, répondit-il, sauf les longueurs. »

DIX-HUIT ANS DE BASTILLE BIEN MÉRITÉS.

Quinze jours avant l'attentat de Damiens, un négociant provençal, passant dans une petite ville à six lieues de Lyon, et étant à l'auberge, entendit dire dans une chambre qui n'était séparée de la sienne que par une cloison qu'un nommé Damiens devait assassiner le roi. Ce négociant venait à Paris ; il alla se présenter chez M. Berryer, ne le trouva point, lui écrivit ce qu'il avait entendu, retourna voir M. Berryer, et lui dit qui il était. Il repartit pour sa province : comme il était en route, arriva l'attentat de Damiens. M. Berryer, qui comprit que ce négociant conterait son histoire, et que cette négligence le perdrait, lui, Berryer, envoie un exempt de police et des

gardes sur la route de Lyon ; on saisit l'homme, on le bâillonne, on l'amène à Paris, on le met à la Bastille, où il est resté pendant dix-huit ans. M. de Malesherbes, qui en délivra plusieurs prisonniers en 1775, conta cette histoire dans le premier moment de son indignation.

DONNER ET RECEVOIR.

On agitait dans une société la question : « Lequel était plus agréable de donner ou de recevoir ? » Les uns prétendaient que c'était de donner ; d'autres, que, quand l'amitié était parfaite, le plaisir de recevoir était peut-être aussi délicat et plus vif. Un homme d'esprit, à qui on demanda son avis, dit : « Je ne demanderai pas lequel des deux plaisirs est le plus vif, mais je préférerais celui de donner ; il m'a semblé qu'au moins il était le plus durable, et j'ai toujours vu que c'était celui des deux dont on se souvenait plus longtemps. »

DOULEUR PERDUE AU JEU.

Une femme venait de perdre son mari. Son confesseur *ad honores* vint la voir le lendemain et la trouva jouant avec un jeune homme très-bien mis. « Monsieur, lui dit-elle le voyant confondu, si vous étiez venu une demi-heure plus tôt, vous m'auriez trouvée les yeux baignés de larmes ; mais j'ai joué ma douleur contre monsieur, et je l'ai perdue. »

MADAME DU BARRY ET MADAME DE BEAUVAU.

Madame du Barry, étant à Luciennes, eut la fantaisie de voir le Val, maison de M. de Beauvau. Elle fit demander à celui-ci si cela ne déplairait pas à madame de Beauvau. Madame de Beauvau crut plaisant de s'y

trouver et d'en faire les honneurs. On parla de ce qui s'était passé sous Louis XV. Madame du Darry se plaignit de différentes choses qui semblaient faire voir qu'on haïssait sa personne. « Point du tout, dit madame de Beauvau, nous n'en voulions qu'à votre place. » Après cet aveu naïf, on demanda à madame du Barry si Louis XV ne disait pas beaucoup de mal d'elle (madame de Beauvau) et de madame de Grammont. « Oh ! beaucoup. — Eh bien, quel mal, de moi, par exemple ? — De vous, madame, que vous étiez hautaine, intrigante ; que vous meniez votre mari par le nez. » M. de Beauvau était présent : on se hâta de changer de conversation.

DUBREUIL ET PEHMÉJA.

M. Dubreuil, pendant la maladie dont il mourut, disait à son ami M. Pehméja : « Mon ami, pourquoi tant de monde dans ma chambre ? Il ne devrait y avoir que toi ; ma maladie est contagieuse. »

M. DUBUC.

M. Dubuc disait que les femmes sont si décriées, qu'il n'y a même plus d'hommes à bonnes fortunes.

LES CINQ MILLE DUCATS DE LA GABRIELLI.

La Gabrielli, célèbre chanteuse, ayant demandé cinq mille ducats à l'impératrice, pour chanter deux mois à Pétersbourg, l'impératrice répondit : « Je ne paye sur ce pied-là aucun de mes feld-maréchaux. — En ce cas, dit la Gabrielli, Votre Majesté n'a qu'à faire chanter ses feld-maréchaux. » L'impératrice paya les cinq mille ducats.

DUCLOS ET L'ABBÉ D'OLIVET.

Duclos, qui disait sans cesse des injures à l'abbé d'Olivet, disait de lui : « C'est un si grand coquin, que, malgré les duretés dont je l'accable, il ne me hait pas plus qu'un autre. »

DUCLOS ET LE PRÉDICATEUR DE VERSAILLES.

Duclos disait à un homme ennuyé d'un sermon prêché à Versailles : « Pourquoi avez-vous entendu ce sermon jusqu'au bout ? — J'ai craint de déranger l'auditoire et de le scandaliser. — Ma foi, reprit Duclos, plutôt que d'entendre ce sermon, je me serais converti au premier point. »

MADEMOISELLE DUTHÉ, SA DOULEUR ET SA HARPE.

Mademoiselle Duthé, ayant perdu un de ses amants, et cette aventure ayant fait du bruit, un homme qui alla la voir la trouva jouant de la harpe, et lui dit avec surprise : « Eh ! mon Dieu ! je m'attendais à vous trouver dans la désolation. — Ah ! dit-elle d'un ton pathétique, c'est hier qu'il fallait me voir ! »

ÉCHECS A VINGT-QUATRE SOUS.

« Je joue aux échecs à vingt-quatre sous, dans un salon où le passe-dix est à cent louis, » disait un général employé dans une guerre difficile et ingrate, tandis que d'autres faisaient des campagnes faciles et brillantes.

ÉCHELLE DES CONDITIONS DE M. DE B.

M. de B. est un de ces sots qui regardent de bonne

foi l'échelle des conditions comme celle du mérite ; qui le plus naïvement du monde ne conçoit pas qu'un honnête homme non décoré ou au-dessous de lui soit plus estimé que lui. Le rencontre-t-il dans une de ces maisons où l'on sait encore honorer le mérite, M. de B. ouvre de grands yeux, montre un étonnement stupide ; il croit que cet homme vient de gagner un quaterne à la loterie : il l'appelle *mon cher un tel*, quand la société la plus distinguée vient de le traiter avec la plus grande considération. J'ai vu plusieurs de ces scènes dignes du pinceau de La Bruyère.

L'ÉCUME DE L'ENVIE.

M..., qui venait de publier un ouvrage qui avait beaucoup réussi, était sollicité d'en publier un second, dont ses amis faisaient grand cas. « Non, dit-il, il faut laisser à l'envie le temps d'essayer son écume. »

L'ÉCUMOIRE DU COMTE DE... ET DU MARQUIS DE...

Le comte de... et le marquis de... me demandant quelle différence je faisais entre eux en fait de principes, je répondis : « La différence qu'il y a entre vous est que l'un lécherait l'écumoire, et que l'autre l'avalerait. »

LES ÉCUS DE SIX LIVRES DE L'ABBÉ TERRAY.

On disait à Louis XV qu'un de ses gardes, qu'on lui nommait, allait mourir sur-le-champ, pour avoir fait la mauvaise plaisanterie d'avalier un écu de six livres. « Ah ! bon Dieu ! dit le roi, qu'on aille chercher Andouillet, Lamartinière, Lassone. — Sire, dit le duc de Noailles, ce ne sont point là les gens qu'il faut. — Et qui donc ? — Sire, c'est l'abbé Terray. — L'abbé Terray ! comment ? —

Il arrivera, il mettra sur ce gros écu un premier dixième, un second dixième, un premier vingtième, un second vingtième ; le gros écu sera réduit à trente-six sous, comme les nôtres ; il s'en ira par les voies ordinaires et voilà le malade guéri. » Cette plaisanterie fut la seule qui ait fait de la peine à l'abbé Terray ; c'est la seule dont il eût conservé le souvenir : il le dit lui-même au marquis de Semailons.

BONNE ÉDITION DE LA BIBLE.

On parlait à l'abbé Terrasson d'une certaine édition de la Bible, on la vantait beaucoup. « Oui, dit-il, le scandale du texte y est conservé dans toute sa pureté. »

MADAME D'EGMONT ET DU GUESCLIN.

On annonça, dans une maison où soupait madame d'Egmont, un homme qui s'appelait Duguesclin. A ce nom, son imagination s'allume ; elle fait mettre cet homme à table à côté d'elle, lui fait mille politesses, et enfin lui offre du plat qu'elle a devant elle (c'étaient des truffes) : « Madame, répond le sot, il n'en faut pas à côté de vous. — A ce ton, dit-elle en contant cette histoire, j'eus grand regret à mes honnêtetés. Je fis comme ce dauphin qui, dans le naufrage d'un vaisseau, crut sauver un homme, et le rejeta à la mer en voyant que c'était un singe. »

LA COMTESSE D'EGMONT ET M. DE FRONSAC.

La comtesse d'Egmont, ayant trouvé un homme du premier mérite à mettre à la tête de l'éducation de M. de Chinon, son neveu, n'osa pas le présenter en son nom. Elle était pour M. de Fronsac, son frère, un personnage trop grave. Elle pria le poète Bernard de passer chez elle.

Il y alla; elle le mit au fait. Bernard lui dit : « Madame, l'auteur de *l'Art d'aimer* n'est pas un personnage bien imposant; mais je le suis encore un peu trop pour cette occasion : je pourrais vous dire que mademoiselle Arnould serait un passe-port beaucoup meilleur auprès de monsieur votre frère... — Eh bien, dit madame d'Egmont en riant, arrangez le souper chez mademoiselle Arnould. » Le souper s'arrangea. Bernard y proposa l'abbé Lapdant pour précepteur : il fut agréé. C'est celui qui a depuis achevé l'éducation du duc d'Enghien.

ÉGOISME ET POLITESSE.

Une mère, après un trait d'entêtement de son fils, disait que les enfants étaient très-égoïstes. « Oui, dit M..., en attendant qu'ils soient polis. »

ÉLOGE DE LA GOUTTE.

Quelqu'un disait que la goutte est la seule maladie qui donne de la considération dans le monde. « Je le crois bien, répondit M..., c'est la croix de Saint-Louis de la galanterie. »

ÉLOGE DE LA POLTRONNERIE PAR LORD ROCHESTER.

Le lord Rochester avait fait dans une pièce de vers l'éloge de la poltronnerie. Il était dans un café; arrive un homme qui avait reçu des coups de bâton sans se plaindre; milord Rochester, après beaucoup de compliments, lui dit : « Monsieur, si vous étiez homme à recevoir des coups de bâton si patiemment, que ne le disiez-vous? je vous les aurais donnés, moi, pour me remettre en crédit. »

L'EMPLOI DU TEMPS ET LE ROI DE PRUSSE.

Le roi de Prusse, qui ne laisse pas d'avoir employé son temps, dit qu'il n'y a peut-être pas d'homme qui ait fait la moitié de ce qu'il aurait pu faire.

MES ENNEMIS.

« Mes ennemis ne peuvent rien contre moi, disait M...; car ils ne peuvent m'ôter la faculté de bien penser, ni celle de bien faire. »

L'ENNUI D'UN MARI.

« Vous bâillez, disait une femme à son mari. — Ma chère amie, lui dit celui-ci, le mari et la femme ne sont qu'un, et, quand je suis seul, je m'ennuie. »

MADEMOISELLE D'ENTRAGUES ET BASSOMPIERRE.

Mademoiselle d'Entragues, piquée de la façon dont Bassompierre refusait de l'épouser, lui dit : « Vous êtes le plus sot homme de la cour. — Vous voyez bien le contraire, » répondit-il.

ENVIE D'ÊTRE DIFFAMÉ.

« La manière dont je vois distribuer l'éloge et le blâme, disait M. de B..., donnerait au plus honnête homme l'envie d'être diffamé. »

ÉPIGRAMME SUR LE VIF.

M. de R... venait de lire dans une société trois ou quatre épigrammes sur autant de personnes dont aucune

n'était vivante. On se tourna vers M. de..., comme pour lui demander s'il n'en avait pas quelques-unes dont il pût régaler l'assemblée. « Moi ! dit-il naïvement : tout mon monde vit, je ne puis vous rien dire. »

ERREURS DE SAINTE GENEVIÈVE.

On faisait une procession avec la châsse de sainte Geneviève, pour obtenir de la sécheresse. A peine la procession fut-elle en route, qu'il commença à pleuvoir. Sur quoi l'évêque de Castres dit plaisamment : « La sainte se trompe ; elle croit qu'on lui demande de la pluie. »

ESPAGNOL ET PORTUGAIS.

Mylord Tyrauley disait qu'après avoir ôté à un Espagnol ce qu'il avait de bon, ce qu'il en restait était un Portugais. Il disait cela étant ambassadeur en Portugal.

ESPION PATRIOTE.

Je me promenais un jour avec un de mes amis, qui fut salué par un homme d'assez mauvaise mine. Je lui demandai ce que c'était que cet homme : il me répondit que c'était un homme qui faisait pour sa patrie ce que Brutus n'aurait pas fait pour la sienne. Je le priai de mettre cette grande idée à mon niveau. J'appris que son homme était un espion de police.

ESPRIT DE M. DE LAUZUN.

Il a plu un moment à madame la duchesse de Grammont de dire que M. de Liancourt avait autant d'esprit que M. de Lauzun. M. de Créqui rencontre celui-ci, et lui dit : « Tu dînes aujourd'hui chez moi. — Mon ami, cela m'est

impossible. — Il le faut ; et, d'ailleurs, tu y es intéressé. — Comment ? — Liancourt y dîne : on lui donne ton esprit ; il ne s'en sert point ; il te le rendra. »

L'ESPRIT EN L'AIR.

Quelqu'un ayant lu une lettre très-sotte de M. Blanchard sur le ballon, dans le *Journal de Paris* : « Avec cet esprit-là, dit-il, ce M. Blanchard doit bien s'ennuyer en l'air. »

NI ESPRIT, NI PUCELLE A BERNE.

On condamna en même temps le livre de *l'Esprit* et le poëme de *la Pucelle*. Ils furent tous deux défendus en Suisse. Un magistrat de Berne, après une grande recherche de ces deux ouvrages, écrivit au sénat : « Nous n'avons trouvé dans tout le canton, ni *Esprit* ni *Pucelle*. »

LE COMTE D'ESTAING ET LA REINE.

Quand M. le comte d'Estaing, après sa campagne de la Grenade, vint faire sa cour à la reine pour la première fois, il arriva porté sur ses béquilles, et accompagné de plusieurs officiers blessés comme lui ; la reine ne sut lui dire autre chose, sinon : « M. le comte avez-vous été content du petit Laborde ? »

ESTIME DIFFICILE.

« J'estime le plus que je puis, disait M..., et cependant j'estime peu ; je ne sais comment cela se fait. »

ÉTAT PERDU.

« C'est bien mal fait, disait M..., d'avoir laissé

tomber le cocuage, c'est-à-dire de s'être arrangé pour que ce ne soit plus rien. Autrefois, c'était un état dans le monde, comme de nos jours celui de jouer. A présent, ce n'est plus rien du tout. »

L'ÉTOILE DE M. DE CHOISEUL.

Le duc de Choiseul, à qui l'on parlait de son étoile, que l'on regardait comme sans exemple, répondit : « Elle l'est pour le mal autant que pour le bien. — Comment? — Le voici : j'ai toujours très-bien traité les filles : il y en a une que je néglige ; elle devient reine de France, ou à peu près. J'ai traité à merveille tous les inspecteurs ; je leur ai prodigué l'or et les honneurs : il y en a un extrêmement méprisé que je traite légèrement ; il devient ministre de la guerre ; c'est M. de Monteynard. Les ambassadeurs, on sait ce que j'ai fait pour eux sans exception, hormis un seul : mais il y en a un qui a le travail lent et lourd, que tous les autres méprisent, qu'ils ne veulent plus voir à cause d'un ridicule mariage : c'est M. de Vergennes ; et il devient ministre des affaires étrangères. Convenez que j'ai des raisons de dire que mon étoile est aussi extraordinaire en mal qu'en bien. »

ÉTONNEMENT DE M. DE CASTRIES.

M. de Castries, dans le temps de la querelle de Diderot et de Rousseau, dit avec impatience à M. de R..., qui me l'a répété : « Cela est incroyable ; on ne parle que de ces gens-là, gens sans état, qui n'ont point de maison, logés dans un grenier : on ne s'accoutume point à cela. »

ÉTRANGER BIEN AVISÉ.

Un pape causant avec un étranger de toutes les

merveilles de l'Italie, celui-ci dit gauchement : « J'ai tout vu, hors un conclave, que je voudrais bien voir. »

L'ÉVÊQUE DE DOL ET SON CRUCIFIX.

On sait le discours fanatique que l'évêque de Dol a tenu au roi, au sujet du rappel des protestants. Il parla au nom du clergé. L'évêque de Saint-Pol lui ayant demandé pourquoi il avait parlé au nom de ses confrères sans les consulter : « J'ai consulté, dit-il, mon crucifix. — En ce cas, répliqua l'évêque de Saint-Pol, il fallait répéter exactement ce que votre crucifix vous avait répondu. »

LES F... ET LES B... DE DUCLOS A L'ACADÉMIE.

Duclos avait l'habitude de prononcer sans cesse, en pleine Académie, des f..., des b...; l'abbé du Resnel, qui, à cause de sa longue figure, était appelé un grand serpent sans venin, lui dit : « Monsieur, sachez qu'on ne doit prononcer dans l'Académie que des mots qui se trouvent dans le Dictionnaire. »

LE FASTE DES GOUVERNEURS DE PROVINCE.

On demandait à un ministre pourquoi les gouverneurs de province avaient plus de faste que le roi : « C'est, dit-il, que les comédiens de campagne chargent plus que ceux de Paris. »

FAUTES DE RÉGIME.

M... me disait, à propos des fautes de régime qu'il commet sans cesse, des plaisirs qu'il se permet et qui l'empêchent seuls de recouvrer la santé : « Sans moi, je me porterais à merveille. »

FEMME DE COUR ET HOMME DE ROBE.

Madame de Créqui, parlant à la duchesse de Chaulnes de son mariage avec M. de Giac, après les suites désagréables qu'il a eues, lui dit qu'elle aurait dû les prévoir, et insista sur la distance des âges. « Madame, lui dit madame de Giac, apprenez qu'une femme de la cour n'est jamais vieille, et qu'un homme de robe est toujours vieux. »

LA FEMME DE M. DE VERGENNES.

Le feu roi était, comme on sait, en correspondance secrète avec le comte de Broglie. Il s'agissait de nommer un ambassadeur en Suède; le comte de Broglie proposa M. de Vergennes, alors retiré dans ses terres, à son retour de Constantinople; le roi ne voulait pas; le comte insistait. Il était dans l'usage d'écrire au roi à mi-marge, et le roi mettait la réponse à côté. Sur la dernière lettre le roi écrivit : « Je n'approuve point le choix de M. de Vergennes; c'est vous qui m'y forcez : soit, qu'il parte; mais je défends qu'il amène sa vilaine femme avec lui. » (Anecdote contée par Favier, qui avait vu la réponse du roi dans les mains du comte de Broglie.)

LA FEMME QU'IL ME FAUDRAIT.

Je demandais à M. de... s'il se marierait. « Je ne le crois pas, » me disait-il. Et il ajouta en riant : « La femme qu'il me faudrait, je ne la cherche point, je ne l'évite même pas. »

LES FEMMES.

M... disait : « Les femmes n'ont de bon que ce qu'elles ont de meilleur. »

LES FEMMES DE QUARANTE ANS.

M..., connu par son usage du monde, me disait, que ce qui l'avait le plus formé, c'était d'avoir su coucher, dans l'occasion, avec des femmes de quarante ans, et écouter des vieillards de quatre-vingts.

LA FENÊTRE DE MADAME DE BRIONNE.

Madame de Brionne rompit avec le cardinal de Rohan, à l'occasion du duc de Choiseul, que le cardinal voulait faire renvoyer. Il y eut entre eux une scène violente, que madame de Brionne termina en menaçant de le faire jeter par la fenêtre : « Je puis bien descendre, dit-il, par où je suis monté si souvent. »

FESTINS MEURTRIERS.

N... disait qu'il s'étonnait toujours de ces festins meurtriers qu'on se donne dans le monde. Cela se concevrait entre parents qui héritent les uns des autres ; mais, entre amis qui n'héritent pas, quel peut en être l'objet ?

FIERTÉ DE SATAN.

« J'ai vu, disait M..., peu de fiertés dont j'aie été content. Ce que je connais de mieux en ce genre, c'est celle de Satan dans *le Paradis perdu*. »

FILLES ET REINES.

M. de..., qui avait vécu avec des princesses d'Allemagne, me disait : « Croyez-vous que M. de L... ait madame de S... ? » Je lui répondis : « Il n'en a pas même la prétention ; il se donne pour ce qu'il est, pour un libertin, »

un homme qui aime les filles par-dessus tout. — Jeune homme, me répondit-il, n'en soyez pas la dupe ; c'est avec cela qu'on a des reines. »

LE FLEUVE D'OUBLI.

M. de..., que des chagrins amers empêchaient de reprendre sa santé, me disait : « Qu'on me montre le fleuve d'Oubli, et je trouverai la fontaine de Jouvence. »

FOI DE GENTILHOMME.

M. de... promettait je ne sais quoi à M. de L..., et jurait foi de gentilhomme. Celui-ci lui dit : « Si cela vous est égal, ne pourriez-vous pas dire foi d'honnête homme ? »

FONTENELLE ET LA COLLECTE DE L'ACADÉMIE.

On faisait une quête à l'Académie française ; il manquait un écu de six francs ou un louis d'or. Un des membres, connu par son avarice, fut soupçonné de n'avoir pas contribué ; il soutint qu'il avait mis ; celui qui faisait la collecte dit : « Je ne l'ai pas vu, mais je le crois. » M. de Fontenelle termina la discussion en disant : « Je l'ai vu, moi, mais je ne le crois pas. »

FONTENELLE ET L'ÉVENTAIL.

Fontenelle, âgé de quatre-vingts ans, s'empressa de relever l'éventail d'une femme jeune et belle, mais mal élevée, qui reçut sa politesse dédaigneusement. « Ah ! madame, lui dit-il, vous prodiguez bien vos rigueurs. »

FONTENELLE ET LE GÂTEAU DES ROIS.

Autrefois, on tirait le gâteau des rois avant le repas. M. de Fontenelle fut roi, et, comme il négligeait de servir d'un excellent plat qu'il avait devant lui, on lui dit : « Le roi oublie ses sujets. » A quoi il répondit : « Voilà comme nous sommes, nous autres ! »

FONTENELLE MOURANT.

On demandait à M. de Fontenelle mourant : « Comment cela va-t-il ? — Cela ne va pas, dit-il ; cela s'en va. »

FONTENELLE ET LA MORT.

Une femme, âgée de quatre-vingt-dix ans, disait à M. de Fontenelle, âgé de quatre-vingt-quinze : « La mort nous a oubliés. — Chut ! » lui répondit M. de Fontenelle en mettant le doigt sur sa bouche.

LA FORTUNE DU PARADIS.

M. de... demandait à l'évêque de... une maison de campagne où il n'allait jamais. Celui-ci lui répondit : « Ne savez-vous pas qu'il faut toujours avoir un endroit où l'on n'aille point, et où l'on croie que l'on serait heureux si on y allait ? » M. de..., après un instant de silence, répondit : « Cela est vrai, et c'est ce qui a fait la fortune du paradis. »

LA FORTUNE ET LA GLOIRE.

« Ce n'est pas, me disait M. de M..., un homme très-vulgaire, que celui qui dit à la Fortune : « Je ne veux de toi qu'à telle condition ; tu subiras le joug que je veux t'imposer ; » et qui dit à la Gloire : « Tu n'es qu'une fille

« à qui je veux bien faire quelques caresses, mais que je
« repousserai si tu en risques avec moi de trop familières
« et qui ne me conviennent pas. » C'était lui-même qu'il
peignait; et tel est, en effet, son caractère.

FOU ET NON SOT.

M... disait, à propos de madame de... : « J'ai cru
qu'elle me demandait un fou, et j'étais près de le lui donner;
mais elle me demandait un sot, et je le lui ai refusé net. »

FRANCHISE DE LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE.

M. de Barbançon, qui avait été très-beau, possédait
un très-joli jardin que madame la duchesse de La Vallière
alla voir. Le propriétaire, alors très-vieux et très-goutteux,
lui dit qu'il avait été amoureux d'elle à la folie. Madame
de La Vallière lui répondit : « Hélas ! mon Dieu, que ne
parliez-vous ? vous m'auriez eue comme les autres. »

FRIPONS ET HONNÊTES GENS.

Ce qui rend le monde désagréable, me disait M. de
L..., ce sont les fripons, et puis les honnêtes gens; de
sorte que, pour que tout fût passable, il faudrait anéantir
les uns et corriger les autres. Il faudrait détruire l'enfer
et recomposer le paradis. »

LE GARÇON DE LORD HAMILTON.

Milord Hamilton, personnage très-singulier, étant ivre
dans une hôtellerie d'Angleterre, avait tué un garçon d'au-
berge et était rentré sans savoir ce qu'il avait fait. L'au-
bergiste arrive tout effrayé et lui dit : « Milord, savez-vous

que vous avez tué ce garçon ? » Le lord lui répondit en balbutiant : « Mettez-le sur la carte. »

UN GAZETIER CIRCONSPÉCT.

Un gazetier mit dans sa gazette : « Les uns disent le cardinal Mazarin mort, les autres vivant ; moi, je ne crois ni l'un ni l'autre. »

GÉNÉROSITÉ DE M. DE CALONNE.

Le vicomte de Saint-Priest, intendant de Languedoc pendant quelque temps, voulut se retirer, et demanda à M. de Calonne une pension de dix mille livres. « Que voulez-vous faire de dix-mille livres ? » dit celui-ci ; et il fit porter la pension à vingt mille. Elle est du petit nombre de celles qui ont été respectées, à l'époque du retranchement des pensions par l'archevêque de Toulouse, qui avait fait plusieurs parties de filles avec le vicomte de Saint-Priest.

LES GENS DU COMTE D'ARTOIS.

Le comte d'Artois, le jour de ses noces, prêt à se mettre à table, et environné de tous ses grands officiers et de ceux de madame la comtesse d'Artois, dit à sa femme, de façon que plusieurs personnes l'entendirent : « Tout ce monde que vous voyez, ce sont nos gens. » Ce mot a couru, mais c'est le millième ; et cent mille autres pareils n'empêcheront jamais la noblesse française de briguer en foule des emplois où l'on fait exactement la fonction de valet.

GÉOGRAPHIE DE LA COUR.

On faisait entendre à un homme d'esprit qu'il ne connaissait pas bien la cour. Il répondit : « On peut être très-

bon géographe sans être sorti de chez soi. D'Anville n'avait jamais quitté sa chambre. »

GOUT DE M...

« Dans ma jeunesse même, me disait M..., j'aimais à intéresser, j'aimais assez peu à séduire, et j'ai toujours détesté de corrompre. »

LA GOUTTE ET LES BATARDS DES PRINCES.

M... disait que la goutte ressemblait aux bâtards des princes, qu'on baptise le plus tard qu'on peut.

LE GOUVERNEUR DU DUC DE CHARTRES.

Le roi nomma M. de Navailles gouverneur de M. le duc de Chartres, depuis régent; M. de Navailles mourut au bout de huit jours : le roi nomma M. d'Estrades pour lui succéder; il mourut au bout du même terme : sur quoi Benserade dit : « On ne peut pas élever un gouverneur pour M. le duc de Chartres. »

LA GRACE.

M... me disait que madame de G..., qui n'eût été dévote, n'y parviendrait jamais, parce que, outre la sottise de croire, il fallait, pour faire son salut, un fonds de bêtise quotidienne qui lui manquerait trop souvent. « Et c'est ce fonds, ajoutait-il, qu'on appelle la grâce. »

GREC OU ROMAIN.

M. de..., qui voyait la source de la dégradation de l'espèce humaine dans l'établissement de la secte nazarienne et dans la féodalité, disait que, pour valoir quel-

que chose, il fallait se défranciser et se débaptiser, et redevenir Grec ou Romain par l'âme.

LE COMTE DE GRAMMONT ET LE LIVRE D'HAMILTON.

Ce fut le comte de Grammont lui-même qui vendit quinze cents livres le manuscrit des mémoires où il est si clairement traité de fripon. Fontenelle, censeur de l'ouvrage, refusait de l'approuver, par égard pour le comte. Celui-ci s'en plaignit au chancelier, à qui Fontenelle dit les raisons de son refus. Le comte, ne voulant pas perdre les quinze cents livres, força Fontenelle d'approuver le livre d'Hamilton.

OBÉSITÉ DE L'ÉVÊQUE D'AUTUN.

On disait de l'avant-dernier évêque d'Autun, monstrueusement gros, qu'il avait été créé et mis au monde pour faire voir jusqu'où peut aller la peau humaine.

HABILETÉ DE MADAME DE G...

« Madame de G..., disait M..., a trop d'esprit et d'habileté pour être jamais méprisée autant que beaucoup de femmes moins méprisables. »

L'HABIT DE LA CALPRENÈDE.

On demandait à La Calprenède quelle était l'étoffe de ce bel habit qu'il portait. « C'est du *Sylvandre*, » dit-il. (Un de ses romans qui avait réussi.)

L'HABITUDE DE SORTIR.

Un homme allait, depuis trente ans, passer toutes les soirées chez madame de... Il perdit sa femme; on crut

qu'il épouserait l'autre, et on l'y encourageait. Il refusa : « Je ne saurais plus, dit-il, où aller passer mes soirées. »

M. DE HARLAY ET SES CONSEILLERS.

Un jour que quelques conseillers parlaient un peu trop haut à l'audience, M. de Harlay, premier président, dit : « Si ces messieurs qui causent ne faisaient pas plus de bruit que ces messieurs qui dorment, cela accommoderait fort ces messieurs qui écoutent. »

MADAME HELVÉTIUS ET FONTENELLE.

M. de Fontenelle, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, venant de dire à madame Helvétius, jeune, belle et nouvellement mariée, mille choses aimables et galantes, passa devant elle pour se mettre à table, ne l'ayant pas aperçue. « Voyez, lui dit madame Helvétius, le cas que je dois faire de vos galanteries : vous passez devant moi sans me regarder. — Madame, dit le vieillard, si je vous eusse regardée, je n'aurais pas passé. »

LE PRINCE HENRI ET L'ABBÉ RAYNAL.

L'abbé Raynal, dînant à Neuchâtel avec le prince Henri, s'empara de la conversation et ne laissa point au prince le moment de placer un mot. Celui-ci, pour obtenir audience, fit semblant de croire que quelque chose tombait du plancher, et profita du silence pour parler à son tour.

HENRI IV ET LOUIS XIV.

« Henri IV fut un grand roi : Louis XIV fut le roi d'un beau règne. » Ce mot de Voisenon passe la portée ordinaire.

HEUREUX EFFET D'UNE LETTRE DE SAINT JÉRÔME.

M..., ayant lu la lettre de saint Jérôme où il peint avec la plus grande énergie la violence de ses passions, disait : « La force de ses tentations me fait plus d'envie que sa pénitence ne me fait peur. »

HIBOU DE MINERVE.

On disait de J.-J. Rousseau : *C'est un hibou*. « Oui, dit quelqu'un, mais c'est celui de Minerve; et, quand je sors du *Devin du village*, j'ajouterais : déniché par les Grâces. »

LES HISTOIRES DE DUCLOS
ET MADAME DE ROCHEFORT.

Duclos disait un jour à madame de Rochefort et à madame de Mirepoix que les courtisanes devenaient bégueules, et ne voulaient plus entendre le moindre conte un peu trop vif. Elles étaient, disait-il, plus timorées que les femmes honnêtes; et là-dessus il enfile une histoire fort gaie, puis une autre encore plus forte; enfin, à une troisième qui commençait encore plus vivement, madame de Rochefort l'arrête et lui dit : « Prenez donc garde, Duclos : vous nous croyez aussi par trop honnêtes femmes. »

LES BONNES HISTOIRES DE MADAME DELUCHET.

C'était l'usage, chez madame Deluchet, que l'on achetât une bonne histoire à celui qui la faisait... « Combien en voulez-vous? — Tant. » Il arriva que madame Deluchet demandant à sa femme de chambre l'emploi de cent écus, celle-ci parvint à rendre ce compte, à l'exception de trente-

six livres, lorsque tout à coup elle s'écria : « Ah ! madame, et cette histoire pour laquelle vous m'avez sonnée, que vous avez achetée à M. Coqueley, et que j'ai payée trente-six livres ! »

UN HOMME DE LETTRES ET UN DUC.

Un homme de lettres, à qui un grand seigneur faisait sentir la supériorité de son rang, lui dit : « Monsieur le duc, je n'ignore pas ce que je dois savoir ; mais je sais aussi qu'il est plus aisé d'être au-dessus de moi qu'à côté. »

UN HOMME EMPRESSÉ.

Madame du D... disait de M... qu'il était aux petits soins pour déplaire.

UN HOMME MALHEUREUX.

On dit d'un homme tout à fait malheureux : « Il tombe sur le dos et se casse le nez. »

UN HOMME QUI SE CONNAIT.

« Ce jour-là, je fus très-aimable, point brutal, » me disait M. S..., qui était, en effet, l'un et l'autre.

UN HOMME TROP MODESTE.

L'abbé Delaville voulait engager à entrer dans la carrière politique M. de..., homme modeste et honnête, qui doutait de sa capacité et qui se refusait à ses invitations. « Eh ! monsieur, lui dit l'abbé, ouvrez l'*Almanach royal* ! »

UN HOMME VIOLENT.

M. de..., homme violent, à qui on reprochait quel-

ques torts, entra en fureur et dit qu'il irait vivre dans une chaumière. Un de ses amis lui répondit tranquillement : « Je vois que vous aimez mieux garder vos défauts que vos amis. »

HONNÊTETÉ DE M. DE NOAILLES.

Le maréchal de Noailles disait beaucoup de mal d'une tragédie nouvelle. On lui dit : « Mais M. d'Aumont, dans la loge duquel vous l'avez entendue, prétend qu'elle vous a fait pleurer. — Moi ! dit le maréchal, point du tout ; mais, comme il pleurait lui-même dès la première scène, j'ai cru qu'il était honnête de prendre part à sa douleur. »

HONNÊTETÉ ET SINCÉRITÉ DE MADAME DE L...

A propos d'une fille qui avait fait un mariage avec un homme jusqu'alors réputé assez honnête, madame de L... disait : « Si j'étais une catin, je serais encore une fort honnête femme ; car je ne voudrais point prendre pour amant un homme qui serait capable de m'épouser. »

L'HONNEUR D'UN ROHAN.

On demandait à une duchesse de Rohan à quelle époque elle comptait accoucher : « Je me flatte, dit-elle, d'avoir cet honneur dans deux mois. » L'honneur était d'accoucher d'un Rohan.

LES HUITRES DE M. DE BUFFON.

M. de Buffon s'environne de flatteurs et de sots qui le louent sans pudeur. Un homme avait dîné chez lui avec l'abbé Leblanc, M. de Juvigny et deux autres hommes de cette force. Le soir, il dit à souper qu'il avait vu, dans le

cœur de Paris, quatre huitres attachées à un rocher. On chercha longtemps le sens de cette énigme, dont il donna enfin le mot.

IDÉE D'UN SOT.

Un sot disait au milieu d'une conversation : « Il me vient une idée. » Un plaisant dit : « J'en suis bien surpris. »

L'ILLUSION.

L'illusion, disait M..., ne fait d'effet sur moi, relativement aux personnes que j'aime, que celui d'un verre sur un pastel. Il adoucit les traits sans changer les rapports ni les proportions.

UN IMPORTANT.

Le chevalier de Narbonne, accosté par un important dont la familiarité lui déplaisait, et qui lui dit en l'abordant : « Bonjour, mon ami ! comment te portes-tu ? » répondit : « Bonjour, mon ami ! comment t'appelles-tu ? »

IMPUDENCE DE LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

Feu madame la duchesse d'Orléans était fort éprise de son mari dans les commencements de son mariage ; il y avait peu de réduits dans le Palais-Royal qui n'en eussent été témoins. Un jour, les deux époux allèrent faire visite à la duchesse douairière, qui était malade. Pendant la conversation, elle s'endormit, et le duc et la jeune duchesse trouvèrent plaisant de se divertir sur le pied du lit de la malade. Elle s'en aperçut, et dit à sa belle-fille : « Il vous était réservé, madame, de faire rougir du mariage ! »

INDEX DE LA PHILOSOPHIE.

Il est temps, disait M..., que la philosophie ait aussi son index, comme l'inquisition de Rome et de Madrid. Il faut qu'elle fasse une liste des livres qu'elle proscriit, et cette proscription sera plus considérable que celle de sa rivale. Dans les livres mêmes qu'elle approuve en général, combien d'idées particulières ne condamnerait elle pas comme contraires à la morale, et même au bon sens!

INDULGENCE DE M. DE R...

M. de R... était autrefois moins dur et moins dénigrant qu'aujourd'hui; il a usé toute son indulgence; et le peu qui lui en reste, il le garde pour lui.

INSTRUIT ET GENTILHOMME.

M. de Ségur ayant publié une ordonnance qui obligeait à ne recevoir dans le corps de l'artillerie que des gentilshommes, et, d'une autre part, cette fonction n'admettant que des gens instruits, il arriva une chose plaisante : c'est que l'abbé Bossut, examinateur des élèves, ne donna d'attestation qu'à des roturiers, et Cherin, qu'à des gentilshommes. Sur une centaine d'élèves, il n'y en eut que quatre ou cinq qui remplirent les deux conditions.

INSTRUMENT SANS MANCHE.

L'abbé Beaudeau disait de M. Turgot que c'était un instrument d'une trempe excellente, mais qui n'avait pas de manche.

INTRÉPIDITÉ ET NAIVETÉ D'UN AMÉRICAIN.

Un Américain, ayant vu six Anglais séparés de leur

troupe, eut l'audace inconcevable de leur courir sus, d'en blesser deux, de désarmer les autres, et de les amener au général Washington. Le général lui demanda comment il avait pu faire pour se rendre maître de six hommes : « Aussitôt que je les ai vus, dit-il, j'ai couru sur eux, et je les ai environnés. »

INUTILITÉS NÉCESSAIRES.

M. de... disait qu'il ne fallait rien dire, dans les séances publiques de l'Académie française, par delà ce qui est imposé par les statuts; et il motivait son avis en disant : « En fait d'inutilités, il ne faut que le nécessaire. »

L'ITALIENNE, L'ANGLAISE ET LA FRANÇAISE.

M... me disait : « J'ai vu des femmes de tous les pays : l'Italienne ne croit être aimée de son amant que quand il est capable de commettre un crime pour elle; l'Anglaise, une folie, et la Française, une sottise. »

LES ITALIENS DE ROME.

Duclos disait, pour ne pas profaner le nom de Romain, en parlant des Romains modernes : *Un Italien de Rome.*

LE ROI JACQUES.

Le roi Jacques, retiré à Saint-Germain, et vivant des libéralités de Louis XIV, venait à Paris pour guérir les écrouelles, qu'il ne touchait qu'en qualité de roi de France.

LA JALOUSIE DE M. BARTHE REMISE A SA PLACE.

M. de..., ayant aperçu que M. Barthe était jaloux (de sa femme), lui dit : « Vous, jaloux ! mais savez-vous bien

que c'est une prétention? C'est bien de l'honneur que vous vous faites. Je m'explique. N'est pas cocu qui veut : savez-vous que, pour l'être, il faut savoir tenir une maison, être poli, sociable, honnête? Commencez par acquérir toutes ces qualités, et puis les honnêtes gens verront ce qu'ils auront à faire pour vous. Tel que vous êtes, qui pourrait vous faire cocu? Une espèce! Quand il sera temps de vous effrayer, je vous en ferai mon compliment. »

JALOUSIE DU MARQUIS DE CHATELUX.

Le marquis de Chatelux, amoureux comme à vingt ans, ayant vu sa femme occupée, pendant tout un dîner, d'un étranger, jeune et beau, l'aborda au sortir de table, et lui adressa d'humbles reproches; le marquis de Genlis lui dit : « Passez, passez, bonhomme, on vous a donné. »

LES JAMBES ET LA TÊTE DU MARÉCHAL DE VILLARS.

Le maréchal de Villars fut adonné au vin, même dans sa vieillesse. Allant en Italie, pour se mettre à la tête de l'armée dans la guerre de 1734, il alla faire sa cour au roi de Sardaigne, tellement pris de vin, qu'il ne pouvait se soutenir, et qu'il tomba à terre. Dans cet état, il n'avait pourtant pas perdu la tête, et il dit au roi : « Me voilà porté tout naturellement aux pieds de Votre Majesté. »

LE JEU DE LOUIS XV.

M. le duc de Choiseul était du jeu de Louis XV, quand il fut exilé. M. de Chauvelin, qui en était aussi, dit au roi qu'il ne pouvait le continuer, parce que le duc en était de moitié. Le roi dit à M. de Chauvelin : « Demandez-lui s'il veut continuer. » M. de Chauvelin écrivit à Chanteloup; M. de Choiseul accepta. Au bout du mois, le roi

demanda si le partage des gains était fait : « Oui, dit M. de Chauvelin : M. de Choiseul gagne trois mille louis. — Ah ! j'en suis bien aise, dit le roi ; mandez-le lui bien vite. »

JEUNESSE ET PENSÉE.

« Que peuvent pour moi, disait M..., les grands et les princes ? Peuvent-ils me rendre ma jeunesse ou m'ôter ma pensée, dont l'usage me console de tout ? »

LES JUSTIFICATIONS PUBLIQUES.

M... me disait que ceux qui entrent par écrit dans de longues justifications devant le public lui paraissaient ressembler aux chiens qui courent et jappent après une chaise de poste.

LAIDEUR DU COMTE DE MIRABEAU.

Le comte de Mirabeau, très-laid de figure, mais plein d'esprit, ayant été mis en cause pour un prétendu rapt de séduction, fut lui-même son avocat. « Messieurs, dit-il, je suis accusé de séduction : pour toute réponse et pour toute défense, je demande que mon portrait soit mis au greffe. » Le commissaire n'entendait pas : « Bête, dit le juge, regarde donc la figure de Monsieur ! »

LAMENTATIONS D'UN JOUEUR.

Un joueur fameux, nommé Sablière, venait d'être arrêté. Il était au désespoir, et disait à Beaunarchais, qui voulait l'empêcher de se tuer : « Moi, arrêté pour deux cents louis ! abandonné par tous mes amis ! C'est moi qui les ai formés, qui leur ai appris à friponner. Sans moi, que seraient B..., D..., N... (ils vivent tous) ? Enfin,

monsieur, jugez de l'excès de mon avilissement : pour vivre, je suis espion de police! »

LE DUC DE LAUZUN ET M. DE CALONNE.

Le duc de Lauzun disait : « J'ai souvent de vives disputes avec M. de Calonne ; mais, comme ni l'un ni l'autre nous n'avons de caractère, c'est à qui se dépêchera de céder ; et celui de nous deux qui trouve la plus jolie tournure pour battre en retraite est celui qui se retire le premier. »

LE CARDINAL AQUAVIVA.

Pendant la guerre de 1745, l'empereur François I^{er} ayant été couronné à Francfort, une partie du peuple, vouée à la faction autrichienne, s'avisa d'aller sous les fenêtres des ambassadeurs de France et d'Espagne, alors ennemies de l'Autriche, témoignant sa joie par des cris de *Vive l'empereur!* L'ambassadeur de France jeta de l'argent à cette populace, qui cria : *Vive la France!* et se retira. Mais il en fut autrement devant le palais du cardinal Aquaviva, protecteur d'Espagne. Celui-ci, se croyant bravé, ouvre sa fenêtre, et vingt coups de fusil, partis à la fois, jettent à terre autant de morts ou de blessés. Le peuple veut incendier le palais, et y brûler Aquaviva. Mais celui-ci s'était assuré de plus de mille *braves* dont il couvrit la place. Quatre pièces de canon, chargées à cartouches, en imposent au peuple. Qui croirait que le pape, avec l'autorité absolue et un corps de troupes, n'ait jamais songé à faire au peuple quelque justice du cardinal? Voilà de terribles effets de la *prepotenza*. Ce n'est pas tout : ce cardinal Aquaviva eut, dans les derniers jours de sa vie, tant de remords de ses violences, qu'il voulut en faire publiquement amende honorable ; on en a fait à moins ; mais

le sacré-collège ne voulut jamais le permettre, pour l'honneur de la pourpre. Ainsi, dans la capitale du monde chrétien, l'expression du remords, cette vertu du pécheur, et sa seule ressource, fut interdite à un prêtre trop peu châtié par ses remords; et ce triomphe de l'orgueil sur une religion d'humilité fut l'ouvrage de ceux qui se portent pour successeurs de ses premiers apôtres. La religion durera sans doute, mais la *prepotenza* ne peut pas durer.

BELLE LEÇON A UN OUEUR.

M. de..., fort adonné au jeu, perdit en un seul coup de dés son revenu d'une année; c'était mille écus. Il les envoya demander à M..., son ami, qui connaissait sa passion pour le jeu, et qui voulait l'en guérir. Il lui envoya la lettre de change suivante : « Je prie M..., banquier, de donner à M... ce qu'il lui demandera, à la concurrence de ma fortune. » Cette leçon terrible et généreuse produisit son effet.

BELLE LEÇON ET BELLE FÊTE DONNÉES PAR UN ANGLAIS.

Un ambassadeur anglais à Naples avait donné une fête charmante, mais qui n'avait pas coûté bien cher. On le sut, et on partit de là pour dénigrer sa fête, qui avait d'abord beaucoup réussi. Il s'en vengea en véritable Anglais, et en homme à qui les guinées ne coûtaient pas grand'chose. Il annonça une autre fête. On crut que c'était pour prendre sa revanche, et que la fête serait superbe. On accourt; grande affluence. Point d'apprêts. Enfin, on apporte un réchaud à l'esprit-de-vin. On s'attendait à quelque miracle. « Messieurs, dit-il, ce sont les dépenses, et non l'agrément d'une fête que vous cherchez : regardez bien (et il entr'ouvre son habit dont il montre la dou-

blure), c'est un tableau du Dominicain qui vaut cinq mille guinées ; mais ce n'est pas tout : voyez ces dix billets, ils sont de mille guinées chacun, payables à vue sur la banque d'Amsterdam. » Il en fait un rouleau, et les met sur le réchaud allumé. « Je ne doute pas, Messieurs, que cette fête ne vous satisfasse, et que vous ne vous retiriez tous contents de moi. Adieu ! messieurs, la fête est finie. »

LES LETTRES ET LES FEMMES.

On disait à un jeune homme de redemander ses lettres à une femme d'environ quarante ans, dont il avait été fort amoureux. « Vraisemblablement elle ne les a plus, dit-il. — Si fait, lui répondit quelqu'un : les femmes commencent vers trente ans à garder les lettres d'amour. »

LE MÉDECIN LEVRET ET LE DAUPHIN.

On appela à la cour le célèbre Levret, pour accoucher la feue dauphine. M. le dauphin lui dit : « Vous êtes bien content, monsieur Levret, d'accoucher madame la dauphine ; cela va vous faire de la réputation. — Si ma réputation n'était pas faite, dit tranquillement l'accoucheur, je ne serais pas ici. »

LIAISONS.

N... disait qu'il fallait toujours examiner si la liaison d'une femme et d'un homme est d'âme à âme, ou de corps à corps ; si celle d'un particulier et d'un homme en place ou d'un homme de la cour est de sentiment à sentiment, ou de position à position, etc.

LIRE EN GROS.

M... disait à un jeune homme qui ne s'apercevait pas

qu'il était aimé d'une femme : « Vous êtes encore bien jeune, vous ne savez lire que les gros caractères. »

LISTE DES ABUS.

M..., qu'on voulait faire parler sur différents abus publics ou particuliers, répondit froidement : « Tous les jours j'accrois la liste des choses dont je ne parle plus. Le plus philosophe est celui dont la liste est la plus longue. »

LITTÉRATURE D'UN CONTRÔLEUR GÉNÉRAL.

M. d'Ormesson, étant contrôleur général, disait devant vingt personnes, qu'il avait longtemps cherché à quoi pouvaient avoir été utiles des gens comme Corneille, Boileau, la Fontaine, et qu'il ne l'avait jamais pu trouver. Cela passait ; car, quand on est contrôleur général, tout passe. M. Pelletier de Morfontaine, son beau-père, lui dit avec douceur : « Je sais que c'est votre façon de penser ; mais ayez pour moi le ménagement de ne pas le dire. Je voudrais bien obtenir que vous ne vous vantassiez point de ce qui vous manque. Vous occupez la place d'un homme qui s'enfermait souvent avec Racine et Boileau, qui les menait souvent à sa maison de campagne, et disait, en apprenant l'arrivée de plusieurs évêques : « Qu'on leur « montre le château, les jardins, tout, excepté moi. »

LOUIS XIV ET BARON.

On faisait l'éloge de Louis XIV devant le roi de Prusse. Il lui contestait toutes ses vertus et ses talents. « Au moins Votre Majesté accordera qu'il faisait bien le roi. — Pas si bien que Baron, » dit le roi de Prusse avec humeur.

LOUIS XIV ET COYPEL.

Louis XIV, voulant envoyer en Espagne un portrait du duc de Bourgogne, le fit faire par Coypel, et, voulant en retenir un pour lui-même, chargea Coypel d'en faire faire une copie. Les deux tableaux furent exposés en même temps dans la galerie : il était impossible de les distinguer. Louis XIV, prévoyant qu'il allait se trouver dans cet embarras, prit Coypel à part et lui dit : « Il n'est pas décent que je me trompe en cette occasion : dites-moi de quel côté est le tableau original. » Coypel le lui indiqua, et Louis XIV, repassant, dit : « La copie et l'original sont si semblables, qu'on pourrait s'y méprendre ; cependant, on peut voir avec un peu d'attention que celui-ci est l'original. »

LOUIS XV ET CAHUSAC.

L'abbé de Canaye disait que Louis XV aurait dû faire une pension à Cahusac. « Et pourquoi ? — C'est que Cahusac l'empêche d'être l'homme de son royaume le plus méprisé. »

LOUIS XV ET LA MUSIQUE.

Le roi, quelque temps après la mort de Louis XV, fit terminer avant le temps ordinaire un concert qui l'ennuyait, et dit : « Voilà assez de musique. » Les concertants le surent, et l'un d'eux dit à l'autre : « Mon ami, quel règne se prépare ! »

LOUIS XV MOURANT.

Pendant la dernière maladie de Louis XV, qui dès les premiers jours se présenta comme mortelle, Lorry, qui fut mandé avec Bordeu, employa, dans le détail des

conseils qu'il donnait, le mot *Il faut*. Le roi, choqué de ce mot, répétait tout bas et d'une voix mourante : *Il faut ! il faut !*

LA LUNETTE DE M. DE VAUDREUIL.

M... disait à M. de Vaudreuil, dont l'esprit est droit et juste, mais encore livré à quelques illusions : « Vous n'avez pas de taie dans l'œil, mais il y a un peu de poussière sur votre lunette. »

UNE MAITRESSE REFUSÉE PAR LOUIS XV.

Le maréchal de Richelieu, ayant proposé pour maîtresse à Louis XV une grande dame (j'ai oublié laquelle), le roi n'en voulut pas, disant qu'elle coûterait trop cher à renvoyer.

MANŒUVRE HABILE DE L'ÉVÊQUE D'AUTUN.

Un bon trait de prêtre de cour, c'est la ruse dont s'avisa l'évêque d'Autun, Montazet, depuis archevêque de Lyon. Sachant bien qu'il y avait de bonnes frasques à lui reprocher, et qu'il était facile de le perdre auprès de l'évêque de Mirepoix, le théatin Boyer, il écrivit contre lui-même une lettre anonyme pleine de calomnies et facile à convaincre d'absurdité. Il l'adressa à l'évêque de Narbonne ; il entra ensuite en explication avec lui, et fit voir l'atrocité de ses ennemis prétendus. Arrivèrent ensuite les lettres anonymes écrites en effet par eux, et contenant les inculpations réelles ; ces lettres furent méprisées. Le résultat des premières avait mené le théatin à l'incrédulité sur les secondes.

LE MARI CONVAINCU.

M. de F..., qui avait vu à sa femme plusieurs amants,

et qui avait toujours joui de temps en temps de ses droits d'époux, s'avisa un soir de vouloir en profiter. Sa femme s'y refuse. « Eh quoi ! lui dit-elle, ne savez-vous pas que je suis en affaire avec M... ? — Belle raison ! dit-il, ne m'avez-vous pas laissé mes droits, quand vous aviez L..., S..., N..., B..., T... ? — Oh ! quelle différence ! était-ce de l'amour que j'avais pour eux ! Rien, pures fantaisies ; mais avec M..., c'est un sentiment : c'est à la vie et à la mort. — Ah ! je ne savais pas cela : n'en parlons plus. » Et, en effet, tout fut dit. M. de R..., qui entendait conter cette histoire, s'écria : « Mon Dieu ! que je vous remercie d'avoir amené le mariage à produire de pareilles gentillesses ! »

LE MARI DE MADAME DE CHAULNES ET LES SACREMENTS.

On dit à la duchesse de Chaulnes, mourante et séparée de son mari : « Les sacrements sont là. — Un petit moment... — M. le duc de Chaulnes voudrait vous revoir. — Est-il là ? — Oui. — Qu'il attende : il entrera avec les sacrements. »

MARIAGE ET CÉLIBAT.

M... disait de mademoiselle..., qui n'était point vénales, n'écoutait que son cœur et restait fidèle à l'objet de son choix : « C'est une personne charmante, et qui vit le plus honnêtement qu'il est possible hors du mariage et du célibat. »

MARIAGES TEMPORAIRES.

M. de L... disait qu'on aurait dû appliquer au mariage la police relative aux maisons, qu'on loue par un bail pour trois, six et neuf ans, avec pouvoir d'acheter la maison, si elle vous convient.

MARI.

Madame de B..., ne pouvant, malgré son grand crédit, rien faire pour M. de D..., son amant, homme par trop médiocre, l'a épousé. En fait d'amants, il n'est pas de ceux que l'on montre; en fait de maris, on montre tout.

MARI SUSCEPTIBLE.

Un mari disait à sa femme : « Madame, cet homme a des droits sur vous, il vous a manqué devant moi; je ne le souffrirai pas. Qu'il vous maltraite quand vous êtes seule; mais, en ma présence, c'est me manquer à moi-même. »

LE MARMITON DE M. DE MAUGIRON.

C'est M. de Maugiron qui a commis cette action horrible, que j'ai entendu conter, et qui me parut une fable. Étant à l'armée, son cuisinier fut pris comme maraudeur; on vint le lui dire : « Je suis très-content de mon cuisinier, répondit-il; mais j'ai un mauvais marmiton. » Il fait venir ce dernier, lui donne une lettre pour le grand prévôt. Le malheureux y va, est saisi, proteste de son innocence, et est pendu.

MARMONTEL ET BOINDIN AU CAFÉ PROCOPE.

Marmontel dans sa jeunesse recherchait beaucoup le vieux Boindin, célèbre par son esprit et son incrédulité. Le vieillard lui dit : « Trouvez-vous au café Procope. — Mais nous ne pourrions pas parler de matières philosophiques. — Si fait, en convenant d'une langue particulière, d'un argot. » Alors, ils firent leur dictionnaire. L'âme s'appelait *Margot*; la religion, *Javotte*; la liberté, *Jeannelon* :

et le Père Éternel, *M. de l'Être*. Les voilà disputant et s'entendant très-bien. Un homme en habit noir, avec une mauvaise mine, se mêlant à la conversation, dit à Boindin : « Monsieur, oserai-je vous demander ce que c'était que ce M. de l'Être qui s'est si souvent mal conduit et dont vous êtes si mécontent ? — Monsieur, reprit Boindin, c'était un espion de police. » On peut juger de l'éclat de rire, cet homme étant lui-même du métier.

M. DE MARVILLE ET LA POLICE.

M. de Marville disait qu'il ne pouvait y avoir d'honnête homme à la police que le lieutenant de police tout au plus.

LE MASQUE DE FER.

Il paraît certain que l'homme au masque de fer est un frère de Louis XIV : sans cette explication, c'est un mystère absurde. Il paraît certain non-seulement que Mazarin eut la reine, mais, ce qui est plus inconcevable, qu'il était marié avec elle : sans cela, comment expliquer la lettre qu'il lui écrivit de Cologne, lorsque, apprenant qu'elle avait pris parti sur une grande affaire, il lui mande : « Il vous convient bien, madame, etc. ? » Les vieux courtisans racontent, d'ailleurs, que, quelques jours avant la mort de la reine, il y eut une scène de tendresse, de larmes, d'explications entre la reine et son fils ; et l'on est fondé à croire que c'est dans cette scène que fut faite la confidence de la mère au fils.

LES MASQUES.

« La différence qu'il y a de vous à moi, me disait M..., c'est que vous avez dit à tous les masques : « Je vous connais ; » et moi, je leur ai laissé l'espérance de me

tromper. Voilà pourquoi le monde m'est plus favorable qu'à vous. C'est un bal dont vous avez détruit l'intérêt pour les autres et l'amusement pour vous-même. »

L'ABBÉ MAURY CANDIDAT A L'ACADÉMIE.

L'abbé Maury tâchant de faire conter à l'abbé de Beaumont, vieux et paralytique, les détails de sa jeunesse et de sa vie : « L'abbé, lui dit celui-ci, vous me prenez mesure ! » indiquant qu'il cherchait des matériaux pour son éloge à l'Académie.

LA MÉDAILLE DE LOUIS XIII ET DU CARDINAL DE RICHELIEU.

Il existe une médaille que M. le prince de Condé m'a dit avoir possédée, et que je lui ai vu regretter. Cette médaille représente, d'un côté, Louis XIII, avec les mots ordinaires : *Rex Franc. et Nav.*, et, de l'autre, le cardinal de Richelieu, avec ces mots à l'entour : *Nil sine concilio.*

LE MÉDECIN ARMÉ.

Un médecin de village allait visiter un malade au village prochain. Il prit avec lui un fusil pour chasser en chemin et se désennuyer. Un paysan le rencontra, et lui demanda où il allait. « Voir un malade. — Avez-vous peur de le manquer ? »

LE MÉDECIN DE M. DE SULLY.

M. Lorri, médecin, racontait que madame de Sully, étant indisposée, l'avait appelé et lui avait conté une insolence de Bordeu, lequel lui avait dit : « Votre maladie vient de vos besoins : voilà un homme » ; et, en même temps, il se présenta dans un état peu décent. Lorri

excusa son confrère, et dit à madame de Sully force galanteries respectueuses. Il ajoutait : « Je ne sais ce qui est arrivé depuis ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'après m'avoir rappelé une fois, elle reprit Bordeu. »

LA MÉMOIRE DE M. DE TRESSAN.

M. de Tressan avait fait, en 1738, des couplets contre M. le duc de Nivernais, et sollicita l'Académie en 1780. Il alla chez M. de Nivernais, qui le reçut à merveille, lui parla du succès de ses derniers ouvrages, et le renvoyait comblé d'espérances, lorsque, voyant M. de Tressan prêt à remonter en voiture, il lui dit : « Adieu, monsieur le comte, je vous félicite de n'avoir pas plus de mémoire. »

LE MÉNAGE A TROIS DE M. DE NESLE
ET DE M. DE SOUBISE.

Madame de Nesle avait M. de Soubise. M. de Nesle, qui méprisait sa femme, eut un jour une dispute avec elle en présence de son amant ; il lui dit : « Madame, on sait bien que je vous passe tout ; je dois pourtant vous dire que vous avez des fantaisies trop dégradantes et que je ne vous passerai pas : telle est celle que vous avez pour le perruquier de mes gens, avec lequel je vous ai vue sortir et rentrer chez vous. » Après quelques menaces, il sortit, et la laissa avec M. de Soubise, qui la souffleta, quoi qu'elle pût dire. Le mari alla ensuite conter cet exploit, ajoutant que l'histoire du perruquier était fautive, se moquant de M. de Soubise, qui l'avait crue, et de sa femme, qui avait été souffletée.

MÉPRISE.

« Je me refuse, disait M.... aux avances de M. de B...,

parce que j'estime assez peu les qualités pour lesquelles il me recherche, et que, s'il savait les qualités pour lesquelles je m'estime, il me fermerait sa porte. »

LA MER ET LES ANGLAIS.

Milord Hervey, voyageant en Italie et se trouvant non loin de la mer, traversa une lagune dans l'eau de laquelle il trempa son doigt : « Ah ! ah ! dit-il, l'eau est salée ; ceci est à nous. »

LE MÉRITE DU DUC DE...

« Je crois, disait M... sur le duc de..., que son nom est son plus grand mérite, et qu'il a toutes les vertus qui se font dans une parcheminerie. »

MÉRITES GRADUÉS DE L'ABBÉ MAURY.

L'abbé Maury, étant pauvre, avait enseigné le latin à un vieux conseiller de grand'chambre, qui voulait entendre les *Institutes* de Justinien. Quelques années se passent, et il rencontre ce conseiller, étonné de le voir dans une maison honnête. « Ah ! l'abbé, vous voilà ! lui dit-il lestement ; par quel hasard vous trouvez-vous dans cette maison-ci ? — Je m'y trouve comme vous vous y trouvez. — Oh ! ce n'est pas la même chose. Vous êtes donc mieux dans vos affaires ? Avez-vous fait quelque chose dans votre métier de prêtre ? — Je suis grand vicaire de M. de Lombez. — Diable ! c'est quelque chose ! Et combien cela vaut-il ? — Mille francs. — C'est bien peu ! » Et il reprend, le ton leste et léger : « Mais j'ai un prieuré de mille écus. — Mille écus ! bonne affaire (*avec l'air de la considération*). — Et j'ai fait la rencontre du maître de cette maison-ci chez M. le cardinal de Rohan. — Peste ! vous allez chez

le cardinal de Rohan? — Oui, il m'a fait avoir une abbaye. — Une abbaye! Ah! cela posé, monsieur l'abbé, faites-moi l'honneur de venir dîner chez moi. »

UNE MESSE POUR HUIT SOUS.

L'abbé Raynal, jeune et pauvre, accepta une messe à dire tous les jours pour vingt sous; quand il fut plus riche, il la céda à l'abbé de La Porte, en retenant huit sous dessus : celui-ci, devenu moins gueux, la sous-loua à l'abbé Dinouart, en retenant quatre sous dessus, outre la portion de l'abbé Raynal; si bien que cette pauvre messe, grevée de deux pensions, ne valait que huit sous à l'abbé Dinouart.

MILTON ET SA FEMME.

Milton, après le rétablissement de Charles II, était dans le cas de reprendre une place très-lucrative qu'il avait perdue; sa femme l'y exhortait; il lui répondit : « Vous êtes femme, et vous voulez avoir un carrosse; moi, je veux vivre et mourir en honnête homme. »

MINISTRES ET MALADES.

Les ministres en place s'avisent quelquefois, lorsque, par hasard, ils ont de l'esprit, de parler du temps où ils ne seront plus rien. On en est communément la dupe, et l'on s'imagine qu'ils croient ce qu'ils disent. Ce n'est, de leur part, qu'un trait d'esprit. Ils sont comme les malades qui parlent souvent de leur mort, et qui n'y croient pas, comme on peut le voir par d'autres mots qui leur échappent.

LES TROIS MINISTRES DE HENRI IV.

Henri IV s'y prit singulièrement pour faire connaître

à un ambassadeur d'Espagne le caractère de ses trois ministres, Villeroy, le président Jeannin et Sully. Il fit appeler d'abord Villeroy : « Voyez-vous cette poutre qui menace ruine? — Sans doute, dit Villeroy sans lever la tête; il faut la faire raccommoder, je vais donner des ordres. » Il appela ensuite le président Jeannin : « Il faudra s'en assurer, » dit celui-ci. On fait venir Sully, qui regarde la poutre : « Eh! sire, y pensez-vous? dit-il : cette poutre durera plus que vous et moi. »

MIRABEAU ET M. DE CALONNE.

Dans le temps où parut le livre de Mirabeau sur l'agio-tage, dans lequel M. de Calonne est très-maltraité, on disait pourtant, à cause d'un passage contre M. Necker, que le livre était payé par M. de Calonne, et que le mal qu'on y disait de lui n'avait d'autre objet que de masquer la collusion.

LA MITRE ET LE SOUFFLET DE M. DE LUYNES.

On sait que M. de Luynes, ayant quitté le service pour un soufflet qu'il avait reçu sans en tirer vengeance, fut fait bientôt après archevêque de Sens. Un jour qu'il avait officié pontificalement, un mauvais plaisant prit sa mitre, et, l'écartant des deux côtés : « C'est singulier, dit-il, comme cette mitre ressemble à un soufflet. »

MOÏSE ET LES ALLUMETTES.

M..., à propos des six mille ans de Moïse, disait, en considérant la lenteur des progrès des arts et l'état actuel de la civilisation : « Que veut-il qu'on fasse de ses six mille ans? Il en a fallu plus que cela pour savoir battre le briquet et pour inventer les allumettes. »

MOLIÈRE ET LES FINANCIERS.

C'est une chose remarquable que Molière, qui n'épargnait rien, n'a pas lancé un seul trait contre les gens de finance. On dit que Molière et les auteurs comiques du temps eurent là-dessus des ordres de Colbert.

L'ABBÉ DE MOLIÈRE ET SON VOLEUR.

L'abbé de Molière était un homme simple et pauvre, étranger à tout, hors à ses travaux sur le système de Descartes; il n'avait point de valet, et travaillait dans son lit, faute de bois, sa culotte sur sa tête par-dessus son bonnet, les deux côtés pendant à droite et à gauche. Un matin, il entend frapper à sa porte : « Qui va là ? — Ouvrez... » Il tire un cordon et la porte s'ouvre. L'abbé de Molière, ne regardant point : « Qui êtes-vous ? — Donnez-moi de l'argent. — De l'argent ? — Oui, de l'argent. — Ah ! j'entends, vous êtes un voleur ? — Voleur ou non, il me faut de l'argent. — Vraiment, oui, il vous en faut ? Eh bien ! cherchez là-dedans... » Il tend le cou, et présente un des côtés de la culotte ; le voleur fouille. « Eh bien ! il n'y a point d'argent. — Vraiment, non ; mais il y a ma clef. — Eh bien ! cette clef... ? — Cette clef, prenez-la. — Je la tiens. — Allez-vous-en à ce secrétaire ; ouvrez... » Le voleur met la clef à un tiroir. « Pas celui-là, dit l'abbé, ce sont mes papiers... Ventrebleu ! finirez-vous ? ce sont mes papiers ! A l'autre tiroir, vous trouverez de l'argent. — Le voilà. — Eh bien ! prenez... Fermez donc le tiroir... » Le voleur s'enfuit. « Monsieur le voleur, fermez donc la porte. Morbleu ! il laisse la porte ouverte !... Quel chien de voleur ! il faut que je me lève par le froid qu'il fait !

maudit voleur ! » L'abbé saute en pied, va fermer la porte, et revient se remettre à son travail.

MONSEIGNEUR MONTAZET ET LA SŒUR
DU CARDINAL DE TENCIN.

Quand l'archevêque de Lyon, Montazet, alla prendre possession de son siège, une vieille chanoinesse de..., sœur du cardinal de Tencin, lui fit compliment de ses succès auprès des femmes, et entre autres de l'enfant qu'il avait eu de madame de Mazarin. Le prélat nia tout et ajouta : « Madame, vous savez que la calomnie ne vous a pas ménagée vous-même ; mon histoire avec madame de Mazarin n'est pas plus vraie que celle qu'on vous prête avec M. le cardinal. — En ce cas, dit la chanoinesse tranquillement, l'enfant est de vous. »

LE MONT ETNA ET L'ABBÉ RECUPERO.

Le chanoine Recupero, célèbre physicien, ayant publié une savante dissertation sur le mont Etna, où il prouvait, d'après les dates des éruptions et la nature de leurs laves, que le monde ne pouvait pas avoir moins de quatorze mille ans ; la cour lui fit dire de se taire, et que l'arche sainte avait aussi ses éruptions. Il se le tint pour dit. C'est lui-même qui a conté cette anecdote au chevalier de la Tremblaye.

MADAME DE MONTMORIN ET SON FILS.

Madame de Montmorin disait à son fils : « Vous entrez dans le monde ; je n'ai qu'un conseil à vous donner : c'est d'être amoureux de toutes les femmes. »

LA MORT DU ROI.

Un courtisan disait à la mort de Louis XIV : « Après la mort du roi, on peut tout croire. »

UN MOT DE J.-J. ROUSSEAU.

J.-J. Rousseau passe pour avoir eu madame la comtesse de Boufflers, et même (qu'on me passe ce terme) pour l'avoir manquée, ce qui leur donna beaucoup d'humeur l'un contre l'autre. Un jour, on disait devant eux que l'amour du genre humain éteignait l'amour de la patrie. « Pour moi, dit-elle, je sais, par mon exemple, et je sens que cela n'est pas vrai : je suis très-bonne Française, et je ne m'intéresse pas moins au bonheur de tous les peuples. — Oui, je vous entends, dit Rousseau, vous êtes Française par votre buste, et cosmopolite du reste de votre personne. »

UN MOT D'ARLEQUIN.

Il y a une farce italienne où Arlequin dit, à propos des travers de chaque sexe, que nous serions tous parfaits, si nous n'étions ni hommes ni femmes.

UN MOT DE FOX.

Fox avait emprunté des sommes immenses à différents juifs, et se flattait que la succession d'un de ses oncles payerait toutes ses dettes. Cet oncle se maria et eut un fils ; à la naissance de l'enfant, Fox dit : « C'est le Messie que cet enfant : il vient au monde pour la destruction des juifs. »

JOLI MOT DE LOUIS XV.

Louis XV se fit peindre par Latour. Le peintre, tout en travaillant, causait avec le roi, qui paraissait le trouver bon. Latour, encouragé et naturellement indiscret, poussa

la témérité jusqu'à lui dire : « Au fait, sire, vous n'avez point de marine. » Le roi répondit sèchement : « Que dites-vous là ? Et Vernet, donc ! »

MOT DE MADAME DE MAINTENON SUR LES ÉVÊQUES.

Louis XIV, se plaignant chez madame de Maintenon du chagrin que lui causait la division des évêques : « Si l'on pouvait, disait-il, ramener les neuf opposants, on éviterait un schisme ; mais cela ne sera pas facile. — Eh bien ! sire, dit en riant madame la duchesse, que ne dites-vous aux quarante de revenir à l'avis des neuf, ils ne vous refuseront pas. »

MOT D'UN ABBÉ A UN PORTIER.

L'abbé de la Galaisière était fort lié avec M. Orri, avant qu'il fût contrôleur général. Quand il fut nommé à cette place, son portier, devenu suisse, semblait ne pas le reconnaître. « Mon ami, lui dit l'abbé de la Galaisière, vous êtes insolent beaucoup trop tôt, votre maître ne l'est pas encore. »

MOT D'UN COURTISAN.

Un courtisan disait : « Ne se brouille pas avec moi qui veut. »

MOT D'UNE JEUNE FILLE SUR LA MORT.

« Pourquoi donc, disait mademoiselle de..., âgée de douze ans, pourquoi cette phrase : « Apprendre à mourir ? » je vois qu'on y réussit très-bien dès la première fois. »

MOT D'UN MAJOR DE PLACE.

Je ne vois jamais jouer les pièces de..., et le peu de

monde qu'il y a, sans me rappeler le mot d'un major de place qui avait indiqué l'exercice pour telle heure. Il arrive, il ne voit qu'un trompette : « Parlez-donc, messieurs les b...! d'où vient donc est-ce que vous n'êtes qu'un? »

MOUSQUETAIRE INTELLIGENT.

Madame de Prie, maîtresse du régent, dirigée par son père, un traitant nommé, je crois, Pleneuf, avait fait un accaparement de blé qui avait mis le peuple au désespoir, et enfin causé un soulèvement. Une compagnie de mousquetaires reçut l'ordre d'aller apaiser le tumulte, et leur chef, M. d'Avejan, avait ordre, dans ses instructions, de tirer sur la canaille : c'est ainsi qu'on désignait le peuple en France. Cet honnête homme se fit une peine de faire feu sur ses concitoyens, et voici comme il s'y prit pour remplir sa commission. Il fit faire tous les apprêts d'une salve de mousqueterie, et, avant de dire : *Tirez!* il s'avança vers la foule, tenant d'une main son chapeau, et de l'autre l'ordre de la cour : « Messieurs, dit-il, mes ordres portent de tirer sur la canaille; je prie tous les honnêtes gens de se retirer avant que j'ordonne de faire feu. » Tout s'enfuit et disparut¹.

MOYEN DE CHASSER UN MINISTRE.

On avisait dans une société aux moyens de déplacer un mauvais ministre, déshonoré par vingt turpitudes. Un de ses ennemis connus dit tout à coup : « Ne pourrait-on pas lui faire faire quelque opération raisonnable, quelque chose d'honnête, pour le faire chasser? »

*1. On a fait, à tort, dans une oraison funèbre récente, les honneurs de ce mot à la fois touchant et spirituel à un garde national de Paris mort il y a quelque temps.

MOYEN D'ÊTRE L'AMI DE M. BARTHE.

N... disait à M. Barthe : « Depuis dix ans que je vous connais, j'ai toujours cru qu'il était impossible d'être votre ami ; mais je me suis trompé ; il y en aurait un moyen. — Et lequel ? — Celui de faire une parfaite abnégation de soi, et d'adorer sans cesse votre égoïsme. »

MUSES, FEMMES OU MAITRESSES.

Le fameux Ben-Johnson disait que tous ceux qui avaient pris les Muses pour femmes étaient morts de faim, et que ceux qui les avaient prises pour maîtresses s'en étaient fort bien trouvés. Cela revient assez bien à ce que j'ai ouï dire à Diderot, qu'un homme de lettres sensé pouvait être l'amant d'une femme qui fait un livre, mais ne devait être le mari que de celle qui sait faire une chemise. Il y a mieux que tout cela : c'est de n'être ni l'amant de celle qui fait un livre, ni le mari d'aucune.

NAIVETÉ DE L'ABBÉ DELILLE.

L'abbé Delille devait lire des vers à l'Académie pour la réception d'un de ses amis. Sur quoi il disait : « Je voudrais bien qu'on ne le sût pas d'avance, mais je crains bien de le dire à tout le monde. »

NAIVETÉ DE MADAME DE NOAILLES.

L'abbé de Fleury avait été amoureux de madame la maréchale de Noailles, qui le traita avec mépris. Il devint premier ministre ; elle eut besoin de lui, et il lui rappela ses rigueurs. « Ah ! monseigneur, lui dit naïvement la maréchale, qui l'aurait pu prévoir ! »

NAIVETÉ DE VOLTAIRE.

M. Poissonnier, le médecin, après son retour de Russie, alla à Ferney, et, comme il parlait à M. de Voltaire de tout ce qu'il avait dit de faux et d'exagéré sur ce pays-là : « Mon ami, répondit naïvement Voltaire, au lieu de s'amuser à contredire, ils m'ont donné de bonnes pelisses, et je suis très-frileux. »

NAIVETÉ ÉCOSSAISE.

Pendant la guerre d'Amérique, un Écossais disait à un Français, en lui montrant quelques prisonniers américains : « Vous vous êtes battu pour votre maître ; moi, pour le mien ; mais ces gens-ci, pour qui se battent-ils ? » Ce trait vaut bien celui du roi de Pegu, qui pensa mourir de rire en apprenant que les Vénitiens n'avaient pas de roi.

NAIVETÉ ET INDISCRÉTION.

Je venais de raconter une histoire galante de madame la présidente de..., et je ne l'avais pas nommée. M... reprit naïvement : « Cette présidente de Bernière, dont vous venez de parlez... » Toute la société partit d'un éclat de rire.

NAIVETÉ ET VÉRITÉ.

Un jeune homme sensible, et portant l'honnêteté dans l'amour, était bafoué par des libertins qui se moquaient de sa tournure sentimentale. Il leur répondit avec naïveté : « Est-ce ma faute, à moi, si j'aime mieux les femmes que j'aime que les femmes que je n'aime pas ? »

NATURE ET SOCIÉTÉ.

On disait que M... était peu sociable : « Oui, dit un de ses amis, il est choqué de plusieurs choses qui, dans la société, choquent la nature.

LES NEUCHATELOIS ET LE ROI DE PRUSSE.

M..., faisant sa cour au prince Henri, à Neuchâtel, lui dit que les Neuchâtelois adoraient le roi de Prusse. « Il est fort simple, dit le prince, que les sujets aiment un maître qui est à trois cents lieues d'eux. »

NI PÈRE NI MARI.

Le duc de Chartres¹, apprenant l'insulte faite à madame la duchesse de Bourbon, sa sœur, par M. le comte d'Artois, dit : « On est bien heureux de n'être ni père ni mari. »

LES NOBLES AU PÉROU.

Au Pérou, il n'était permis qu'aux nobles d'étudier. Les nôtres pensent différemment.

LA NOBLESSE DE SAVOIE.

On avait dit à un roi de Sardaigne que la noblesse de Savoie était très-pauvre. Un jour, plusieurs gentilshommes, apprenant que le roi passait par je ne sais quelle ville, vinrent lui faire leur cour en habits de gala magnifiques. Le roi leur fit entendre qu'ils n'étaient pas aussi pauvres qu'on le disait. « Sire, répondirent-ils, nous avons appris

1. Qui fut plus tard duc d'Orléans, devint roi des Français, et mourut dans l'exil.

l'arrivée de Votre Majesté; nous avons fait tout ce que nous devions, mais nous devons tout ce que nous avons fait. »

LES OEUFS D'UN HOMME PERSONNEL.

Quelqu'un disait d'un homme très-personnel : « Il brûlerait votre maison pour se faire cuire deux œufs. »

L'ŒUF DE CANE DE MADAME GEOFFRIN.

Madame Geoffrin disait de madame de la Ferté-Imbault, sa fille : « Quand je la considère, je suis étonnée comme une poule qui a couvé un œuf de canne. »

OPINION DU PRINCE DE CONTI SUR LES PRINCES.

Le prince de Conti actuel s'affligeait de ce que le comte d'Artois venait d'acquérir une terre auprès de ses cantons de chasses : on lui fit entendre que les limites étaient bien marquées, qu'il n'y avait rien à craindre pour lui, etc. Le prince de Conti interrompt le harangueur en lui disant : « Vous ne savez pas ce que c'est que les princes ! »

OPINION PUBLIQUE.

M..., voyant, dans ces derniers temps, jusqu'à quel point l'opinion publique influait sur les grandes affaires, sur les places, sur le choix des ministres, disait à M. de L..., en faveur d'un homme qu'il voulait voir arriver : « Faites-nous, en sa faveur, un peu d'opinion publique. »

OPINION SUR LES FEMMES.

Un philosophe me disait qu'après avoir examiné l'ordre civil et politique des sociétés, il n'étudiait plus

que les sauvages dans les livres des voyageurs, et les enfants dans la vie ordinaire.

ORGUEIL DES JÉSUITES.

M... aime qu'on dise qu'il est méchant, à peu près comme les jésuites n'étaient pas fâchés qu'on dit qu'ils assassinaient les rois. C'est l'orgueil qui veut régner par la crainte sur la faiblesse.

OUBLI DES HOMMES.

Je demandais à M... pourquoi, en se condamnant à l'obscurité, il se dérobaît au bien qu'on pouvait lui faire. « Les hommes, me dit-il, ne peuvent rien faire pour moi qui vaille leur oubli. »

LE PARADIS DE DUCLOS.

Duclos parlait un jour du paradis, que chacun se fait à sa manière. Madame de Rochefort lui dit : « Pour vous, Duclos, voici de quoi composer le vôtre : du pain, du vin, du fromage et la première venue. »

LE PARDON DES BIENFAITS.

Je pressais M. de L... d'oublier les torts de M. de B..., qui l'avait autrefois obligé; il me répondit : « Dieu a recommandé le pardon des injures; il n'a point recommandé celui des bienfaits. »

LES PARENTS DE M. DE NOAILLES.

Le maréchal de Noailles avait un procès au parlement avec un de ses fermiers. Huit ou neuf conseillers se recuèrent, disant tous : « En qualité de parent de M. de Noail-

les... ; » et ils l'étaient en effet au *huitantième* degré. Un conseiller nommé M. Hurson, trouvant cette vanité ridicule, se leva, disant : « Je me récusé aussi. » Le premier président lui demanda en quelle qualité. Il répondit : « Comme parent du fermier. »

PARIS DES DUCS DE CHOISEUL ET DE PRASLIN.

Le duc de Choiseul et le duc de Praslin avaient eu une dispute pour savoir lequel était le plus bête, du roi ou de M. de la Vrillière : le duc de Praslin soutenait que c'était M. de la Vrillière ; l'autre, en fidèle sujet, pariait pour le roi. Un jour, au conseil, le roi dit une grosse bêtise. « Eh bien ! monsieur de Praslin, dit le duc de Choiseul, qu'en pensez-vous ? »

PARLER BIEN NE SUFFIT PAS.

Quand madame de F... a dit joliment une chose bien pensée, elle croit avoir tout fait ; de façon que, si une de ses amies faisait à sa place ce qu'elle a dit qu'il fallait faire, cela ferait à elles deux une philosophe. M. de... disait d'elle : « Quand elle a dit une jolie chose sur l'émétique, elle est toute surprise de n'être point purgée. »

PARTAGE DE LA POLOGNE.

Un évêque de Saint-Brieuc, dans son oraison funèbre de Marie-Thérèse, se tira d'affaire fort simplement sur le partage de la Pologne : « La France, dit-il, n'ayant rien dit sur ce partage, je prendrai le parti de faire comme la France, et de n'en rien dire non plus. »

LE PARTICULIER DE LA DUCHESSE DU MAINE.

Madame la duchesse du Maine, dont la santé allait

mal, grondait son médecin et lui disait : « Était-ce la peine de m'imposer tant de privations et de me faire vivre en mon particulier ? — Mais Votre Altesse a maintenant quarante personnes au château ! — Eh bien ! ne savez-vous pas que quarante ou cinquante personnes sont le particulier d'une princesse ? »

LES PASSIONS DE M...

M... étouffe plutôt ses passions qu'il ne sait les conduire. Il me disait là-dessus : « Je ressemble à un homme qui, étant à cheval, et ne sachant pas gouverner sa bête qui l'emporte, la tue d'un coup de pistolet et se précipite avec elle. »

PAUVRES ROIS.

On venait de citer quelques traits de la gourmandise de plusieurs souverains. « Que voulez-vous, dit le bonhomme M. de Brequigny, que voulez-vous que fassent ces pauvres rois ? Il faut bien qu'ils mangent ! »

PEHMÉJA ET DUBREUIL.

On demandait à Pehméja quelle était sa fortune ? « Quinze cents livres de rente. — C'est bien peu. — Oh ! reprit Pehméja, Dubreuil est riche. »

LE PÉNITENT ET SON CONFESSEUR.

Le cardinal de la Roche-Aymon, malade de la maladie dont il mourut, se confessa à je ne sais quel prêtre, sur lequel on lui demanda sa façon de penser. « J'en suis très-content, dit-il ; il parle de l'enfer comme un ange. »

PERDRE TERRE AVEC LES FEMMES.

Une femme disait à M... qu'elle le soupçonnait de n'avoir jamais *perdu terre* avec les femmes. « Jamais, lui dit-il, si ce n'est dans le ciel. » En effet, son amour s'accroissait toujours par la jouissance, après avoir commencé assez tranquillement.

UN BON PÈRE ET QUATRE BONS FILS.

Un paysan partagea le peu de biens qu'il avait entre ses quatre fils, et alla vivre tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. On lui dit, à son retour d'un voyage chez ses enfants : « Eh bien ! comment vous ont-ils reçu ? comment vous ont-ils traité ? — Ils m'ont traité, dit-il, comme leur enfant. » Ce mot paraît sublime dans la bouche d'un père tel que celui-ci.

PERROQUET ET NOTABLE.

Dans le temps de l'assemblée des notables, un homme voulait faire parler le perroquet de madame de... « Ne vous fatiguez pas, lui dit-elle, il n'ouvre jamais le bec. — Comment avez-vous un perroquet qui ne dit mot ? Ayez-en un qui dise au moins : *Vive le roi !* — Dieu m'en préserve, dit-elle, un perroquet disant : *Vive le roi !* je ne l'aurais plus : on en aurait fait un notable. »

PERRUQUE ET CHEVELURE.

On engageait M. de... à quitter une place dont le titre seul faisait sa sûreté contre des hommes puissants ; il répondit : « On peut couper à Samson sa chevelure, mais il ne faut pas lui conseiller de prendre perruque. »

LA PERSONNALITÉ DES FAUTES.

Dans une dispute sur le préjugé relatif aux peines infamantes qui flétrissent la famille du coupable, M... dit : « C'est bien assez de voir des honneurs et des récompenses où il n'y a pas de vertu, sans qu'il faille voir encore un châtiment où il n'y a pas de crime. »

PETITE AIDE FAIT GRAND BIEN.

Une femme avait un procès au parlement de Dijon. Elle vint à Paris, sollicita M. le garde des sceaux (1784) de vouloir bien écrire, en sa faveur, un mot qui lui ferait gagner un procès très-juste ; le garde des sceaux la refusa. La comtesse de Talleyrand prenait intérêt à cette femme ; elle en parla au garde des sceaux : nouveau refus. Madame de Talleyrand en fit parler par la reine : autre refus. Madame de Talleyrand se souvint que le garde des sceaux caressait beaucoup l'abbé de Périgord, son fils ; elle fit écrire par lui : refus très-bien tourné. Cette femme, désespérée, résolut de faire une tentative, et d'aller à Versailles. Le lendemain, elle part ; l'incommodité de la voiture publique l'engage à descendre à Sèvres, et à faire le reste de la route à pied. Un homme lui offre de la mener par un chemin plus agréable et qui abrège ; elle accepte, et lui conte son histoire. Cet homme lui dit : « Vous aurez demain ce que vous demandez. » Elle le regarde, et reste confondue. Elle va chez le garde des sceaux, est refusée encore, veut partir. L'homme l'engage à coucher à Versailles, et, le lendemain matin, lui apporte le papier qu'elle demandait. C'était le commis d'un commis, nommé M. Étienne.

PEUR DES DUELS.

On disait d'un escrimeur adroit, mais poltron, spirituel et galant auprès des femmes, mais impuissant : « Il manie très-bien le fleuret et la fleurette, mais le duel lui fait peur. »

M. DE PEZAY ET M. NECKER.

La finesse et la mesure sont peut-être les qualités les plus usuelles et qui donnent le plus d'avantages dans le monde. Elles font dire des mots qui valent mieux que des saillies. On louait excessivement dans une société le ministère de M. Necker; quelqu'un qui, apparemment, ne l'aimait pas, demanda : « Monsieur, combien de temps est-il resté en place depuis la mort de M. de Pezay ? » Ce mot, en rappelant que M. Necker était l'ouvrage de ce dernier, fit tomber à l'instant tout cet enthousiasme.

PHILOSOPHIE.

« Je sais me suffire, disait M..., et dans l'occasion, je saurai bien me passer de moi, » voulant dire qu'il mourrait sans chagrin.

UN PHILOSOPHE ET LA SOCIÉTÉ.

Un philosophe, retiré du monde, m'écrivait une lettre pleine de vertu et de raison. Elle finissait par ces mots : « Adieu, mon ami; conservez, si vous pouvez, les intérêts qui vous attachent à la société; mais cultivez les sentiments qui vous en séparent. »

PIERRÉ ^{er} A SPITHEAD.

Le czar Pierre I^{er}, étant à Spithead, voulut savoir ce

que c'était que le châtement de la cale qu'on inflige aux matelots. Il ne se trouva pour lors aucun coupable; Pierre dit : « Qu'on prenne un de mes gens. — Prince, lui répondit-on, vos gens sont en Angleterre, et, par conséquent, sous la protection des lois. »

LA PIERRE PHILOSOPHALE DE MADAME D'ÉPRÉMÉNIL.

M. d'Épréménil vivait depuis longtemps avec madame Tilaurier. Celle-ci voulait l'épouser. Elle se servit de Cagliostro, qui faisait espérer la découverte de la pierre philosophale. On sait que Cagliostro mêlait le fanatisme et la superstition aux sottises de l'alchimie. D'Épréménil se plaignant de ce que cette pierre philosophale n'arrivait pas, et une certaine formule n'ayant point eu d'effet, Cagliostro lui fit entendre que cela venait de ce qu'il vivait dans un commerce criminel avec madame Tilaurier. « Il faut, pour réussir, que vous soyez en harmonie avec les puissances invisibles et avec leur chef, l'Être suprême. Épousez ou quittez madame Tilaurier. » Celle-ci redoubla de coquetterie; d'Épréménil épousa, et il n'y eut que sa femme qui trouva la pierre philosophale.

LA PLACE ET LA FEMME.

M. d'Invau, étant contrôleur général, demanda au roi la permission de se marier; le roi, instruit du nom de la demoiselle, lui dit : « Vous n'êtes pas assez riche. » Celui-ci lui parla de sa place, comme d'une chose qui suppléait à la richesse. « Oh! dit le roi, la place peut s'en aller, et la femme reste. »

PLAIRE. •

On demandait à M... : « Qu'est-ce qui rend le plus aimable dans la société? » Il répondit : « C'est de plaire. »

PLEURER ET SOUPER.

Une femme était à une représentation de *Méropé*, et ne pleurait point ; on en était surpris. « Je pleurerai bien, dit-elle, mais je dois souper en ville. »

POÉSIE ET BONNET DE NUIT.

M... disait, à propos de l'utilité de la retraite et de la force que l'esprit y acquiert : « Malheur au poète qui se fait friser tous les jours ! Pour faire de bonne besogne, il faut être en bonnet de nuit, et pouvoir faire le tour de sa tête avec sa main. »

LA POÉSIE ET M. DE VERGENNES.

M. de Vergennes n'aimait point les gens de lettres, et on remarqua qu'aucun écrivain distingué n'avait fait des vers sur la paix de 1783 ; sur quoi, quelqu'un disait : « Il y en a deux raisons ; il ne donne rien aux poètes et ne prête pas à la poésie. »

LA POLICE ET LA PESTE.

« Il faut que ce qu'on appelle *la police* soit une chose bien terrible, disait plaisamment madame de..., puisque les Anglais aiment mieux les voleurs et les assassins, et que les Turcs aiment mieux la peste. »

PORTIER TROP DÉLICAT.

Un malheureux portier à qui les enfants de son maître refusèrent de payer un legs de mille livres, qu'il pouvait réclamer par justice, me dit : « Voulez-vous, monsieur, que j'aie à plaider contre les enfants d'un homme que j'ai

servi vingt-cinq ans, et que je sers eux-mêmes depuis quinze? » Il se faisait, de leur injustice même, une raison d'être généreux à leur égard.

PORTRAIT DE MADAME DE NEMOURS PAR VENDÔME.

M. de Vendôme disait de madame de Nemours, qui avait un long nez courbé sur des lèvres vermeilles : « Elle a l'air d'un perroquet qui mange une cerise. »

PORTRAIT DE MADAME LAMOTTE.

Un marchand d'estampes voulait (le 25 juin) vendre cher le portrait de madame Lamotte (fouettée et marquée le 24), et donnait pour raison que l'estampe était avant la lettre.

PORTRAIT DE M...

M... est un homme mobile, dont l'âme est ouverte à toutes les impressions, dépendant de ce qu'il voit, de ce qu'il entend, ayant une larme prête pour la belle action qu'on lui raconte, et un sourire pour le ridicule qu'un sot essaye de jeter sur elle.

PORTRAIT DE M. D'ÉPINAY PAR DIDEROT.

On demandait à Diderot quel homme était M. d'Épinay. « C'est un homme, dit-il, qui a mangé deux millions sans dire un bon mot et sans faire une bonne action. »

PORT-ROYAL ET RACINE.

C'est une chose curieuse que l'histoire de Port-Royal écrite par Racine. Il est plaisant de voir l'auteur de *Phèdre* parler des grands desseins de Dieu sur la mère Agnès.

LA POSTÉRITÉ DE M. THOMAS.

M. Thomas me disait un jour : « Je n'ai pas besoin de mes contemporains ; mais j'ai besoin de la postérité. » Il aimait beaucoup la gloire. « Beau résultat de philosophie, lui dis-je, de pouvoir se passer des vivants, pour avoir besoin de ceux qui ne sont pas nés ! »

POURQUOI L'ANGLETERRE EST UN BON PAYS.

M. de C..., parlant un jour du gouvernement d'Angleterre et de ses avantages, dans une assemblée où se trouvaient quelques évêques, quelques abbés ; un d'eux, nommé l'abbé de Seguerand, lui dit : « Monsieur, sur le peu que je sais de ce pays-là, je ne suis nullement tenté d'y vivre, et je sens que je m'y trouverais très-mal. — Monsieur l'abbé, lui répondit naïvement M. de C..., c'est parce que vous y seriez mal que le pays est excellent. »

POURQUOI L'ON EST PLUS HONNÊTE EN FRANCE AVANT QU'APRÈS TRENTE ANS.

« Savez-vous pourquoi, me disait M. de..., on est plus honnête, en France, dans la jeunesse et jusqu'à trente ans que passé cet âge ? C'est que ce n'est qu'après cet âge qu'on s'est détrompe ; que, chez nous, il faut être enclume ou marteau ; que l'on voit clairement que les maux dont gémit la nation sont irrémédiables. Jusqu'alors on avait ressemblé au chien qui défend le dîner de son maître contre les autres chiens ; après cette époque, on fait comme le même chien, qui en prend sa part avec les autres. »

POURQUOI ME MARIERAI-JE ?

Je proposais à M. de L... un mariage qui semblait

avantageux. Il me répondit : « Pourquoi me marierais-je ? Le mieux qui puisse m'arriver, en me mariant, est de n'être pas cocu, ce que j'obtiendrai encore plus sûrement en ne me mariant pas. »

POURQUOI M. L... N'ÉCRIVAIT PAS.

On reprochait à M. L..., homme de lettres, de ne plus rien donner au public. « Que voulez-vous qu'on imprime, dit-il, dans un pays où l'*Almanach de Liège* est défendu de temps en temps. »

POUSSIÈRE ET BOUE.

On disait d'un courtisan léger, mais non corrompu : « Il a pris de la poussière dans le tourbillon ; mais il n'a pas pris de tache dans la boue. »

UN PRÉDICATEUR DE LA LIGUE.

Un prédicateur de la Ligue avait pris pour texte de son sermon : *Eripe nos, Domine, à luto facis*, qu'il traduisait ainsi : « Seigneur, débourbonnez-vous ! »

PRÉSENT DE LOUIS XV A M. D'ÉTIOLES.

Quelque temps avant que Louis XV fût arrangé avec madame de Pompadour, elle courait après lui aux chasses. Le roi eut la complaisance d'envoyer à M. d'Étioles une ramure de cerf. Celui-ci la fit mettre dans sa salle à manger, avec ces mots : « Présent fait par le roi à M. d'Étioles. »

PRIÈRE D'UN CÉLIBATAIRE.

Un célibataire qu'on pressait de se marier répondit plaisamment : « Je prie Dieu de me préserver des femmes aussi bien que je me préserverai du mariage. »

PROBLÈME DE MAUPERTUIS.

Maupertuis, étendu dans son fauteuil et bâillant, dit un jour : « Je voudrais, dans ce moment-ci, résoudre un beau problème qui ne fût pas difficile. » Ce mot le peint tout entier.

PRODICALITÉ DU ROI STANISLAS.

Le roi Stanislas venait d'accorder des pensions à plusieurs ex-jésuites ; M. de Tressan lui dit : « Sire, Votre Majesté ne fera-t-elle rien pour la famille de Damiens, qui est dans la plus profonde misère ? »

PROFESSION DE FOI AUDACIEUSE DE M. DE BRETEUIL.

Le baron de Breteuil, après son départ du ministère, en 1788, blâmait la conduite de l'archevêque de Sens. Il le qualifiait de despote, et disait : « Moi, je veux que la puissance royale ne dégénère point en despotisme, et je veux qu'elle se renferme dans les limites où elle était resserrée sous Louis XIV. » Il croyait, en tenant ce discours, faire acte de citoyen, et risquer de se perdre à la cour.

PROGRÈS DE LA NOBLESSE.

« Pour juger de ce que c'est que la noblesse, disait M..., il suffit d'observer que M. le prince de Turenne, actuellement vivant, est plus noble que M. de Turenne, et que le marquis de Laval est plus noble que le connétable de Montmorency. »

LES PROGRÈS D'UNE CURE.

On disait à Delon, médecin mesmérisme : « Eh bien,

M. de B... est mort, malgré la promesse que vous aviez faite de le guérir. — Vous avez, répondit-il, été absent, vous n'avez pas suivi les progrès de la cure : il est mort guéri. »

PROJET DE COUR PLÉNIÈRE.

Du temps de M. de Machault, on présenta au roi le projet d'une cour plénière, telle qu'on a voulu l'exécuter depuis. Tout fut réglé entre le roi, madame de Pompadour et les ministres. On dicta au roi les réponses qu'il ferait au premier président ; tout fut expliqué dans un mémoire dans lequel on disait : « Ici, le roi prendra un air sévère ; ici, le front du roi s'adoucira ; ici, le roi fera tel geste, etc. » Le mémoire existe.

PRUDENCE DE L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE.

Quand l'abbé de Saint-Pierre approuvait quelque chose, il disait : « Ceci est bon pour moi, quant à présent. » Rien ne peint mieux la variété des jugements humains, et la mobilité du jugement de chaque homme.

LE PUBLIC ET LES FEMMES DE LA HALLE.

Un homme parlait du respect que mérite le public. « Oui, dit M..., le respect qu'il obtient de la prudence. Tout le monde méprise les harengères ; cependant, qui oserait risquer de les offenser en traversant la halle ? »

LE PUBLIC ET M...

On réfutait je ne sais quelle opinion de M... sur un ouvrage, en lui parlant du public, qui en jugeait autrement : « Le public, le public, dit-il ; combien faut-il de sots pour faire un public ? »

PURISME DE M. BEAUZÉE.

Madame Beauzée couchait avec un maître de langue allemande. M. Beauzée les surprit au retour de l'Académie. L'Allemand dit à la femme : « Quand je vous disais qu'il était temps que je m'en *aille*. » M. Beauzée, toujours puriste, lui dit : « Que je m'en *allasse*, monsieur. »

PURISME DU PRINCE DE BEAUVAU.

M... disait du prince de Beauvau, grand puriste : « Quand je le rencontre dans ses promenades du matin, et que je passe dans l'ombre de son cheval (il se promène souvent à cheval pour sa santé), j'ai remarqué que je ne fais pas une faute de français de toute la journée. »

PYRAME ET BAUCIS.

Madame de..., âgée de soixante-cinq ans, ayant épousé M..., âgé de vingt-deux, quelqu'un dit que c'était le mariage de Pyrame et de Baucis.

QUESTION ÉPINEUSE.

On faisait une question épineuse à M..., qui répondit : « Ce sont de ces choses que je sais à merveille quand on ne m'en parle pas, et que j'oublie quand on me les demande. »

QUI PERD GAGNE.

M... disait : « Je ne sais pourquoi madame de L... désire tant que j'aille chez elle; car, quand j'ai été quelque temps sans y aller, je la méprise moins. » On pourrait dire cela du monde en général.

QUITTER ET TROMPER.

M... disait de madame la princesse de... : « C'est une femme qu'il faut absolument tromper ; car elle n'est pas de la classe de celles qu'on quitte. »

M. DE R... BIEN JUGÉ.

M. de L... me disait de M. de R... : « C'est l'entrepôt du venin de toute la société. Il le rassemble comme les crapauds, et le darde comme les vipères. »

RÉCLAMATION DU COMTE D'ORSAY.

M. le comte d'Orsay, fils d'un fermier général, et connu par sa manie d'être homme de qualité, se trouva avec M. de Choiseul-Gouffier chez le prévôt des marchands. Celui-ci venait chez ce magistrat pour faire diminuer sa capitation, considérablement augmentée ; l'autre y venait porter ses plaintes de ce qu'on avait diminué la sienne, et croyait que cette diminution supposait quelque atteinte portée à ses titres de noblesse.

RÉCONCILIATION UTILE.

M... disait : « On m'a dit du mal de M. de... ; j'aurais cru cela il y a six mois ; mais nous sommes réconciliés. »

LES REDITES.

« Une idée qui se montre deux fois dans un ouvrage, surtout à peu de distance, disait M..., me fait l'effet de ces gens qui, après avoir pris congé, rentrent pour reprendre leur épée ou leur chapeau. »

LES TROIS REFUS DE FONTENELLE.

Fontenelle avait été refusé trois fois de l'Académie, et le racontait souvent. Il ajoutait : « J'ai fait cette histoire à tous ceux que j'ai vus s'affliger d'un refus de l'Académie, et je n'ai consolé personne. »

LE RÉGENT ET DUBOIS AU BAL MASQUÉ.

Le régent voulait aller au bal, et n'y être pas reconnu : « J'en sais un moyen, » dit l'abbé Dubois. Et, dans le bal, il lui donna des coups de pied dans le derrière. Le régent, qui les trouva trop forts, lui dit : « L'abbé, tu me déguises trop ! »

LE RÉGENT ET LE PRÉSIDENT DARON.

Le régent envoya demander au président Daron la démission de sa place de premier président du parlement de Bordeaux. Celui-ci répondit qu'on ne pouvait lui ôter sa place sans lui faire son procès. Le régent, ayant reçu la lettre, mit au bas : *Qu'à cela ne tienne*, et la renvoya pour réponse. Le président, connaissant le prince auquel il avait affaire, envoya sa démission.

RÈGNES TROP LONGS.

A propos des choses de ce bas monde, qui vont de mal en pis, M... disait : « J'ai lu quelque part qu'en politique il n'y avait rien de si malheureux pour les peuples que les règnes trop longs. J'entends dire que Dieu est éternel ; tout est dit. »

REMARQUE D'UN MISANTHROPE.

Je disais à M. B..., misanthrope plaisant, qui m'avait

présenté un jeune homme de sa connaissance : « Votre ami n'a aucun usage du monde, ne sait rien de rien. — Oui, dit-il; et il est déjà triste comme s'il savait tout. »

LA RENOMMÉE ET LE DUC DE CHABOT.

M. le duc de Chabot ayant fait peindre une Renommée sur son carrosse, on lui appliqua ces vers :

Votre prudence est endormie
De loger magnifiquement
Et de traiter superbement
Votre plus cruelle ennemie.

REPARTIE D'AROUET AU RÉGENT.

M. le régent avait promis de faire *quelque chose* du jeune Arouet, c'est-à-dire d'en faire un important et de le placer. Le jeune poète attendit le prince au sortir du conseil, au moment où il était suivi de quatre secrétaires d'État. Le prince le vit et lui dit : « Arouet, je ne t'ai pas oublié, et je te destine le département des niaiseries. — Monseigneur, dit le jeune Arouet, j'aurais trop de rivaux : en voilà quatre. » Le prince pensa étouffer de rire.

RÉPONSE A LORD MARLBOROUGH.

Lord Marlborough étant à la tranchée avec un de ses amis et un de ses neveux, un coup de canon fit sauter la cervelle à cet ami et en couvrit le visage du jeune homme, qui recula avec effroi. Marlborough lui dit intrépidement : « Eh quoi ! monsieur, vous paraissez étonné ? — Oui, dit le jeune homme en s'essuyant la figure, je le suis qu'un homme qui a autant de cervelle restât exposé gratuitement à un danger si inutile. »

RÉPONSE A UNE QUESTION EMBARRASSANTE.

J'étais à table à côté d'un homme qui me demanda si la femme qu'il avait devant lui n'était pas la femme de celui qui était à côté d'elle. J'avais remarqué que celui-ci ne lui avait pas dit un mot; c'est ce qui me fit répondre à mon voisin : « Monsieur, ou il ne la connaît pas, ou c'est sa femme. »

BONNE RÉPONSE A UN SOT.

Le vicomte de S... aborda un jour M. de Vaines, en lui disant : « Est-il vrai, monsieur, que, dans une maison où l'on avait eu la bonté de me trouver de l'esprit, vous avez dit que je n'en avais pas du tout? » M. de Vaines lui répondit : « Monsieur, il n'y a pas un seul mot de vrai dans tout cela; je n'ai jamais été dans une maison où l'on vous trouvât de l'esprit, et je n'ai jamais dit que vous n'en aviez pas. »

RÉPONSE DE L'ÉVÊQUE D'AGDE A UN FAT.

M. de Sourches, petit fat, hideux, le teint noir, et ressemblant à un hibou, dit un jour en se retirant : « Voilà la première fois, depuis deux ans, que je vais coucher chez moi. » L'évêque d'Agde, se retournant et voyant cette figure, lui dit en le regardant : « Monsieur perche, apparemment. »

RÉPONSE DE M. DE LAUZUN.

On demandait à M. de Lauzun ce qu'il répondrait à sa femme (qu'il n'avait pas vue depuis dix ans), si elle lui écrivait : « Je viens de découvrir que je suis grosse. »

Il réfléchit, et répondit : « Je lui écrirais : « Je suis charmé d'apprendre que le ciel ait enfin béni notre union ; soignez votre santé ; j'irai vous faire ma cour ce soir. »

JOLIE RÉPONSE DE MADAME DE BROGLIE A SON MARI.

Le maréchal de Broglie avait épousé la fille d'un négociant ; il eut deux filles. On lui proposait, en présence de madame de Broglie, de faire entrer l'une dans un chapitre. « Je me suis fermé, dit-il, en épousant madame, l'entrée de tous les chapitres... — Et de l'hôpital, » ajouta-t-elle.

RÉPONSE DE RULHIÈRE.

Rulhière disait un jour à C... : « Je n'ai jamais fait qu'une méchanceté dans ma vie. — Quand finira-t-elle ? » demanda C...

RÉPONSE DE TURGOT A DELILLE.

L'abbé Delille, entrant dans le cabinet de M. Turgot, le vit lisant un manuscrit : c'était celui des *Mois* de M. Roucher. L'abbé Delille s'en douta, et dit en plaisantant :

« Odeur de *vers* se sentait à la ronde. »

— Vous êtes trop parfumé, lui dit M. Turgot, pour sentir les odeurs. »

RÉPONSE D'UN SOLDAT AU ROI DE PRUSSE.

Le roi de Prusse, voyant un de ses soldats balafre au visage, lui dit : « Dans quel cabaret t'a-t-on équipé de la sorte ? — Dans un cabaret où vous avez payé votre écot, à Kollin, » dit le soldat. Le roi, qui avait été battu à Kollin, trouva cependant le mot excellent.

RÉPONSE D'UN VEUFE.

Un homme était en deuil de la tête aux pieds : grandes pleureuses, perruque noire, figure allongée. Un de ses amis l'aborde tristement : « Eh ! bon Dieu ! qui est-ce donc que vous avez perdu ? — Moi ! dit-il, je n'ai rien perdu ; c'est que je suis veuf. »

RÉPONSE PÉREMPTOIRE DE L'ABBÉ DE...

M. l'évêque de L... étant à déjeuner, il lui vint en visite l'abbé de... ; l'évêque le prie de déjeuner, l'abbé refuse. Le prélat insiste : « Monseigneur, dit l'abbé, j'ai déjeuné deux fois, et d'ailleurs, c'est aujourd'hui jeûne. »

LE REPRÉSENTANT DE GENÈVE ET LE REPRÉSENTANT
DU ROI.

Dans une dispute que les représentants de Genève eurent avec le chevalier de Bouteville, l'un d'eux s'échauffant, le chevalier lui dit : « Savez-vous que je suis le représentant du roi mon maître ? — Savez-vous, lui répondit le Genevois, que je suis le représentant de mes égaux ? »

RETOUR D'ALLEMAGNE.

M... disait, à son retour d'Allemagne : « Je ne sache pas de chose à quoi j'eusse été moins propre qu'à être un Allemand. »

RETOUR DE VERSAILLES.

La rareté d'un sentiment vrai fait que je m'arrête quelquefois dans les rues, à regarder un chien ronger un os : « C'est au retour de Versailles, Marly, Fontainebleau, disait M. de..., que je suis le plus curieux de ce spectacle. »

LES RÉVOLUTIONS DE VERTOT.

L'abbé de Vertot changea d'état très-souvent. On appelait cela les révolutions de l'abbé de Vertot.

LES MALHEUREUX RICHES.

Dans le temps qu'on établit plusieurs impôts qui portaient sur les riches, un millionnaire, se trouvant parmi des gens riches qui se plaignaient du malheur des temps, dit : « Qui est-ce qui est heureux dans ces temps-ci ? Quelques misérables. »

LES ROCHERS EN OR DE M. DE COLBERT.

Colbert disait, à propos de l'industrie de la nation, que le Français changerait les rochers en or, si on le laissait faire.

LE ROI DE CENT MILLE HOMMES.

M... me disait : « Je ne regarde le roi de France que comme le roi d'environ cent mille hommes auxquels il partage et sacrifie la sueur, le sang et les dépouilles de vingt-quatre millions neuf cent mille hommes, dans des proportions déterminées par les idées féodales, militaires, antimorales et antipolitiques qui avilissent l'Europe depuis vingt siècles. »

LE ROI DE PRUSSE ET LE GÉNÉRAL QUINTUS.

On sait quelle familiarité le roi de Prusse permettait à quelques-uns de ceux qui vivaient avec lui. Le général Quintus Icilius était celui qui en profitait le plus librement. Le roi de Prusse, avant la bataille de Rosbach, lui

dit que, s'il la perdait, il se rendrait à Venise, où il vivrait en exerçant la médecine. Quintus lui répondit : « Toujours assassin ! »

LE ROI DE PRUSSE ET LE ROI DE FRANCE.

Le roi de Prusse demandait à d'Alembert s'il avait vu le roi de France. « Oui, sire, dit celui-ci, en lui présentant mon discours de réception à l'Académie française. — Eh bien, reprit le roi de Prusse, que vous a-t-il dit ? — Il ne m'a pas parlé, sire. — A qui donc parle-t-il ? » poursuivit Frédéric.

LE ROI DE PRUSSE ET L'UNIFORME.

Plusieurs officiers français étant allés à Berlin, l'un d'eux parut devant le roi sans uniforme et en bas blancs. Le roi s'approcha de lui et lui demanda son nom. « Le marquis de Beaucourt. — De quel régiment ? — De Champagne. — Ah ! oui, ce régiment où l'on se f... de l'ordre. » Et il parla ensuite aux officiers qui étaient en uniforme et en bottes.

ROI ET BANQUIER.

Un banquier anglais, nommé Ser ou Sair, fut accusé d'avoir fait une conspiration pour enlever le roi Georges III, et le transporter à Philadelphie. Amené devant ses juges, il leur dit : « Je sais très-bien ce qu'un roi peut faire d'un banquier ; mais j'ignore ce qu'un banquier peut faire d'un roi. »

LE ROI SE PORTE BIEN.

Dans les malheurs de la fin du règne de Louis XIV, après la perte des batailles de Turin, d'Oudenarde, de

Malplaquet, de Ramillies, d'Hochstett, les plus honnêtes gens de la cour disaient : « Au moins, le roi se porte bien, c'est le principal. »

LES ROMANS SELON M. DE V...

Je causais un jour avec M. de V..., qui paraît vivre sans illusions dans un âge où l'on en est encore susceptible. Je lui témoignais la surprise qu'on avait de son indifférence. Il me répondit gravement : « On ne peut pas être et avoir été. J'ai été dans mon temps, tout comme un autre, l'amant d'une femme galante, le jouet d'une coquette, le passe-temps d'une femme frivole, l'instrument d'une intrigante. Que peut-on être de plus ? — L'ami d'une femme sensible. — Ah ! nous voilà dans les romans ! »

LE FAUX ROUÉ.

M... débitait souvent des maximes de roué, en fait d'amour ; mais, dans le fond, il était sensible, et fait pour les passions. Aussi quelqu'un disait de lui : « Il fait semblant d'être malhonnête, afin que les femmes ne le rebutent pas. »

J.-J. ROUSSEAU ET LE COURTISAN.

J.-J. Rousseau étant, à Fontainebleau, à la représentation de son *Devin de Village*, un courtisan l'aborda, et lui dit poliment : « Monsieur, permettez-vous que je vous fasse mon compliment ? — Oui, monsieur, dit Rousseau, s'il est bien. » Le courtisan s'en alla. On dit à Rousseau : « Mais y songez-vous ? quelle réponse vous venez de faire ! — Fort bonne, dit Rousseau ; connaissez-vous rien de pire qu'un compliment mal fait ? »

J.-J. ROUSSEAU JOUEUR D'ÉCHECS.

On disait à J.-J. Rousseau, qui avait gagné plusieurs parties d'échecs au prince de Conti, qu'il ne lui avait pas fait sa cour, et qu'il fallait lui en laisser gagner quelques-unes : « Comment ! dit-il, je lui donne la tour. »

LE POÈTE ROY ET VOLTAIRE.

Voltaire disait du poète Roy, qui avait été souvent repris de justice, et qui sortait de Saint-Lazare : « C'est un homme qui a de l'esprit, mais ce n'est pas un auteur assez châtié. »

L'ABBÉ S... ET L'ABBÉ PÉTIOT.

Ce fut l'abbé S... qui administra le viatique à l'abbé Pétiot dans une maladie très-dangereuse, et il raconte qu'en voyant la manière très-prononcée dont celui-ci reçut ce que vous savez, il se dit à lui-même : « S'il en revient, ce sera mon ami. »

SAGE PRÉCAUTION DE M. DE ROQUEMONT.

M. de Roquemont, dont la femme était très-galante, couchait une fois par mois dans la chambre de madame, pour prévenir les mauvais propos si elle devenait grosse, et s'en allait en disant : « Me voilà net ; arrive qui plante ! »

LA MARQUISE DE SAINT-PIERRE ET RICHELIEU.

La marquise de Saint-Pierre était dans une société où on disait que M. de Richelieu avait eu beaucoup de femmes sans en avoir jamais aimé une. « Sans aimer ! c'est bientôt dit. reprit-elle ; moi, je sais une femme pour la-

quelle il est revenu de trois cents lieues. » Ici, elle raconte l'histoire en troisième personne, et, gagnée par sa narration : « Il la porte sur le lit avec une violence incroyable, et nous y sommes restés trois jours. »

LE SALUT DE MADAME DE PARABÈRE.

M. le régent disait à madame de Parabère, dévote, qui, pour lui plaire, tenait quelques discours peu chrétiens : « Tu as beau faire, tu seras sauvée. »

LE SALUT DE VOLTAIRE.

M. de Voltaire, voyant la religion tomber tous les jours, disait une fois : « Cela est pourtant fâcheux ; car de quoi nous moquerons-nous ? — Oh ! lui dit M. Sabatier de Cabre, consolez-vous ; les occasions ne vous manqueront pas plus que les moyens. — Ah ! monsieur, reprit douloureusement M. de Voltaire, hors de l'Église point de salut. »

LES QUATRE SALUTS

DU MÉDECIN DE MADAME DU DEFFANT.

D'Alembert, jouissant déjà de la plus grande réputation, se trouvait chez madame Du Deffant, où étaient M. le président Hénault et M. de Pont de Veyle. Arrive un médecin nommé Fournier, qui, en entrant, dit à madame Du Deffant : « Madame, j'ai bien l'honneur de vous présenter mon très-humble respect ; » à M. le président Hénault : « Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer ; » à M. de Pont de Veyle : « Monsieur, je suis votre très-humble serviteur ; » et à d'Alembert : « Bonjour, monsieur. »

SANG-FROID D'UN PORTEUR D'EAU.

Pendant un siège, un porteur d'eau criait dans la

ville : « A six sous la voie d'eau ! » Une bombe vient et emporte un de ses seaux : « A douze sous le seau d'eau ! » s'écrie le porteur sans s'étonner.

A QUOI TIENT LA SANTÉ.

Un homme dont la santé s'était rétablie en assez peu de temps, et à qui on en demandait la raison, répondit : « C'est que je compte avec moi, au lieu qu'auparavant je comptais sur moi. »

SAURIN ET L'HONNÊTETÉ DE M. DE FONCEMAGNE.

J'ai vu M. de Foncemagne jouir dans sa vieillesse d'une grande considération. Cependant, ayant eu occasion de soupçonner un moment sa droiture, je demandai à M. Saurin s'il l'avait connu particulièrement. Il me répondit qu'oui. J'insistai pour savoir s'il n'avait jamais rien eu contre lui. M. Saurin, après un moment de réflexion, me répondit : « Il y a longtemps qu'il est honnête homme. »

LE MARÉCHAL DE SAXE ET M. DE THYANGE A LA BATAILLE DE ROCOUX.

A la bataille de Rocoux ou de Lawfeld, le jeune M. de Thyange eut son cheval tué sous lui, et lui-même fut jeté fort loin ; cependant, il n'en fut point blessé. Le maréchal de Saxe lui dit : « Petit Thyange, tu as eu une belle peur ? — Oui, monsieur le maréchal, dit celui-ci ; j'ai craint que vous ne fussiez blessé. »

M. DE SCHWALOW-POMPADOUR.

Dans une société où se trouvait M. de Schwalow, ancien amant de l'impératrice Élisabeth, on voulait savoir

quelques traits relatifs à la Russie. Le bailli de Chabrilant dit : « M. de Schwalow, dites-nous cette histoire ; vous devez la savoir, vous qui étiez le Pompadour de ce pays-là. »

SUR LE SECRET.

M. de C... avait reçu un bienfait de M. d'A... ; celui-ci avait recommandé le secret. Il fut gardé. Plusieurs années après, ils se brouillèrent ; alors M. de C... révéla le secret du bienfait qu'il avait reçu. M. T..., leur ami commun, instruit, demanda à M. de C... la raison de cette apparente bizarrerie. Celui-ci répondit : « J'ai tu son bienfait tant que je l'ai aimé. Je parle, parce que je ne l'aime plus. C'était alors son secret ; à présent, c'est le mien. »

LE SECRET DE DIDEROT.

Diderot, voulant faire un ouvrage qui pouvait compromettre son repos, confiait son secret à un ami qui, le connaissant bien, lui dit : « Mais, vous-même, me garderez-vous bien le secret ? » En effet, ce fut Diderot qui le trahit.

LE SECRET DE M. DE CHOISEUL.

On s'étonnait de voir le duc de Choiseul se soutenir aussi longtemps contre madame du Barry. Son secret était simple : au moment où il paraissait le plus chanceler, il se procurait une audience ou un travail avec le roi, et lui demandait ses ordres relativement à cinq ou six millions d'économie qu'il avait faite dans le département de la guerre, observant qu'il n'était pas convenable de les envoyer au trésor royal. Le roi entendait ce que cela voulait dire, et lui répondait : « Parlez à Bertin ; donnez-lui trois millions en tels effets : je vous fais présent du reste. »

Le roi partageait ainsi avec le ministre, et, n'étant pas sûr que son successeur lui offrit les mêmes facilités, gardait M. de Choiseul malgré les intrigues de madame du Barry.

SEMER DES RONCES.

M... avait montré beaucoup d'insolence et de vanité après une espèce de succès au théâtre ; c'était son premier ouvrage. Un de ses amis lui dit : « Mon ami, tu sèmes les ronces devant toi ; tu les trouveras en repassant. »

LE SEXE DU STYLE.

Mariyau dit que le style a un sexe, et qu'on reconnaissait les femmes à une phrase.

LE SIÈGE DE MAHON.

M. de Richelieu disait, au sujet du siège de Mahon par M. le duc de Crillon : « J'ai pris Mahon par une étourderie ; et, dans ce genre, M. de Crillon paraît en savoir plus que moi. »

M. DE SILHOUETTE ET LE PRINCE DE CONTI.

Le prince de Conti pensait et parlait mal de M. de Silhouette. Louis XV lui dit un jour : « On songe pourtant à le faire contrôleur général. — Je le sais, dit le prince ; et, s'il arrive à cette place, je supplie Votre Majesté de me garder le secret. » Le roi, quand M. de Silhouette fut nommé, en apprit la nouvelle au prince, et lui ajouta : « Je n'oublie point la promesse que je vous ai faite, d'autant plus que vous avez une affaire qui doit se rapporter au conseil. » (*Anecdote contée par madame de Boufflers.*)

SINÉCURE DE L'ÉCLUSE.

L'Écluse, celui qui a été à la tête des *Variétés amusantes*, racontait que, tout jeune et sans fortune, il arriva à Lunéville, où il obtint la place de dentiste du roi Stanislas, précisément le jour où le roi perdit sa dernière dent.

SINGULARITÉS AMOUREUSES.

C'est une chose bien extraordinaire que deux auteurs pénétrés et panégyristes, l'un en vers, l'autre en prose, de l'amour immoral et libertin, Crébillon et Bernard, soient morts épris passionnément de deux filles. Si quelque chose est plus étonnant, c'est de voir l'amour sentimental posséder madame de Voyer jusqu'au dernier moment, et la passionner pour le vicomte de Noailles ; tandis que, de son côté, M. de Voyer a laissé deux cassettes pleines de lettres céladoniques copiées deux fois de sa main. Cela rappelle les poltrons, qui chantent pour déguiser leur peur.

SIXTE-QUINT PAYANT SES DETTES DE CORDELIER.

Sixte-Quint, étant pape, manda à Rome un jacobin de Milan, et le tança comme mauvais administrateur de sa maison, en lui rappelant une certaine somme d'argent qu'il avait prêtée quinze ans auparavant à un certain cordelier. Le coupable dit : « Cela est vrai, c'était un mauvais sujet qui m'a escroqué. — C'est moi, dit le pape, qui suis ce cordelier ; voilà votre argent, mais n'y retombez plus, et ne prêtez jamais à des gens de cette robe. »

SOLITAIRE ET NON MISANTHROPE.

On accusait M... d'être misanthrope. « Moi, dit-il, je

ne le suis pas; mais j'ai bien pensé l'être, et j'ai vraiment bien fait d'y mettre ordre. — Qu'avez-vous fait pour l'empêcher? — Je me suis fait solitaire. »

UN AMI DE LA SOLITUDE.

M. de L..., connu pour misanthrope, me disait un jour, à propos de son goût pour la solitude : « Il faut diablement aimer quelqu'un pour le voir. »

LE SOMMEIL DE MADAME LA DAUPHINE.

Madame la princesse de Conti, fille de Louis XIV, ayant vu madame la dauphine de Bavière qui dormait, ou faisait semblant de dormir, dit, après l'avoir considérée : « Madame la dauphine est encore plus laide en dormant que lorsqu'elle veille. » Madame la dauphine prenant la parole sans faire le moindre mouvement, lui répondit : « Madame, tout le monde n'est pas enfant de l'amour. »

LE SOULIER DE MADAME DE MONTPENSIER.

On assure que madame de Montpensier, ayant été quelquefois obligée, pendant l'absence de ses dames, de se faire remettre un soulier par quelqu'un de ses pages, lui demandait s'il n'avait pas eu quelque tentation. Le page répondait qu'oui. La princesse, trop honnête pour profiter de cet aveu, lui donnait quelques louis pour le mettre en état d'aller chez quelque fille perdre la tentation dont elle était la cause.

SOUPER CHEZ M. DE CONFLANS.

Des jeunes gens de la cour soupaient chez M. de Conflans. On débute par une chanson libre, mais sans excès d'indécence; M. de Fronsac sur-le-champ se met à chanter

des couplets abominables qui étonnèrent même la bande joyeuse. M. de Conflans interrompt le silence universel en disant : « Que diable ! Fronsac, il y a dix bouteilles de vin de Champagne entre cette chanson et la première. »

LES SOUPERS DE MARLY.

Le maréchal de Duras, mécontent d'un de ses fils, lui dit : « Misérable ! si tu continues, je te ferai souper avec le roi. » C'est que le jeune homme avait soupé deux fois à Marly, où il s'était ennuyé à périr.

LES SOUPERS DE M. DE LA REYNIÈRE.

M. de La Reynière, obligé de choisir entre la place d'administrateur des postes et celle de fermier général, après avoir possédé ces deux places, dans lesquelles il avait été maintenu par le crédit des grands seigneurs qui soupaient chez lui, se plaignit à eux de l'alternative qu'on lui proposait et qui diminuait de beaucoup son revenu. Un d'eux lui dit naïvement : « Eh ! mon Dieu, cela ne fait pas une grande différence dans votre fortune. C'est un million à mettre à fonds perdu ; et nous n'en viendrons pas moins souper chez vous. »

STAINVILLE ET VAUBECOURT.

M. de Stainville, lieutenant général, venait de faire enfermer sa femme. M. de Vaubecourt, maréchal de camp, sollicitait un ordre pour faire enfermer la sienne. Il venait d'obtenir l'ordre, et sortait de chez le ministre avec un air triomphant. M. de Stainville, qui crut qu'il venait d'être nommé lieutenant général, lui dit devant beaucoup de monde : « Je vous félicite, vous êtes sûrement des nôtres. »

STANISLAS ET L'ABBÉ PORQUET.

Le roi de Pologne, Stanislas, avait des bontés pour l'abbé Porquet, et n'avait encore rien fait pour lui. L'abbé lui en faisait l'observation : « Mais, mon cher abbé, dit le roi, il y a beaucoup de votre faute; vous tenez des discours très-libres; on prétend que vous ne croyez pas en Dieu; il faut vous modérer : tâchez d'y croire; je vous donne un an pour cela. »

LE ROI STANISLAS ET M. DE BASSOMPIERRE.

Madame de Bassompierre, vivant à la cour du roi Stanislas, était la maîtresse connue de M. de La Galaisière, chancelier du roi de Pologne. Le roi alla un jour chez elle, et prit avec elle des libertés qui ne réussirent pas. « Je me tais, dit Stanislas; mon chancelier vous dira le reste. »

SURVIVANCE D'UNE POUPÉE.

M. de B..., âgé de cinquante ans, venait d'épouser mademoiselle de C..., âgée de treize ans. On disait de lui, pendant qu'il sollicitait ce mariage, qu'il demandait la survivance de la poupée de cette demoiselle.

LA TABLE DE M. DE LA REYNIÈRE.

M... disait de M. de La Reynière, chez qui tout le monde va pour sa table, et qu'on trouve très-ennuyeux : « On le mange, mais on ne le digère pas. »

TALENT ÉPISTOLAIRE DU DAUPHIN, ÉLÈVE DE BOSSUET.

Jamais Bossuet ne put apprendre au grand dauphin à écrire une lettre. Ce prince était très-indolent. On ra-

conte que ses billets à madame la comtesse de Roure finissaient tous par ces mots : *Le roi me fait mander pour le conseil*. Le jour que cette comtesse fut exilée, un des courtisans lui demanda s'il n'était pas bien affligé. « Sans doute, dit le dauphin, mais cependant me voilà délivré de la nécessité d'écrire le petit billet. »

MADAME DE TALMONT ET RICHELIEU.

Madame de Talmont, voyant M. de Richelieu, au lieu de s'occuper d'elle, faire sa cour à madame de Brionne, fort belle femme, mais qui n'avait pas la réputation d'avoir beaucoup d'esprit, lui dit : « Monsieur le maréchal, vous n'êtes point aveugle, mais je vous crois un peu sourd. »

TANT PIS, TANT MIEUX.

On reprochait à M. de... d'être le médecin *Tant-Pis*. « Cela vient, répondit-il, de ce que j'ai vu enterrer tous les malades du médecin *Tant-Mieux*. Au moins, si les miens meurent, on n'a point à me reprocher d'être un sot. »

TÉMÉRITÉ DU MARÉCHAL DE BROGLIE.

Le maréchal de Broglie affrontant un danger inutile et ne voulant pas se retirer, tous ses amis faisaient de vains efforts pour lui en faire sentir la nécessité. Enfin, l'un d'entre eux, M. de Jaucourt, s'approcha, et lui dit à l'oreille : « Monsieur le maréchal, songez que, si vous êtes tué, c'est M. de Routhe qui commandera. » C'était le plus sot des lieutenants généraux. M. de Broglie, frappé du danger que courait l'armée, se retira.

LE TEMPLE DE GNIDE ET MADAME DU DEFFANT.

On ne distingue pas aisément l'intention de l'auteur

dans *le Temple de Gnide*, et il y a même quelque obscurité dans les détails ; c'est pour cela que madame Du Deffant l'appelait l'*Apocalypse* de la galanterie.

MADAME DE TENCIN.

Madame de Tencin disait que les gens d'esprit faisaient beaucoup de fautes en conduite, parce qu'ils ne croyaient jamais le monde assez bête, aussi bête qu'il l'est.

MADAME DE TENCIN JUGÉE PAR L'ABBÉ TRUBLET.

Madame de Tencin, avec des manières douces, était une femme sans principes et capable de tout exactement. Un jour, on louait sa douceur : « Oui, dit l'abbé Trublet, si elle eût eu intérêt de vous empoisonner, elle eût choisi le poison le plus doux. »

MESDAMES DE TESSÉ ET DE CHAMPAGNE APRÈS LA MORT DE DUBREUIL.

Madame la comtesse de Tessé disait après la mort de M. Dubreuil : « Il était trop inflexible, trop inabordable aux présents, et j'avais un accès de fièvre toutes les fois que je songeais à lui en faire. — Et moi aussi, lui répondit madame de Champagne, qui avait placé trente-six mille livres sur sa tête : voilà pourquoi j'ai mieux aimé me donner tout de suite une bonne maladie que d'avoir tous ces petits accès de fièvre dont vous parlez. »

TOUJOURS AIMÉ.

Le vieux d'Arnoncourt avait fait un contrat de douze cents livres de rente à une fille, pour tout le temps qu'il en serait aimé. Elle se sépara de lui étourdiement, et se lia avec un jeune homme qui, ayant vu ce contrat, se mit en

tête de le faire revivre. Elle réclama en conséquence les quartiers échus depuis le dernier paiement, en lui faisant signifier, sur papier timbré, qu'elle l'aimait toujours.

TOUJOURS NOVICE.

L'homme arrive novice à chaque âge de la vie.

TOURNEBROCHE POLITIQUE.

M..., Provençal, qui a des idées plaisantes, me disait, à propos de rois et même de ministres, que, la machine étant bien montée, le choix des uns et des autres était indifférent. « Ce sont, disait-il, des chiens dans un tournebroche : il suffit qu'ils remuent les pattes pour que tout aille bien. Que le chien soit beau, qu'il ait de l'intelligence ou du nez, ou rien de tout cela, la broche tourne, et le souper sera toujours à peu près bon. »

TRACASSIER EN BIEN.

On disait d'un certain homme qui répétait à différentes personnes le bien qu'elles disaient l'une de l'autre, qu'il était tracassier en bien.

LE TRAITÉ DE COMMERCE AVEC L'ANGLETERRE.

M. Harris, fameux négociant de Londres, se trouvant à Paris dans le cours de l'année 1786, à l'époque de la signature du traité de commerce, disait à des Français : « Je crois que la France n'y perdra un million sterling par an que pendant les vingt-cinq ou trente premières années, mais qu'ensuite la balance sera parfaitement égale. »

PETITS TRAITÉS DE D'ALEMBERT.

Un homme d'esprit ayant lu les petits traités de M. d'Alembert sur l'élocution oratoire, sur la poésie, sur l'ode, on lui demanda ce qu'il en pensait. Il répondit : « Tout le monde ne peut pas être sec. »

LE TRAVAIL EN ESPAGNE.

Un Français avait été admis à voir le cabinet du roi d'Espagne. Arrivé devant son fauteuil et son bureau : « C'est donc ici, dit-il, que ce grand roi travaille. — Comment, travaille ! dit le conducteur : quelle insolence ! ce grand roi travailler ! Vous venez ici pour insulter Sa Majesté ! » Il s'engagea une querelle où le Français eut beaucoup de peine à faire entendre à l'Espagnol qu'on n'avait pas eu l'intention d'offenser la majesté de son maître.

LE TREMBLEMENT DE TERRE DE LISBONNE
ET LE ROI DE PORTUGAL.

Le roi et la reine de Portugal étaient à Belem, pour aller voir un combat de taureaux, le jour du tremblement de terre de Lisbonne ; c'est ce qui les sauva : et une chose avérée, et qui m'a été garantie par plusieurs Français alors en Portugal, c'est que le roi n'a jamais su l'énormité du désastre. On lui parla d'abord de quelques maisons tombées, ensuite de quelques églises ; et, n'étant jamais revenu à Lisbonne, on peut dire qu'il est le seul homme de l'Europe qui ne se soit pas fait une véritable idée du désastre arrivé à une lieue de lui.

LE DOCTEUR TRONCHIN.

Un homme était abandonné des médecins; on demanda à M. Tronchin s'il fallait lui donner le viatique. « Cela est bien collant, » répondit-il.

TUILES ET CHAUME.

M. de Choiseul-Gouffier, voulant faire, à ses frais, couvrir de tuiles les maisons de ses paysans exposées à des incendies, ils le remercièrent de sa bonté, et le prièrent de laisser leurs maisons comme elles étaient, disant que, si leurs maisons étaient couvertes de tuiles au lieu de chaume, les subdélégués augmenteraient leurs tailles.

M. DE TURENNE AU DÉBUT D'UNE BATAILLE.

M. de Turenne dinant chez M. de Lamoignon, celui-ci lui demanda si son intrépidité n'était pas ébranlée au commencement d'une bataille. « Oûi, dit M. de Turenne, j'éprouve une grande agitation; mais il y a dans l'armée plusieurs officiers subalternes et un grand nombre de soldats qui n'en éprouvent aucune. »

TURGOT DISGRACIÉ.

M. Turgot, qu'un de ses amis ne voyait plus depuis longtemps, dit à cet ami en le retrouvant : « Depuis que je suis ministre, vous m'avez disgracié. »

LE MEILLEUR DES TYRANS.

La comtesse de Boufflers disait au prince de Conti qu'il était le meilleur des tyrans.

UNION ASSORTIE.

« Malgré toutes les plaisanteries qu'on rebat sur le mariage, disait M..., je ne vois pas ce qu'on peut dire contre un homme de soixante ans qui épouse une femme de cinquante-cinq. »

UNIVERSALITÉ DE VOLTAIRE.

D'Alembert se trouva chez Voltaire avec un célèbre professeur de droit à Genève. Celui-ci, admirant l'universalité de Voltaire, dit à d'Alembert : « Il n'y a qu'en droit public que je le trouve un peu faible. — Et moi, dit d'Alembert, je ne le trouve un peu faible qu'en géométrie. »

DE L'UTILITÉ DE JURER.

M. de Calonne, voulant introduire des femmes dans son cabinet, trouva que la clef n'entra point dans la serrure ; il lâcha un f.... d'impatience, et, sentant sa faute : « Pardon, mesdames, dit-il ; j'ai bien fait des affaires dans ma vie, et j'ai vu qu'il n'y a qu'un mot qui serve. » En effet, la clef entra tout de suite.

UTILITÉ DE L'ESPRIT.

Un homme qui avait refusé d'avoir madame S..., disait : « A quoi sert l'esprit, s'il ne sert à n'avoir point madame de... ? »

UTILITÉ DES FEMMES.

M..., qui aimait beaucoup les femmes, me disait que leur commerce lui était nécessaire pour tempérer la sé-

vérité de ses pensées et occuper la sensibilité de son âme. « J'ai, disait-il, du Tacite dans la tête et du Tibulle dans le cœur. »

UTILITÉ DU GOUVERNEMENT.

M... disait, à propos de sottises ministérielles et ridicules : « Sans le gouvernement, on ne rirait plus en France. »

LA VAISSELLE DU DUC D'AYEN.

Dans le temps qu'il y avait des jansénistes, on les distinguait à la longueur du collet de leur manteau. L'archevêque de Lyon avait fait plusieurs enfants ; mais, à chaque équipée de cette espèce, il avait soin de faire allonger d'un pouce le collet de son manteau. Enfin, le collet s'allongea tellement, qu'il a passé quelque temps pour janséniste et a été suspect à la cour.

VANITÉ DE LE TELLIER-LOUVOIS.

On se souvient encore de la ridicule et excessive vanité de l'archevêque de Reims, Le Tellier-Louvois, sur son rang et sur sa naissance. On sait combien, de son temps, elle était célèbre dans toute la France. Voici une des occasions où elle se montra tout entière le plus puissamment. Le duc d'A..., absent de la cour depuis plusieurs années, revenu de son gouvernement de Berri, allait à Versailles. Sa voiture versa et se rompit. Il faisait un froid très-aigu. On lui dit qu'il fallait deux heures pour la remettre en état. Il vit un relais et demanda pour qui c'était : on lui dit que c'était pour l'archevêque de Reims, qui allait à Versailles aussi. Il envoya ses gens devant lui, n'en réservant qu'un auquel il recommanda

de ne point paraître sans son ordre. L'archevêque arrive. Pendant qu'on attelait, le duc charge un des gens de l'archevêque de lui demander une place pour un honnête homme dont la voiture vient de se briser, et qui est condamné à attendre deux heures qu'elle soit rétablie. Le domestique va et fait la commission. « Quel homme est-ce ? dit l'archevêque. Est-ce quelqu'un comme il faut ? — Je le crois, monseigneur ; il a un air bien honnête. — Qu'appelles-tu honnête ? Est-il bien mis ? — Monseigneur, simplement, mais bien. — A-t-il des gens ? — Monseigneur, je l'imagine. — Va-t'en le savoir. » Le domestique va et revient. « Monseigneur, il les a envoyés devant à Versailles. — Ah ! c'est quelque chose. Mais ce n'est pas tout. Demande-lui s'il est gentilhomme. » Le laquais va et revient. « Oui, monseigneur, il est gentilhomme. — A la bonne heure ! qu'il vienne, et nous verrons ce que c'est. » Le duc arrive, salue. L'archevêque fait un signe de tête, se range à peine pour faire une petite place dans sa voiture. Il voit une croix de Saint-Louis. « Monsieur, dit-il au duc, je suis fâché de vous avoir fait attendre ; mais je ne pouvais donner une place dans ma voiture à un homme de rien : vous en conviendrez. Je sais que vous êtes gentilhomme. Vous avez servi, à ce que je vois ? — Oui, monseigneur. — Et vous allez à Versailles ? — Oui, monseigneur. — Dans les bureaux apparemment ? — Non ; je n'ai rien à faire dans les bureaux. Je vais remercier... — Qui ? M. de Louvois ? — Non, monseigneur, le roi. — Le roi ! (Ici, l'archevêque se recule et fait un peu de place.) Le roi vient donc de vous faire quelque grâce toute récente ? — Non, monseigneur ; c'est une longue histoire. — Conte toujours. — C'est qu'il y a deux ans, j'ai marié ma fille à un homme peu riche. (L'archevêque reprend un peu de l'espace qu'il a cédé dans la voiture), mais d'un très-grand nom.

(*L'archevêque recède la place.*) » Le duc continue : « Sa Majesté avait bien voulu s'intéresser à ce mariage... (*L'archevêque fait beaucoup de place*) et avait même promis à mon gendre le premier gouvernement qui vaquerait. — Comment donc ? Un petit gouvernement sans doute ! De quelle ville ? — Ce n'est pas d'une ville, monseigneur, c'est d'une province. — D'une province, monsieur ! crie l'archevêque en reculant dans l'angle de sa voiture ; d'une province ! — Oui, et il va y en avoir un de vacant. — Lequel donc ? — Le mien, celui de Berri, que je veux faire passer à mon gendre. — Quoi ! monsieur... vous êtes gouverneur du... ? Vous êtes donc le duc de... ? » Et il veut descendre de sa voiture. « Mais, monsieur le duc, que ne parliez-vous ! mais cela est incroyable ! mais à quoi m'exposez-vous ! Pardon de vous avoir fait attendre... Ce maraud de laquais qui ne me dit pas... Je suis bien heureux encore d'avoir cru, sur votre parole, que vous étiez gentilhomme : tant de gens le disent sans l'être ! Et puis ce d'Hozier est un fripon. Ah ! monsieur le duc, je suis confus. — Remettez-vous, monseigneur. Pardonnez à votre laquais ; il s'est contenté de vous dire que j'étais un honnête homme ; pardonnez à d'Hozier, qui vous exposait à recevoir dans votre voiture un vieux militaire non titré ; et pardonnez-moi aussi de n'avoir pas commencé par faire mes preuves pour monter dans votre carrosse. »

VANITÉ DE M. DE FRONSAC.

M. de Fronsac alla voir une mappemonde que montrait l'artiste qui l'avait imaginée. Cet homme, ne le connaissant pas et lui voyant une croix de Saint-Louis, ne l'appelait que le chevalier. La vanité de M. de Fronsac, blessé de ne pas être appelé duc, lui fit inventer une histoire dont un des interlocuteurs, un de ses gens, l'appe-

lait monseigneur. M. de Genlis l'arrête à ce mot, et lui dit : « Qu'est-ce que tu dis-là ? monseigneur ! on va te prendre pour un évêque. »

VANITÉ DES PETITS.

Les grands vendent toujours leur société à la vanité des petits.

L'ABBÉ VATRI SOLLICITEUR.

On pressait l'abbé Vatri de solliciter une place vacante au Collège Royal. « Nous verrons cela, » dit-il ; et il ne sollicita point. La place fut donnée à un autre. Un ami de l'abbé court chez lui. « Eh bien, voilà comme vous êtes ! vous n'avez point voulu solliciter la place, elle est donnée. — Elle est donnée ? reprit-il. Eh bien, je vais la demander. — Êtes-vous fou ? — Parbleu ! non ; j'avais cent concurrents, je n'en ai plus qu'un. » Il demanda la place, et l'obtint.

M. DE VAUDREUIL ET C....

M. de Vaudreuil se plaignait à C... de son peu de confiance en ses amis. « Vous n'êtes point riche, lui disait-il, et vous oubliez notre amitié. — Je vous promets, répondit C..., de vous emprunter vingt-cinq louis quand vous aurez payé vos dettes. »

VENGEANCE DIFFICILE.

Le feu prince de Conti, ayant été très-maltraité de paroles de Louis XV, conta cette scène désagréable à son ami le lord Tirconnel, à qui il demandait conseil. Celui-ci, après avoir rêvé, lui dit naïvement : « Monseigneur, il

ne serait pas impossible de vous venger, si vous aviez de l'argent et de la considération. »

M. DE VERGENNES ET M. DE BRETEUIL.

Un des parents de M. de Vergennes lui demandait pourquoi il avait laissé arriver au ministère de Paris, le baron de Breteuil, qui était dans le cas de lui succéder. « C'est que, dit-il, c'est un homme qui, ayant toujours vécu dans le pays étranger, n'est pas connu ici ; c'est qu'il a une réputation usurpée ; que quantité de gens le croient digne du ministère : il faut les détromper, le mettre en évidence, et faire voir ce que c'est que le baron de Breteuil. »

VERSAILLES DÉFINI.

Un homme d'esprit définissait Versailles, un pays où, en descendant, il faut toujours paraître monter, c'est-à-dire s'honorer de fréquenter ce qu'on méprise.

LA VEUVE DU MALABAR.

M. Lemierre a mieux dit qu'il ne voulait, en disant qu'entre sa *Veuve du Malabar*, jouée en 1770, et sa *Veuve du Malabar*, jouée en 1781, il y avait la différence d'une falourde à une voie de bois. C'est en effet le bûcher perfectionné qui a fait le succès de la pièce.

LE VIAGER DE COLLÉ.

Collé avait placé une somme d'argent considérable, à fonds perdus et à dix pour cent, chez un financier qui, à la seconde année, ne lui avait pas encore donné un sou. « Monsieur, lui dit Collé dans une visite qu'il lui fit, quand je place mon argent en viager, c'est pour être payé de mon vivant. »

LE BON ET LE MAUVAIS VIN.

Un homme buvait à table d'excellent vin, sans le louer. Le maître de la maison lui en fit servir de très-médiocre. « Voilà de bon vin ! » dit le buveur silencieux. « C'est du vin à dix sous, dit le maître, et l'autre est un vin des dieux. — Je le sais, reprit le convive ; aussi ne l'ai-je pas loué : c'est celui-ci qui a besoin de recommandation. »

VICES ET VICIEUX.

On disait au satirique anglais Donne : « Tonnez sur les vices, mais ménagez les vicieux. — Comment, dit-il, condamner les cartes, et pardonner aux escrocs ? »

VIEUX CARDINAL ET JEUNE ABBÉ.

L'abbé Maury, allant chez le cardinal de La Roche-Aymon, le rencontra revenant de l'assemblée du clergé. Il lui trouva de l'humeur et lui en demanda les raisons. « J'en ai de bien bonnes, dit le vieux cardinal : on m'a engagé à présider cette assemblée du clergé, où tout s'est passé on ne saurait plus mal. Il n'y a pas jusqu'à ces jeunes gens du clergé, cet abbé de La Luzerne, qui ne veulent pas se payer de mauvaises raisons. »

VISITE DE M...

M... me disait : « Toutes les fois que je vais chez quelqu'un, c'est une préférence que je lui donne sur moi ; je ne suis pas assez désœuvré pour y être conduit par un autre motif. »

VOCATION DÉCIDÉE.

Un homme, épris des charmes de l'état de prêtrise,

disait : « Quand je devrais être damné, il faut que je me fasse prêtre. »

LE VOLEUR DE DIDEROT.

Diderot, s'étant aperçu qu'un homme à qui il prenait quelque intérêt avait le vice de voler et l'avait volé lui-même, lui conseilla de quitter ce pays-ci. L'autre profita du conseil, et Diderot n'en entendit plus parler pendant dix ans. Après dix ans, un jour, il entend tirer sa sonnette avec violence. Il va ouvrir lui-même, reconnaît son homme, et, d'un air étonné, il s'écrie : « Ah ! ah ! c'est vous ! » Celui-ci lui répond : « Ma foi, il ne s'en est guère fallu. » Il avait démêlé que Diderot s'étonnait qu'il ne fût pas pendu.

VOLTAIRE A POTSDAM.

M. de Voltaire, étant à Potsdam, un soir après souper, fit un portrait d'un bon roi en contraste avec celui d'un tyran, et, s'échauffant par degrés, il fit une description épouvantable des malheurs dont l'humanité était accablée sous un roi despotique, conquérant, etc. Le roi de Prusse, ému, laisse tomber quelques larmes. « Voyez, voyez ! s'écria M. de Voltaire, il pleure, le tigre ! »

VOLTAIRE ET VAUCANSON.

M. de Vaucanson s'était trouvé l'objet principal des attentions d'un prince étranger, quoique M. de Voltaire fût présent. Embarrassé et honteux que ce prince n'eût rien dit à Voltaire, il s'approcha de ce dernier et lui dit : « Le prince vient de me dire telle chose » (un compliment très-flatteur pour Voltaire). Celui-ci vit bien que c'était une politesse de Vaucanson, et lui dit : « Je recon-

mais tout votre talent dans la manière dont vous faites parler le prince. »

M. DE XIMENÈS BIEN JUGÉ.

M. d'Autrep disait de M. de Ximenès : « C'est un homme qui aime mieux la pluie que le beau temps, et qui, entendant chanter le rossignol, dit : « Ah ! la vilaine bête ! »

FRAGMENTS INÉDITS ¹

AMOUREUX PRIS AU DÉPOURVU.

Un homme, attaquant une femme sans être prêt, lui dit : « Madame, s'il vous était égal d'avoir encore un quart d'heure de vertu ? »

UNE ANGLAISE BIEN ÉPRISE.

M. de Pl..., étant en Angleterre, voulait engager une jeune Anglaise à ne pas épouser un homme trop inférieur à elle dans tous les sens du mot. La jeune personne écouta tout ce qu'on lui dit, et, d'un air fort tranquille : « Que voulez-vous ! dit-elle, en arrivant, il change l'air de ma chambre. »

APPÉTIT.

Un homme disait à table : « J'ai beau manger, je n'ai plus faim. »

1. Ces fragments sont dus à l'obligeance de M. Feuillet de Conches, qui a bien voulu mettre à notre disposition le manuscrit original de Chamfort.

ARMIDE ET RENAUD.

Une femme d'esprit, voyant à l'Opéra une Armide difforme et un Renaud fort laid, dit : « Voilà des amants qui ne paraissent pas s'être choisis, mais s'être restés quand tout le monde a eu fait son choix. »

BIENFAITEURS MALADROITS.

« La plupart des bienfaiteurs ressemblent à ces généraux maladroits qui prennent la ville et qui laissent la citadelle. »

CHANGEMENT CAPITAL.

Un homme engagé dans un procès criminel qui devait lui faire couper le cou rencontra après plusieurs années un de ses amis qui, dans le commencement du procès, avait entrepris un long voyage. Le premier dit à celui-ci : « Depuis le temps que nous ne nous sommes vus, ne me trouvez-vous pas changé ? — Oui, dit l'autre, je vous trouve grandi de la tête. »

CHANSON D'HERCULE.

Il y a une chanson qui roule sur Hercule vainqueur des cinquante pucelles. Le couplet finit par ces mots :

Comme lui, je les aurai,
Lorsque je les trouverai.

LA CHAPELLE DE M. BRESSARD.

M. Bressard, le père, écrivait à sa femme : « Ma chère amie, notre chapelle avance, et nous pouvons nous flatter d'y être enterrés l'un et l'autre, si Dieu nous prête vie, »

LES COMPILATEURS.

Il y a des gens qui mettent leurs livres dans leur bibliothèque, mais M... met sa bibliothèque dans ses livres. (Dit d'un faiseur de livres faits.)

CONSULTATION.

M. D... L... vint conter à M. D... un procédé horrible qu'on avait eu pour lui, et ajoutait : « Que feriez-vous à ma place ? » Celui-ci, homme devenu indifférent à force d'avoir souffert des injustices, et égoïste par misanthropie, lui répondit froidement : « Moi, monsieur, dans ces cas-là, je soigne mon estomac, et je tiens ma langue vermeille. »

COQUETTERIE DE LA DUCHESSE D'OLONNE.

Un amant de la duchesse d'Olonne, la voyant faire des coquetteries à son mari, sortit en disant : « Parbleu ! il faut être bien coquine ! celui-là est trop fort. »

CORRUPTION DES VIEILLARDS.

Les vieillards, dans les capitales, sont plus corrompus que les jeunes gens. C'est là que la pourriture vient à la suite de la maturité.

MADAME CRAMER ET MADAME TRONCHIN.

On demandait à madame Cramer, de retour de Genève à Paris, après quelques années : « Que fait madame Tronchin (personne très-laide) ? — Madame Tronchin fait peur, » répondit-elle.

LE CURÉ INDULGENT.

Un curé de campagne dit au prône à ses paroissiens : « Messieurs, priez Dieu pour le possesseur de ce château, mort à Paris de ses blessures. » (Il avait été roué.)

DESPOTISME.

Définition d'un gouvernement despotique : Un ordre de choses où le supérieur est vil, et l'inférieur avili.

DIEU ET LE ROI.

Les ministres ont amené la destruction de l'autorité royale, comme le prêtre celle de la religion. Dieu et le roi ont porté la peine des sottises de leurs valets.

UN DOCTEUR INGÉNU.

Un docteur de Sorbonne, furieux contre le *Système de la nature*, disait : « C'est un livre exécrationnable, abominable ; c'est l'athéisme démontré. »

ENTRE LES DEUX.

Un homme d'esprit, s'apercevant qu'il était persiflé par deux mauvais plaisants, leur dit : « Messieurs, vous vous trompez, je ne suis ni sot ni bête, je suis entre deux. »

UNE FEMME BIEN REGRETTÉE.

Un homme connu pour avoir fermé les yeux sur les désordres de sa femme, et qui en avait tiré parti plusieurs fois pour sa fortune, montrait le plus grand chagrin sur sa mort et me dit gravement : « Je puis dire ce que

Louis XIV disait à la mort de Marie-Thérèse : voilà le premier chagrin qu'elle m'ait jamais donné. »

FOLIE ET SAGESSE.

M... était passionné et se croyait sage. « J'étais folle, mais je m'en doutais, et, sous ce point de vue, j'étais plus près que lui de la sagesse. »

GÉNÉROSITÉ DES HÉRITIERS.

Un médecin disait : « Il n'y a que les héritiers qui payent bien. »

HEUREUX LES AVEUGLES.

Le roi de Prusse avait fait élever des casernes qui bouchent le jour à une église catholique. On lui fit des représentations pour cela. Il renvoya la requête, avec ces paroles au bas :

Beati qui non viderunt et crediderunt.

IMPERTINENCE DE M. DE CHAROLAIS.

M. le comte de Charolais avait été quatre ans sans payer sa maison ni même ses premiers officiers. Un M. de Laval et un M. de Choiseul, qui étaient du nombre, lui présentèrent un jour leurs gens, en lui disant : « Si Votre Altesse ne nous paye pas, qu'elle nous dise au moins comment nous pourrions satisfaire ces gens-ci. » Le prince fit appeler son trésorier, et, montrant M. de Laval et M. de Choiseul, et leur livrée : « Qu'on paye ces messieurs, » dit-il.

INGÉNUITÉ DU DAUPHIN.

M. le dauphin, frère du roi (Louis XVI), aimait passionnément sa première femme, qui était rousse et qui avait le désagrément attaché à cette couleur. Il fut longtemps sans aimer la seconde dauphine, et en donnait pour raison qu'elle ne sentait pas la femme. Il croyait que cette odeur était celle du sexe.

JALOUSIE MAL PLACÉE.

M. D... avait refusé les avances d'une jolie femme ; son mari le prit en haine, comme s'il les eût acceptées, et on riait de M. D..., qui disait : « Morbleu ! s'il savait du moins combien il est plaisant ! »

LEÇON DONNÉE A UN AMANT.

Une jolie femme dont l'amant était maussade, et avait des manières conjugales, lui dit : « Monsieur, apprenez que, quand vous êtes avec mon mari dans le monde, il est décent que vous soyez plus aimable que lui. »

LECTURES DEMANDÉES.

M..., à qui on demandait fréquemment la lecture de ses vers, et qui s'en impatientait, disait qu'en commençant cette lecture il se rappelait toujours ce qu'un charlatan du Pont-Neuf disait à son singe, en commençant ses jeux : « Allons, mon cher Bertrand, il n'est pas question ici de s'amuser. Il nous faut divertir l'honorable compagnie. »

LE LIERRE ET LE COURTISAN.

On disait de M... qu'il tenait d'autant plus à un grand seigneur qu'il avait plus fait de bassesses pour lui. C'est comme le lierre qui s'attache en rampant.

UN MALADE IMAGINAIRE.

Un malade qui ne voulait pas recevoir les sacrements disait à son ami : « Je vais faire semblant de ne pas mourir. »

MANŒUVRES DES LAIDES.

Une femme laide, qui se pare pour se trouver avec de jeunes et jolies femmes, fait, en son genre, ce que font dans une discussion les gens qui craignent d'avoir le dessous : ils s'efforcent de changer habilement l'état de la question. Il s'agissait de savoir quelle était la plus belle. La laide veut qu'on demande quelle est la plus riche.

MARIAGE DE D'AUBIGNÉ.

Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font fut le texte que prit le prédicateur au mariage de d'Aubigné, âgé de soixante et dix ans, et d'une jeune personne de dix-sept.

MÉLANCOLIE.

Il y a une mélancolie qui tient à la grandeur de l'esprit.

LES MESSES DE M. DE VILLARS.

Histoire de M. de Villars, qui, le jour de Noël, entend trois messes, et se persuade que les deux dernières

sont pour lui. Il envoie trois louis au prêtre, qui répond : « Je dis la messe pour mon plaisir. »

MOINES ET PHILOSOPHES.

Il en est des philosophes comme des moines, dont plusieurs le sont malgré eux, et enragent toute leur vie. Quelques autres prennent patience ; un petit nombre enfin est heureux, se tait et ne cherche point à faire des prosélytes, tandis que ceux qui sont désespérés de leur engagement, cherchent à *racoler des novices*.

UN MOT DE M....

M... disait plaisamment à Paris que chaque honnête homme contribue à faire vivre les espions de police, comme Pope dit que les poètes nourrissent les critiques et les journalistes.

NAIVETÉ D'UN JUGE.

Un homme disait naïvement à un de ses amis : « Nous avons, ce matin, condamné trois hommes à mort. Il y en avait deux qui le méritaient bien. »

PAROLE D'UN RICHE.

Un homme fort riche disait en parlant des pauvres : « On a beau ne leur rien donner, ces drôles-là demandent toujours. » Plus d'un prince pourrait dire cela de ses courtisans.

PROVERBES.

Chi manga facili, caga diavoli.

Il pastor romano non vuole pecora senza lana.

Il n'est vertu que pauvreté ne gâte.

Ce n'est pas la faute du chat quand il prend le dîner de la servante.

PUISSANCE SPIRITUELLE.

« On dit la puissance spirituelle, disait M..., par opposition à la puissance bête. Spirituelle, parce qu'elle a eu l'esprit de s'emparer de l'autorité. »

RAJEUNISSEMENT.

M. de..., amoureux passionné, après avoir vécu plusieurs années dans l'indifférence, disait à ses amis, qui le plaisantaient sur sa vieillesse prématurée : « Vous prenez mal votre temps; j'étais bien vieux il y a quelques années, mais je suis bien jeune à présent. »

RECONNAISSANCE.

Il y a une sorte de reconnaissance basse.

REVIREMENT BIEN JUSTIFIÉ.

A l'époque de l'assemblée des notables (1787), lorsqu'il fut question du pouvoir qu'il fallait accorder aux intendants dans les assemblées provinciales, un certain personnage important leur était très-favorable. On en parla à un homme d'esprit lié avec lui. Celui-ci promit de le faire changer d'opinion et il y réussit. On lui demanda comment il s'y était pris; il répondit : « Je n'ai point insisté sur les abus tyranniques de l'influence des intendants; mais vous savez qu'il est très-entêté de noblesse, et je lui ai dit que de fort bons gentilshommes étaient obligés de les appeler *monseigneur*. Il a senti que cela était énorme, et c'est ce qui l'a amené à notre avis. »

SENSIBILITÉ D'UNE PETITE FILLE.

Une petite fille de six ans disait à sa mère : « Il y a deux choses qui m'ont fait bien de la peine. — Qui sont-elles, mon enfant ? — Ce pauvre Abel tué par son frère, lui qui était si beau et si bon ! Je crois le voir encore dans cette estampe de la grande bible. — Oh ! oui, cela est bien fâcheux. Mais quelle est la seconde chose qui t'a affligée ? — C'est dans *Fanfan et Colas*, quand Fanfan refuse à Colas une portion de sa tarte. Dis-moi, maman, la tarte était-elle véritable ? »

DE LA TENTATION.

« Quand j'ai une tentation, disait M..., savez-vous ce que j'en fais ? — Non. — Je la garde. »

TÊTE ET CABOCHE.

On louait je ne sais quel président d'avoir une bonne caboche. Quelqu'un répondit : « C'est le terme que j'ai entendu employer cent fois, mais jamais personne n'a osé dire qu'il avait une bonne tête. »

TRAIT DE SINCÉRITÉ ACADÉMIQUE.

Lorsque M. le duc de Richelieu fut reçu de l'Académie française, on loua beaucoup son discours. On lui disait un jour dans une grande assemblée que le ton en était parfait, plein de grâce et de facilité, que les gens de lettres écrivaient plus correctement peut-être, mais non pas avec cet agrément. « Je vous remercie, messieurs, dit le jeune duc, et je suis charmé de ce que vous me dites. Il ne me reste plus qu'à vous apprendre que mon

discours est de M. Roy, et je lui ferai mon compliment de ce qu'il possède le bon ton de la cour. »

L'ABBÉ TRUBLET.

On demandait à l'abbé Trublet combien de temps il mettait à faire un livre; il répondit : « C'est selon le monde qu'on voit. »

VICES NÉCESSAIRES DANS LE MONDE.

On pourrait faire un petit chapitre qui serait intitulé : *Des vices nécessaires de la bonne compagnie*. On pourrait y ajouter celui des *qualités médiocres*.

LE VOISIN IMPORTUN.

Un provincial, à la messe du roi, pressait de questions son voisin. « Quelle est cette dame? — C'est la reine. — Celle-ci? — Madame. — Celle-là, là? — La comtesse d'Artois. — Cette autre? » L'habitant de Versailles, impatienté, lui répondit : « C'est la feue reine. »

VOYAGE EN ITALIE.

Une petite fille disait à M..., auteur d'un livre sur l'Italie : « Monsieur, vous avez fait un livre sur l'Italie? — Oui, mademoiselle. — Y avez-vous été? — Certainement. — Est-ce avant ou après votre voyage que vous avez fait votre livre? »

DIALOGUES

LES AMIES.

MADAME DE... — Qui est-ce qui vient vers nous ?

MADAME DE C... — C'est madame de Ber...

MADAME DE... — Est-ce que vous la connaissez ?

MADAME DE C... — Comment ! vous ne vous souvenez donc pas du mal que nous en avons dit hier ?

BIENFAITEUR INTELLIGENT.

A. — Vous avez beaucoup à vous plaindre de son ingratitude.

B. — Pensez-vous que, lorsque je fais du bien, je n'aie pas l'esprit de le faire pour moi ?

CE QUE FEMME VEUT.

A. — Croiriez-vous que j'ai vu madame de... pleurer son ami en présence de quinze personnes ?

B. — Quand je vous disais que c'était une femme qui réussirait à tout ce qu'elle voudrait entreprendre !

IL Y A COMMENCEMENT A TOUT.

A. — Je lui ferais du mal volontiers.

B. — Mais il ne vous en a jamais fait.

A. — Il faut bien que quelqu'un commence.

CONTRE LE MARIAGE.

- A. — Vous marierez-vous ?
 B. — Non.
 A. — Pourquoi ?
 B. — Parce que je serais chagrin.
 A. — Pourquoi ?
 B. — Parce que je serais jaloux.
 A. — Et pourquoi seriez-vous jaloux ?
 B. — Parce que je serais cocu.
 A. — Qui vous a dit que vous seriez cocu ?
 B. — Je serais cocu parce que je le mériterais.
 A. — Et pourquoi le mériteriez-vous ?
 B. — Parce que je me serais marié.

DEUX COURTISANS.

- A. — Il y a longtemps que vous n'avez vu M. Turgot ?
 B. — Oui.
 A. — Depuis sa disgrâce, par exemple ?
 B. — Je le crois : j'ai peur que ma présence ne lui rappelle l'heureux temps où nous nous rencontrions tous les jours chez le roi.

L'EFFET DU HASARD.

- A. — Pouvez-vous me faire le plaisir de me montrer le portrait en vers que vous avez fait de madame de... ?
 B. — Par le plus grand hasard du monde, je l'ai sur moi.
 A. — C'est pour cela que je vous le demande.

LES ENFANTS DE MADAME...

- A. — Madame..., jeune encore, avait épousé un homme de soixante et dix-huit ans, qui lui fit cinq enfants.

B. — Ils n'étaient peut-être pas de lui.

A. — Je crois qu'ils en étaient, et je l'ai jugé au peu d'amour que leur mère avait pour eux.

ÉPOUX INCONSOLABLE.

LE MAITRE. — Coquin, depuis que ta femme est morte, je m'aperçois que tu te grises tous les jours. Tu ne t'enivrais auparavant que deux ou trois fois par semaine. Je veux que tu te remaries dès demain.

LE VALET. — Ah! monsieur, laissez quelques jours à ma douleur!

ESPÉRANCE.

A. — Je vous parle de M. de L...

B. — Je ne le connais pas.

A. — Que me dites-vous là? Je vous ai vus très-liés.

B. — Je croyais le connaître.

A. — Vous avez trop mauvaise opinion des hommes; il se fait beaucoup de bien.

B. — Oui, le diable ne peut pas être partout.

P. — Et que fait-il, en ces lieux?

D. — Il espère. C'est un état à la cour.

EXPLICATION LACONIQUE.

MADAME. — Je lui ai confié notre amour, Je lui ai tout dit.

B. — Comment avez-vous tourné cela?

MADAME. — J'ai prononcé votre nom.

LE MARI QUI NE SAIT RIEN.

M. DE B... — Ah! ma chère amie, nous sommes perdus; votre mari sait tout!

MADAME DE L... — Comment? Quelque lettre surprise?

M. DE B... — Point du tout.

MADAME DE L... — Une indiscretion, une méchanceté de quelqu'un de nos amis?

M. DE B... — Non.

MADAME DE L... — Eh bien, quoi? qu'est-ce?

M. DE B... — Votre mari est venu ce matin m'emprunter cinquante louis.

MADAME DE L... — Les lui avez-vous prêtés?

M. DE B... — Sur-le-champ.

MADAME DE L... — Oh bien! il n'y a pas de mal; il ne sait plus rien.

MYOPE ET PRESBYTE.

A. — Détournez la tête, voilà M. de L...

B. — N'avez pas peur, il a la vue basse.

A. — Vous me faites plaisir! — Moi, j'ai la vue longue et je vous jure que nous ne nous rencontrerons jamais.

LE NŒUD ET L'INTRIGUE.

A. — On dit que vous voulez épouser madame...

B. — Non; quel étrange propos!

A. — Pourquoi pas?

B. — Le nœud est trop fort pour l'intrigue.

UNE OPINION MURIE.

DAMON. — Vous me paraissez bien revenu des femmes, bien désintéressé à leur égard.

CLITANDRE. — Si bien que, pour peu de chose, je vous dirais ce que je pense d'elles.

DAMON. — Dites-le moi.

CLITANDRE. — Un moment. Je vais attendre encore quelques années.

PLACE HONNÊTE.

A. — La place est honnête.

B. — Vous voulez dire lucrative.

A. — Honnête ou lucrative, c'est tout un.

PLUS OU MOINS JEUNE.

CL. — Madame, n'avez-vous jamais été jeune?

ARTÉMISE. — Jamais tant que vous, madame.

LE ROI DE PRUSSE ET D'ARGET.

LE ROI. — Allons d'Arget, divertis-moi. Conte-moi l'étiquette du roi de France : commence par son lever. (Alors d'Arget entre dans le détail de ce qui se fait, dénombre les officiers, les valets de chambre, leurs fonctions, etc.)

LE ROI, *en éclatant de rire*. — Ah! grand Dieu! si j'étais roi de France, je ferais un autre roi pour faire toutes ces choses-là à ma place.

SAUMON ET CONSEILLER.

LE CUISINIER. — Je n'ai pu acheter ce saumon.

LE DOCTEUR DE SORBONNE. — Pourquoi?

LE CUISINIER. — Un conseiller le marchandait.

LE DOCTEUR DE SORBONNE. — Prends ces cent écus, et va m'acheter le saumon et le conseiller.



LETTRES

DE

MIRABEAU A CHAMFORT

LETTRE I.

Paris, 22 juin 1784.

Je ne m'accoutume pas aisément à l'idée d'être réduit à causer par écrit avec vous, mon ami; votre société est si douce, votre conversation si séduisante, et votre amitié si confiante, qu'il est impossible qu'une correspondance en remplace le moindre charme. L'union des âmes ne veut point de réserve; les lettres en exigent. Eh! qui pourrait exprimer ce qu'un seul regard fait entendre? Quoi qu'il en soit, je ne suis pas l'enfant gâté du sort, et je dois être habitué aux contrariétés. Ainsi, je n'ai presque pas le droit de me plaindre de celle-ci, dont vous ne pouvez d'ailleurs ressentir que la moitié, puisque, dans votre belle solitude, vous avez un ami très-aimable et très-cher. Or, je vous aime pour vous, quoique je jouisse de notre amitié pour moi; ainsi je ne me permettrai pas même de presser votre retour.

.
Ne vous attendez pas que je vous donne de grandes

nouvelles de ce pays, où vous avez à coup sûr de meilleurs correspondants que moi. Voici cependant un lazzi que je vous fais passer, parce que je le tiens de la première main. Un grand abbé que vous connaissez peut-être, frère de Sabatier de Castres, que vous connaissez sûrement, était avant-hier aux Variétés-Amusantes, devant un très-petit homme, qui lui a fait la prière usitée en pareil cas. « Monsieur, a répondu l'abbé, chacun est ici pour son argent, et je garde ma place. — Mais, monsieur, je ne puis pas vous nuire, et vous me privez du spectacle. — Monsieur, j'en suis fâché, et je garde ma place. — Je vous assure, monsieur, qu'il est de votre intérêt d'être plus complaisant. — Comment, monsieur! que voulez-vous dire? — Que je suis persuadé qu'il vous arrivera quelque chose de désagréable, si vous ne déférez pas à ma prière. — Comment, monsieur! vous me menacez? — Dieu m'en garde, monsieur! mais si vous ne me cédez pas votre place, vous vous en repentirez. — Parbleu! voilà une manière nouvelle de prier les gens! et certes elle ne réussira pas. — Monsieur, faites bien vos réflexions; car il vous arrivera mal, si vous ne passez derrière moi. — Monsieur, laissez-moi en repos... » Alors, le petit homme dit à son voisin : « Voyez-vous ce grand abbé? C'est l'abbé Miolan. — L'abbé Miolan? — Oui, l'abbé Miolan, le grand constructeur de ballons brûlés. — Messieurs, voyez-vous l'abbé Miolan¹? — L'abbé Miolan! » Toute la salle répète

1. En ce temps-là, on s'occupait beaucoup des ballons, nouvellement découverts par Montgolfier. Un physicien, nommé l'abbé Miolan, en annonça un qui devait s'élever du Luxembourg. On s'y rendit en foule; les billets d'entrée coûtaient 6 francs : l'expérience manqua, et l'on ne rendit pas l'argent. L'auteur s'enfuit et fit bien, car le peuple n'entendait pas raillerie et voulait le mettre en pièces. C'était donc, peu de jours après, jouer un tour sanglant à un autre abbé, que de l'appeler de ce nom dans un lieu public.

en écho : « L'abbé Miolan ! » et les battements de mains et les huées ; et les *miau, miau, miau*. Le grand abbé s'enfuit, trop heureux de n'être pas écrasé... Certainement le petit homme n'était pas bête, et le grand abbé n'est pas poli.

J'attends avec une impatience proportionnée à l'objet, la situation et à l'opinion que j'ai de l'homme et du sujet traité par un tel homme, la traduction que vous savez. Ne la négligez pas, je vous en prie ; vos futures moissons y sont fortement intéressées. Il y a bien loin entre savoir que des principes sont utiles, et posséder l'art de les faire adopter aux autres hommes. Cet art demande de grandes préparations et des circonstances auxiliaires. Une impatience qui a même quelque chose de louable entraîne les gens de bien à promulguer les vérités qui les frappent, dès l'instant où elles s'offrent à leurs yeux, et sans avoir réfléchi si elles s'y sont présentées dans l'enchaînement le plus propre à forcer le consentement de tous les esprits. Rien ne diffère plus de l'ordre de génération des idées, que celui de leur perquisition. Il faut que les sciences soient déjà complètes, avant qu'on puisse faire des méthodes ; il faut que les vérités morales soient familières avant d'être usuelles. Les langues existaient depuis une longue suite de siècles, quand on est parvenu à rédiger les grammaires qui nous en rendent aujourd'hui l'étude plus facile. Il faut que des livres de morale et de politique *ex professo* aient cerné et déchaussé tel préjugé, avant que la comédie puisse l'extirper en le vouant au ridicule.

Pour votre propre intérêt, dépêchez-vous donc, mon ami ; mais que diable vous parlé-je de votre intérêt, tandis que vous savez que le ménage meurt de faim et spéculé sur la brochure ! *Vale et me ama*.

LETTRE II.

Paris, 23 juin 1784.

Je ne vous écrirai pas longtemps aujourd'hui, mon ami, 1° parce que j'ai la fièvre et j'ai passé une nuit très-agitée et très-douloureuse; 2° parce qu'ayant déménagé hier, au milieu des angoisses de la plus cruelle pénurie, je n'ai pas été dans la maison qui nécessiterait les relations; 3° parce que, dans le hourvari d'un déplacement, je ne sais où appuyer ma main, ni presque où poser ma tête. Vous voyez que j'ai, comme M. Pincé, mes trois raisons, et qu'elles ne sont pas si gaies. Je ne vous aurais point du tout écrit, si je n'eusse pris l'engagement de griffonner chaque jour; ce qui ne laisse pas de me donner du remords, car ce que je vous envoie ne vaut pas sûrement le port; mais ma lettre d'hier, qui était plus substantielle, vous sera parvenue contre-signée et parafée. Ainsi voilà compensation.

Écrivez-moi désormais rue de la Roquette, maison de M. d'Héricourt, près celle du jardinier de la reine. A calculer les seules distances de mes gens d'affaires, il est impossible que je reste ici. Jugez ce que paraît ce quartier aux yeux de mon amié pour vous! J'aimerais autant être en Sibérie. Mais je ne prendrai aucun arrangement que je ne sache où vous passerez l'hiver; car les méprises, en fait de déménagements, sont très-chères.

S'il est possible, dans ce beau Rosny, que le plus désintéressé des surintendants qu'ait eu la France n'a pas dédaigné de porter à une valeur de plusieurs millions, de

penser à l'indigence, et de former des plans utiles pour elle, rêvez à quelque grande entreprise de librairie, que vous puissiez proposer à Panckouke pour moi, et qui m'assure la liberté d'envoyer chercher dix à douze fois par an douze à quinze louis; certainement, je ne serai ni aussi indiscret, ni aussi paresseux, ni probablement aussi stupide que La Harpe. Si Panckouke n'avait pas fait cette bête d'édition *in-12* des Mémoires de l'Académie des inscriptions (format ridicule pour tout ouvrage d'érudition, collection fastidieuse et presque d'aucun usage, tant qu'il n'y aura ni ordre ni choix), je proposerais un excellent travail sur cet amas indigeste, et tel à peu près, pour parler modestement, que Dieu a dû le faire sur le chaos. Rêvez, mon ami, à cela ou à toute autre chose. Les châteaux en Espagne de l'amitié valent bien ceux de l'ambition. *Vale et me ama.*

LETTRE III.

Samedi.

J'ai reçu votre terrible paquet, mon ami; et au milieu de tout le plaisir qu'il m'a fait, j'ai senti deux peines: l'une de voir que certain attachement vous tenait plus profondément au cœur que je ne l'avais encore cru, l'autre que vous travailliez trop et que vos yeux et votre poitrine doivent en souffrir. Quant au premier point, ce n'est pas que je m'en étonne, ni que j'aie de tristes pressentiments. Je ne m'en étonne point; tout homme fier et sensible s'opiniâtre, surtout quand sa raison lui dit que réussir c'est travailler plus encore pour ce qu'il aime que pour lui; et cela seul peut-être le rend capable de supporter la

ridicule concurrence d'un compétiteur indigne. Je n'ai point de sinistres présages; car aussi longtemps qu'il me sera démontré qu'*Aspasie* n'est pas dépourvue de toute noblesse, de toute délicatesse, de toute raison (et je lui crois une assez forte dose de tout cela), je ne pourrai pas croire à la victoire de Thersite sur Achille. Vous savez l'épreuve que je crois décisive et mortelle pour le pauvre saint (je ne le nomme pas autrement à elle-même). Vous avez bien marqué la nuance dans votre joli conte; mais vous n'en avez pas assez tiré de parti; en ce genre, comme en beaucoup d'autres, prophétiser, c'est amener l'événement. Avec tout cela, mon ami, je vous aime trop pour ne pas craindre de voir la moindre parcelle de votre bonheur abandonnée au hasard et à l'inconstance de ce sexe. Vous avez trop de raison pour être très-romanesque; vous avez l'imagination trop ardente et le cœur trop essentiellement bon pour ne l'être pas un peu. Aussi douté-je que votre philosophie vous serve aussi bien pour les femmes que sur tout autre sujet. Quant à mes observations personnelles, je réunis le témoignage unanime de toute l'antiquité, qui, je crois, a poussé infiniment plus loin que nous la science de l'observation et la connaissance du cœur humain. Je me sens bien fort. Or, vous savez ce qu'ils pensaient des femmes, de ce sexe qui pourtant a eu de leur temps des prodiges, parce que la propriété d'un miroir est de tout rendre en surface. Je ne vous parlerai pas des invectives que, très-sérieusement et dans toute la pompe tragique, dans la morale des chœurs, et non dans la coupe du dialogue dramatique, Euripide, qu'on a si plaisamment appelé le Racine de la Grèce, leur lançait en plein théâtre; ce qui prouve tout au moins qu'il ne heurtait pas l'opinion universelle du temps; car vous savez comment ce même poëte fut reçu, lorsque, avec tous les

palliatifs de son art, il osa faire dire à Hippolyte : « Ma langue a fait serment, mon cœur ne l'a point fait. » Mais je vous prierai de lire ce que tous les moralistes de l'antiquité en ont dit, lorsqu'ils ont daigné en parler (ce qui est assez rare), et (ce qui est bien plus fort) de vous rappeler ce que les institutions des législateurs prouvent qu'ils en ont pensé : je vous prierai de vous rappeler ces propres mots d'un censeur romain (Métellus Numidicus), qui commence ainsi une harangue solennelle en plein sénat :

Si sine uxore possemus, Quirites, esse omnes, eâ molestiâ caremus; sed quoniam ità natura tradidit, ut nec cum illis satis commodè, nec sine illis ullo modo vivi possit, salutis perpetuæ potius quàm voluptati consulendum ¹.

O mon ami ! ces gens-là étaient plus profonds que nous ; et cependant ils ne croyaient pas du tout, comme nous feignons de le croire, que l'éducation des femmes bien dirigée pût influencer sur le bonheur social, ni qu'elle pût assurer la stabilité des législations, comme nous l'avons tant dit. « Ils regardaient ces êtres-là comme des machines à enfants et à plaisir ; et ce n'est assurément pas qu'ils n'eussent du feu dans l'imagination et de la grâce dans l'esprit. » Qu'est-ce donc, si ce n'est la conviction ferme et absolue que ces êtres sans caractère échappaient à tout ordre, à toute combinaison ?

Ce pourrait bien être de la nourriture trop forte pour vous en cet instant, mon ami, que cette philosophie sé-

1. Si nous pouvions tous exister sans femmes, nous serions délivrés de ce sujet de chagrin ; mais puisque la nature nous a faits tels que nous ne pouvons ni vivre contents avec elles, ni nous passer d'elles de quelque façon que ce soit, il vaut mieux pourvoir à ce qui nous est perpétuellement nécessaire qu'à nos plaisirs.

vère ; ou plutôt vous rirez de ce que le plus faible des hommes avec les femmes, celui qui les a tant idolâtrées, et dont le moral, moins que le physique, s'il est possible, ne peut se passer d'une compagne, ose vous écrire avec cette austérité. Mais ce n'est pas sur votre sentiment que j'écris : vous savez bien que je l'ai défendu contre vous, et que je n'aime pas que vous l'appeliez une faiblesse ; c'est une thèse philosophique que je me crois en état de soutenir dans toute la persuasion de mon esprit et la sincérité de mon cœur, et que j'abandonne à vos méditations.

.

Vous avez très-bien fait de ne demander pour moi que vingt-cinq louis ; et je trouve même que c'est beaucoup, d'après le bilan de votre aimable ami. Il ne me paraît pas sage que je ne donne point de reçu ; car sans rêver empoisonneurs et assassins, comme mon larve d'hier, je me sens très-mortel ; mais quant au porteur de la somme, je me conformerai aux instructions que vous me donnez, en vous priant de recevoir une note de ma main qui me tranquillise sur les événements. Veuillez me mander aussi si je dois le savoir vis-à-vis du prêteur, et si l'hommage de ma reconnaissance lui déplairait. Il me semble qu'il vous connaît trop pour douter que vous ne m'ayez nommé celui dont j'étais l'obligé ; car je le suis enfin, quoique tout soit accordé à votre médiation. Dites-moi donc ce que je dois faire et dire, car il n'est pas en moi d'être ingrat ; mais je ne voudrais pas déplaire ni dépasser la mesure par reconnaissance..

Bonsoir, mon très-cher ami ; travaillez, mais ménagez votre santé ; marchez, digérez, espérez et aimez-moi.

P. S. Au reste, mon ami, j'ai pensé comme vous que

nous pourrions un jour, et à chaque belle saison, faire de fort jolis romans ensemble : ainsi je garde l'historiette ; je garde vos lettres aussi ; gardez les miennes si vous voulez, nous les ferons copier quelque jour ensemble et en alternant. Il se trouve dans les lettres une foule de choses d'autant mieux dites, qu'elles le sont avec liberté, qu'on ne retrouve plus, et qu'on est fâché d'avoir perdues. Et puis, comme monument d'amitié, n'est-ce pas une assez douce chose ?

LETTRE IV.

J'ai reçu votre lettre du vendredi, mon cher ami, et j'ai béni votre griffonnage même qui m'a valu quatre pages de l'ami le plus cher, le plus profondément estimable, et le plus sympathique à moi que j'aie rencontré de ma vie. L'intérêt que vous m'y montrez, et que vous avez su rendre contagieux pour un des hommes de mérite que vous aimez et que vous prizez le plus, a versé la consolation dans un cœur navré par tant de côtés, qu'il ne peut être que bien souffrant, puisqu'il ne se paralyse pas. Véritablement la persuasion intime dont je suis pénétré que je vaud mieux que mes persécuteurs et mes ennemis, et que dans les êtres créés rien ne vaut mieux que mon ami le plus cher, me rend du sommeil, du bien-être et même des jouissances.

N'ayez pas peur, mon ami, que ce que vous ferez soit mal fait ; il n'est pas en vous de ne pas finir ; et d'ailleurs, pour une âme aussi neuve et aussi forte que la vôtre, un tel sujet est d'inspiration, surtout lorsque l'écrivain expose une théorie qui n'est presque qu'à lui seul et dont

la pratique a composé et dirigé sa vie. C'est cependant une chose curieuse et remarquable que la philosophie et la liberté s'élevant du sein de Paris, pour avertir le nouveau monde des dangers de la servitude, et lui montrer de loin les fers qui menacent sa postérité¹. Jamais l'éloquence ne défendit une plus belle cause; peut-être ce sont les peuples corrompus qui seuls peuvent donner des lumières aux peuples naissants : instruits par les maux, ils peuvent enseigner du moins à les éviter; et la servitude même peut être utile en devenant l'école de la liberté.

LETTRE V.

Paris, ce jeudi.

J'ai lu avec un grand intérêt, et je garderai précieusement, mon bon et cher ami, la lettre que j'ai reçue de vous hier. Un résumé si énergique de la conduite sans exemple à laquelle vous a poussé la nature, et des principes que vous vous êtes faits à l'appui de cet heureux et noble instinct, est, pour une tête et une âme élevée, le germe de la plus importante théorie de liberté et même d'indépendance à laquelle l'homme puisse atteindre; et pour les hommes forts, la pratique en ce genre doit suivre de bien près la théorie. Je ne connais rien de plus imposant que les caractères que vous avez esquissés en peu de mots, et rien de plus respectable qu'une vie dont on peut se rendre un tel compte; mais j'y vois aussi la consolation

1. Ceci a rapport à l'écrit sur l'ordre de Cincinnatus, l'un de ceux qui contribuèrent le plus à la réputation de Mirabeau, et dont les morceaux les plus brillants sont de Chamfort.

des honnêtes gens et la condamnation des hommes faibles. Vous êtes la preuve vivante qu'il n'est pas vrai qu'il faille plier ou briser; qu'on peut atteindre à la plus haute considération, sans un respect superstitieux pour le monde et ses lois; qu'on peut arriver à l'indépendance philosophique et pratique, sans avoir jamais abaissé ou comprimé la fierté d'un grand sentiment ou d'une pensée heureuse; qu'on peut prendre sa place, en dépit des hommes et des choses, sans autres ménagements que ceux dus par l'espèce humaine à l'espèce humaine, par la tolérance de la vertu aux préjugés des faibles, et que, si le sentier qu'il faut prendre pour arriver au but est plus escarpé, il est aussi de beaucoup le plus court. Grâce vous soient rendues, mon ami, pour avoir pensé que j'étais digne de vous entendre! Il est certain que la rapidité des progrès de notre amitié, qui n'a jamais été même stationnaire, n'a pas dû vous donner mauvaise idée de mon âme, et qu'elle m'a mis bien avec moi-même. Ce n'est pas sans doute que je me sois élevé à une philosophie pratique aussi haute. J'ai quitté trop tard mes langes et mon berceau. Les conventions humaines m'ont trop longtemps garrotté; et lorsque les liens ont été un peu desserrés (car pour brisés, ils ne le furent jamais), je me suis trouvé encore tellement chamarré des livrées de l'opinion, que les êtres environnants se sont également opposés à ce que je fusse l'homme de la nature, au moment où j'aurais conçu qu'on peut rester tel au milieu même de la société. D'ailleurs, j'avais été trop passionné; j'avais donné trop de gages à la fortune; et ce n'est pas au milieu des orages qu'on peut suivre une route déterminée. Mais si j'eusse eu le bonheur de vous connaître il y a dix ans, combien ma marche eût été plus ferme! combien de précipices et de ravines j'aurais évités! com-

bien le peu que je valais se fût développé! et que de défauts acquis j'aurais contractés de moins!... Tel que je suis, mon ami, je ne suis point indigne de quelque estime, puisque je sais, non pas vous aimer (car c'est chose trop facile pour être méritoire), mais vous apprécier, et qu'à votre avis je suis un des hommes qui vous ait le mieux deviné. J'ai beaucoup gagné dans votre commerce, j'y gagnerai davantage : il est peu de jours, et surtout il n'est point de circonstance un peu sérieuse, où je ne me surprenne à dire : « Chamfort froncerait le sourcil. Ne faisons pas, n'écrivons pas cela; » ou : « Chamfort sera content; » et alors la jouissance est doublée et centuplée. Ce n'est pas à vous qu'il faut dire combien est douce, consolante, encourageante, une amitié qui, devenue pensée habituelle à ce point, fait voir dans la censure une loi irréfragable, et dans l'approbation un trésor sans prix. Tel vous êtes pour moi. Je ne vous offrirai jamais un échange digne de vous (si vous ne vouliez commercer qu'avec vos semblables, vous seriez bien solitaire); mais tout ce que l'abandon d'une confiance profonde, d'un dévouement complet, d'une âme ardente, sensible et qui n'est pas sans noblesse, peut avoir d'attachement pour un homme qui sait bien le prix des talents et des pensées, mais qui sait leur préférer un sentiment, la seule chose incalculable à la raison même lorsqu'elle est échauffée d'un bon cœur : vous le trouverez en moi; et si j'ai eu le malheur de vous connaître si tard, ce sera du moins pour toujours que nous nous serons aimés.

J'espère, mon ami, que vous serez consolé de ce que votre lettre a été remise; car je n'en ai point été fâché, quand elle me l'a lue; et peut-être si je l'eusse ouverte d'avance, comme vous m'en avez donné la permission ensuite, ne l'aurai-je pas remise. L'aberration des comètes

n'est pas plus difficile à calculer que le mouvement du cœur, de l'esprit, surtout de l'amour-propre des femmes. Vous remarquez que je n'ai peut-être fait là qu'un pléonasme, au lieu d'un *crescendo* ; car plus je les vois, plus je me persuade que l'amour-propre est à peu près l'unique clef de ce qu'on appelle leur caractère : or, le caractère ne se compose que des habitudes de l'âme et de l'esprit, mélangés, il est vrai, à des doses inégales ; et j'ai beaucoup de peine à croire que le sexe, duquel les hommes tels que vous et M. Thomas disent : *Il est impossible de le connaître*, ne doive toute son impénétrabilité au défaut presque absolu de caractère. N'allez pas me citer d'exceptions ; car les exceptions, qu'encore faudrait-il débattre, prouvent la règle, bien loin de la détruire. Je dis qu'encore faudrait-il débattre les exceptions ; et en effet, dans notre sexe, on n'a généralement pas une certaine force de tête, sans quelque force de caractère ; dans celui-là, voyez comme l'analogie est fautive ! Je lisais hier, dans votre recueil philosophique, un morceau sur le bonheur de madame du Chastelet, que je ne connaissais pas, et qui vaut d'être connu. Il y a, dans ce morceau, des choses charmantes sur l'amour, et notamment deux pages sur l'immutabilité de son âme en amour, qui séduiraient à coup sûr quiconque ne connaîtrait pas son histoire. Vous la savez mieux que moi ; vous savez qu'elle n'était pas même tendre, et qu'elle fut très-galante. Qu'était-ce donc que cette femme, qui avait infiniment plus de force de tête, et même de véritable esprit, que tout le reste de son sexe ensemble ; et qui traçait une théorie où l'âme seule semble avoir dessiné cette phrase délicieuse : « Il faut employer toutes les facultés de son âme à jouir de ce bonheur... Il faut quitter la vie quand on le perd, et être bien sûr que les années de Nestor ne sont rien au prix d'un

quart d'heure d'une telle jouissance... Il est juste qu'un tel bonheur soit rare; s'il était commun, il vaudrait mieux être homme qu'être Dieu, du moins tel que nous pouvons nous le représenter.... » Qu'était-ce que la femme qui, trouvant et exprimant cela, n'était qu'une femme galante, et se donnait pour un de ces êtres qui aiment tant, qu'ils aiment pour deux, que la chaleur de leur cœur supplée à ce qui manque réellement à leur bonheur, ou plutôt pour le seul cœur qui eût cette immutabilité qui anéantit le pouvoir des temps? Expliquez-moi cela, mon ami; et souvenez-vous que cette même femme avait mis, à la place du portrait de l'homme le plus extraordinaire de son siècle qui semblait avoir subjugué son âme, et dans une boîte que cet homme lui avait donnée, le portrait d'un fat : chose aussi impossible à une âme aimante, même détrompée ou changée, qu'à nous la trahison et le parjure.

N'allez pas croire, mon bon ami, que cet accès de sévérité me vienne d'un mécontentement.

.
 Mes réflexions sur les femmes sont donc une abstraction purement philosophique, et si bien une abstraction, que c'est la première chose que j'oublie dans mon commerce avec elles; en un mot, un aparté de raison dont personne ne m'a donné l'exemple à un aussi haut point que vous.

Au reste, mon ménage est fort triste aujourd'hui. Le petit chien qu'on avait eu la faiblesse d'acheter, sans penser que tous les marchands de chiens arrachent ces pauvres petites et frêles machines à leur mère dès le premier moment, et tarissent les sources de la vie pour rapetisser les formes (emblème très-frappant des manipulations politiques), ce petit chien est mort : et l'on a pleuré; et l'on est honteuse d'avoir pleuré, et triste d'avoir em-

ployé de l'argent à une acquisition aussi fragile. Pour moi, je suis tolérant, même pour cette faiblesse, parce que cette petite bête avait voué un très-grand attachement à mon amie, et que tout ce qui est attaché attache : raison assez forte, ce me semble, pour un homme sage de ne point s'habituer aux animaux. Nous n'avons pas trop de sensibilité pour nos semblables ; et l'on frémit quand on pense que le plus honnête homme du monde peut être poussé à s'égorger avec un autre homme pour un chien.

Bonjour, mon bon ami ; je vous aime avec une extrême tendresse. Je travaille, et cela ne vient pas mal ; je vous en souhaite autant ; mais c'est une chose très-pénible que de changer l'ordonnance de son ouvrage sans le refaire ; et je serais bien fâché que cette contrariété-là vous arrivât ; car vous enverriez promener votre besogne. *Vale et me ama.*

P. S. Je fermis ma lettre, lorsque j'ai reçu un billet du secrétaire de l'abbé Royer, qui me prévient qu'il vient de remettre à son patron l'extrait de mes deux requêtes en cassation, etc., et que je pourrai voir mon rapporteur dimanche prochain à midi. Vous jugez bien que je désirais voir le secrétaire avant que l'extrait fût livré ; mais que, pour le voir efficacement, il fallait quelques louis. Sachez, mon ami, si cela est encore utile et par conséquent nécessaire, le comment il faut s'y prendre et le combien ; et avertissez ceux qui veulent bien prendre intérêt à moi, qu'il est temps de porter les grands coups. Réponse très-prompte à ce *post-scriptum.*

LETTRE VI.

Lundi.

.

Je ne vous entretiendrai pas plus longtemps aujourd'hui de cette sirène, comme vous l'appellez ; car nous ferons demain, à cet égard, une main à fond ; et mon procès, ou plutôt mes procès et mes courses ne me laissent pas respirer. C'est de mercredi en huit que je serai rapporté : ainsi je n'ai pas grand temps à perdre ; et pour comble de contrariété, l'incident que m'a suscité mon père au parlement, et qui, en termes de palais, est évidemment un coup monté, me fait perdre un temps incroyable, attendu que les gens qu'il me force à voir sont dispersés aux quatre coins de Paris. Mais le plus pressé, c'est l'admission de ma requête. Une seule voix, je vous le répète, mon cher ; que votre aimable et précieux ami s'ingénie avec sa circonspection et son adresse ordinaires ; il aura aisément deviné que M. Bignon, qui est mort, ne siègera pas ; et mieux ou plutôt que moi, il saura qui a remplacé M. d'Aguesseau.

Vous êtes bien aimable de m'avoir sacrifié Navarre ; mais vous le seriez davantage de pousser votre besogne, 1^o parce que vous êtes digne de mettre la gloire à régner chez vous ; 2^o parce que la besogne presse, et tellement qu'il m'a fallu entrer en explications avec F...¹, pour expliquer le retard. Ne vous fiez pas sur le temps qu'il me

1. Franklin. C'est toujours de l'écrit sur l'ordre de Cincinnatus qu'il s'agit.

faut à moi ; car si j'avais le manuscrit que M. Thomas a gardé pour y faire ses notes, tout serait refondu, attendu que les morceaux de rapport, et même les soudures, sont prêts. Sans doute, c'est un ouvrage nouveau ; mais ce n'est pas une raison pour qu'il s'éternise, surtout depuis qu'on en parle, car l'attente à remplir est toujours une pénible destinée. Au reste, je vous avertis que je me sauve sur la lettre ; voyez si, pour la première fois, vous voulez avoir induit en erreur un ami. Eh ! mon cher paresseux, tranquillisez-vous ; je connais mieux votre talent que vous-même, sans quoi je n'aurais pas tant de sécurité. Mais un point sur lequel je n'en saurais avoir, c'est votre santé ; et je vous interdis, de par l'amour, toute espèce de travail, si cette agitation que vous appelez la fièvre, et qui n'est qu'un mouvement nerval, sans quoi je vous en aurais parlé plus tôt, revenait seulement encore une fois.

Je serai demain mardi, à cinq heures du soir, à l'hôtel de Vaudreuil ; nous causerons, nous nous promènerons si vos jambes ont besoin de recouvrer du mouvement, ou nous resterons, nous prendrons des glaces aux Tuileries, ou vous viendrez en prendre ici. En un mot, nous ferons ce que vous voudrez : suffit que je serai *al suo commando*.

LETTRE VII.

Mardi.

Mon bon ami, dans la nécessité de parler à M. l'abbé de Périgord, je prends le parti de l'attendre chez lui ; car ma lettre deviendrait la mort de Turenne. Je ne sais où ceci me mènera, ni, par conséquent, si je pourrai vous voir ce matin : or, cette après-midi, je suis obligé de cou-

rir. M. Lefebvre d'Ammécourt ayant jugé à propos de me gagner hier mon procès contre l'Ami des hommes, c'est un triste sujet de félicitation que celui du gain d'un procès contre son père ; mais, quand on a le malheur de plaider contre lui, encore faut-il gagner ce qu'on s'est cru le droit de disputer. Au reste, je me console à d'autant plus juste titre de cette extrémité, que c'était mon père qui était l'agresseur, et qu'il n'a jamais voulu arbitrer. Adieu, mon cher ami ; à ce soir, ou à demain matin.

LETTRE VIII.

Londres, 20 août 1784.

Mon Dieu ! mon ami, mon cher ami ! que je suis inquiet ! qu'il est cruel pour moi de vous avoir quitté dans ce moment, de n'être pas votre garde-malade, de ne pas savoir aussitôt que ma pensée, comment votre pouls bat, et si vous souffrez, ou si vous êtes soulagé ! Mon Henriette a rapporté tant de peines dans mon sein, en me racontant toutes celles que votre état lui avait faites, et tant d'attendrissement, en me parlant de vos touchants adieux ! Vous êtes là sous mes yeux, brûlant, agité, tourmenté, sans que je puisse détourner un moment ma pensée de votre lit et de votre fièvre. Ce n'est pas que votre état soit alarmant, je le sais ; et s'il l'eût été, tous les chevalets de la Bastille exposés à ma vue ne m'auraient pas fait partir. Mais vous souffrez ! Eh ! mon Dieu, n'est-ce donc rien de souffrir ? C'est presque tout, dans un passage si court et si incertain. Mon ami ! vous ne pouvez pas écrire ; je ne veux pas que vous écriviez, à moins que ce ne soient deux lignes qui me rassurent par la vue de vos caractères : mais suppliez M. R...

de remplir, en votre nom, cet office et ce devoir d'ami : il ne me refusera point cette consolation ; il me rendra la justice de croire que je payerais, et de grand cœur, le même tribut à son amitié pour vous ; mais il a le bonheur de vous garder, lui ! et ne m'en doit-il pas plus de compassion et de complaisance, à moi qui vous ai quitté dans un moment si critique pour tous deux, à moi qui, peut-être, hélas ! ne vous embrasserai pas de longtemps, et qui m'étais fait une si douce habitude de ne penser, de n'observer, de ne sentir qu'avec vous, de n'agir que sous vos yeux, de n'avoir qu'une âme avec mon meilleur et presque mon unique ami ? O mon cher et digne Chamfort ! combien les bonnes gens sont des êtres d'habitude ! et combien vous avez peu de besoin de cet attrait d'habitude, pour être nécessaire à ceux dont vous avez daigné vous laisser connaître ! Je sens qu'en vous perdant, je perds une partie de mes forces. On m'a ravi mes flèches. O mon ami ! recouvrez votre santé ; et que votre amitié, vos consolations, vos conseils, vos lettres, versent du baume dans mon cœur, m'apprennent à supporter une situation si nouvelle, quoique déjà éprouvée, à l'honorer, à l'embellir, et me rendent enfin capable d'être digne de tous les sentiments que vous m'avez montrés.

C'est de cette ville souveraine, qui, bâtie de briques, et sans élégance ni noblesse dans ses édifices, montre la Tamise et son port superbe, et semble dire : « Qu'oseriez-vous me comparer ? Que l'Océan, que les mondes apportent ici leurs tributs ! » c'est de cette ville que je vous écris à la hâte, les yeux distraits par une foule d'objets nouveaux, l'esprit occupé de mille soins pénibles au présent et dans l'avenir, mais le cœur et l'imagination pleins de vous.

Notre voyage ferait un roman ; vous savez une partie

des inconvénients qui ont précédé notre départ ; vous aurez éprouvé sans doute à Paris le temps dont nous avons été accueillis dans la route ; et vous ne vous ferez jamais d'idée de notre passage, qu'après avoir essuyé une tempête. Nous avons été deux fois au moment de périr : une fois par la seule force du vent et de la mer qui écrasait notre frêle paquebot ; et une fois à l'entrée de l'Adder, c'est-à-dire presque au port ; en revirant de bord, un faux coup de timon et un câble caché sous une vague terrible nous ont mis au moment de chavirer ; on avait, sur le pont, de l'eau au-dessus du genou. Le capitaine, l'un des plus intrépides marins de ce genre, s'est cru perdu, et ne voulait pas, disait-il, survivre à son vaisseau. Heureusement, ma pauvre amie était dans cet horrible état appelé mal de mer, dont l'effet moral est de rendre insouciant de tout et sur tout, si ce n'est sur l'espoir que la mer engloutira le supplice et le supplicé. J'ai vomi le sang, moi qui n'ai jamais été malade sur mer, et mes nerfs ne sont pas encore remis.

Aussitôt débarqués, nous avons pris la poste dans la compagnie d'un Irlandais que je croirais honnête homme, si je n'avais toujours pensé que c'est là que s'arrête la toute-puissance divine ; d'une Française qu'il avait pris la liberté d'enlever à sa famille, du droit qu'a tout Irlandais de s'approprier une riche héritière ; et d'un ministre anglais, homme doux, modéré et fort instruit ; nous avons pris la poste, dis-je, et ce n'est pas par magnificence ; mais tous les élégants de l'Angleterre et la partie brillante de la cour étant à Brightemstone, parce que le prince de Galles y prend les eaux, il n'y a pas une seule diligence où l'on puisse trouver place. Au reste, les postes, qui sont excellentes, et fournissent par obligation des voitures comparables à nos voitures de maître, sont à peine aussi

chères qu'en France, quoique plus longues et trois fois plus rapidement franchies. Il suit cependant de cette manière de voyager que, malgré les talents économiques et l'industrie hibernoise de notre compagnon que j'ai créé maréchal-général des logis de la caravane, notre voyage nous a coûté trois fois ce qu'il devait nous coûter. Et d'autant que le paquebot ne partait qu'à trois jours de distance de celui de notre arrivée, et que les difficultés pour le passe-port devenaient inquiétantes, j'ai frété un navire. Si je ne craignais de divulguer des secrets qui peuvent, dans la foule, servir à quelques honnêtes gens comme ils nous ont servi, je vous démontrerais combien ces sublimes formalités de notre inquisition, appelée amirauté, sont inutiles à toute autre chose qu'à faire gagner de l'argent aux huissiers visiteurs : digne résultat de toute législation réglementaire !

• Nous avons dîné à Brightemlstone; avec la meilleure viande de boucherie que j'aie mangée de ma vie; et comme le seul acte de toucher un plancher anglais brûle la bourse, surtout dans le voisinage de la cour (car l'or est la mandragore de toutes les cours), nous avons été coucher à Lewis. N'êtes-vous pas scandalisé qu'un bourg anglais porte le nom d'un de nos rois? Depuis, et dès Lewis, nous avons parcouru le plus beau pays de l'Europe, par la variété des sites et de la verdure, la beauté et l'opulence de la campagne, la propreté et l'élégance rurale de chaque propriété. C'est un attrait pour les yeux; c'est un charme pour l'âme, qu'il est impossible d'exagérer. Les approches de Londres sont entre autres d'une beauté champêtre dont la Hollande même ne m'a point fourni de modèles; j'y comparerais plutôt quelques vallées de la Suisse; car (et cette observation très-remarquable saisit à l'instant des yeux exercés) ce peuple do-

minateur est avant tout et surtout agricole au sein de son île ; et voilà ce qui l'a sauvé si longtemps de ses propres délires. Je sentais mon âme fortement et profondément saisie, en parcourant ces contrées plantureuses et prospères ; et je me disais : Pourquoi donc cette émotion si nouvelle ? Ces châteaux, comparés aux nôtres, sont des guinguettes. Plusieurs cantons de la France, même de ses provinces les plus médiocres, et toute la Normandie que je viens de traverser, sont assurément plus beaux, de par la nature, que toutes ces campagnes. On trouve çà et là, mais partout dans notre pays, de beaux édifices, des ouvrages fastueux, de grands travaux publics, de grandes traces des plus prodigieux efforts de l'homme ; et cependant ceci m'enchanté bien plus que le reste ne m'étonne. C'est que ceci est la nature améliorée et non forcée ; c'est que ces routes étroites, mais excellentes, ne me rappellent les corvoyeurs que pour gémir sur les lieux où ils sont connus ; c'est que cette admirable culture m'annonce le respect de la propriété ; c'est que ce soin, cette propriété universelle est un symptôme parlant de bien-être : c'est que toute cette richesse rurale est dans la nature, et ne décèle pas l'excessive inégalité des fortunes, source de tant de maux, comme les édifices somptueux entourés de chaumières ; c'est que tout me dit ici que le peuple est quelque chose, qu'ici chaque homme a le développement et le libre exercice de ses facultés, et qu'ainsi je suis dans un autre ordre de choses.

Et prenez garde, mon ami, que c'est si bien là la vraie cause de l'effet sur lequel je raisonnais, qu'arrivé à Londres, et cette superbe Tamise (qu'il ne faut comparer à rien, parce que rien ne lui est comparable) une fois franchie, rien ne m'a plus étonné ni même fait plaisir, si ce n'est les trottoirs qui faisaient tomber à genoux le bon La

Condamine, et s'écrier : « Béni soit Dieu ! voici un pays où l'on s'occupe des gens de pied. » Tout le reste m'a paru ordinaire et presque mesquin. Je dirais volontiers comme cet apathique Italien : « Ce sont des rues à droite, des rues à gauche et un chemin au milieu. » Toutes les villes sont de même, si cependant vous accordez à celle-ci l'avantage de cette admirable propreté qui s'étend à tout, qui embellit tout, qui a un attrait presque égal pour l'esprit et pour l'œil, et des dimensions dont aucune ville ancienne ne saurait jouir : du reste, effrayante obstruction du corps politique ; cloaque infâme au moral ; hommes entassés et infectés de leur haleine ; lutte éternelle des corrupteurs et des corrompus, des prodigues et des misérables, de la canaille titrée et de la canaille populace. C'est mieux ou plus mal que Paris ou que Babylone, comme vous voudrez, j'y prends peu d'intérêt. Notez pourtant que j'ai peu vu encore, et que Londres m'offrira certainement plus que toute autre grande ville de commerce un foyer d'activité et d'émulation qui ne peut pas ne point intéresser. Mais je vous rends compte de la première impression qui a toujours un grand fonds de vérité.

Nous avons eu en voyage des gentlemen. Combien le peuple a de sens ! le sobriquet des voleurs est ici le mot gentilhomme ! Ils ont observé et tâté deux ou trois fois notre petite troupe ; j'étais décidé à ne leur accorder rien, parce que je suis loin d'avoir trop d'argent ; j'avais mis les dames en avant, seules dans une chaise, trois hommes dans celle qui suivait, et un cheval. Notre ordre de bataille était si bon et notre contenance armée si simplement fière et ostensible, qu'ils nous ont laissé passer.

J'empiéteraï sur les droits de mon Henriette, qui veut vous écrire, quand elle pourra vous remercier de votre convalescence, si je vous parlais des Anglaises, dont l'air

froid et ricaneur et les tailles emboîtées et guindées n'ont pas paru lui plaire infiniment au premier coup d'œil : pour moi, j'en appelle, et je ne renoncerais pas si aisément à ma longue passion pour les Anglaises, d'autant qu'en voyant passer Henriette, on s'arrête et l'on dit : « Oh ! la belle Anglaise ! » Aussi est-elle fort contente des hommes. Pour moi, je prétends, et l'on assure, que j'ai déjà l'air aussi breton que Jacques Rosbiff.

Au reste, nos dames n'ont pas toujours été aussi bien traitées ; elles ont essuyé aujourd'hui un orage très-vif : la beauté du temps les avait invitées à aller à pied de leur auberge à leur logement, car nous sommes déjà gîtés et chèrement gîtés ; elles étaient parées fort à la française, et surtout Henriette. On a murmuré ; on s'est attroupié ; on nous a suivis ; on a lancé un certain Aristophane de cabaret, qui s'est mis à chanter devant nous, avec les gestes les plus démonstratifs et les expressions les plus libres, des cantiques très-peu spirituels qui ont fort diverti le peuple. Mon amie, accoutumée aux lubies de la canaille d'Amsterdam, riait ; la Parisienne avait une vraie colère de Parisienne et regrettait les halles. Pour moi, mon flegme était imperturbable ; mais cependant j'avais peur de me fâcher et le dénouement m'inquiétait : déjà plusieurs Anglais bien mis, en passant à cheval avaient distribué quelques coups de fouet au Gilles, et, s'arrêtant, nous avaient suppliés de ne pas prendre la populace pour la nation ; puis ils nous donnaient des conseils que malheureusement nous n'entendions pas. Enfin, un Français a fendu la foule, donné de l'argent, et fait montre d'éloquence anglaise : puis, nous déposant dans une boutique, il a été nous chercher un carrosse qui a mis fin à cette scène plaisante au fond, et dont mon amie a eu la charmante réparation que je vous ai dite au parc Saint-James, une fois

qu'elle a eu substitué un petit chapeau à nos immenses panaches.

Avec quelque précipitation que ceci soit ébauché, mon cher ami, vous verrez que je veux me nourrir de l'espoir que vous êtes en état de me lire, de m'entendre et presque de me répondre. L'idée de mon ami, malade loin de moi, m'est trop importune.

Si par hasard votre convalescence était prématurée et hâtive autant que je le désire, ou si vous croyiez pouvoir charger de la négociation que voici le bon abbé de Larochette, vous le feriez le plus tôt possible, parce que cela m'importe. Le vieillard a répondu à celle de mes lettres dont vous m'avez paru très-content le billet malhonnête que voici :

« Je vous renvoie, monsieur, la lettre que vous m'avez
« confiée; je l'aurais fait plus tôt si je n'étais retenu au
« lit par une fièvre très-forte et un violent mal de tête :
« j'ai pris l'évétique; j'ai été saigné trois fois, et mes
« maux subsistent encore dans toute leur vigueur. On
« n'est point du tout de l'avis de votre ami; on croit que
« la dernière forme que vous avez donnée à votre ouvrage
« est la meilleure, qu'il peut être sans danger publié dans
« le nouveau monde; pour celui-ci, c'est à vous d'en
« juger; mais on aurait désiré que vous n'eussiez fait
« part à personne qu'on en avait connaissance; et on m'a
« déclaré que la trop grande communication que vous en
« avez faite ne permettait absolument plus qu'on s'en
« mêlât. Mes rapports avec M. Paris ne sont pas, comme
« vous imaginez, de simples liaisons de société; et je suis
« l'ami intime de toute la famille de sa femme. Croyez-
« vous, monsieur, qu'il soit bien permis, qu'il ne soit pas
« même répréhensible de mettre, sans preuve bien évi-

« dente, dans le cœur d'un homme mort depuis long-
« temps. les motifs les plus condamnables, pour, d'après
« cette supposition, en faire la satire la plus cruelle ? Je
« ne suis point en ce moment en état de discuter si le
« bonheur du genre humain dépend d'une vérité qui ne
« peut être solidement démontrée que par une diatribe
« sur M. Duverney ; mais je ne coopérerai en rien à ce qui
« peut affliger mes amis. Recevez, monsieur, l'assurance
« de mon sincère attachement. — 23 août 1784. »

Je répondrai, et je répondrai honnêtement ; mais vous voyez comme je suis payé d'avoir raison, et surtout de ma loyale communication de l'excellente lettre de Clavière. Mais ce n'est ni le moment ni la situation de se fâcher. Voici ce qui presse et importe : le docteur Price est à Londres ; il est ami intime de Franklin ; que Franklin lui recommande l'ouvrage, ou au moins l'auteur. Alors je tirerai parti d'un livre utile, entrepris pour leur faire plaisir, et dont j'ai le plus grand besoin. Ne négligez pas cela, je vous en prie.

Adieu, mon très-cher ami. Donnez-moi ou faites-moi donner le plus tôt possible de vos nouvelles ; et aimez-moi comme il m'est impossible de ne pas vous aimer.

LETTRE IX.

Londres, 13 octobre 1784.

Je reçois, mon très-cher ami, une lettre dont l'écriture a fait palpiter mon cœur, comme celle d'une maîtresse lorsque j'avais vingt ans ; car la fermeté du caractère et le nombre des pages m'ont appris en un instant que vous

vous portiez mieux ; que vous aviez plus de forces ; que votre amitié pour moi était la même ; que vous ressentiez toujours le besoin de causer avec moi ; enfin que j'avais recouvré la partie la plus réelle de ce qu'il m'est permis de goûter de bonheur, je veux dire, le charme et l'assurance de votre amitié. Cette rapidité de sentiment qui, dans une seule émotion, fait trouver mille certitudes et mille jouissances, est un des plus grands dons que la nature ait faits aux cœurs aimants ; et c'est assez pour compenser tous les maux que produit la sensibilité. Car un être sensible jouit avec abandon ; et, lorsqu'il souffre dans l'objet aimé, il a encore pour se consoler le sentiment même qui le fait souffrir.

Grâces vous soient rendues, cher ami, de m'avoir tiré de peine sur vous et sur votre affection ; non que j'en doutasse, il ne me faut que tâter mon cœur pour être sûr du vôtre. Mais il est si doux de s'entendre répéter qu'on est aimé de l'homme du monde qu'on aime, estime et respecte le plus ! Et puis, l'âme a besoin d'être soignée comme le corps. C'est là sans doute un des plus grands mécomptes de la vanité humaine ; mais il est trop vrai que l'amitié a besoin de culture, et que la santé de l'esprit et du cœur est subordonnée au régime et à l'habitude.

Le tableau que vous me faites de ce que vous avez souffert m'a vraiment navré, et surtout par l'idée que je n'ai pas été votre garde ; mais la réflexion soulage un peu mon imagination, en ce que la cruelle épreuve que vous venez de subir est une démonstration irrésistible que vous êtes un des êtres les plus vivaces qui existent. Or, la ténuité de votre charpente, la délicatesse de vos traits, et la douceur résignée et même un peu triste de votre physionomie, laquelle est calme dès que votre tête ou votre âme ne sont point en mouvement, alarmeront et induiront

toujours en erreur vos amis sur votre force. Pour moi, vous m'avez prouvé, non pas tout à fait qu'on ne meurt que de bêtise, mais que les forces vitales sont toujours proportionnées à la trempe de l'âme. Ainsi, l'axiome proverbial *la lame use le fourreau* n'est pas vrai pour l'espèce humaine. Comment son feu intérieur ne le consume-t-il pas? se dit-on. Eh! comment le consumerait-il? c'est lui qui le fait vivre. Donnez-lui une autre âme, et sa frêle existence va se dissoudre.

Hélas! mon ami, Tacite et vous, aurez donc toujours raison! c'est un étrange composé de légèreté et de perversité que l'homme, qu'il faut cependant servir et qu'on voudrait aimer : l'homme qui calcule les astres, qui soumet les éléments, qui défie et combat toute la puissance de la nature, qui peut tout excepté conduire lui et ses semblables, qui a tout trouvé hors la liberté et la paix, qui a su donner l'autorité, qui a su l'endurer, et qui n'a su ni la diriger ni la seconder, qui sait ramper et ne sait pas obéir, qui sait se révolter et ne sait pas se défendre, qui sait aimer et ne sait pas s'attacher, qui a tous les contraires en bien comme en mal, dans le cœur et dans l'esprit. Votre mot est charmant. On a dit, il y a longtemps :

Mille fois ils m'ont tout promis;
Mais le siècle en fourbes abonde,
Et je ne hais rien tant au monde
Que la plupart de mes amis.

Mais c'est là l'épigramme chagrine d'un homme dont l'esprit aigri n'est jamais averti par son cœur. La vôtre appartient à un philosophe qui a observé profondément, et qui donne un résultat moral avec la gaieté et l'indulgence sans lesquelles il n'est presque pas un bon cœur. Il y a peu de délicatesse à se personnifier dans un sentiment

haineux et vil; au lieu que votre mot, qui est trop vrai, est la saillie aimable d'un homme qui n'a pas été pris pour dupe, et qui aime trop ses vrais amis pour ne pas rire beaucoup de ceux qui prennent ce titre. Mais j'ai peur qu'en ce genre, comme en beaucoup d'autres, il n'y faille pas regarder de trop près : car on s'appauvrirait, beaucoup plus qu'il n'est possible d'y résoudre même la philosophie. Bon Dieu ! à quels sacrilèges j'ai surpris, dans ces derniers temps, les personnes qui parlent le plus éloquemment d'amitié ! Je ne m'accoutumerai jamais à ces théories que la conduite dément ; mais il faut que je m'arrête, car ce que j'aurais à vous dire ne peut pas s'écrire. Ce n'est pas que si j'avais à vous dénoncer un fait important, je ne sautasse le fossé. Mais ce n'est point dans votre cœur que j'ai à vous blesser ; et votre tête est si sage, que vous sonderez le terrain même sur lequel vous êtes le plus habitué à marcher : et vous ferez bien. Il faut d'ailleurs, mon ami, une grande circonspection pour les faits ; le trait infâme que vous m'apprenez ne l'enseigne que trop, puisqu'une simple transposition de dates a fait, dans la bouche d'un méchant, d'une action honnête et pure (qu'il n'a pu savoir que par mon bandit de laquais, qui, non content de tout me voler, épiait mes actions et mes discours à chaque instant de la journée), une malignité capable de compromettre un galant homme auquel je ne me consolerais pas de susciter, même le plus indirectement, une tracasserie. Eh ! qui en sera à l'abri, s'il n'y est pas, lui, armé de tant de circonspection et de sagesse ? Mais, outre cette anecdote, quoiqu'il soit à peu près impossible que la poste voie tout, je puis vous assurer que les Français de Londres sont aussi inspectés par la police de Paris qu'en France même. Les canailles aventurières qui salissent ici les presses sont les espions les

plus corrompus qui existent, et leurs complices le sont aussi; car qui dit complice en ce genre, dit espion. La complicité est un des moyens de l'espionnage; et les gouvernements qui ont recours à ce misérable moyen, savent très-bien distinguer l'homme auquel il faut en vouloir. Ils devraient savoir aussi que leurs recherches en ce genre ne produisent rien qu'une ressource assurée à la canaille infecte qui se voue à cette infâme profession. Au reste, il y a aussi des Anglais vendus à la police de Paris; témoin le vil entrepreneur du *Courrier de l'Europe*, tout aussi méprisable que le rédacteur. Celui-ci, après avoir été libelliste ordurier, est devenu espion gagé, aussi infâme dans ses délations qu'il était méprisable avant ce joli métier. C'est de toute cette canaille que W... a été la victime; elle craint de n'être pas payée si elle n'accuse pas, de sorte qu'elle accuse à tort et à travers.

Vous êtes inquiet de mon sort, mon cher ami, et moi, je ne suis pas très-rassuré, surtout sur celui de mon aimable compagne. J'ai cependant quelques projets qui apparemment me feront vivre; mais on se trompe beaucoup sur la générosité des Anglais. Accoutumés à tout calculer, ils calculent aussi les talents et l'amitié; la plupart de leurs grands écrivains sont, presque à la lettre, morts de faim: jugez de quiconque n'est pas de leur nation! Une des premières choses qui frappent ici, c'est l'esprit d'ordre, de méthode, de calcul. On peut y dire le pourquoi de chaque chose; et cela doit peser, surtout dans l'esprit d'un Français: mais, à tous ses inconvénients, ce genre d'esprit exclut presque nécessairement les grands mouvements de sensibilité; ils appartiennent ici au peuple, beaucoup trop calomnié, même dans ce pays, où cependant il est quelque chose. En général, mon ami, Clavière a raison; et j'ai été obligé de m'en convaincre, moi qui écris

contre l'aristocratie. On ne défendra jamais bien le peuple, quand on se laissera aller à quelque déplaisir contre lui ; quand les mots de canaille, de populace, de goujat, resteront le dictionnaire du défenseur. Un plus profond examen de ce qui suggère ces épithètes agite la tête et le cœur ; on voit bientôt que cette populace, cette canaille, n'est plus si nombreuse ni si vile qu'on l'imaginait. Ces grossièretés dont elle affuble les panaches, les plumets, l'air français, tout ce que vous voudrez, ne sont pas si grossières. Il faut aussi faire le procès à ceux qui inventent, qui portent, qui accréditent ces puérités, titres presque uniques par lesquels on se distingue de la canaille. Elle est bruyante, elle est incommode ; mais aux yeux et aux oreilles de qui ? Et ces graves et silencieux déportements de la canaille instruite, bien vêtue, s'intitulant gens comme il faut, feront-ils mieux le bonheur de la terre ?

Il faudrait, mon ami, il faudrait qu'une tête pensante et sagace comme la vôtre vit l'Angleterre comparée à tout ce qu'on voit ailleurs, et pesât les désagréments qu'on exagère chez vous, contre les maux réels dont il est défendu de parler. Rien de parfait ne saurait sortir de la main de l'homme ; mais il y a du moins mauvais, et beaucoup moins mauvais, en Angleterre que partout ailleurs, où des esclaves, les fers aux pieds et aux mains, se moquent des dangers que courent les voltigeurs. Il semble qu'on ait voulu consoler jusqu'ici les autres nations, en leur parlant des défauts de la constitution anglaise, de ce qu'on appelle ses abus. On a fait comme ceux qui portaient leurs gémissements sur de légers liens à des esclaves chargés de lourdes chaînes ; on abuse de ce que les premiers laissent toute la sensibilité, tandis que les autres ôtent tout sentiment. Enfin, si le mieux peut trouver place chez les Bretons, ce sera quand les autres nations euro-

peénnes seront arrivées à leur niveau. Le philosophe doit donc tendre à cette révolution, avant que de désirer l'autre. Une émeute, une sédition à Londres fait plus de bien au cœur de l'honnête homme, que toute cette imbécile subordination dont on se vante ailleurs. Si l'on approfondissait, si l'on comparait, si l'on cherchait les corrélatifs en politique, on ferait sur l'Angleterre et les Anglais un ouvrage qui aurait de la signifiante; mais il ne faudrait pas, comme l'illustre Linguet, qui, tout ainsi que Malebranche voyait tout en Dieu, voit tout en Linguet, rechercher les fourchettes à deux fourchons et le manque de serviettes... Un magistrat d'une des sociétés les plus libres de la terre félicitait l'autre jour une connaissance à moi qui a quitté l'Irlande, de n'être plus parmi ces Hibernois qui emplument et coupent des jarrets. C'est un bon homme parlant admirablement liberté, pourvu qu'on laisse faire la magistrature : et voilà comme on est partout. Dès que le peuple tente de se faire justice, c'est une horreur. Il faut cependant remarquer que les emplumeurs et coupeurs de jarrets, pour cause politique, ont paru en Amérique, et que cette manie a disparu, quoique la cause réprimante soit très-peu de chose; mais les causes pour lesquelles il fallait emplumer, etc., etc., ont disparu. Il faut remarquer aussi que l'art d'ôter la raison, pour ensuite argumenter de la folie, est l'art des coupables gouvernants : cela établi, qu'importe de détailler les convulsions de l'infortuné dont on a irrité les nerfs par un breuvage?...

Mais, mon ami, voilà beaucoup bavarder; car il faut nous tenir dans les généralités. Mais je ne puis pas me refuser au plaisir de frotter la tête la plus électrique que j'aie jamais connue. Je ne perdrai pas mon temps ici, et, si la misère et le malheur ne font pas justice de moi, je répondrai peut-être à mes ennemis et à mes prétendus amis

presque aussi coupables que mes ennemis, mais de la seule manière qui me convienne désormais, par de bons et d'utiles ouvrages, tous portant mon nom ; car, dès le premier, j'annonce que tout ce qui ne le portera pas me sera faussement attribué, afin qu'on n'essaye pas de m'imputer les viles anonymités qui pullulent ici. Quoi qu'il arrive, vous n'aurez pas à rougir de moi, soyez-en bien assuré ; mais quand vous presserai-je contre mon cœur ? C'est en vérité ce qu'il m'est impossible de dire ; à cet égard, j'ose à peine fixer l'avenir.

Je vous ai déjà écrit, mon cher ami, sur le brillant surcroît de fortune qui vous est arrivé : j'en étais en colère, et je ne suis pas encore très-calme à cet égard ; mais je veux vous croire déguignonné, comme vous dites : c'est cependant une dérision, si vous ne devez commencer à toucher que dans trois ans, à moins qu'on ne vous en donne neuf d'avance. Madame de N... vous écrira le premier courrier. Aujourd'hui, il est trop tard, et ses beaux yeux souffrent à la lumière ; elle vous prie de l'aimer, et de m'écrire souvent ; car elle prétend que je suis très-mauvaise compagnie, quand vous ne m'écrivez pas. Adieu, cher et bon ami ; il y a longtemps que votre conquête a compensé toutes les pertes et toutes les méprises de mon cœur. Conservez-moi le vôtre ; et, quoi qu'on fasse, je ne serai pas tout à fait malheureux. Choyez votre convalescence avec votre raison, et non pas avec votre tête : caressez les Muses ; qu'elles vous combent longtemps de toutes leurs faveurs ; et quand vous serez désensorcelé, toujours vous auront-elles valu plus de jouissances que d'or, ni même de gloire, à en juger par celle qu'il vous était donné de mériter, et par les seuls dispensateurs dont vous puissiez l'attendre. *Vale et me ama.*

P. S. Plusieurs articles de votre lettre ne sont pas répondus, parce qu'une de mes lettres, qui a croisé la vôtre, l'a fait d'avance.

LETTRE X.

10 novembre 1784.

Je viens de recevoir votre lettre tendre et sage, mon bon et cher ami; et j'ai éprouvé le double plaisir d'apprendre de vous d'heureuses nouvelles, et de trouver, dans l'accent et l'expression de vos craintes, une vive empreinte de votre amitié, et c'est là, sans doute, une grande jouissance pour moi; mais la circonstance en a redoublé la saveur. Je suis triste et malheureux; ma douce et charmante compagne est malade, et malade de langueur; elle est à son onzième accès de fièvre. Heureusement les accès sont intermittents, et laissent deux jours de passables; mais l'extrême faiblesse, l'agacement des nerfs, les accidents de femme qui en ont résulté, l'ont jetée dans une situation très-fâcheuse, quoique, au fond, peu inquiétante; d'un autre côté, ma bourse n'avait que faire de cet échec. Toute visite de médecin réputé (et peut-on en choisir un autre pour son amie?) coûte un louis à Londres; c'est acheter cher l'inquiétude. Enfin, mes ressources sont à leur terme; et non-seulement je n'ai point encore obtenu le pain de la loi, mais je n'obtiens pas même de réponse de mes gens d'affaires. Heureusement Target retourne incessamment à Paris, et se charge de mettre un terme à cette indécision cruelle.

On projette de me charger d'un grand ouvrage, qui m'assurerait le nécessaire pour longtemps; mais l'entre-

prise en est encore fort incertaine. Changuyon me propose aussi, de Hollande, de la besogne ; mais il faut le temps de la faire. Tout cela combiné, mon ami, dessinez le premier trait d'une situation dont votre imagination ne saura que trop faire un tableau fort triste, mais qui pourtant n'est pas désespéré. Le grand, le vrai mal, c'est la souffrance de mon amie ; et votre lettre en a tempéré l'amertume. Jugez ce que votre amitié est et peut pour notre bonheur. Hélas ! mon ami, il n'en est qu'un de vrai, c'est d'aimer et d'être aimé. Sans ce charme, je ne pourrais déjà plus supporter le fardeau de la vie... Mais songeons que j'écris de Londres, et dans le mois de novembre. Ne nous occupons pas de ces idées.

Je veux cependant vous dire, et seulement dans des vues littéraires que j'ai rencontrées, à ce sujet, dans le *Sénajus* de Bergerac, imprimé en 1638, et dédié au duc d'Arpajon, où, par parenthèse, l'on professe tout haut l'athéisme avec approbation et privilège du roi, j'y ai trouvé, dis-je, ces vers qui m'ont bien étonné :

Et puis, mourir n'est rien, c'est achever de naître.
Un esclave hier mourut pour divertir son maître ;
Au malheur de la vie on n'est point enchaîné,
Et l'âme est dans la main du plus infortuné.

En vérité, mon ami, on ne ferait aujourd'hui rien de plus beau que ces deux derniers vers. Il est vrai qu'on en trouve, à côté, de cette force. Terrentianus demande à Séjanus s'il ne craint pas le tonnerre des dieux ; et Séjanus répond :

Il ne tombe jamais en hiver sur la terre ;
J'aurai six mois au moins pour me moquer des dieux.

Non, mon ami, je ne suis point enthousiaste de l'An-

gleterre; et j'en sais maintenant assez pour vous dire que, si la constitution est la meilleure connue, l'administration en est la plus mauvaise possible; et que si l'Anglais est l'homme social le plus libre qu'il y ait sur la terre, le peuple anglais est un des moins libres qui existent. Je crois davantage, mon ami : je crois qu'individuellement parlant, nous valons mieux qu'eux, et que le terroir du vin l'emporte sur celui du charbon de terre, même par son influence sur le moral. Sans penser, avec M. Lauraguais, que les Anglais n'aient de fruits mûrs que les pommes cuites et de poli que l'acier, je crois qu'ils n'ont pas de quoi justifier leur orgueil féroce. Mais qu'est-ce donc que la liberté, puisque le peu qui s'en trouve dans une ou deux bonnes lois, place au premier rang un peuple si peu favorisé de la nature? Que ne peut pas une constitution, puisque celle-ci, quoique incomplète et défectueuse, sauve et sauvera quelque temps encore le peuple le plus corrompu de la terre de sa propre corruption? Quelle n'est pas l'influence d'un petit nombre de données favorables à l'espèce humaine, puisque ce peuple ignorant, superstitieux, entêté (car il est tout cela), cupide, et très-voisin de la foi punique, vaut mieux que la plupart des peuples connus, parce qu'il a quelque liberté civile? Cela est admirable, mon ami, pour l'homme qui pense et qui a réfléchi sur la nature des choses, et problème insoluble pour tous les autres. Au reste, ne croyez pas que l'on connaisse ce pays; plus je vois, et plus je m'assure qu'on ne sait ce qu'on a vu. Je vous défie de vous faire une idée de la ridiculité des préjugés accrédités sur l'Angleterre, tantôt calomniée, tantôt exaltée, avec la plus absurde ignorance. Je fais, pour vous et pour moi, des notes qui vous seront utiles et qui vous convaincront de ces deux choses : l'une, que le plus léger mensonge mène les voya-

geurs à des résultats d'une fausseté incalculable; l'autre, qu'il est une quantité énorme de choses que nous autres, Français, faisons en les louant, c'est-à-dire qui n'existent que dans nos éloges. Cette observation m'a été confirmée aujourd'hui dans un détail peu important, mais qui vous expliquera bien ce que je veux dire. Tout le monde a entendu parler de la fameuse épitaphe à Wren, dans la chapelle souterraine de Saint-Paul de Londres : *Si monumentum quaris, circumspice*; mais personne n'a dit que ces quatre mots étaient noyés dans dix ou douze lignes de très-mauvais latin, où l'on n'a eu garde d'oublier l'*equus aureatus* et toutes les sottises imaginables. De même, il y a, dans l'épitaphe de Newton : *Sibi gratulentur mortales tale tantumque extitisse humani generis decus*; cela est bien, mais précédé de onze lignes, dans lesquelles on lit pompeusement l'*equus aureatus*, le commentaire sur l'Apocalypse, etc. Au reste, ceci me rappelle une anecdote, précieuse pour ceux qui, comme vous et moi, sont à l'affût du charlatanisme humain. Voltaire a écrit partout qu'il y avait à Montpellier une statue de Louis XIV, avec cette belle inscription : *A Louis XIV après sa mort*. Il n'y a ici que trois petits inconvénients, c'est que 1° l'inscription est en latin; 2° qu'elle est fort longue; 3° qu'elle raconte tout uniment le fait comme il s'est passé, à savoir que la statue a été décrétée par la ville, pendant la vie de Louis XIV, et posée depuis sa mort. — *Superstiti decrevere. — Ex oculis sublato posuere*. Et puis Voltaire ose dire à tout propos :

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Mais un fait plus important que j'ai complètement vérifié, que je vous prie de garder pour vous, parce que

j'aurai bientôt occasion de l'encadrer, mais qui est trop précieux pour que je ne vous l'apprenne pas, c'est celui-ci :

Vous lisez dans le livre de *l'Esprit*, tome II, pag. 438, à la note [édit. in-8°, 1778] : « Dans ce pays (la Turquie), la magnanimité ne triomphe point de la vengeance ; on ne verra point en Turquie ce qu'on a vu, il y a quelques années, en Angleterre. Le prince Édouard, poursuivi par les troupes du roi, trouve un asile dans la maison d'un seigneur ; ce seigneur est accusé d'avoir donné retraite au prétendant. On le cite devant les juges ; il s'y présente et leur dit : « Souffrez qu'avant de subir « l'interrogatoire, je vous demande lequel d'entre vous, « si le prétendant se fût réfugié dans sa maison, eût été « assez vil et assez lâche pour le livrer ? » A cette question, le tribunal se tait, se lève et renvoie l'accusé. »

Ce fait me paraissait absurde : nul tribunal sur la terre, qui n'est pas le souverain, n'a le droit, ni le pouvoir de juger ainsi. Enfin, j'arrive en Angleterre ; et le hasard me fait rencontrer lady Margaret Macdonald, qui a vécu en 1763 à Édimbourg avec M. Macdonald of Kingborough, le héros du roman de M. Helvétius. M. Macdonald n'était point un seigneur ; c'était un gentilhomme, cultivateur assez pauvre ; il demeurait dans l'île de Sky, près du château de son proche parent, le chevalier Alexandre Macdonald, propriétaire en grande partie de cette île et chef de la clan Macdonald, une des tribus écossaises les plus attachées au prétendant. Les officiers du détachement à la quête du prétendant que l'on savait être dans l'île de Sky, étaient dans la salle à manger du château avec lady Margaret. Un paysan montagnard se présente à la porte de la salle, et remet à milady un billet non cacheté ; elle reconnaît la main du prétendant qui lui demande une bouteille de vin,

une chemise et une paire de souliers. Ce malheureux prince, accablé de lassitude, était alors assis sur une colline à un mille du château, et l'on pouvait le voir des fenêtres de la salle. Lady Margaret ne se troubla point : elle prétextâ quelques détails de famille, quitta les officiers, et courut avec le paysan montagnard chez Macdonald cf Kingborough : « Si le prince entre chez vous, lui dit Macdonald, ou si vous l'assistez en la moindre chose, vous êtes perdue, vous et votre famille. Je me charge de tout. Adieu. » Il lui prit la main et partit.

Macdonald, avec des difficultés infinies, parvint à sauver le prétendant, qu'il habilla en femme, etc. Ce prince gagna les montagnes, et se rendit heureusement à bord d'un des vaisseaux que la France avait envoyés en croisière sur les côtes occidentales d'Écosse, pour faciliter son évasion. Bientôt après, Macdonald fut arrêté et mis en prison dans le château d'Édimbourg, où il resta quelque temps avant qu'on lui fit son procès. Pour toute défense, il dit à ses juges : « Ce que j'ai fait pour le prince Édouard, je l'aurais fait pour le prince de Galles, s'il se fût trouvé dans les mêmes circonstances. » Le tribunal ne se tut point, comme dit Helvétius; mais il condamna Macdonald à être pendu. La sentence qui lui fut prononcée portait en outre que lui, encore vivant, aurait les entrailles et le cœur arrachés pour être jetés dans un brasier allumé au pied de l'échafaud, ensuite la tête coupée, etc. C'est le supplice ordinaire des traîtres de la patrie. Macdonald ne le subit point; le duc de Cumberland représenta que cette exécution aliénerait sans retour la clan Macdonald. On lui fit grâce par politique, et l'on se contenta de le tenir un an prisonnier dans le château d'Édimbourg... Mais combien cela est différent ! combien cela est vrai, simple, beau, grand ! combien Macdonald et la nature perdaient au récit

d'Helvétius ! Il a su son erreur, et il a répondu : « Ma foi cela est imprimé ; et cela est encore beau comme je l'ai écrit. » Quand ceux qui écrivent la morale, la philosophie, la politique, l'histoire, sauront-ils qu'ils ne sont que de vils saltimbanques, lorsqu'ils ne se regardent pas comme des magistrats !

L'ouvrage que l'on me propose, mon cher ami, est une entreprise considérable ; il ne s'agit pas moins que de mettre et de tenir ces messieurs au courant de toutes les idées saines d'économie politique, qu'ils ont traitées jusqu'ici de vaine métaphysique. L'ouvrage paraîtrait en anglais et en français ; le plus ou le moins de succès n'importerait qu'à ma conscience et à mon amour-propre, car j'aurais une rétribution fixe par mois ; mais j'ai cru devoir leur observer que cet ouvrage n'étant point de nature à piquer la malignité, parce que je ne dois ni ne veux parler que des choses, et encore avec circonspection, je leur conseillais d'adopter un plan qui éveillât la curiosité. Consulté sur cela, j'ai dit que le plus grand service, selon moi, à rendre aux lettres aujourd'hui, était d'abrèger, et de guider un choix dans l'immensité des mensonges, des erreurs et des vérités imprimées ; qu'en conséquence, un conservateur qui donnerait en tout genre des analyses, et non pas des extraits des bons livres ; qui tirerait du fumier des ouvrages périodiques les paillettes qui peuvent y être tombées, et qui deviendrait le dépôt de morceaux détachés qui, par leur brièveté, c'est-à-dire par un de leurs plus grands mérites mêmes, sont bientôt oubliés et perdus, serait un ouvrage très-précieux, et qui, fait avec scrupule, sans complaisance, sans négligence, sans précipitation, serait à peu près sûr d'un succès d'estime moins rapide que les succès d'éclat, mais durable et toujours croissant. On délibère sur cette idée ; je la crois bonne ;

et si elle l'est, faites des vœux pour qu'elle soit acceptée ; car elle me vaudrait cinquante louis par mois, et c'est plus qu'il ne me faut, même ici. Il est vrai que ce revenu serait acheté par un travail excessif et désagréable, en ce qu'il m'ôterait le temps nécessaire pour la culture de mes propres pensées ; mais je le regarderais comme un cours d'études à finir, lorsque la fortune voudra me rendre indépendant. Des hommes qui valaient mieux que moi ont été condamnés à des galères aussi mauvaises ; et quand je me sens prêt à m'irriter, je me rappelle cet apologue arabe :

« Je m'étais toujours plaint des outrages du sort et de la dureté des hommes ; je n'avais point de souliers, et je manquais d'argent pour en acheter. J'allai à la mosquée de Damas, je vis un homme qui n'avait point de jambes. Je louai Dieu, et je ne me plaignis plus de manquer de souliers. »

Si je n'avais pas une compagne de mon sort, une compagne aimable, douce, bonne, tendre, que sa beauté aurait infailliblement rendue riche, si ses excellentes qualités morales ne s'y étaient pas opposées ; qui souffre pour elle et pour moi, en pensant que j'ignore toujours les ressources du mois qui suit, moi dont le cœur ne fut jamais ferme à l'infortune, cet apologue me rendrait très-philosophe.

Dites-moi, mon ami, si, une fois embarqué dans cette besogne, je puis compter du moins sur vos indications, soit pour les anciens livres qui méritent d'être analysés, soit pour un choix de pièces fugitives (littéraires) dont je voudrais que cet ouvrage fût le dépôt, et pour lequel je ne puis avoir un aussi bon guide que votre goût exquis et votre incorruptible conscience. Dites-moi aussi si vous croyez que je puisse compter sur des souscripteurs en France ; dites-moi surtout, avec votre franchise et votre

sagacité ordinaires, ce que vous pensez de l'idée et du plan.

Ce que vous me dites de votre santé et de votre genre de vie me fait un très-grand plaisir, mais me donne de bien vifs regrets. Combien j'aurais vécu avec vous cet hiver ! combien j'aurais passé d'heures délicieuses, et cultivé mon âme et ma pensée ! car, ne vous y trompez pas, c'est mon esprit qui acquiert ici ; mon âme est veuve, philosophiquement parlant, et ma pensée avorte, faute d'un ami qui l'entende ou qui l'éveille. Je combine une foule de rapports nouveaux ; et certainement il résultera, de ces rapprochements et de ces combinaisons, de bonnes choses, surtout quand je les aurai mûries auprès de vous, dans la serre chaude de votre amitié et de vos talents. Mais aujourd'hui je ne fais qu'amasser ; je ne dispose point. Je n'ai jamais si bien senti combien vous étiez nécessaire pour m'encourager et me guider. Je ferai ici plusieurs bons ouvrages, un entre autres qui sera une grande vengeance offerte à l'humanité : ce sera l'histoire d'un des plus horribles crimes du xviii^e siècle, dont le hasard m'a envoyé les matériaux les plus curieux et les mieux détaillés ; mais un grand ouvrage de morale ou de philosophie, je ne l'entreprendrai jamais qu'auprès de vous, qui êtes la trempe de mon âme et de mon esprit.

Allons donc, je serai content de vos amis, puisque vous le voulez ; mais qu'ils s'arrangent pour que vous ayez douze mille livres de rente, ou je ne répons pas des rechutes. Bonjour, mon ami ; car en voilà bien long, et ma pauvre petite se réveille ; remarquez, s'il vous plaît, qu'elle est trop excusée de son silence, elle vous aime de tout son cœur et vous regrette très-vivement. Adieu, encore une fois. Je ne vous dirai pas : si vous aimez des anecdotes caractéristiques de ce pays pour augmenter votre immense

répertoire, écrivez-moi souvent, car je vous en enverrai toujours en réponse. Mais je vous dirai : écrivez-moi souvent, car cela me console et soutient mon courage.

P. S. Vous êtes sûrement étonné de ce que *les C...*¹ ne circulent pas encore ; mais vous le serez plus, quand vous saurez que j'ai traduit à la suite un pamphlet du docteur Price, intitulé : *Observations on the importance of the american revolution, and the means of making it a benefit to the World* (cela n'est pas excellent, mais on m'en a beaucoup prié), et fait un discours et des notes sur cet ouvrage, dont vous ne serez pas mécontent, pour avoir été fait loin de vous.

LETTRE XI.

Londres, Hatton-street in Holborn, 30 décembre 1784.

Je ne voulais ni vous gronder, mon ami, ni interpréter votre silence d'une manière qui pût affliger mon cœur ; mais j'étais inquiet de vous : car votre constitution débile et votre tempérament igné se conserveront longtemps l'un par l'autre ; mais ils se heurteront souvent ; et la vie est bien quelque chose ; mais ne pas souffrir est beaucoup plus, du moins selon moi. Me voilà rassuré, jusqu'à un certain point pourtant ; car je sais que vous payez cher quelques semaines de travail forcé ; et je n'aime pas assez la littérature, quoique j'en sois idolâtre, pour pouvoir désirer de l'enrichir à vos dépens, et d'autant moins que tôt ou tard les trésors de votre génie lui arriveront. Pourquoi donc se hâter, au risque de ruiner votre santé ? Mais vous

1. *Les Cincinnati*, c'est-à-dire l'écrit sur l'ordre de Cincinnati.

m'auriez fait bien plaisir de me récapituler la réception de mes lettres, ou du moins de me les signaler par quelques traits détachés ; car j'en ai quatre ou cinq au moins sans réponse ; et vous ne me parlez que de celle où je vous entretiens du *Conservateur*. Au reste, comme il n'y avait dans les autres aucun motif de suppression, je suppose qu'elles sont arrivées à bon port. Car j'entends bien pourquoi l'on gêne la liberté de la presse ; en dépit des cent mille et une raisons que j'en pourrais donner, je trouve qu'on peut résumer cette question dans un argument très-court. Quel mal y aurait-il qu'il n'y eût pas tel, tel, tel, tel et tel livre ? Et cela, jusque et inclusivement la Bible, où pourtant il est dit que toute puissance vient de Dieu, et sans égard à ce que la poudre à canon, le plus utile de tous les livres à ceux qui n'en veulent point, serait encore dans le cerveau du Père éternel, si Adam ne nous eût pas transmis la faculté de faire des livres ? Qu'avez-vous à répondre à cela, hein ? Mais pourquoi gênerait-on le commerce des lettres ? Il n'a pas du tout les mêmes conséquences ; car quel homme, à moins d'être insensé, ne sait pas qu'il écrit sous les yeux vigilants de tous les sages et généreux gouvernements, qui régissent l'univers, comme ils disent ? Donc, si ce n'était pas une très-agréable et expédiente occasion de gagner et faire gagner beaucoup d'argent à beaucoup d'honnêtes gens, l'interception des lettres serait une chose fort inutile (procédé à part, que pourtant tout le monde ne trouve pas également gai), et d'autant plus inutile qu'il n'est pas une correspondance d'ambassadeurs qui ne se fasse par courriers. Mais le ciel me défende de gloser sur une si belle institution !

Vous voilà bien affairés, messieurs les distributeurs de la gloire ! que l'esprit saint vous illumine ! Mais miracle pour miracle, il devrait bien commencer par les candi-

dat, avant de passer aux électeurs. Au reste, savez-vous pourquoi je parle de ceci ? Vous ne vous douteriez pas en cent mille ans que je fusse solliciteur d'une place à l'Académie ; je le suis pourtant, ou à peu près ; mais rassurez-vous, ce n'est pas de moi, et indépendamment du bras de mer, ce ne sera jamais de moi dont il sera question. Vous me dites qu'au nombre des aspirants se trouve Target ; je sais, mon cher ami, tout ce qu'il y a à dire contre lui ; et cela se réduit à ceci : il a peu ou point de titres littéraires ; cela est vrai ; mais peu d'hommes, et nul, parmi les aspirants, à moins que ce ne soit Garat (à qui je ne voudrais pas nuire assurément, mais qui a son poste), n'est aussi capable d'en avoir. Je ne sais si vous connaissez les *Lettres d'un homme à un homme*, le meilleur des écrits polémiques qui parurent au temps de Maupeou ; cela est de lui. Vous devez connaître ce qu'il a écrit sur la censure. Une grande partie du morceau intitulé : *Réflexions sur l'ouvrage précédent*, imprimé à la suite de l'ouvrage de Price dans mes *Cincinnati*, est de lui ; et cela fut jeté en un instant. En un mot, je vous suis garant qu'il a une vaste littérature, des connaissances très-nettes, et la tête pleine de choses et de bonnes choses. Par exemple, non-seulement il est au courant de toutes les idées saines en économie politique, mais il en a redressé plusieurs ; non-seulement il est au courant de toutes nos idées philosophiques, mais il a donné à plusieurs beaucoup d'énergie et d'extension. Le patriciat a reçu de lui de rudes coups de knout dans le procès des Quissat, etc., etc. De plus (et si nous ne traitions qu'entre nous, j'aurais commencé par là), c'est un parfaitement honnête homme, bon, chaud, sensible, pur, incorruptible ; et l'on vous offre de plats coquins. Enfin, et ceci passera dans votre cœur, il est mon ami particulier ; il est digne d'être le vôtre, et il m'a

rendu un service important que je ne lui ai pas même demandé, ni indiqué, avec toute sorte de chaleur et une grâce charmante.

Je sais bien, mon ami, que tout cela, quoique très-solennel à votre âme, ne vous ferait pas faire ce que vous ne croiriez pas devoir faire; mais, en conscience, croyez-vous devoir quelque chose en ceci? où est le plus digne? où sont les données pour déterminer le plus digne? et le plus digne fût-il là, votre voix le fera-t-elle élire? Que va-t-on vous proposer? Quelques canailles titrées, ou quelques bamboches littéraires. Target a fait bien mieux que de mauvais ou de médiocres ouvrages: il n'en a point fait; il a consacré sa vie à une profession embrassée malgré lui, et qu'il n'en a pas moins remplie avec une rare dignité, avec un grand zèle, avec tout l'éclat dont l'éloquence du mur mitoyen est susceptible. L'honneur qu'on lui ferait, car enfin c'en est un dans sa position, rare même et par conséquent assez désirable; l'honneur qu'on lui ferait exciterait en lui le désir et la volonté de déployer ses forces; et le choix de l'Académie, où d'ailleurs il faut de tous les genres, peut nous valoir quelques bons ouvrages, au lieu de consultations obscures ou de plaidoyers éphémères; et puis, maintenant que la peste est sur les beaux esprits, n'y a-t-il pas de la place pour tout le monde?

En voilà bien long, mon ami; mais c'est que la chose me tient au cœur; et vous savez si vous recevriez un refus de moi. Que Target doive votre voix à votre amitié pour moi, et je vous suis garant que je vous aurai acquis un ami digne de ce titre par sa morale, et même par ses talents.

Les miens (car il me faut bien, comme un autre, parler de mes talents) viennent de faire un tour de force dont je ne puis rien vous dire autre chose, sinon qu'un livre singulier et rempli de recherches aura été fait et imprimé

en un mois, ici où l'on imprime la moitié moins vite qu'en France. Or, dans cette occasion, le temps importait fort à l'affaire, et l'affaire m'importait fort à moi ; outre qu'elle est grande et belle, mon *Conservateur* est accroché, parce qu'on veut qu'un libraire français entre dans la moitié des frais de l'édition française (vous voyez que vous vous êtes trop hâté de me féliciter), de sorte que, la maladie de mon amie m'ayant ruiné, j'étais aux expédients. Me voilà sauvé pour une couple de mois. Vous trouverez-là le nom de votre hôte consigné avec honneur ; vers le milieu du mois prochain, cela vous parviendra.

On nous annonce ici un grand ouvrage en trois volumes de Necker, avec son avis sur l'administration des finances : il est, dit-on, entre les mains de notre roi, de notre reine, de Monsieur, et sans doute de M. le dauphin, plus de M. de Castries ; dix-huit mille exemplaires sont prêts pour porter à toute la terre la preuve que la France a perdu un bon serviteur et que le serviteur en est bien fâché. Quant à moi, outre que je sais à quoi m'en tenir sur ses talents financiers et ses opérations ministérielles, je suis occupé en ce moment d'une étude qui ne le montre pas en beau. L'abandon qu'il a fait de sa patrie, dans un temps où il lui était facile de la sauver et de la mettre pour toujours hors des dangers où elle s'est abîmée, est un vilain bout d'oreille, par lequel il m'est impossible de ne pas le juger. Turgot n'était pas Genevois à beaucoup près ; et cependant il eût tenu à honneur de sauver une taupinière où on lui aurait dit que la liberté était en danger, et il n'eût pas marchandé ses peines. Au reste, le glorieux avait honte de son père (je vous en dirai quelque jour les détails) ; cherchez là-dessous, si vous pouvez, un grand homme... Cela n'empêche pas que l'ouvrage sur les finances ne puisse être bon ; quand on sait bien ses quatre règles, qu'on peut

conjuguer le verbe *avoir*, et qu'on est laborieux, on est un aigle en finance.

Bonsoir, mon ami; si mon *Conservateur* ne s'accroche pas, il y a beaucoup à parier que je retournerai en France, car je ne veux pas mourir de faim ici, où Rousseau aurait péri de cette triste maladie, s'il n'eût eu que ses talents à donner pour hypothèque à son boucher et à son boulanger; et en France pourtant, il est bien difficile que, moi présent, on me refuse du pain. Notez, je vous prie, que le parlement a remis à délibérer sur ma demande en courant et arrérages de pension alimentaire, après le compte de tutelle rendu par mon père. Il faut avec ces messieurs vivre par provision sans provision. Adieu, encore une fois; écrivez-moi plus souvent: donnez-moi des nouvelles des *Cincinnati* que vous devez avoir depuis longtemps, et n'oubliez pas combien le principal objet de cette lettre me tient au cœur.

LETTRE: XII.

C'est à M. Leveillard que je dois, mon cher ami, d'être certain que vous vivez, et que, faible encore, vous vous portez mieux. C'est à lui que je dois de savoir les progrès si ridiculement longs de votre fortune, qui ne font pas moins votre éloge que la honte de vos amis; mais enfin, je n'ai pas su par vous un mot de ce qui vous intéresse. Je l'ai demandé enfin à Leveillard, qui, malade lui-même, mais sensible à ma peine, m'a répondu courrier par courrier, et m'a laissé le regret de ne m'être pas plus tôt adressé à lui.

S'il est vrai que vous m'aimiez, mon cher Chamfort, je vous prie d'occuper un moment votre imagination de ce

que la mienne, qui ne manque pas d'activité, a dû souffrir de votre silence opiniâtre, que je vous ai quatre fois supplié de rompre, ne fût-ce que par un mot de votre laquais, si M. R... ne voulait pas me faire le sacrifice de quelques minutes. Je ne sais pas ce que je n'ai pas cru, et j'en étais venu à ce point que je ne permettais point à ma compagne de prononcer votre nom; j'éprouvais trop d'angoisses et d'inquiétudes; tous mes efforts étaient dirigés à me distraire de vous. J'avais renoncé à vous écrire jusqu'à ce que je susse votre sort. Maintenant, vous m'écrirez et je saurai les raisons de votre silence, ou vous serez très-impertuné.

Dupont avait de trop bonnes raisons pour ne pas me répondre; il a perdu sa femme, l'une des plus raisonnables et des plus estimables mères de famille que je connus; elle avait les vertus domestiques de tous les genres; et si ce ne sont pas les plus rares, certainement ce sont celles qui contribuent le plus au bonheur de tout ce qui a des rapports avec nous. D'ailleurs, Dupont, jeté dans le torrent des affaires, ayant beaucoup de par delà dans la tête, et de mobilité dans le cœur, avait plus de besoin qu'un autre d'une compagne qui s'occupât de son intérieur: c'est donc une perte et une très-grande perte qu'il vient de faire; et je dois trouver tout simple qu'il n'ait pas eu le temps de penser à mes inquiétudes; mais vous qui en étiez l'objet, vous qui saviez que je n'en manquais pas dans cette grande et ruineuse ville, et qu'au moins me fallait-il être tranquille sur le sort, la santé et l'attachement de mes amis, je ne vous connais qu'un moyen de vous faire pardonner, c'est de vous bien porter, d'être heureux et de me le dire.

Je suis si fâché contre vous, que je ne vous dirai pas un mot de ce pays-ci, ni des courses que j'ai faites et qui

sous peu produiront peut-être quelque chose ; mais, comme je veux croire que vous m'aimez encore, je vous dirai un mot de nous. Notre santé est bonne ; ma compagne est ce que vous l'avez vue, belle, douce, bonne, égale, courageuse, pénétrée de ce charme de la sensibilité qui fait tout supporter, et même les maux qu'elle produit. Pour moi, je trouve ici pâture à mon activité ; j'apprends, je note, je fais beaucoup de choses ; mais, au milieu des marques de bienveillance et de considération que je reçois, je ne laisse pas que d'être fort inquiet sur l'avenir ; la littérature française étant si étrangère ici, la main-d'œuvre si chère, et les libraires si timides, que le meilleur moyen d'y mourir de faim, c'est d'y être même un bon écrivain français. Au reste, on y imprime les *Cincinnati*, qui me rapporteront peu de chose, mais qui du moins ne me coûteront rien, et qu'un homme de beaucoup de talent a bien traduits, de sorte que l'édition anglaise paraîtra presque aussitôt que la française. Mais jugez, par ce qui se passe à cet égard, du peu de ressources qu'offre la typographie anglaise. Deux libraires de Paris, inutiles à nommer par la poste, mais dont un riche et solide, m'ont écrit pour prendre quinze cents exemplaires à cinquante sous, pourvu qu'on les leur rendit à telle ville frontière ; on a grand-peine à décider le libraire anglais à tirer à quinze cents l'édition française, et, si l'ouvrage n'avait pas produit ici, sur quelques hommes accrédités, un très-grand effet, jamais libraire ne l'eût imprimé pour son compte ; les Français accoutumés au pays conçoivent à peine cet effort, et je ne le conçois pas moi-même, depuis que je sais que Emsley a refusé d'imprimer le manuscrit des *Confessions de J.-J. Rousseau*, de peur que l'édition ne lui restât.

D'un autre côté, depuis que je suis à Londres, malgré mes continuelles instances, je n'ai pas reçu un mot de

mes procureurs, et j'ignore encore s'il existe en France un moyen de faire payer par un père une pension alimentaire à son fils.

Avec tout cela, mon ami, aimez-moi, écrivez-moi, et je ne regretterai guère en France que vous et votre société.

Bonjour, mon cher paresseux ; que les trésors dont vous surcharge la munificence royale ne vous fassent pas oublier vos vrais amis ; les autres sont aimables et brillants ; mais voilà tout ; et nous, nous vous aimons.

LETTRE XIII.

Vendredi, 4 février 1785.

Mon ami, je ne vous aurais pas encore écrit aujourd'hui, non pas parce que vous êtes en arrière avec moi, mais parce que je suis triste et malheureux, entre autres et trop nombreux sujets, de l'absence de ma douce compagnie que vous aurez embrassée avant de lire cette lettre ; je ne vous aurais pas écrit, dis-je, quoique je vous doive des remerciements pour votre conduite envers Target, si un devoir de reconnaissance ne m'excitait pas en ce moment à secouer mon spleen et à vaincre ma mélancolique paresse.

Je ne vous ai jamais recommandé personne en France, mon bon ami, pas même moi, parce que j'ai toujours trouvé que cette discrétion était un devoir étroit de délicatesse et d'honnêteté envers un homme que son mérite personnel et le hasard des circonstances ont mis en mesure, même intime, avec les grands, sans qu'il ait jamais voulu compromettre son indépendance, trafiquer de leur

amitié, mettre en un mot, en manière quelconque à profit, sa situation; mais lorsqu'il s'agit d'un étranger, homme de mérite, à recommander au dehors, comme on ne peut soupçonner en aucune façon les intentions et les motifs de celui qui s'y intéresse, comme ces sortes de déférences hospitalières honorent les hommes en place et peuvent leur être utiles, comme vous ne vous êtes point interdit de conseiller des actions honnêtes, et que c'est même la seule part que vous vous soyez réservée dans les affaires de ce monde, je peux me permettre d'être plus hardi. Après cette longue préface, voici ce dont il s'agit :

M. William Manning, beau-frère de M. Vaughan, homme d'un très-grand mérite, l'un des plus vrais philanthropes qu'il y ait en Europe, est certainement l'Anglais le plus dégagé des préjugés moraux qui existe, auquel j'ai été recommandé par M. Franklin, et qui m'a rendu toutes sortes de bons offices; M. William Manning, fils d'un des plus riches et des plus estimés planteurs des îles britanniques, part pour les Antilles, appelé par de très-grandes affaires. Il désire d'être recommandé à M. le comte de Damas à la Martinique, et à M. le comte d'Arrôt à Tabago (je ne sais si ce nom d'Arrôt est bien écrit); vous avez des relations personnelles avec la maison de Damas; et vous n'en auriez pas, que votre immense considération, qui vous met de pair avec tout le monde, à force de vous mettre au-dessus, vous en donnerait aisément; mais je me rappelle que vous en avez : d'ailleurs, nulle recommandation, soit en Angleterre, soit aux îles, ne peut être plus honorable et plus efficace que celle du marquis de Vaudreuil, que l'estime universelle de ce peuple-ci, connaisseur en hommes, doit bien dédommager des tracasseries de cour; et personne ne peut, plus aisément que vous, faire écrire un mot de ce bord.

Rendez-moi ce service, mon bon ami ; je dis ce service, car je n'aurai peut-être jamais de ma vie une autre occasion de faire quelque chose d'agréable pour l'homme de ce pays-ci qui a été le plus empressé à m'être utile, et qui ne l'aurait pas été davantage après une connaissance de plusieurs années.

Je ne vous parlerai pas de moi, je n'en ai pas le courage ; les horribles tracasseries que j'ai essayées depuis quelque temps, la dureté de mon père, il faut trancher le mot, sa férocité, qui incidente maintenant sur le pain qu'il est forcé à me donner, et qui met toute son adresse et tous ses efforts pour me faire mourir de faim (car apparemment il n'a pas encore espéré de me rendre voleur de grand chemin) ; le départ récent de mon amie, qui m'a réellement mutilé, et qui me prive de la seule consolation qui me reste sur la terre, au moment où j'ai le plus lourd fardeau à porter ; toutes ces circonstances réunies et l'anxiété d'une situation qui n'a point d'égale me rendraient trop amer de retracer des détails qui vous navreraient le cœur, et, loin de me soulager, tiraileraient mes blessures. Mon amie vous dira tout cela, mais elle sera là ; et sa physionomie angélique, sa pénétrante douceur, la séduction magique qui l'entoure et la pénètre, adoucira le chagrin que vous causera infailliblement son récit ; et moi, je vous déchirerais plutôt que je ne vous attendrirais ; outre que vous ne m'entendriez pas, sans un volume de fastidieuses explications qui me tueraient, lorsque vous seriez au courant. Nous recommencerons à causer, et vous ne négligerez plus la correspondance d'un ami malheureux, qui met tant de prix au moindre souvenir de vous, et auquel il reste si peu de jouissance.

Je n'ai certainement pas besoin de vous recommander de faire pour mon aimable amie, et pour le succès de ses

démarches, tout ce qui sera en vous, c'est-à-dire de lui prodiguer vos consolations et vos conseils; vous êtes bon, sensible et généreux : d'ailleurs, c'est pour moi qu'elle travaille; mais je vous jure, mon ami, je vous jure, dans toute la sincérité de mon âme, que je ne la vau^x pas, et que cette âme est d'un ordre supérieur, par la tendresse, la délicatesse et la bonté. Si le comte d'Entraigues est à Paris, avertissez-le de l'arrivée de mon amie; et comme lui est un ardent et adroit solliciteur, concertez-vous tous deux avec lui pour qu'il travaille à mes affaires. Au reste, mon cher ami, un grand point serait de m'obtenir sûreté pour rentrer en France; car il est impossible que je vive ici, si l'on ne m'y ménage pas quelques ressources littéraires, et mon nom effarouche tous les libraires soumis à la censure; mais si je ne m'y sou mets, moi, si je fonde mon pain sur un travail qui ne puisse effaroucher personne, pourquoi donc le même gouvernement qui encourage, qui fait vivre, qui soudoie ici des insectes de l'espèce la plus vile et la plus venimeuse, ne me laisserait-il pas vivre, moi? lui suis-je donc plus désagréable ou plus suspect que Linguet, etc., etc. ?

Quoi qu'il en soit, mon ami, conseillez, dirigez, consolez ma pauvre amie, et ménagez-moi la possibilité de nous retrouver tous trois. Parlez-moi donc de vous.

Croyez-vous qu'un choix de comédies anglaises réussit en France, c'est-à-dire qu'un libraire voulût l'acheter? Remarquez que c'est un travail qui ne peut se faire qu'ici; mais je voudrais un marché fixe, afin de ne pas consumer inutilement du temps : il importerait que les lettres fussent ici le plus tôt possible.

LETTRE XIV.

Paris, 1^{er} janvier 1788.

J'irai vous porter ce matin, mon cher Chamfort, les vœux d'un ami fidèle, affectueux, dévoué, et qui n'aspire aux jouissances d'une fortune indépendante que pour prouver à vous et à un très-petit nombre d'autres mortels, que si jusqu'alors il ne jouissait pas assez du charme de leur société, c'est qu'il ne jouissait pas de lui-même, et que, pour disposer de son âme, de ses principes, de ses talents, il s'était vu obligé d'immoler son temps et ses goûts personnels.

Je passerai donc chez vous, mon ami ; mais comme vous pourriez être en course pour les devoirs du jour, je vous prie, par ce billet, de me prévenir si la lettre que vous destinez à la consolation de M. Cérutti sera prête assez tôt pour pouvoir trouver place dans le numéro qui paraîtra vendredi ; il faudrait pour cela que je l'eusse mercredi soir au plus tard. Ma question a pour motif, mon cher Chamfort, d'abord la nécessité de pourvoir d'avance à nos mélanges, ensuite le désir de faire ce que vous m'avez persuadé, être équitable et décent, assez à temps pour que la sensibilité de M. Cérutti en reçoive un adoucissement, et non un double choc, ce qui arrive toujours dans les querelles renouvelées.

Bonjour, mon très-bon ami. L. C. D. M.

LETTRE XV.

5 octobre 1790.

Je suis vivement pressé, mon cher Chamfort, de faire exécuter le joli projet dont je vous ai parlé, celui de recueillir ce que j'appelle des vignettes littéraires et philosophiques pour un catalogue raisonné : il faut donc que je m'en occupe, et que je vous prie de vous en occuper assez vous-même pour vous y attacher. Il serait nécessaire, mon bon ami, que je susse quels sont, parmi les grands noms, vos élus, vos favoris : puis-je compter que les poètes grecs et latins seront de ce nombre ? Si vous y joigniez nos grands maîtres français, je serais bien riche ; et si vous aviez le courage d'aller jusqu'à l'élite des auteurs de mémoires et des moralistes, je le serais jusqu'à faire envie. Un mot sur cela, mon bon ami, comme aussi sur notre dessein de nous réunir pour nous préparer à rire civiquement sur les académies.

Vale et me ama.

LETTRE XVI.

Mercredi.

Je ne voulais vous remercier, mon ami, qu'au moment où je pourrais vous dire quelque chose sur les infâmes papiers dont on a cru payer votre prose et vos vers, tandis qu'on les eût certainement refusés à la mère de vos talents, je veux dire à votre âme. Le résultat de mes informations est qu'il faut vite et vite que vous alliez en personne chez

Camus, lequel a fait mettre dans tous les papiers publics la plus brutale injonction, nommément aux membres de l'assemblée nationale, de s'abstenir de toute recommandation auprès du comité des pensions. Il faut donc, mon ami, que je me réserve pour défendre les vôtres, si on les attaque; et c'est ce que je ferai certes avec l'amitié que je vous dois et l'énergie que vous me connaissez; mais, avant tout, allez trouver Camus, et tenez-moi averti de son accueil. Bonjour, mon brave ami, on va copier votre excellente Lucianide¹: vous l'aurez demain ou après-demain.

Vale et me ama.

1. C'est-à-dire votre diatribe dans le genre de Lucien: c'est le Discours sur les académies.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

HISTOIRE DE CHAMFORT

SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR P.-J. STAHL

	Pages.
I. De la situation de l'homme de lettres en temps de révolution. — Disgrâces de la notoriété. — De la nature des rapports des écrivains et des grands seigneurs au xviii ^e siècle. — Bon côté de ces rapports. — Rôle politique de Chamfort entre les partis extrêmes.....	3
II. Biographie de Chamfort. — Sa naissance. — Sa jeunesse. — Ses succès au collège. — Réponse de Chamfort au principal des Grasseins. — Ses débuts littéraires. — Portrait de Chamfort par Sélis. — Chamfort fait les sermons d'un jeune abbé. — Il devient rédacteur du <i>Journal encyclopédique</i> . — Ses succès académiques et ses succès dans le monde. — Jugement de Voltaire sur Chamfort. — Critiques de Grimm et de Diderot. — Opinion de la princesse de Craon. — Lettre de mademoiselle de L'Espinasse. — Fragment de correspondance de Chamfort.....	12
III. Madame Helvétius. — Chabanon et Chamfort. — La société du xviii ^e siècle. — Chamfort, M. Sainte-Beuve et un autre critique contemporain. — Éloge de La Fontaine et de Molière par	

Chamfort. — Nouvelles couronnes académiques. — Succès de <i>Mustapha et Zéangir</i> . — Marie-Antoinette. — Le prince de Condé et Chamfort. — Lettres de Chamfort.....	21
iv. Retraite à Auteuil et à Vaudouleurs. — Madame ***. — Sa mort. — Regrets de Chamfort. — Il perd sa mère. — De ce qu'il faut entendre par la misanthropie de Chamfort. — Ce que doit être un moraliste. — Opinion de Balzac et de Chamfort. — De l'amitié. — M. de Vaudrenil, M. Sainte-Beuve.....	29
v. La Révolution éclate. — Prise de la Bastille. — Désintéressement de Chamfort. — Rœderer. — Marmontel. — Rivarol et Chamfort. — Réponse à d'injustes critiques. — Lettres de Mirabeau à Chamfort. — Chamfort peint par Mirabeau et Chateaubriand.....	36
vi. Mot de Balzac sur Chamfort. — Les paroles sont quelquefois des actes et les mots des volumes. — Sieyès. — Barère. — Pache. — La fraternité ou la mort. — Hérault de Séchelles. — Arrestation de Chamfort. — Horreur de Chamfort pour la prison.	44
vii. Seconde arrestation. — Suicide de Chamfort. — Dernières paroles de Chamfort. — Récit de cette scène par un témoin oculaire. — M. Arsène Houssaye. — Portrait littéraire de Chamfort.	47
viii. Des différentes études qui ont été faites de Chamfort. — Celle de M. Sainte-Beuve. — Quelques mots sur M. Sainte-Beuve et la nature de son talent. — Son attitude, ses erreurs et ses injustices en ce qui touche Chamfort. — Intérêt que nous a paru offrir la figure de Chamfort.....	50

PREMIÈRE PARTIE

MAXIMES ET PENSÉES

SUR LA PHILOSOPHIE ET LA MORALE

I. Allégorie du bien et du mal.	59	xxxiv. Estime et célébrité...	64
II. Ame.....	59	xxxv. Être aimé ne suffit pas.	64
III-VI. Bonheur.....	59, 60	xxxvi. Folie et sagesse.....	64
VII. Bonheur des sourds.....	60	xxxvii. Folies et sottises....	64
VIII. Bonheur d'un homme d'es- prit.....	60	xxxviii. Fortune.....	64
IX. Bonheur et raison.....	60	xxxix. Habilité et ruse.....	64
X. Calomnie.....	60	XL. Heur et malheur.....	64
XI. La Calomnie et le silence.	60	XLI. Honnêteté.....	64
XII. Cent mille morts par jour.	60	XLII. Honneur suivant la loi.	64
XIII. Chagrin.....	61	XLIII. Idées avancées.....	65
XIV. Charlatanisme.....	61	XLIV. Illusions.....	65
XV. Choix des moyens.....	61	XLV. Immortalité de l'âme chez les sauvages.....	65
XVI. Comment il faut aborder un ministre.....	61	XLVI. Incertitude.....	66
XVII. Connaissance de l'homme	61	XLVII. Indécence.....	66
XVIII. Contagion des défauts.	61	XLVIII. Journée perdue.....	66
XIX. Contraires.....	62	XLIX. Le Jugement.....	66
XX. Contrastes.....	62	L. Jugement renvoyé.....	66
XXI. Conviction.....	62	LI. Légalité et légitimité....	66
XXII. Défauts.....	62	LII. Maximes générales.....	66
XXIII. Désœuvrement.....	62	LIII. Méchants.....	67
XXIV. Divinité de l'or.....	62	LIV. Le Mérite en France....	67
XXV. Enfants.....	63	LV. Métaphores.....	67
XXVI. Ennui.....	63	LVI. Métaphysiciens.....	67
XXVII. L'Ensemble (il faut ju- ger sur).....	63	LVII. Morale.....	67
XXVIII. Entêtement.....	63	LVIII. Moralistes trop absolus.	67
XXIX. Érudition.....	63	LIX. Morale pratique des phi- losophes de l'antiquité....	67
XXX. Esprit.....	63	LX. La Mort et la vie.....	68
XXXI. Esprit et cœur.....	63	LXI. La Nature et les tyrans..	68
XXXII. Esprit (manque d')...	63	LXII. Nécessité de la raison..	68
XXXIII. Esprit faussé.....	64	LXIII-LXV. Opinion publique.	68
		LXVI. Optimistes et pessimistes	68

LXVII. Paresse et silence.....	69	LXXX. Sots et sottises.....	70
LXVIII. Pauvreté.....	69	LXXXI. Stoïciens.....	70
LXIX. Pensée, remède à tous les maux.....	69	LXXXII. Temps.....	70
LXX. La Philosophie et le monde	69	LXXXIII. Le Temps et les hom- mes.....	70
LXXI. Plaisir et bonheur.....	69	LXXXIV. Tout est bien.....	70
LXXII-LXXIII. Préjugés..	69	LXXXV-LXXXVI. Vérité.....	71
LXXIV. Providence et hasard.	70	LXXXVII. Vérité et vertu.....	71
LXXV. Pruderie.....	70	LXXXVIII. Vertu.....	71
LXXVI. Sagesse et défiance...	70	LXXXIX. Vice.....	71
LXXVII. Savoir.....	70	XC. Vie contemplative.....	71
LXXVIII. Secret.....	70	XCI. La Vie et la mort.....	71
LXXIX. Sottise.....	70	XCII-XCIV. Voltaire.....	71, 72

SUR L'HOMME ET LA SOCIÉTÉ

I. Académies et assemblées..	74	XXVIII. Importance des sots..	78
II. Tout Achille a son talon..	74	XXIX. Institutions sociales...	78
III. Agglomérations d'hommes	74	XXX. Légèreté des Français..	78
IV. Les Anglais et les eaux...	75	XXXI. Linge et charpie.....	78
V. Ce qu'il faut corriger.....	75	XXXII. Le Lit des Spartiates..	78
VI. Ce qu'on appelle le public.	75	XXXIII. Magistrats de police mauvais juges.....	78
VII. Classes de la société.....	75	XXXIV. Maîtres du genre hu- main.....	79
VIII. Comment on aime les princes.....	75	XXXV-XXXIX. Le Monde.....	79
IX. Compagnie (mauvaise)...	75	XL. La Nature et la société..	80
X. Considération et fortune ..	75	XLI. Ordre apparent dans le monde.....	80
XI. Conversation.....	76	XLII. Pandémonium.....	80
XII. Corruption.....	76	XLIII-XLV. Paris.....	80, 81
XIII. Demi-science du moule.	76	XLVI. Les Places et ceux qui les occupent.....	81
XIV. Diamant et vertu.....	76	XLVII. Postérité et public....	81
XV. Discussions publiques....	76	XLVIII. Prétenction.....	81
XVI. Esprit public.....	76	XLIX. Prudence.....	82
XVII. État social.....	76	L. Raison absolue.....	82
XVIII. Femelle.....	77	LI. Le Repos, l'amitié et la pensée.....	82
XIX. Le Feu et le tocsin	77	LII. Réputation.....	83
XX. Fripon.....	77	LIII. Ressemblance.....	83
XXI-XXII. Gens faibles.....	77	LIV. Rester à sa place.....	83
XXIII. Grandes et petites cho- ses.....	77	LV. Ridicules.....	83
XXIV. Héraclite et notre monde	77	LVI-LXII. Société.....	83, 85
XXV. Honnête homme et fri- pon.....	77	LXIII. Sociétés qu'on doit re-	
XXVI. Honnêtes gens.....	77		
XXVII. Importance.....	78		

TABLE DES MATIÈRES.

371

chercher.....	85	LXXI. Utilité de l'esprit.....	86
LXIV. Le Sot et le cheval de fiacre.....	85	LXXII. Valeur des hommes...	86
LXV. Sots même après leur mort.	85	LXXIII. Vanité.....	86
LXVI. Sottises des gens sages.	85	LXXIV. Vérité.....	86
LXVII. Supériorité.....	85	LXXV. Vertu et honneur....	86
LXVIII. Talent et caractère...	85	LXXVI. Vertu relative.....	86
LXIX. Tout à refaire.....	86	LXXVII. Vices et vertus.....	87
LXX. Usage.....	86	LXXVIII. Viser seulement où l'on peut atteindre..	87
		LXXIX. Voleurs.....	87

SUR LA POLITIQUE, LE DESPOTISME ET LA LIBERTÉ

I. Caractère des Français de nos jours.....	87	XIX. La Loi et l'autorité.....	92
II. Ce qui fait le bonheur de la multitude.....	87	XX. Louis XIV.....	92
III. Ce qu'on ne devine pas à vingt ans.....	87	XXI-XXIV. Ministres.....	92
IV. Constitution de 1789.....	88	XXV. Monde (ce qui mène le).	92
V. Éducation des basses classes	88	XXVI. Le Paysan français...	93
VI. Enseignement de l'histoire	89	XXVII-XXX. Le Peuple et les pauvres.....	93
VII. État despotique.....	89	XXXI. Le Peuple et les rois..	93
VIII. Exclusions sociales.....	89	XXXII. Philosophe.....	93
IX. Le Fer, l'or et l'opinion..	89	XXXIII. Préjugés des députés en 1789.....	94
X. Fierté de l'éléphant.....	89	XXXIV. Le Public.....	94
XI. La Force en politique....	89	XXXV. Le Régent.....	94
XII. La Force substituée à la loi	89	XXXVI. Réorganisation et dés- ordre.....	95
XIII. La France, Turquie d'Eu- rope.....	90	XXXVII. Rois.....	95
XIV. Le Gouvernement de France.....	90	XXXVIII. Singes et ministres..	95
XV. Histoire des peuples li- bres.....	90	XXXIX. Sottises publiques....	95
XVI. Liberté.....	90	XL. Suicide.....	95
XVII. La Liberté en Angleterre et en Amérique.....	90	XLI. Sujets ou citoyens.....	95
XVIII. Livres d'éducation....	91	XLII. Tacite et Tite-Live....	96
		XLIII. Ta Tête et le cœur...	96
		XLIV. Le Tiers selon M. de Fleury.....	96
		XLV. Tribunaux et opinion...	96

SUR LA NOBLESSE, LES GRANDS, LES RICHES
ET LES GENS DU MONDE

I. Aisance du pauvre.....	97	IV. Autorité des grands hom- mes.....	97
II. Antichambre du roi.....	97	V. Bon goût.....	97
III. Art de plaire dans le monde.	97		

vi. Breteuil (le baron de) et ses portraits.....	97	xxxii. Hommes du monde et hannetons.....	101
vii. Cardinal.....	97	xxxiii. Insensibilité des hommes haut placés.....	101
viii-xi. Célébrité.....	98	xxxiv. Modes.....	102
xii. Ce qu'on appelle tolérance chez les prêtres.....	98	xxxv. Grand Monde.....	102
xiii. Chaque chose en son temps.....	98	xxxvi. La Nature et Chérin..	102
xiv. Cour.....	98	xxxvii. Les Nobles et leurs ancêtres.....	102
xv-xvii. Courtisans.....	98, 99	xxxviii. La Noblesse et les chiens de chasse.....	102
xviii. Diners intéressés.....	99	xxxix. Origines de la noblesse en France.....	102
xix. Épargne et trésor royal.	99	xl-xli. Flaisanterie.....	103
xx. Esprit et ridicule.....	99	xl. Se pousser et avancer..	103
xxi. Étable d'Augias.....	99	xlii. Précepteurs des princes.	103
xxii. Exigence des hommes haut placés.....	99	xliii. Préjugés.....	104
xxiii. Expérience.....	100	xliv-xlvi. Privilèges absurdes de la noblesse.....	104
xxiv. Foi de gentilhomme...	100	xlvii-xlviii. Riches et pauvres	104
xxvi-xxvii. Gens du monde..	100	xl. Richesse de Dorilas....	104
xxviii. Grands seigneurs et beaux esprits.....	100	l. Richesses.....	105
xxix. M. de Guibert et les faux invalides.....	100	li. Solidarité universelle....	105
xxx. Homme aimable.....	101	lii. Valeur de convention...	105
xxxi. Homme d'esprit méchant et homme d'esprit bon....	101	liii. Vanité réciproque des gens de lettres et des gens du monde.....	105

SUR LA SCIENCE, LES BEAUX-ARTS ET LES BELLES-LETTRES

i-iii. Académie française...	106	xix. Génie.....	112
iv. Les Académies.....	106	xx. Génie et vertu.....	112
v. Anciens et modernes.....	110	xxi-xxiii. Gens de lettres.	112-113
vi. Les Arts et le despotisme.	110	xxiv. La Gloire et la vanité dans les lettres.....	114
vii-viii. Auteurs.....	110	xxv. Les Grandes choses ne s'improvisent pas.....	114
ix. Bacon et César.....	110	xxvi-xxvii. Grands hommes..	115
x. Beaux-Arts.....	111	xxviii. Hiérarchie littéraire..	115
xi. Clarté et obscurité.....	111	xxix. Idées.....	115
xii. Comédie de caractère...	111	xxx. Journal sans malice....	115
xiii. Comment tout le monde a de l'esprit.....	111	xxxi. Littérature des gens de cour.....	115
xiv-xy. Écarts du génie.	111, 112	xxxii. Littérature dramatique	115
xvi. Economistes.....	112	xxxiii. Livres (les meilleurs).	115
xvii. Fécondité littéraire....	112		
xviii. La Fontaine et Lamothe.	112		

xxxiv. Livres et carrosses....	116	XLVII. Poètes et paons.....	119
xxxv. Maximes et axiomes...	116	XLVIII. La Postérité pour les	
xxxvi. Médecins	116	écrivains.....	149
xxxvii. Mémoires des gens de		XLIX-L. Précipitation et com-	
lettres.....	116	pilation.....	119-120
xxxviii. Misanthropie des écri-		LI. Recueil de vers et de bons	
vains.....	116	mots.....	120
xxxix-xli. Molière.....	117	LII. Savants et politiques....	120
XLII. Naître à propos.....	117	LIII. Succès littéraires.....	120
XLIII. Pauvreté des écrivains.	117	LIV. Théâtre.....	120
XLIV. Peintre et poète.....	118	LV. Théâtre tragique.....	120
XLV. Philosophes et médecins.	119	LVI. Travail du poète.....	121
XLVI. Poètes et géomètres....	119	LVII. Les Vers.....	122

SUR LES SENTIMENTS ET LES PASSIONS

I. L'Ambitieux.....	121	XXIV. Illusions et passions...	125
II. Ambition.....	121	XXV. Ivrognerie.....	125
III-IV. Amour de la gloire....	124	XXVI. Justice et générosité...	125
V. Amour des places et des		XXVII. Maternité.....	125
dignités.....	122	XXVIII. Mésalliance.....	125
VI. Amour et ambition..	122	XXIX. Milieu.....	125
VII-VIII. Amour-propre.....	122	XXX. Fausse Modestie.....	125
IX. Amour maternel.....	122	XXXI. Orgueil et vanité.....	125
X. Amour-propre féminin....	122	XXXII-XXXVIII. Passions..	125-126
XI. Attachement.....	122	XXXIX. Piété.....	126
XII. Besoin de primer.....	122	XL-XLII. Raison et passions..	127
XIII-XIV. Bienfaiteur.....	123	XLIII. Récompense.....	127
XV. Bonté et bonhomie.....	123	XLIV. Sensibilité.....	127
XVI. Cerveau des femmes....	123	XLV. Sentiments..	127
XVII. Désintéressement.....	123	XLVI. Sentir et penser.....	127
XVIII. Envie.....	123	XLVII. Tantale.....	128
XIX. Espérance.....	123	XLVIII. Tombeaux.....	128
XX. Générosité.....	124	XLIX. Vanité.....	128
XXI-XXII. Gloire.....	124	L. Vanité de la gloire.....	128
XXIII. Haine.....	124		

SUR LA DIGNITÉ DE CARACTÈRE ET L'AMOUR DE LA RETRAITE

I. Amour de la nature.....	128	XIII. Diogène.....	130
II. Argent.....	128	XIV. Droiture.....	130
III-X. Caractères.....	129	XV. Économie et indépendance.	130
XI. Considération.....	129	XVI. Éloignement des gens de	
XII. Dettes en Hollande.....	130	lettres pour le monde.....	130

xvii. Endurcissement.....	130	xxvii. Inflexibilité.....	132
xviii. Estime publique.....	130	xxviii. <i>Moi</i> (le) de Médée...	133
xix. État dans le monde.....	130	xxix-xxx. Monde.....	133
xx. Gloire (ses épreuves)....	131	xxxi-xxxii. Opinion publique.	133
xxi. Homme modeste.....	131	xxxiii. Peur d'être vu.....	133
xxii. Homme qui vit seul....	131	xxxiv. Philosophe.....	133
xxiii. Honnête homme désil- lusionné.....	131	xxxv. Raison.....	134
xxiv. Inégalité des conditions	132	xxxvi. Richesse.....	134
xxv. Indépendance.....	132	xxxvii. Romanesque et idéal.	134
xxvi. Indulgence.....	132	xxxviii-xxxix. Solitude.....	134

SUR L'AMITIÉ

i-iii. Amis.....	135	point d'Amis.....	136
iv-xi. Amitié.....	135-136	xiv. Fraternité.....	136
xii. Amitié des femmes.....	136	xv. Liaisons.....	136
xiii. Les jeunes femmes n'ont		xvi. Prévoyance... ..	137

SUR LES FEMMES ET LE MARIAGE

i-iii. Amour et mariage.....	137	xxii. Goût indestructible pour les femmes.....	140
iv. Comment les femmes s'a- musedent.....	137	xxiii. Guerre des femmes....	140
v. Confédération des femmes.	137	xxiv. L'Heure des femmes... ..	140
vi-vii. Connaître et aimer les femmes.....	138	xxv. Hymen.....	140
viii. Définition de la femme .	138	xxvi. Laideur.....	140
ix. Divorce.....	138	xxvii-xxix. Maris.....	140, 141
x. Expérience des femmes....	138	xxx-xxxii. Mariage.....	141
xi. Femme aimable.....	138	xxxiii. Mariage des grands... ..	141
xii. Femme impeccable.....	138	xxxiv. Mariage et célibat... ..	141
xiii. La Femme qu'on rêve... ..	139	xxxv. Mariage révoltant....	141
xiv-xvi. Femmes.....	139	xxxvi - xxxvii. Opinion des femmes sur les femmes... ..	142
xvii. Les Femmes et le célibat,	139	xxxviii. Repentir de Fonte- nelle.....	142
xviii. Les Femmes et l'Écri- ture.....	139	xxxix. Se vendre et se don- ner.....	142
xix. Femme présentée et non présentée.....	139	xl. Le Sous-Entendu et les femmes.....	142
xx. Filles et femmes.....	140		
xxi. Filles d'Opéra.....	140		

SUR L'AMOUR ET LA GALANTERIE

i. Amant.....	142	xxv. Homme amoureux et	
ii-xii. Amour.....	143, 144	homme raisonnable.....	146
xiii. L'Amour de M. ***.....	144	xxvi. Infidélité.....	146
xiv. Amour et amour-propre.	144	xxvii. Inquiétude des amants.	146
xv. L'Amour indépendant de		xxviii. Liaison.....	146
la raison.....	144	xxix. Une Maitresse.....	146
xvi. Amoureux.....	145	xxx. Procès et coquette.....	146
xvii. Ce que donne une femme.	145	xxxI. Scandale et respect hu-	
xviii. Commerce guerrier....	145	main.....	146
xix. Compagnie (bonne)....	145	xxxii. Secret des femmes....	147
xx. Faveurs des femmes.....	145	xxxiii. Sentiment et procédé.	147
xxi. Femmes.....	145	xxxiv. Successeur et prédé-	
xxii-xxiv. Galanterie... 145, 146		cesseur.....	147

SUR L'ART DRAMATIQUE

i-ii. Action dramatique.....	147	que.....	153, 154
iii-iv. L'Amitié dans le drame.	148	xxvii. Malheur.....	154
v. L'Amour au théâtre.....	148	xxviii-xxx. Musique.....	154
vi. L'Amour dans la comédie.	148	xxxi. Passion.....	154
vii. L'Amour dans la tragédie.	149	xxxii. La Passion au théâtre.	154
viii. Scènes d'Amour.....	152	xxxiii. Passions.....	155
ix-xii. Caractères dramatiques	152	xxxiv-xxxv. Personnages dra-	
xiii-xvi. Cœur humain.. 152, 153		matiques.....	155
xvii. Comédie.....	153	xxxvi. Pitié.....	155
xviii. Drame et épopée.. ...	153	xxxvii. La Terreur comme élé-	
xix. État violent.....	153	ment dramatique.....	155
xx. Grands.....	153	xxxviii-xxxix. Les Vices au	
xxi. L'Horrible dans le drame.	153	point de vue de l'art.....	155
xxii-xxvi. Intérêt dramati-			

DEUXIÈME PARTIE

CARACTÈRES ET ANECDOTES

L'Académie de Soissons et Voltaire.....	157	Articles de foi et pilules.....	164
Académie et mariage.....	157	Athée et croyant.....	164
Accord apparent.....	157	Avantages du veuvage.....	164
De l'Accueil qu'on fait à une bonne action.....	158	L'Avant-dernier.....	165
Administration, justice et cui- sine.....	158	Avenir et passé.....	165
Affaire et poème.....	158	Aveux de madame Desparbès à Louis XV.....	165
Affectation de vertu.....	158	Bon Avis d'un vieillard.....	165
D'Agnessean et l'abbé Prevost.	159	Bon Avocat et bon ami.....	165
D'Alémbert et le bonheur de madame Denis.....	159	Le duc d'Ayen et Louis XV..	166
Amabilité de M. de.....	159	M. de B... et la perche... ..	166
Le premier Amant.....	159	M. de B... et le public.....	166
Un Amant bien pleuré.....	160	M. de B..., Gènes et la Corse.	166
Un Ami du grand Condé.....	160	Ballet de maximes.....	167
L'Ami de M. de La Popelinière.	160	Banqueroute sérénissime.....	167
Deux Amis intimes.....	161	Banqueroutes royales.....	167
Amitié et antipathie.....	161	La Bastille bien cachée.....	167
L'Amitié peut donner.....	161	La Bastille désirée.....	167
Amour de la retraite.....	161	Beauté d'Helvétius.....	168
Amour de la vie.....	162	Bénéfices nets du mariage ...	168
Amour et égoïsme de Louis XV	162	Les Bergeries de Florian.....	168
Amour payable à vue.....	162	Le Beurre de l'Enfant-Jésus..	168
Les deux Amours-propres de M***.....	162	Bienfaiteur et obligé.....	169
Un sot Animal.....	163	Le Bien mal fait.....	169
L'Anti-Machiavel du roi de Prusse.....	163	Le maréchal de Biron insol- vable.....	169
D'Argenson à la bataille de Raucoux.....	163	Bolingbroke et Louis XIV... ..	169
D'Argenson et l'amant de sa femme.....	163	Bonheur des morts et des vi- vants.....	170
Avec et non pour l'Argent... ..	163	Bonhomie d'un misanthrope..	170
Les Armes d'Achille.....	164	La Bonne aux cinq doigts... ..	170
L'abbé d'Arnaud et madame du Barry.....	164	Bonne humeur de M. de Ca- lonne.....	170
		Une Bonne œuvre.....	171
		Bon sens dans la médiocrité..	171
		Bourdalone à Rouen... ..	171
		M. de Breteuil et la marquise de Créqui.....	171

M. de Broglie et les vers de Voltaire.....	172	Le Cocher du roi de Prusse...	182
Bruit, vent et fumée.....	172	Cocher ou ambassadeur du roi de Prusse.....	182
Bureau d'esprit.....	172	Le Cochon de Voltaire.....	182
Cachots en Espagne.....	172	Comédiennes au théâtre et co- médiennes à la ville.....	182
Cadeaux de la Vierge.....	172	Comédie sans écho.....	183
Café et travail de Voltaire ...	172	Comme le roi est servi.....	183
La Cafetière du marquis de Choiseul-la-Baume.....	173	Comment M. d'Aiguillon de- vint ministre.....	183
Un Calembour.....	173	Comment M. de Maurepas de- vint ministre.....	183
De la Calomnie gratuite.....	174	La mauvaise Compagnie du che- valier de Montbarey.....	184
Le Caractère de M***.....	174	Complaisant d'un ministre... ..	184
Le Caractère de M***.....	174	Confession de Diderot.....	184
Caractère incorrigible de M... ..	175	Confession d'une jeune fille ..	185
Les Cartes de madame de Main- tenon.....	175	Gongé de M. de Senevoi....	185
Les Cartes du roi de Prusse... ..	175	Bon Conseil de mademoiselle Quinault à M. de Chaulnes. .	185
La Cassette de Louis XV et Le- bel.....	175	Conseil de M. de Turenne à un enfant.....	185
Célébrité littéraire.....	176	Considération.....	185
Le Célibat.....	176	Constance de M. de Bissi....	186
Ce que j'aime en vous.....	176	Les deux Coquettes.....	186
Ce qu'on oserait.....	176	Le Cordon bleu de M. de Bou- laiuvilliers.....	186
Ce qu'on voit sur le pont Neuf.....	176	Le Corps du maréchal de Lévis. .	187
Chacun nuit à tons.....	177	Un Corps saint.....	187
Une Chanson de Massillon... ..	177	Correspondance avec la Vierge. .	187
Le prince de Charolais et M. de Brissac.....	177	Le Crapaud de M. Lassey....	187
Le Chêne et le roseau.....	178	La Croix de Saint-Louis de l'Opéra.....	188
Le Cheval du voleur.....	178	Cruche sans anse.....	188
Les Cheveux de la duchesse de Fronsac.....	178	Cynisme du comte d'Argenson	188
Les Cheveux de M. de Frise... ..	178	Les Damnés de La Fontaine..	188
Les Chiens de Saint-Malo et les suisses du roi.....	179	L'abbé Dangeau.....	189
M. de Choiseul et le jésuite Neuville.....	179	Le Danseur de madame de Maurepas.....	189
M. de Choiseul et les maîtres de poste.....	180	Dauberval et Lekain.....	189
M. de Choiseul, ses lettres et M. de Calonne.....	180	Décadence du duc de.....	190
Christine de Suède et Naudet. .	181	Défauts.....	190
Le Clergé de Fontenelle.....	181	Madame Du Defant et Massil- lon.....	190
La petite Clochette du comte de Chabot.....	181	Déisme et christianisme.....	190
		Delille et ses <i>Géorgiques</i>	190

Démission de M. de Maurepas.	191	Madame d'Egmont et M. de Fronsac.....	200
Une petite Demoiselle clairvoyante.....	191	Égoïsme et politesse.....	201
Madame Denis et <i>Zaïre</i>	191	Éloge de la goutte.....	201
La Dent d'un avare.....	192	Éloge de la poltronnerie.....	201
Le Dernier de madame Brisard	192	L'Emploi du temps et le roi de Prusse.....	202
Derniers moments du duc d'Aumont.....	192	Mes Ennemis.....	202
Despote et médecin.....	193	L'Ennui d'un mari.....	202
Les Dettes du fils de M. de Saint-Julien.....	193	Mesdemoiselles d'Entragues et Bassompierre.....	202
Deux grands débris.....	193	Envie d'être diffamé.....	202
Diderot conciliateur.....	193	Épigramme sur le vif.....	202
Dieu et le second déluge.....	194	Erreur de sainte Geneviève..	203
Dieu gentilhomme.....	194	Espagnol et Portugais.....	203
Dieu ingrat envers Louis XIV.	194	Espion patriote.....	203
Dîner du roi de Pologne.....	194	Esprit de M. de Lauzun.....	203
Discours de réception.....	195	L'Esprit en l'air.....	204
Dispute à l'Académie.....	195	Ni Esprit ni pucelles à Berne.	204
Distique trop long.....	195	Le comte d'Estaing et la reine.	204
Dix-huit ans de Bastille bien mérités.....	195	Estime difficile.....	204
Donner et recevoir.....	196	État perdu.....	204
Douleur perdue au jeu.....	196	L'Étoile de M. de Choiseul..	205
Madame du Barry et madame de Beauveau.....	196	Étonnement de M. de Castries.	205
Dubreuil et Pehméja.....	197	Étranger bien avisé.....	205
M. Dubuc.....	197	L'Évêque de Dol et son crucifix.....	206
Les cinq mille Ducats de la Gabrielli.....	197	Les F... et les B... de Duclos à l'Académie.....	206
Duclos et l'abbé d'Olivet.....	198	Le Faste des gouverneurs de province.....	206
Duclos et le prédicateur de Versailles.....	198	Fantes de régime.....	206
Mademoiselle Duthé, sa dou- leur et sa harpe.....	198	Femme de cour et homme de robe.....	207
Échecs à vingt-quatre sous..	198	La Femme de M. de Vergennes.	207
Échelle des conditions de M. de B.....	198	La Femme qu'il me faudrait.	207
L'Écume de l'envie.....	199	Les Femmes.....	207
L'Écuoire du comte de... et du marquis de.....	199	Les Femmes de quarante ans.	208
Les Écus de six livres de l'abbé Terray.....	199	La Fenêtre de madame de Brionne.....	208
Bonne Edition de la Bible...	200	Festins meurtriers.....	208
Madame d'Egmont et Du- guesclin.....	200	Fierté de Satan.....	208
		Filles et reines.....	208
		Le Fleuve d'oubli.....	209
		Foi de gentilhomme.....	209
		Fontenelle et la collecte de	

l'Académie.....	209	Un Homme malheureux.....	217
Fontenelle et l'éventail.....	209	Un Homme qui se connaît...	217
Fontenelle et le gâteau des rois.....	210	Un Homme trop modeste.....	217
Fontenelle mourant.....	210	Un Homme violent.....	217
Fontenelle et la mort.....	210	Honnêteté de M. de Noailles.	218
La Fortune du paradis.....	210	Honnêteté et sincérité de ma- dame de L.....	218
La Fortune et la gloire.....	210	L'Honneur d'un Rohan.....	218
Fou et non sot.....	211	Les Huitres de M. de Buffon..	218
Franchise de la duchesse de La Vallière.....	211	Idée d'un sot.....	219
Fripous et honnêtes gens....	211	L'Illusion.....	219
Le Garçon de lord Hamilton.	211	Un Important.....	219
Un Gazetier circonspect....	212	Impudence de la duchesse d'Orléans.....	219
Générosité de M. de Calonne.	212	Index de la philosophie.....	220
Les Gens du comte d'Artois..	212	Indulgence de M. de R.....	220
Géographie de la cour.....	212	Instruit et gentilhomme.....	220
Gout de M.....	213	Instrument sans manche.....	220
La Goutte et les bâtards des princes.....	213	Intrépidité et naïveté d'un Américain.....	220
Le Gouverneur du duc de Chartres.....	213	Inutilité nécessaire.....	221
La Grâce.....	213	L'Italienne, l'Anglaise et la Française.....	221
Grec ou Romain.....	213	Les Italiens de Rome.....	221
Le comte de Grammont et le livre d'Hamilton.....	214	Le roi Jacques.....	221
Sa Grosseur l'évêque d'Autun.	214	La Jalousie de M. Barthe re- mise à sa place.....	221
Habilitété de madame de G....	214	Jalousie du marquis de Chate- lux.....	222
L'Habit de La Calprenède...	214	Les Jambes et la tête du ma- réchal de Villars.....	222
L'Habitnde de sortir.....	214	Le Jeu de Louis XV.....	222
M. de Harlay et ses conseillers	215	Jeunesse et pensée.....	223
Madame Helvétius et Fonte- nelle.....	215	Les Justifications publiques..	223
Le prince Henri et l'abbé Ray- nal.....	215	Laideur du comte de Mirabeau	223
Henri IV et Louis XIV.....	215	Lamentations d'un joueur....	223
Heureux effet d'une lettre de saint Jérôme.....	216	Le duc de Lauzun et M. de Ca- lonne.....	224
Hibou de Minerve.....	216	Le cardinal Aquaviva.....	224
Les Histoires de Duclos et ma- dame de Rochefort.....	216	Belle Leçon à un joueur.....	225
Les bonnes Histoires de ma- dame Deluebet.....	216	Belle Leçon et belle fête don- nées par un Anglais.....	225
Un Homme de lettres et un duc.....	217	Les Lettres et les femmes....	226
Un Homme empressé.....	217	Le médecin Levret et le dau- phin.....	226
		Liaisons.....	226

Lire en gros.....	226	Mirabeau et M. de Calonne..	237
Liste des abus.....	227	La Mitre et le soufflet de M. de Luynes.....	237
Littérature d'un contrôleur gé- néral.....	227	Moïse et les allumettes.....	237
Louis XIV et Baron.....	227	Molière et les financiers.....	238
Louis XIV et Coyvel.....	228	L'abbé de Molière et son vo- leur.....	238
Louis XV et Cahusac.....	228	Monseigneur Montazet et la sœur du cardinal de Tencin.	239
Louis XV mourant.....	228	Le Mont Etna et l'abbé Recu- pero.....	239
La Lunette de M. de Vaudrenil.	229	Madame de Montmorin et son fils.....	239
Une Maîtresse refusée par Louis XV.....	229	La Mort du roi.....	240
Manœuvres liabiles de l'évêque d'Autun.....	229	Un Mot de J.-J. Rousseau...	240
Le Mari convaincu.....	229	Un Mot d'Arlequin.....	240
Le Mari de madame de Chaul- nes et les sacrements.....	230	Un Mot de Fox.....	240
Mariage et célibat.....	230	Joli Mot de Louis XV.....	240
Mariages temporaires.....	230	Mot de madame de Maintenon sur les évêques.....	241
Maris.....	231	Mot d'un abbé à un portier...	241
Mari susceptible.....	231	Mot d'un courtisan.....	241
Le Marmiton de M. de Maugi- ron.....	231	Mot d'une jeune fille sur la mort.....	241
Marmontel et Boindin au café Procope.....	231	Mot d'un major de place.....	241
M. de Marville et la police...	232	Mousquetaire intelligent.....	242
Le Masque de fer.....	232	Moyen de chasser un ministre	242
Les Masques.....	232	Moyen d'être l'ami de M. Bar- the.....	243
L'abbé Maury, candidat à l'A- cadémie.....	233	Muses, femmes ou maîtresses.	243
La Médaille de Louis XIII et du cardinal de Richelieu...	233	Naïveté de l'abbé Delille....	243
Le Médecin armé.....	233	Naïveté de madame de Noailles	243
Le Médecin de M. de Sully...	233	Naïveté de Voltaire.....	244
La Mémoire de M. de Tressan.	234	Naïveté écossaise.....	244
Le Ménage à trois de M. de Nesle et de M. de Soubise..	234	Naïveté et indiscretion.....	244
Mépris.....	234	Naïveté et vérité.....	244
La Mer et les Anglais.....	235	Nature et société.....	245
Le Mérite du duc de.....	235	Les Neuchâtelois et le roi de Prusse.....	245
Mérites gradués de l'abbé Maury.....	235	Ni père ni mari.....	245
Une Messe pour huit sous....	236	Les Nobles au Péron.....	245
Milton et sa femme.....	236	La Noblesse de Savoie.....	245
Ministres et malades.....	236	Les Œufs d'un homme per- sonnel.....	246
Les trois Ministres de Henri IV.	236	L'Œuf de cane de madame Geoffrin.....	246

Opinion du prince de Conti sur les princes.....	246	Port-Royal et Racine.....	255
Opinion publique.....	246	La Postérité de M. Thomas..	256
Opinion sur les femmes.....	246	Pourquoi l'Angleterre est un bon pays.....	256
Orgueil des jésuites.....	247	Pourquoi l'on est plus honnête en France avant qu'après trente ans.....	256
Oubli des hommes.....	247	Pourquoi me marierais-je?...	256
Le Paradis de Duclos.....	247	Pourquoi M. L. n'écrivait pas.	257
Le Pardon des bienfaits.....	247	Poussière et boue.....	257
Les Parents de M. de Noailles	247	Un Prédicateur de la Ligue...	257
Paris des ducs de Choiseul et de Praslin.....	248	Présent de Louis XV à M. d'Étiolles.....	257
Parler bien ne suffit pas.....	248	Prière d'un célibataire.....	257
Partage de la Pologne.....	248	Problème de Mauvertuis....	258
Le Particulier de la duchesse du Maine.....	248	Prodigalité du roi Stanislas..	258
Les Passions de M.....	249	Profession de foi audacieuse de M. de Bretenil.....	258
Pauvres rois.....	249	Progrès de la noblesse.....	258
Pehméja et Dubrenil.....	249	Les Progrès d'une cure.....	258
Le Pénitent et son confesseur.	249	Projet de cour plénière.....	259
Perdre terre avec les femmes.	250	Prudence de l'abbé de Saint-Pierre.....	259
Un bon Père et quatre bons fils.....	250	Le Public et les femmes de la Halle.....	259
Perroquet et notable.....	250	Le Public et M.....	259
Perruque et chevelure.....	250	Purisme de M. Beanzée.....	260
La Personnalité des fautes...	251	Purisme du prince de Beauveau	260
Petite aide fait grand bien...	251	Pyrame et Bancis.....	260
Peur des duels.....	252	Question épineuse.....	260
M. de Pezay et M. Necker...	252	Qui perd gagne.....	260
Philosophie.....	252	Quitter et tromper.....	261
Un Philosophe et la société...	252	M. de R... bien jugé.....	261
Pierre Ier à Spithead.....	252	Réclamation du comte d'Orsay	261
La Pierre philosophale et madame d'Épréménil.....	253	Réconciliation utile.....	261
La Place et la femme.....	253	Les Redites.....	261
Plaire.....	253	Les trois Refus de Fontenelle.	262
Pleurer et souper.....	254	Le Régent et Du Bois au bal masqué.....	262
Poésie et bonnet de nuit....	254	Le Régent et le président Barron.....	262
La Poésie et M. de Vergennes.	254	Règnes trop longs.....	262
La Police et la peste.....	254	Remarque d'un misanthrope.	262
Portier trop délicat.....	254	La Renommée et le duc de Chabot.....	263
Portrait de madame de Nemours par Vendôme.....	255	Repartie d'Arouet au régent.	263
Portrait de madame Lamotte.	255		
Portrait de M.....	255		
Portrait de M. d'Épinay par Diderot.....	255		

Réponse à lord Marlborough .	263	de madame Du Deffant....	271
Réponse à une question embarrassante.....	264	Sang-froid d'un porteur d'eau.	271
Bonne Réponse à un sot.....	264	La Santé, à quoi elle tient....	272
Réponse de l'évêque d'Agde à un fat.....	264	Saurin et l'honnêteté de M. de Foncemagne.....	272
Réponse de M. de Lauzun ...	264	Le maréchal de Saxe et M. de Thyange à la bataille de Raucoux.....	272
Jolie Réponse de madame de Broglie à son mari.....	265	M. de Schwalow-Pompadour.	272
Réponse de Rullière.....	265	Sur le Secret.....	273
Réponse de Turgot à Delille..	265	Le Secret de Diderot.....	273
Réponse d'un soldat au roi de Prusse.....	266	Le Secret de M. de Choiseul..	273
Réponse d'un veuf.....	266	Semer des ronces.....	274
Réponse péremptoire de l'abbé de.....	266	Le Sexe du style.....	274
Le Représentant de Genève et le représentant du roi.....	266	Le Siège de Mahon.....	274
Retour d'Allemagne.....	266	M. de Silhouette et le prince de Conti.....	274
Retour de Versailles.	266	Sinécure de l'Écluse.....	275
Les Révolutions de Vertot ...	267	Singularités amoureuses....	275
Les malheureux Riches.....	267	Sixte-Quint payant ses dettes de cordelier.....	275
Les Rochers en or de M. de Colbert.....	267	Solitaire et non misanthrope.	275
Le Roi de cent mille hommes.	267	Un ami de la Solitude.....	276
Le Roi de Prusse et le général Quintus.....	267	Le Sommeil de madame la dauphine.....	276
Le Roi de Prusse et le roi de France.....	268	Le Soulier de madame de Montpensier.....	276
Le Roi de Prusse et l'uniforme.	268	Souper chez M. de Conflans..	276
Roi et banquier.....	268	Les Soupers de Marly.....	277
Le Roi se porte bien.....	268	Les Soupers de M. de La Reynière.....	277
Les Romains selon M. de V....	269	Stainville et Vaubecourt....	277
Le faux Roué.....	269	Stanislas et l'abbé Porquet..	278
J.-J. Rousseau et le courtisan.	269	Stanislas et Bassompierre....	278
J.-J. Rousseau joueur d'échecs	270	Survivance d'une poupée....	278
Le poète Roy et Voltaire. ...	270	La Table de M. de La Reynière.	278
L'abbé S... et l'abbé Petiot..	270	Talent épistolaire du dauphin élève de Bossuet.....	278
Sage précaution de M. de Roquemont.	270	Madame de Talmont et Richelieu.....	279
Le marquis de Saint-Pierre et Richelieu.....	270	Tant pis, tant mieux.....	279
Le Salut de madame de Parabère.	271	Témérité du maréchal de Broglie.....	279
Le Salut de Voltaire.....	271	Le Temple de Gnide et madame Du Deffant.....	279
Les quatre Saluts du médecin		Madame de Tencin.....	280

Madame de Tencin jugée par l'abbé Trublet.....	230	Utilité de l'esprit.....	284
Mesdames de Tessé et de Champagne après la mort de Dubreuil.....	230	Utilité des femmes.....	284
Toujours aimé.....	280	Utilité du gouvernement....	285
Toujours novice.....	281	La Vaisselle du duc d'Ayen..	285
Tournebroche politique.....	281	Vanité de Letellier-Louvois..	285
Tracassier en bien.....	281	Vanité de M. de Fronsac	287
Le Traité de commerce avec l'Angleterre.....	281	Vanité des petits.....	288
Petits Traités de d'Alembert..	282	L'abbé Vatri solliciteur.....	288
Le Travail en Espagne.....	282	M. de Vaudrenil et C.....	288
Le Tremblement de terre de Lisbonne et le roi de Portugal.....	282	Vengeance difficile.....	288
Le docteur Tronchin.....	283	M. de Vergennes et M. de Breteuil.....	289
Tuiles et chaumes.....	283	Versailles défini.....	289
Turenne au début d'une bataille.....	283	<i>La Veuve du Malabar</i>	289
Turgot disgracié.....	283	Le Viager de Collé.....	289
Le meilleur des Tyrans.....	283	Le bon et le mauvais Vin....	290
Union assortie.....	284	Vices et vicieux.....	290
Universalité de Voltaire....	284	Vieux cardinal et jeune abbé .	290
De l'Utilité de jurer.....	284	Visites de M.....	290
		Vocation décidée.....	290
		Le Voleur de Diderot.....	291
		Voltaire à Potsdam.....	291
		Voltaire et Vaucanson.....	292
		M. de Ximènes bien jugé....	292

FRAGMENTS INÉDITS

Amoureux pris au dépourvu..	292	Despotisme.....	295
Une Anglaise bien éprise....	292	Dieu et le roi.....	295
Appétit.....	292	Un Docteur ingénu.....	295
Arnide et Renaud.....	293	Entre les deux.....	295
Bienfaiteurs maladroits....	293	Une Femme bien regrettée..	295
Changement capital.....	293	Folie et sagesse.....	296
Chanson d'Hercule.....	293	Générosité des héritiers....	296
La Chapelle de M. Bressard..	293	Heureux les aveugles.....	296
Les Compilateurs.....	294	Impertinence de M. de Charolais.....	296
Consultation.....	294	Ingénuité du dauphin.....	297
Coquetterie de la duchesse d'Olonne.....	294	Jalousie mal placée.....	297
Corruption des vieillards....	294	Leçon donnée à un amant...	297
Madame Cramer et madame Tronchin.....	294	Lectures demandées.....	297
Le Curé indulgent.....	295	Le Lierre et le courtisan....	298
		Un Malade imaginaire.....	298

Manœuvres des laides	298	Reconnaissance	300
Mariage de d'Aubigné	298	Revirement bien justifié	300
Mélancolie	298	Sensibilité d'une petite fille	301
Les Messes de M. de Villars	298	De la Tentation	301
Moines et philosophes	299	Tête et caboche	301
Mot de M.	299	Trait de sincérité académique	301
Naïveté d'un juge	299	L'abbé Trublet	301
Paroles d'un riche	299	Vices nécessaires dans le	
Proverbes	299	monde	302
Puissance spirituelle	300	Le Voisin importun	302
Rajeunissement	300	Voyage en Italie	302

DIALOGUES

Les Amies	303	Explication laconique	305
Bienfaiteur intelligent	303	Le Mari qui ne sait rien	305
Ce que femme veut	303	Myope et presbyte	306
Il y a commencement à tout	303	Le Nœud et l'intrigue	306
Contre le mariage	304	Une Opinion mûrie	306
Deux Courtisans	304	Place honnête	307
L'Effet du hasard	304	Plus on moins jeune	307
Les Enfants de madame ***	304	Le Roi de Prusse et d'Arget	307
Époux inconsolable	305	Saumon et conseiller	307
Espérance	305		

LETTRES DE MIRABEAU A CHAMFORT

P. 309.

COLLECTIONS HETZEL

EXTRAIT DU CATALOGUE

SÉRIE IN-18 A 3 FRANCS 50

LA MORALE UNIVERSELLE

Choix de Maximes tirées des moralistes de tous les pays et constituant, pour chaque nation, l'esprit de ses meilleurs écrivains.

LES MORALISTES ANGLAIS.	1 vol.
LES MORALISTES ITALIENS.	1 vol.
LES MORALISTES ALLEMANDS (sous presse).	1 vol.
LES MORALISTES ESPAGNOLS	1 vol.
LES MORALISTES FRANÇAIS MODERNES (sous presse).	1 vol.
LES MORALISTES ORIENTAUX.	1 vol.
LES MORALISTES GRECS (sous presse).	1 vol.
LES MORALISTES LATINS (sous presse).	1 vol.

LA VIE DES ANIMAUX.

HISTOIRE NATURELLE ANECDOTIQUE ET BIOGRAPHIQUE DES ANIMAUX,
par le docteur Jonathan Franklin.

Cet ouvrage, entièrement inédit, d'un savant naturaliste anglais, a été recueilli, mis en ordre, revu et traduit par M. Alphonse Esquiros.

Mammifères.	2 vol.
Oiseaux.	1 vol.
Reptiles.	1 vol.
Le monde des eaux.	1 vol.
Le monde des métamorphoses.	1 vol.

COLOMBEY.

LES CAUSES GAIES.	1 vol.
L'ESPRIT AU THÉÂTRE.	1 vol.
HISTOIRE ANECDOTIQUE DU DUEL (sous presse).	1 vol.

E. DESCHANEL.

LA VIE DES COMÉDIENS (biographies, mémoires, anecdotes, chroniques anciennes et modernes).	1 vol.
--	--------

CHAMFORT (édition Stahl).

Édition nouvelle précédée de l'HISTOIRE DE CHAMFORT, par Stahl, contenant les PENSÉES, MAXIMES, ANECDOTES et DIALOGUES, augmentée de Pensées et Fragments complètement inédits, suivie des Lettres de Mirabeau à Chamfort, la seule qui soit accompagnée d'un Index alphabétique pour chaque Pensée, Anecdote ou Fragment.

. ALPHONSE ESQUIROS.

L'ANGLETERRE ET LA VIE ANGLAISE.	1 vol.
--	--------

GRAMMONT (comte de).

LES GENTILSHOMMES PAUVRES.	1 vol.
LES GENTILSHOMMES RICHES.	1 vol.

VICTOR HUGO.

LES ENFANTS (recueil de tout ce que le poète a dit des enfants).	1 vol.
LES CONTEMPLATIONS.	2 vol.

J. JANIN.

CRITIQUES ET PORTRAITS.	1 vol.
VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.	1 vol.

THÉOPHILE LAVALLÉE.

- HISTOIRE DE LA TURQUIE, depuis ses origines jusqu'à
nos jours. 2 vol.
HISTOIRE DE SAINT-CYR (sous presse).

MAC AULAY.

- HISTOIRE ET CRITIQUE, traduit par Lisse et Petroz. . . 1 vol.

RUFFINI.

- DÉCOUVERTE DE PARIS, par une famille anglaise. . . . 1 vol.

GEORGE SAND.

- LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ. 2 vol.
FLAVIE. 1 vol.
LES DAMES VERTES. 1 vol.
PROMENADES AUTOUR DE MON VILLAGE. 1 vol.
THÉÂTRE COMPLET (sous presse). 3 séries.

P.-J. STAHL.

- VOYAGE D'UN ÉTUDIANT et ses suites variées (de Paris
à Baden). 1 vol.
HISTOIRE D'UN HOMME ENRHUMÉ et autres histoires. —
SOUVENIRS d'un voyage de Baden à Cologne. . . . 1 vol.
PETIT DICTIONNAIRE DES VICES ET DES VERTUS DES FEMMES
(sous presse). 1 vol.
DE L'ESPRIT EN FRANCE (sous presse). 1 vol.
OŒUVRES CHOISIES (sous presse). 2 séries.

CLAUDE SAUVAGE.

- LES GUÊPES GAULOISES (Encyclopédie des épigrammes
en vers) 1 vol.

CLAUDE VIGNON.

- RÉCITS DE LA VIE RÉELLE. 1 vol.

COLLECTION IN-18 A 3 FRANCS

LE MARQUIS DE BELLOY.

LES TOQUÉS. 1 vol.

PAUL DELTUF.

MADemoiselle FRUCHET. 1 vol.

ERCKMANN CHATRIAN.

CONTES DE LA MONTAGNE. 1 vol.

BENJAMIN GASTINEAU.

LES AMOURS DE MIRABEAU et de la marquise de Monnier, suivies des LETTRES CHOISIES de Mirabeau et de la marquise. 1 vol.

THÉOPHILE GAUTIER.

HISTOIRE DU THÉÂTRE en France, depuis vingt ans, avec Table indicative de toutes les OEuvres et de tous les personnages, auteurs et acteurs nommés dans le courant de l'ouvrage. 6 vol.

J. JANIN.

LA FIN DU MONDE (sous presse).

D. JANCIGNY.

HISTOIRE DE L'INDE, ancienne et moderne. 1 vol.

JULIETTE LAMBER.

MON VILLAGE. 1 vol.

LARCHER ET MARTIN.

(Anthologies féminines.)

LES FEMMES JUGÉES PAR LES MÉCHANTES LANGUES. . . . 1 vol.

LES FEMMES PEINTES PAR ELLES-MÊMES. 1 vol.

LE MAL QUE LES POETES ONT DIT DES FEMMES. 1 vol.

LARCHER ET JULLIEN.

- LES FEMMES JUGÉES PAR LES BONNES LANGUES. 1 vol.
LES HOMMES JUGÉS PAR LES FEMMES. 1 vol.
CE QU'ON A DIT DU MARIAGE ET DU CÉLIBAT. 1 vol

MANE-THECEL-PHARES.

- HISTOIRE D'IL Y A VINGT ANS 1 vol.

P.-J. MARTIN.

- LES PETITES TRIBULATIONS DE LA VIE HUMAINE. 1 vol.
LES BONNES BÊTISES. 1 vol.
L'ESPRIT DE TOUT LE MONDE. 1 vol.

LAURENT PICHAT.

- GASTON (sous presse). 1 vol.

RUFFINI.

- LE DOCTEUR ANTONIO, traduit par Octave Sachot. 1 vol.

GEORGE SAND.

- CONSTANCE VERRIER. 1 vol.
ÉVENOR (sous presse) 1 vol.
AUTOUR D'UNE TABLE (sous presse). 1 vol.
CRITIQUES ET ÉTUDES LITTÉRAIRES (sous presse). 1 vol.

P.-J. STAHL.

- LES BONNES FORTUNES DE PLUSIEURS PARISIENS, souvenirs
de jeunesse (en préparation) 1 vol.
PETIT DICTIONNAIRE DE MORALE (en préparation). 1 vol.

THIERS.

- HISTOIRE DE LAW. 1 vol.

LOUIS ULBACH.

- MONSIEUR ET MADAME FERNEL. 1 vol.

JULES VIARD.

- LES MILLE JOIES de la vie humaine. 1 vol.

AUGUSTE VILLEMOT.

- LA VIE DE PARIS, avec une Étude sur l'ESPRIT EN
FRANCE, par P.-J. Stahl. 1 vol.

EN VENTE OU EN PRÉPARATION.

COLLECTION HETZEL, ILLUSTRÉE

ÉDITION DE LUXE SUR VÉLIN, GRAND IN-8.

LA COMÉDIE ENFANTINE, par Louis Ratisbonne.	»
LE RENARD DE GOETHE, illustré par Kaulbach.	»
LES ROMANS CHAMPÊTRES, de George Sand (La Mare au Diable, François le Champi, André, la Petite Fardette), 2 séries illustrées par Tony Johannot. 20 fr.	
— Chaque série.	10 fr.
LE VICAIRE DE WAKEFIELD, traduit par Charles Nodier, orné de 10 magnifiques gravures sur acier, par Tony Johannot.	10 fr.
WERTHER, traduit par P. Leroux, avec une préface de George Sand, et précédé d'une histoire de Goethe. — 10 gravures à l'eau-forte (chefs-d'œuvre de Tony Johannot).	10 fr.
HISTOIRE DE PARIS ILLUSTRÉE. — Nouvelle édition revue et corrigée, avec tous les changements nécessités par les transformations du Paris actuel, par Théophile Lavallée.	10 fr.
GAVARNI. — OEuvres choisies, 4 séries, 40 fr. — Chacune.	10 fr.
LES ENFANTS. — Recueil de pièces de vers ayant trait à l'enfance, extraites des œuvres complètes de Victor Hugo; illustré par Ludwig Richter.	10 fr.
LE BEAU PÉCOPIN, par Victor Hugo. Édition illustrée.	10 fr.
VOYAGE OU IL VOUS PLAIRA, par Alfred de Musset et P.-J. Stahl. Nouvelle édition, illustrée de 100 superbes gravures sur bois par Tony Johannot.	10 fr.
ANTONIELLA. — Roman inédit de Lamartine	10 fr.

LE NOUVEAU MAGASIN DES ENFANTS

4 SÉRIES GRAND IN-8.

Chaque série 10 fr. — L'ouvrage complet 40 fr.

LES AVENTURES DE TOM POUCE, par P.-J. Stahl; 150 vignettes par Bertall.

TRÉSOR DES FÈVES ET FLEUR DES POIS, par Charles Nodier; 100 vignettes par Tony Johannot.

HISTOIRE DE LA MÈRE MICHEL ET DE SON CHAT, par E. de La Bédollière; 100 vignettes par Lorentz.

VIE DE POLICHINELLE ET SES NOMBREUSES AVENTURES, par Octave Feuillet; 100 vignettes par Bertall.

LA BOUILLIE DE LA COMTESSE BERTHE, par Alexandre Dumas; 150 vignettes par Bertall.

HISTOIRE D'UN CASSE-NOISETTE, par Alexandre Dumas; 220 vignettes par Bertall.

LES FÉES DE LA MER, par Alphonse Karr; vignettes par Lorentz.

AVENTURES DU PRINCE CHÈNEVIS, par Léon Gozlan; 100 vignettes par Bertall.

MONSIEUR LE VENT ET MADAME LA PLUIE, par Paul de Musset; 120 vignettes par Gérard Séguin.

HISTOIRE DU VÉRITABLE GRIBOUILLE, par George Sand; illustrée par Maurice Sand; gravures de H. Delaville.

LE PRINCE COQUELUCHE, par Édouard Ourliac; 100 vignettes par Gérard Séguin.

LA RÉVOLTE DES FLEURS, par P.-J. Stahl, etc.

PETITS TABLEAUX DE PARIS.

PARIS MARIÉ. <i>Philosophie de la vie conjugale</i> , par H. de Balzac, commentée par Gavarni, 1 vol.	3 fr.
PARIS DANS L'EAU, par Eugène Briffault, 120 vignettes par Bertall, 1 vol.	3 fr.
PARIS A TABLE, par Eugène Briffault, illustré par Bertall, 1 vol.	3 fr.

GRANDES ET RICHES ÉDITIONS ILLUSTRÉES

PETIT IN-QUARTO SUR VÉLIN, EN PRÉPARATION.

- LE DIABLE A PARIS. — Paris et les Parisiens. — Texte par les sommités littéraires, vignettes à part avec légendes par Gavarni; vignettes dans le texte par Bertall; vues, monuments, édifices publics et particuliers, lieux célèbres et principaux aspects de Paris, par MM. Français, Champin, Daubigny, Bertrand, etc. 2 vol. 30 fr.
- LES ANIMAUX PEINTS PAR EUX-MÊMES. Vignettes par Granville. Études de mœurs contemporaines, publiées sous la direction de P.-J. Stahl. — 2 séries formant chacune 1 volume. — Chaque volume, renfermant 100 grands sujets et un grand nombre de vignettes. 2 vol. 30 fr.

Ces ouvrages sont épuisés et vont paraître en éditions de grand luxe.

VICTOR HUGO — ŒUVRES COMPLÈTES

EN VENTE

- ÉDITION HETZEL ET HOUSSIAUX. In-8, 20 vol. . . . 100 fr. »
- ÉDITION HETZEL ET MARESCQ, illustrée, 20 cent.
la livraison. En préparation, belle et riche édition in-18 sur vélin, 12 vol. à 3 fr. 50
- ÉDITION HETZEL et HACHETTE, 20 vol. in-8. . . . 20 fr. »
- LA LÉGENDE DES SIÈCLES, 2 vol. 15 fr. »
- ŒUVRES COMPLÈTES, in-18, de grand luxe,
sur vélin (sous presse), 20 vol. à 3 fr. 50

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, 7, RUE SAINT-BENOIT.

466

5714 4

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

11-11-85

08 NOV 85



a39003



002380102b

CE PQ 1963

.C4A7 1860

C00 CHAMFORT, SE PENSEES -

ACC# 1454553

